Revue d'Histoire Littéraire de la France

JUILLET-SEPTEMBRE 1957
57e ANNÉE - No 3

A LA RECHERCHE DE MORELLY

Étude bibliographique et biographique

Les développements politiques de notre époque ont produit inévitablement un regain d'intérêt pour ce fugitif précurseur de la théorie socialiste moderne, Morelly. Au cours de ces dix dernières années, trois éditions séparées du *Code de la Nature* ont été publiées, deux en France[1] et une en U. R. S. S.[2] ; et déjà un important historien de la politique contemporaine a jugé bon d'accorder à Morelly une position-clé dans le développement de l'idéalisme social du XXe siècle[3]. Cet intérêt immédiat pour un écrivain qui, de toute façon, est suffisamment critiqué pour n'avoir jamais été complètement oublié, même pendant le XIXe siècle, rend d'autant plus souhaitable la connaissance de quelques faits concernant l'homme et son œuvre.

Pourtant, aucune des sources normales d'une étude biographique complète ne nous est ouverte. Le *Code*, quand il fut publié pour la première fois, fut attribué à des gens aussi variés que La Beaumelle, Toussaint et Diderot[4] ; et cette dernière attribution continua à être faite, notamment par Babeuf, jusqu'à ce qu'elle soit réfutée par Barbier en 1805[5]. Cependant, à cette date, un demi-siècle s'était déjà écoulé, et Morelly, de tous les *Philosophes* celui sur lequel nous savons le moins, avait complètement disparu, laissant un minimum de traces de son existence. Même aujourd'hui nous ne possédons pas un seul manuscrit de sa main, et nous ne connaissons même pas les faits les plus élémentaires le concernant, pas plus que ses prénoms, ses origines, sa date ou son lieu de naissance. Les critiques érudits, et ceux qui par le passé publièrent le *Code*, notamment Lichtenberger[6] et Édouard

1. Par Gilbert Chinard, Paris, Clavreuil, 1950 ; et par Albert Soboul, Paris, Éditions Sociales, 1953.

2. Avec introduction de V. P. Volguine, Moscou-Léninegrad, 1947 ; d'autres éditions russes avaient paru en 1921 (et non pas 1923, comme disent la plupart des catalogues) et en 1938.

3. Voir J.-L. Talmon, *The Origins of Totalitarian Democracy*, Londres, Secker et Warburg, 1952, ch. i-iv.

4. Grimm, *Correspondance*, t. II, p. 489 ; Raynal, *Nouvelles Littéraires*, 19 janvier 1755 ; La Porte, *La France Littéraire*, Paris, 1757, p. 262.

5. Examen de plusieurs assertions hasardées par J.-F. La Harpe..., par A.-A. Barbier, dans le *Magasin Encyclopédique*, 1805 (t. IV, p. 5-26).

6. A. Lichtenberger, *Le Socialisme au XVIIIe siècle...*, Paris, Alcan, 1895.

Dolléans [1] se sont presque exclusivement intéressés à une question : à savoir, la problématique attribution à un seul auteur des diverses œuvres identifiées attribuées à « Morelly ». Le premier critique à tenter une reconstitution valable de la vie de Morelly d'après le témoignage des textes fut M. Gilbert Chinard, dans l'introduction qui précède son édition du *Code* de 1950 [2] ; mais cette étude estimable, encore qu'elle marque un immense progrès sur toutes les contributions précédentes, semble non seulement ne pas tenir compte de nombreux témoignages de détail, mais suggère également des conclusions (par exemple, des rapports humains étroits entre Morelly et Helvétius) qui ne résistent pas à un examen plus attentif des textes.

Devant l'absence de tout matériel biographique normal, la source la plus importante de nos témoignages est sans aucun doute les textes eux-mêmes. Ces textes, on peut les examiner de trois manières : premièrement, sous l'angle purement bibliographique, en établissant d'aussi près que possible les dates exactes de composition et de publication, surtout en se référant aux comptes rendus qui parurent dans les revues de l'époque ; deuxièmement, en étudiant, et au besoin en réévaluant les minces indications d'ordre véritablement biographique qu'offrent les divers écrits ; et troisièmement, en reconsidérant les éléments fournis par ces textes à la lumière des seules affirmations contemporaines concernant Morelly — c'est-à-dire, de celles qui furent publiées dans les diverses éditions de la *France littéraire* au cours du XVIII[e] siècle. Ainsi la première partie de cet article ne portera que sur ce matériel spécifiquement bibliographique, en essayant de résoudre certains grands problèmes de la paternité intellectuelle ; dans la seconde partie nous tenterons une reconstitution plus affirmative de la vie de celui qui fut le plus remarquable de tous les penseurs socialistes du dix-huitième siècle.

Les textes et les comptes rendus.

Il y a en tout dix textes imprimés auxquels le nom de Morelly peut être attaché. L'attribution de l'un d'eux est très douteuse *(l'Hymen vengé)* ; cependant que deux autres (les *Lettres* du *Mercure*) n'ont pas jusqu'alors été portés à son crédit. Comme ces textes constituent notre principale matière d'étude, il est nécessaire d'entrer dans les détails au sujet des circonstances de leur publication. Voici les textes dans l'ordre chronologique :

i) *Lettre sur la pratique de l'Éducation des Enfans, pour les Langues, l'Histoire et la Géographie*, publiée dans le *Mercure de France* en mars 1743, p. 453-461. Cette lettre n'est pas signée ; mais à défaut de signature, elle porte un lieu et une date : « A Vitry-le-François,

1. Morelly, *Code de la Nature, publié avec notice et table analytique*, par Édouard Dolléans..., Paris, P. Geuthner, 1910 (*Collection des Economistes et des Réformateurs sociaux de la France*).

2. G. Chinard ; Morelly, *Code de la Nature* (Paris, 1950), p. 7-147.

le 6 septembre 1742 ». Elle prétend être la première de « deux lettres adressées à une personne de considération qui me fit l'honneur de me consulter sur l'éducation de ses Neveux » ; quelques lignes plus bas, ce personnage est mentionné sous le nom de « M. le Chevalier de P... », mais, à part cela, il a jusqu'alors défié l'identification, à supposer qu'il ait jamais existé. La lettre est de Morelly, sans qu'il soit possible d'en douter, puisque la plus grande partie contient un précis de l'*Essai sur l'Esprit Humain* (1743), qui, lui, est signé ; et c'est de cet ouvrage qu'il parle quand il considère cette lettre « comme un Extrait d'un Ouvrage que je me propose de donner au public sur ce même sujet ». Pourtant, la suite de cette lettre, qui avait été promise, ne paraît pas avoir été publiée.

ii) *Essai / sur / l'Esprit Humain, / ou / Principes Naturels / de / l'Education. / par M. Morelly.* / Les préceptes de l'art sont ceux de la Nature. *(Pope)* / (vignette) / *A Paris / Chez Ch. Jean-Bapt. Delespine. / Imp. Lib. Ord. du Roi, rue S. Jacques, / à la Victoire & au Palmier. / M. DCC. XLIII / avec approbation et privilège du Roi.* In-12, p. xxiv (numérotées de façon erronée) + 369. C'est un livre fait avec soin, signé sur le dos et la page du titre, et contenant un nombre d'erreurs assez restreint pour donner à penser que les épreuves ont pu être corrigées par l'auteur, qui, par conséquent, n'était probablement pas très loin de Paris en 1743. Il est à croire que cet ouvrage a été en grande partie écrit en 1741, puisque l'*approbation* (signée *Fontenelle*) porte la date du 27 mai 1742, et que Morelly créait assez rapidement ; et il a dû être publié entre le 15 mars 1743 (date du *privilège*) et le 18 mai 1743, jour où Desfontaines publia un compte rendu qui fut, si l'on tient compte de sa sévérité habituelle, assez généreux [1]. Un autre compte rendu, plus ou moins favorable, parut dans le *Mercure* [2] en juin de la même année.

iii) *Lettre de M. D. à M. L. au sujet de la* 481e *Lettre de M. l'Abbé Desfontaines, sur le Livre de M. Morelli (sic)*, publiée dans le *Mercure* en juin (t. II) 1743, p. 1271-1286. Cette Lettre n'est ni signée ni datée. « M. D. » semblerait être un personnage fictif, tout aussi palpable que celui de « Pilpaï » dans la *Basiliade*, recouvrant l'auteur réel, qui était Morelly lui-même. Étant donné que cette lettre, comme la première, renferme des suggestions biographiques, il importe d'établir son authenticité avec le plus de certitude possible. A l'actif de son attribution à Morelly, je suggérerai les raisons suivantes :

a) L'écrivain réfute les critiques de Desfontaines en faisant allusion à une certaine *Lettre sur l'Abus des Thèmes* [3], dont Morelly avait déjà parlé dans la première lettre du *Mercure* [4] ; *b)* L'écrivain révèle le même respect pour le célèbre grammairien Du Marsais que l'on

1. Desfontaines, *Observations sur les Ecrits modernes*, N° 481, t. xxxiii, p. 3-24.
2. *Mercure de France*, juin 1743, p. 1142-1158.
3. *Ibid.*, juin 1742, p. 1335 *et seq.* ; juin (t. II) 1743, p. 1276.
4. *Ibid.*, mars 1743, p. 453-454.

trouve dans l'*Essai sur l'Esprit Humain* [1] ; *c)* Les fondements de sa défense de « M. Morelli » se trouvent dans un plaidoyer passionné en faveur des « innovations » de toute espèce au lieu des « vieilles méthodes éprouvées », et ce même ardent enthousiasme pour la réforme en tant que telle est un trait caractéristique de la pensée de Morelly à tous les stades de sa carrière ; *d)* L'auteur de la *Lettre* montre quelque connaissance de la vie privée de l'auteur de l'*Essai* ; *e)* Toute la lettre retentit constamment de l'écho d'une voix qui défend sa propre production contre une attaque imméritée, et l'écrivain y emploie un langage irrité et sarcastique, qui serait étrange sous la plume d'une personne moins directement intéressée, à moins que ce ne fût un ardent disciple du maître — et il n'y a aucune certitude que Morelly ait jamais inspiré de disciples pendant la période connue de sa vie. On peut opposer à ce témoignage en faveur de l'attribution à Morelly de la lettre deux objections : *primo*, l'orthographe du nom patronymique *Morelli* dans le titre ; et *secundo*, le fait que la lettre se présente sous la forme d'une apologie de Morelly par un tiers désintéressé. En ce qui concerne le premier point, pourtant, on doit noter que dans un paragraphe postérieur [2] on trouve l'orthographe normale, *Morelly*, ceci suggérant que l'autre possibilité ne soit qu'une coquille ; et en ce qui concerne le second point, c'est un artifice qu'on a associé de tout temps avec Morelly lui-même, puisque le *Code* sera plus tard présenté au lecteur comme une « défense » de la *Basiliade* par une autre tierce personne désintéressée. Par conséquent, il semblerait justifié de conclure que cette seconde lettre du *Mercure* est de Morelly lui-même.

iv) *Essai / sur / le Cœur Humain, / ou / Principes Naturels / de / l'Éducation. / Par M. Morelly.* / (vignette) / *A Paris / Chez Ch. Jean-Bapt. Delespine, / Imp. Lib. Ord. du Roi, rue S. Jacques, / à la Victoire & au Palmier. / M. DCC. XLV. / Avec approbation et privilège du Roi.* In-12, p. xxxii + 16 (non numérotées) + 312. Ici nous avons un autre ouvrage composé avec soin, qui a bien pu paraître à n'importe quel moment, ou presque, de l'année 1745, puisque l'*approbation* (signée : *J. Tamponnet, Docteur et Syndic de la Faculté de Théologie de Paris*) est datée du 23 janvier 1745, tandis que le premier et unique compte rendu ne paraît pas avant le mois d'avril 1746 [3]. Cependant ce second *Essai* fut probablement composé quelques années avant sa publication, peut-être en même temps que le premier *Essai* (1741-1742), puisqu'il est annoncé à la fin de celui-ci, comme devant paraître sous peu ; il est infiniment probable que la seconde *Lettre sur l'Éducation*, qui ne parut jamais, devait renfermer un résumé de son contenu. Le second *Essai* n'eut aucun succès, et il est le premier d'une longue série d'échecs ; et ce en dépit d'une dédicace ronflante et sonore à

1. *Ibid.*, juin (t. II) 1743, p. 1285-1286.
2. *Ibid.*, juin (t. II), 1743, p. 1 285.
3. *Ibid.*, avril 1746, p. 103-108.

« Son Altesse Monseigneur le Prince de Rohan Ventadour... » La masse des papiers privés de ce dernier (qui seraient peut-être capables de nous fournir quelques renseignements sur Morelly) se trouveraient actuellement à Prague.

v) *Physique / de la / Beauté / ou / pouvoir naturel / de ses charmes /* (vignette) */ à Amsterdam / aux dépens de la Compagnie. / Et se trouve / à Bruxelles / chez George Fricx, Imprimeur / du Roy. / M. D. CC. XLVIII.* In-12, p. ii + 187. Sans signature sur le dos ou sur la page du titre, mais portant une dédicace « A son Altesse Sérénissime, Madame la Duchesse de Chartres », signée « MORELLY ». Cet ouvrage fut un échec complet, et passa inaperçu. On n'en rendit compte nulle part [1] ; il n'y a donc aucune indication positive concernant sa date de publication. Il est probable qu'il ne fut pas composé avant 1747-1748 ; ceci est suggéré par le fait que Morelly paraît avoir emprunté certains de ses arguments à Francis Hutcheson l'aîné, dont l'*Enquiry into the Original of our Ideas of Beauty and Virtue*, cependant, ne parut pas en traduction française avant 1749 [2]. Comme nous avons des preuves (mauvaise orthographe de noms, *etc...*) que Morelly ne savait pas lire l'anglais, il y a des chances pour qu'il ait eu connaissance uniquement d'une traduction en manuscrit ; et une telle traduction manuscrite a dû fort probablement être mise en circulation peu avant la publication définitive de l'œuvre. La *Physique* est un livre mal venu, émaillé de tant de coquilles qu'il est impossible de ne pas conclure que l'auteur n'était pas disponible à ce moment-là pour surveiller la correction des épreuves.

vi) *Le / Prince / les Délices / des Cœurs, / ou / Traité / des Qualités d'un grand Roi, et Sistême / général d'un sage Gouvernement. / Par Mr. M****** / Tome premier* (tome second) / Maxima, quae mentes dominatur amore Potestas / (vignette) */ à Amsterdam / Aux dépens de la Compagnie. / M. DCC. LI.* 2 vols., in-8° ; t. I, p. ix + 3 + 168 + 7 ; t. II, p. ii + 200. Le deuxième volume porte une citation différente sur la page du titre : « Irridet vanos Fraudis Prudentia nisus ». Le livre fut de toute évidence publié au début de 1751, puisque le titre en apparaît dans le catalogue d'un libraire publié dans la *Bigarrure* en avril de cette année-là [3]. Nous ne possédons pas d'indice quant à la date de composition. Comme les œuvres qui le précédèrent, ce fut un échec complet, ne réussissant qu'à s'attirer un seul compte rendu peu flatteur dans une revue publiée aux Pays-Bas, la *Bibliothèque Raisonnée* [4]. D'un autre côté, on doit noter que la partie qui

1. La *Bigarrure*, vol. VI, t. xi, p. 187 (septembre 1751) fait pour la première fois mention de la *Physique* dans un catalogue de libraire. Le philosophe allemand Hamann comptait parmi ses rares admirateurs (*v.* Roland Mortier, *Diderot en Allemagne*, 1954, p. 303 *note*).

2. Par Eidous (ou peut-être Target) : *Recherches sur l'Origine des Idées que nous avons de la Beauté et de la Vertu*, 1749.

3. *Bigarrure*, vol. IV, t. viii, p. 165 (avril 1751).

4. *Bibliothèque Raisonnée...*, t. xlix, p. 124-142 (juillet-septembre 1752).

sert d'introduction au premier volume, intitulée *Lettre à un Ami*, nous procure quelques-uns des matériaux biographiques les plus intéressants que nous possédions sur Morelly.

vii) *Naufrage / des / Isles Flottantes, / ou / Basiliade / du célèbre Pilpaï, / Poëme Héroïque / Traduit de l'Indien par Mr. M****** / tome premier* (tome second) / (vignette) / *à Messine / Par une Société de Libraires / M. DCC. LIII.* 2 vols., in-12°. Il existe trois éditions distinctes de cette œuvre, dont deux sont peut-être des contrefaçons, toutes portant la même date [1]. Toutes sont relativement bien imprimées, et se distinguent les unes des autres par l'absence ou la présence d'un portrait-frontispice, représentant un buste de « Pilpaï » entouré de figures allégoriques. Dans l'édition la plus rare (« édition A ») ce portrait-frontispice est absent ; dans une autre édition (« édition B », à la Bibliothèque Nationale), le buste regarde vers la droite de la page ; et dans la troisième édition (« édition C », à la Bibliothèque Brotherton, Université de Leeds), le portrait regarde vers la gauche de la page. Si, comme M. Gilbert Chinard l'a suggéré de façon très plausible [2], ce buste représente, non pas « Pilpaï », mais Morelly lui-même, il se peut bien que « l'édition C », avec son portrait fouillé et réaliste, soit l'édition authentique, et non celle qui est généralement acceptée comme telle, « l'édition B », où le dessin est imprécis et conventionnel. L'œuvre parut probablement en janvier ou février 1753 ; le premier compte rendu en fut publié dans la *Nouvelle Bigarrure* [3] en novembre de cette année-là. La date de composition peut être calculée en partant du fait que la *Basiliade* fut conçue, dans sa forme comme dans son contenu, comme une réponse concrète à une épopée en prose d'un écrivain obscur nommé Boesnier, intitulée *le Mexique Conquis*, qui ne fut pas publiée avant 1752. Le début de l'année 1752, par conséquent, marque la date la plus reculée à laquelle Morelly a pu commencer à écrire ; mais étant donné que la *Basiliade* renferme quelque six cents pages de prose quasi poétique, il ne semblerait guère probable qu'il ait pu se mettre à l'œuvre beaucoup plus tard que l'été de cette même année. Soit dit en passant, l'explication de la forme désastreuse dans laquelle est écrite la *Basiliade* pour une large part réside dans le fait qu'elle provient de Milton, en passant par les mutilations successives de Dupré de Saint-Maur et de Boesnier. En dépit de ceci, l'ouvrage connut un certain succès éphémère et était toujours en circulation cinq ans plus tard [4]. En dehors du compte rendu déjà mentionné, la *Basiliade* en connut deux autres, dans la *Bibliothèque Impartiale* [5], et dans les *Cinq Années Littéraires* de Clément de Genève [6].

1. Voir Chinard, *op. cit.*, p. 74-75.
2. *Ibid.*, p. 42.
3. *Nouvelle Bigarrure*, vol. V, t. ix, p. 145 *et seq.* (novembre 1753).
4. Voir J.-J. Rousseau, *Correspondance Générale* (éd. Plan), t. III, p. 309-311.
5. *Bibliothèque Impartiale*, t. VIII, 3e partie, p. 401-415 (novembre-décembre 1753).
6. Clément, *Les Cinq Années Littéraires* (2 vol., Berlin, 1755) : *Lettre* cxvii du 31 décembre 1753.

Les premiers paragraphes de deux d'entre ces comptes rendus (ceux de la *Nouvelle Bigarrure* et de la *Bibliothèque Impartiale*) se ressemblent de façon remarquable, à tel point qu'on est tenté de croire que les deux critiques travaillèrent à partir de quelque extrait que Morelly leur avait envoyé ; s'il en était ainsi, cela voudrait dire que Morelly a pu avoir un contact direct avec ces deux revues. Nous considérerons plus loin la signification de ceci. Enfin, la *Basiliade* mérita, en outre, l'honneur d'une traduction anglaise [1] (traduction qui est probablement une contrefaçon), qui fut, à son tour, discutée dans la *Critical Review* de Smollett [2].

viii) *Code / de / la Nature, / ou / le véritable Esprit de ses Loix, / de tout tems négligé ou méconnu.* / Quaeque diu latuêre, canam... *Ovid.* / (vignette) / Par-Tout, / *chez le Vrai Sage.* / *M. DCC. LV.* In-8° (petit), p. 236 (commençant à la page 6) + 4 pages non numérotées. Édition de bonne qualité, comportant un nombre remarquablement restreint d'erreurs. En dépit de la date portée sur la page du titre, il semble certain que cet ouvrage, chef-d'œuvre de Morelly, parut en octobre ou novembre 1754, sinon plus tôt encore, puisque le titre figure au catalogue d'un libraire dans la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts* de juillet-septembre 1754 [3], et le premier compte rendu dans le numéro suivant d'octobre-décembre 1754 du même périodique [4]. Deux des comptes rendus suivants sont bien connus : ceux de Raynal dans ses *Nouvelles Littéraires* de janvier 1755, et de Grimm dans sa *Correspondance* en février 1755 ; mais un compte rendu bien plus significatif est celui de Fréron dans son *Année Littéraire* en avril 1755 [5]. En ce qui concerne l'éditeur anonyme, ce qui suit est lourd de sens : la *Bibliothèque Impartiale*, rendant compte de la *Basiliade*, fait remarquer que « c'est par erreur qu'on a attribué l'impression de ce livre à Mr Bassompierre de Liège » [6]. Cela en soi n'est rien, mais prend tout son sens si l'on sait que l'une des éditions des *Lettres de Louis XIV* est ouvertement publiée par Bassompierre, et que l'un des comptes rendus du *Code* [7] note : « Voici un livre qu'on dit imprimé à Liège ; nous ignorons si le fait est vrai ; mais qu'importe... » Pris ensemble, ces faits tendent à suggérer que Bassompierre fut bien l'éditeur de Morelly entre 1753 et 1755 ; cette hypothèse semble confirmée par le fait que le format, l'impression et le papier du *Code* et de la *Basiliade* sont à peu près identiques à ceux des *Lettres de Louis XIV*, et que tous montrent le même niveau élevé de qualité technique.

1. *The Basiliade : or, The Book of Truth and Nature...* Londres. S. Hooper, 1761.
2. *Critical Review*, avril 1761, article vi, p. 294-295.
3. *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts...*, t. II, p. 241 (juillet-septembre 1754).
4. *Ibid.*, t. II, p. 481 (octobre-décembre 1754).
5. Fréron, *Année Littéraire*, t. II, p. 93-99 (avril 1755).
6. *Bibliothèque Impartiale*, t. VIII, 3e partie, p. 401.
7. *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts...*, t. II, p. 481.

Le *Code* connut un certain succès, malgré la rapidité avec laquelle il avait été composé ; de nouvelles éditions en furent publiées en 1757 et 1760, et d'autres encore (contrefaçons) en 1772 et 1773 ; en 1758-1759, il fut copieusement cité dans la *Determinatio Sacrae Facultatis Parisiensis super Libro cui Titulus : De l'Esprit* [1] ; et en 1761, le 19 janvier, il reçut la distinction d'être mis à l'Index, de l'autorité du Pape Clément XIII. En dépit de cela, toutefois, le *Code* est, de toutes les œuvres de Morelly, celle qui nous fournit le moins d'éléments biographiques.

ix) *Lettres / de / Louis XIV, / aux Princes de l'Europe, / à ses généraux, ses ministres, etc. / recueillies par Mr. Rose, / Secrétaire du Cabinet, / avec des remarques historiques / par Mr. Morelly. / Tome premier* (tome second) / (vignette) / *à Paris, et à Francfort, en foire. / Chez Bassompierre, Libraire à Liége. / M.DCC.LV.* 2 vol., in-8° (petit format) ; t. I, p. XII + 208 ; t. II, p. VIII + 202. Cette édition est faite avec soin, et eut, de toute évidence, un assez fort tirage, puisque c'est la première des œuvres de Morelly qui ne soit pas excessivement rare dans l'édition originale. Deux autres éditions parurent la même année, l'une *à Édimbourg, chez Hamilton, Balfour et Neill*, l'autre *à Londres, chez T. Payne, dans Castle Street, près la Porte de la Meuse* (sic) ; *J. Brindley, dans New Bond Street* ; *et S. Crowder et H. Woodgate dans Pater Noster Row*. L'année suivante, Bassompierre donna une nouvelle édition encore, identique à la première. Ces *Lettres* ont dû être publiées peu de semaines après le *Code*, probablement en janvier ou au début de février 1755, puisque la première mention qui en fut faite se trouve dans la *Correspondance* de Grimm à la date du 15 février 1755 [2]. Il en est également fait mention dans l'*Année Littéraire* de Fréron [3] et dans la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts* [4]. Pourtant, elles furent certainement écrites beaucoup plus tôt, étant donné que la substance des notes de Morelly se rattache étroitement à la matière du *Prince*, matière que Morelly mit au rebut après 1751. Elles sont un pur travail de mercenaire, et montrent, à défaut d'autre chose, que Morelly a dû se trouver dans la gêne entre 1749 et 1751. Les *Lettres*, soit dit en passant, sont le seul ouvrage de la production morellienne de laquelle nous possédions un semblant de manuscrit ; mais il nous est malheureusement de peu de secours. Le seul manuscrit de ces lettres royales qui existe en collection, et par conséquent à coup sûr celui sur lequel Morelly travailla, est à la Bibliothèque de l'Université de Paris [5] ; il y a également une suite à cette collection à la Bibliothèque d'Aix-en-Provence [6], mais nous n'avons

1. Voir les documents annexés à Helvétius : *De l'Esprit* (Paris, Durand, 1758 ; Bibliothèque Nationale, R. 2851).
2. Grimm, *Correspondance*, t. II, p. 499 (15 février 1755).
3. Fréron, *Année Littéraire*, t. V, p. 236-238 (30 août 1755).
4. *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*, t. III, p. 263 (janvier-mars 1755).
5. 2 vol., in-8°. Manuscrits N° 1289-1290.
6. Manuscrits (Aix-en-Provence), N° 503 (p. 250).

pas de preuve que Morelly l'ait utilisée. Le manuscrit de Paris n'est pas de la main de Louis XIV, ni même de celle du secrétaire Rose ; c'est une transcription de troisième main de la copie par Rose des lettres de Louis ; et rien ne prouve que cette troisième main soit celle de Morelly, puisque ce dernier lui-même omet certains passages, et en retouche d'autres dans sa propre version. Il y a d'ailleurs quelques commentaires peu importants d'un quatrième auteur[1], mais en aucune façon ils ne correspondent à ceux que Morelly a publiés, et fort probablement ne sont pas de lui. Le seul indice qu'offre le manuscrit est que (d'après le catalogue) il fut la propriété de « Noailles-Mouchi l'émigré » ; et il est assez concevable que, si le manuscrit était déjà en possession de cette famille en 1750, un de ses membres a dû à l'origine employer Morelly à en entreprendre la publication.

x) *L'Hymen Vengé, / en cinq chants, / suivi de la traduction libre en vers françois / de Médée, tragédie de Sénèque ; / et de quelques pièces fugitives, / par M... / ...* curam... narrabat inanem / Vulcani, Martisque dolis, et dulcia furta / *Virg. Georg. Liv. IV. / à Londres / et à Paris / M.DCC.LXXVIII.* In-8°, p. 240. Une édition de mauvaise qualité, entachée de nombreuses erreurs, contenant une collection hétérogène de mélanges. On a attribué cet ouvrage à Morelly en se fondant sur le fait que deux courts passages en vers, intitulés *Stances Irrégulières*[2] sont en effet des versions retouchées en mauvais alexandrins de passages de la *Basiliade*, et que nul n'a pu, selon toute probabilité, entreprendre un tel travail, si ce n'est l'auteur lui-même. Cependant, ceci ne constitue pas une preuve que le livre entier soit de Morelly : il est incomparablement plus faible que toute autre chose qui lui a été attribuée ; et il semblerait donc qu'il ne faille pas voir là la preuve définitive et nécessaire que Morelly vivait encore en 1778. L'ouvrage lui-même est sans aucune valeur, et pourrait, n'était cette éternelle question de dates, être oublié sans le moindre inconvénient.

Les deux Morelly.

Après cette énumération de textes, deux problèmes se présentent d'eux-mêmes : *primo*, y a-t-il des indications qui puissent confirmer notre attribution provisoire de tous ces ouvrages différents à un écrivain ou à des écrivains signant « Morelly » ; et *secundo*, nous trouvons-nous en présence d'un *seul* auteur ou de deux, probablement le père et le fils, signant leurs ouvrages de la même manière ?

Pour ce qui est du premier de ces problèmes, les indications sont de deux sortes : l'attribution d'ouvrages à Morelly de son vivant par le catalogue bibliographique intitulé *La France Littéraire* dans ses éditions successives ; et, à l'intérieur des textes eux-mêmes, les indications obtenues par recoupement.

1. T. I, p. 110, 137-138, *etc.*
2. *Hymen Vengé*, p. 231-235 ; *cf. Basiliade*, t. I, p. 25-26 et t. II, p. 250-252.

La *France Littéraire*, sous son titre original, l'*Almanach des Beaux-Arts*, parut pour la première fois en 1752, le rédacteur en chef étant Du Port du Tertre. Dans cette première édition, de même que dans la deuxième (1753), nulle mention n'est faite de Morelly. En 1755, elle change de rédacteur (La Porte) et de titre, et cette troisième édition cite trois œuvres comme étant de Morelly : les deux *Essais* et la *Physique*. Elle ne donne aucune date, mais qualifie Morelly de « ci-devant Régent à Vitry-le-François ». En 1756, cette information est répétée, et des dates ajoutées, ainsi que dans une édition parallèle publiée à Berlin par Formey en 1757. Toujours en 1757, La Porte donne une autre édition française, en reproduisant ces renseignements, mais en attribuant le *Code* à Diderot. Cependant, en 1758, La Porte produit une édition très revisée, décrivant Morelly cette fois comme étant « né à Vitry-le-François », et comprenant, non sous le nom de l'auteur, mais sous des titres individuels, les deux *Essais*, la *Physique*, le *Prince*, la *Basiliade* et les *Lettres de Louis XIV*. Dans la même section, le *Code* est toujours attribué à Diderot. Il faut attendre l'année 1769 pour voir l'édition suivante ; mais alors La Porte et Hébrail vont non seulement reproduire les renseignements contenus dans l'édition précédente (avec les erreurs [1]), mais, en outre, faire place à l'existence possible de *deux* écrivains du nom de Morelly, le premier, « Morelly, né à Vitry-le-François », auteur des deux *Essais* et de la *Physique* ; le second, « Morelly, fils du précédent », auteur de la *Basiliade*, du *Prince* et des *Lettres*. En 1784, apparaît un *supplément* volumineux, édité par Guiot, répétant la distinction entre les deux Morelly sous la rubrique *Topographie Littéraire : Vitry-les-François (sic)*, et notant aussi l'*Hymen Vengé*, mais sans l'attribuer à personne. Et finalement, en 1787, Guiot compile un nouveau *supplément*, définitif celui-là, qui, cependant, n'a rien de pertinent à ajouter.

Il ressort manifestement de ceci que, du point de vue de l'attribution, le numéro-clé de la *France Littéraire* est celui de 1758, qui donne à « Morelly » tous les écrits importants sauf le *Code*. Il est notoire, toutefois, que la *France Littéraire* est souvent dans l'erreur, et il reste à confirmer ces attributions à la lumière des indications que nous fournissent les textes eux-mêmes.

Quatre de ces textes sont signés, en un endroit ou un autre, du nom de « Morelly » : les deux *Essais*, la *Physique*, et les *Lettres de Louis XIV*. Des quatre ouvrages anonymes (à l'exclusion des deux *Lettres* du *Mercure*), deux, la *Basiliade* et le *Code*, sont liés par des allusions internes [2] ; et l'un d'eux, le *Prince*, est de même lié par référence directe [3] aux deux *Essais*. Un seul, donc, l'*Hymen Vengé*, reste relativement isolé. Mais le *Prince* et la *Basiliade* (et par conséquent, le

1. *E. g.*, « Basiliade de Pilpaï, traduite de l'*Italien* » (t. III, p. 129, édition de 1758).
2. *Code*, édition de 1754-1755, p. 5-11, 40-42.
3. *Prince*, t. I, p. 120, *note*.

Code aussi) sont eux-mêmes liés, non pas par une signature, mais par un hiéroglyphe : *Mr. M******, qui, d'après Barbier et Quérard, est une signature unique dans la littérature anonyme française. D'ailleurs, la première lettre du *Mercure* est rattachée au premier *Essai* par la totalité de son contenu ; nous avons ainsi un réseau de liens d'une forme ou d'autre entre tous les textes sauf la seconde lettre du *Mercure* et l'*Hymen Vengé*. En ce qui concerne le premier de ces deux ouvrages, j'ai déjà donné les raisons qui m'invitent à conclure qu'il est également de Morelly. Ce n'est donc que pour l'*Hymen Vengé* que le doute subsiste sans éclaircissement possible, et c'est de ses ouvrages le moins important.

Nous sommes maintenant à même de nous mesurer avec le second problème : la *France Littéraire* de 1769 est-elle exacte dans ses affirmations concernant « Morelly père et fils » ? Peut-être plus que tout autre facteur, c'est le doute causé par cette affirmation qui s'est révélé un obstacle sur le chemin des chercheurs qui ont tenté d'étudier Morelly et ses œuvres. Barbier rejeta la théorie des « deux Morelly » ; mais elle fut néanmoins reproduite par la plupart des ouvrages de référence du XIX^e^ siècle (v. Michaud, *Biographie Universelle* ; Hoefer, *Nouvelle Biographie Générale*, etc.) ; et Lichtenberger lui donna un regain de vie, lorsqu'il soutenait, dans son célèbre *Socialisme au XVIII^e^ siècle* [1], que seule l'acceptation du postulat de la double paternité littéraire permettait d'expliquer la brusque volte-face dans la théorie politique qui survint entre le *Prince* de 1751 et la *Basiliade* de 1753. Discutée par Dolléans [2], mise en doute par Chinard [3], la théorie tient toujours, et il est malaisé de la réfuter complètement.

Toutefois, il faudrait noter pour commencer que ni l'une ni l'autre des deux raisons données généralement à l'appui de la théorie des deux auteurs ne tient jusqu'au bout : on affirme en effet que la *France Littéraire*, exacte à d'autres points de vue, tels que l'attribution de la *Basiliade* à Morelly et l'association de Morelly avec Vitry-le-François, est fort probablement exacte également quand il s'agit d'une question aussi importante que celle-ci. Pourtant, la *France Littéraire* est également très inexacte, non seulement lorsqu'elle veut donner le titre et la date de la *Basiliade* [4], mais aussi lorsqu'elle attribue le *Prince* et les *Essais* à des auteurs différents, alors que, très clairement, l'auteur du *Prince* parle de lui-même comme étant l'auteur des œuvres antérieurs [5]. Elle attribue aussi le *Code* à Diderot. La *France Littéraire* n'offre par conséquent aucune garantie d'exactitude. Et l'on soutient en outre que Lichtenberger avait raison, et qu'il n'y a aucun moyen

1. P. 106-107, *note* 5.
2. Morelly, *Code...*, éd. Dolléans, introduction.
3. Chinard, *op. cit.*, p. 8-11.
4. 1755 au lieu de 1753 : voir aussi plus haut, note 41).
5. *France Littéraire* (1769), t. I, p. 346.

d'expliquer, si ce n'est par la théorie des deux auteurs, la brusque solution de continuité dans la pensée entre 1751 et 1753. Mais, en fait, les éléments de *continuité* entre le *Prince* et les œuvres suivantes sont au moins aussi frappants que les points de différence. Même l'apparente contradiction entre le *colbertisme* du *Prince* et les principes physiocratiques du *Code* n'est pas complète, car la théorie économique de l'œuvre la plus ancienne est déjà grandement modifiée sous l'influence de l'agriculturalisme de Vauban, et de la « nouvelle économie » de Petty et Melon. Sans entrer plus profondément dans ce problème général de continuité, il est possible de relever certaines notions plus évidentes communes à toutes les œuvres capitales de Morelly : *a.* toutes les œuvres politiques comportent une « théorie du despotisme », non moins essentielle au *Prince* qu'elle ne l'est à la *Basiliade* et au *Code* ; *b.* le but final des trois grands systèmes morelliens d'organisation politique est identique, étant la réalisation de la « société naturelle » ; *c.* le *citoyen* pour qui sont conçus les différentes constitutions et les différents systèmes d'éducation est le même dans toutes les œuvres de Morelly. Il possède la même structure psychologique et physiologique, les mêmes mobiles d'*amour-propre*, le même « instinct de société », la même confiance dans le législateur idéal, la même conviction en ce qui concerne son « droit naturel » à une égalité fondamentale, les mêmes objections à la théorie du droit divin, la même croyance que l'état, et non les parents, est responsable de l'éducation de l'enfant. *d.* Dans toutes les œuvres nous retrouvons la même passion pour « la symétrie, l'ordre et l'uniformité », et *e.* la même croyance que l'individu, de même que la société, se prête à une analyse en termes de physique mécanique ; *f.* nous retrouvons la même croyance en tous les principes importants de la philosophie sensualiste, *g.* la même croyance en une « morale laïque », indépendante de toute doctrine religieuse, et *h.* la même croyance (qu'on ne rencontre pas chez les autres *Philosophes*) que la religion est un *luxe*, mais un luxe qu'on peut se permettre dans certaines circonstances.

Finalement, il y a une remarquable continuité de style, dont les caractéristiques les plus saillantes sont la concentration des idées, particulièrement dans les premiers chapitres d'un ouvrage, une forte tendance à l'ironie, un amour du style allégorique, une tendance à classifier les idées sous la forme d'un « code de lois », et la désastreuse incapacité de finir une phrase avant qu'elle ne se soit trop prolongée. Cette homogénéité de style est nettement visible dans tous les textes, à la seule exception de l'*Hymen Vengé*.

Si ces arguments suffisent déjà à faire planer un doute sur ceux que l'on avance en faveur de la double paternité littéraire, il existe des arguments plus positifs encore en faveur de l'hypothèse d'un seul auteur. L'auteur des *Essais* a une tendance à répéter, non seulement des arguments, mais des passages entiers de texte qu'il aime particulièrement ; comparez, par exemple :

Le pauvre a une autre idée des richesses, que celui qui les possède... (Esprit Humain, p. 25*).*	*Le pauvre a d'autres idées des richesses, que celui qui les possède... (Cœur Humain*, p. 19*).*

Ces deux *Essais* sont sans aucun doute du même auteur ; nous pouvons donc supposer, s'il nous arrivait de trouver des passages répétés dans d'autres œuvres, que ces œuvres seront aussi du même auteur. Et, en effet, il y a de tels passages :

1° Un passage concernant le pouvoir temporel et la corruption de l'Église, qui paraît tout d'abord dans le *Prince* (t. II, p. 45-46), est répété mot pour mot en note dans le texte du *Code* (p. 181, *note*) :

> Voyez ce Pontife, cet Anachorète, assidu Courtisan de la Divinité, il ne tarde pas, quelque mine qu'il fasse, de s'imaginer en être un des principaux Favoris ; or, un des principaux Favoris de la Divinité est une personne sacrée ; une personne sacrée mérite les respects du reste des mortels, elle est l'interprète des ordres du ciel. Combien de conséquences favorables à l'amour-propre !

2° Une discussion concernant la relation entre la Passion et la Raison, finissant sur une citation de J.-B. Rousseau, est utilisée dans le second *Essai* (*Cœur Humain*, p. 26-27) ; une discussion analogue se terminant par la citation identique de la strophe de dix vers est utilisée dans le *Code* (p. 149-150). Soit dit en passant, cette même strophe [1] dans un contexte du même genre est également utilisée par Le Maître de Claville dans son *Traité du Vrai Mérite* [2], traité que l'auteur des *Essais* recommande fortement à ses élèves.

3° Dans le *Cœur Humain* (p. 38), Morelly énonce un argument moral sous sa forme négative : « Ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous », et, trahi par sa mémoire, le conclut à l'aide d'un emprunt erroné à la fable de La Fontaine : *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette* (*Fables*, liv. VII, 15) ; dans la *Basiliade*, il se sert du même lieu commun moral, cette fois cependant sous une forme positive, et conclut par une allusion à l'histoire du « Chien et du Cheval » (*Basiliade*, t. II, p. 17-18). Ceci paraît encore, et pour la même raison, être une citation infidèle de La Fontaine, puisque la version positive de la même morale dans les *Fables*, qui suit immédiatement la version négative, est intitulée *Le Cheval et l'Ane* (*Fables*, liv. VII, 16). Que deux écrivains non seulement discutent de la même manière, en faisant les mêmes citations, mais qu'ils aient tous les deux les mêmes défauts de mémoire concernant le même auteur cité, semble dépasser les limites du probable.

Néanmoins, il y a un autre argument encore en faveur de l'attribution des œuvres à un seul et même auteur. La seconde *Lettre* du *Mercure* fait allusion avec autorité à l'auteur de l'*Esprit Humain*

1. J.-B. Rousseau, *Ode à M. le Marquis de la Fare* (*Œuvres*, Londres, 1753, t. I, p. 111-117), cinquième stance : « Loin que la Raison nous éclaire... ».
2. Éd. Amsterdam, 1742, p. 84-85.

comme à « ce *jeune* Auteur » [1] ; pourtant, plus loin, il insiste sur le fait qu'il a déjà plusieurs années d'expérience de l'enseignement pratique [2]. Celui qui écrit la *Lettre* (même si l'on suppose que ce n'est pas Morelly lui-même) paraît être certain de ce qu'il avance ; nous pouvons donc supposer qu'en 1743, Morelly était un « jeune Auteur ». Connaissant l'attitude générale du XVIII[e] siècle devant la durée de la vie humaine, il y a peu de chances pour que cela veuille dire qu'il avait plus de trente ans ; mais si également à cette date, il avait une considérable expérience de l'enseignement pratique, il est improbable qu'il ait moins de vingt-cinq ans. Entre ces deux limites, essayons de deviner : en tenant compte d'une certaine maturité de pensée et de style évidente dans les *Essais*, on peut donner à Morelly environ vingt-sept ou vingt-huit ans en 1743. Toutefois, même en lui donnant l'âge maximum de trente ans à cette date, il ne pouvait avoir que quarante ans en 1753, quand fut publiée la *Basiliade*. Il paraîtrait bien invraisemblable (sans être toutefois *impossible*) que la *Basiliade*, avec le cynisme, l'amertume et la désillusion qu'elle révèle en certains points, fût l'œuvre du *fils* d'un homme de quarante ans tout au plus, et qui même, selon toute probabilité, avait quelques années de moins. En considérant cet argument, non pas comme une preuve seule et unique, mais conjointement avec les autres raisonnements qui ont été produits antérieurement, on arriverait, semble-t-il, à la conclusion inévitable que toutes les œuvres (sauf peut-être l'*Hymen Vengé*) attribuées à Morelly sont sans l'ombre d'un doute l'œuvre d'un seul auteur, et que la théorie des « deux Morelly, père et fils », qui a pris sa source dans la *France Littéraire*, est sans fondement aucun.

(à suivre.)

R. N. C Coe.

1. *Mercure de France*, juin (t. II) 1743, p. 1 285.
2. *Ibid.*, p. 1 277.

LA DOCUMENTATION TECHNIQUE DE DIDEROT DANS L' « ENCYCLOPÉDIE »

On ne saurait résoudre dans les limites d'un article de revue la question des sources de tous les articles techniques rédigés par Diderot pour l'*Encyclopédie*. Pour mener cette étude à son terme, il faudrait avoir la liste de ces articles, et nous pensons montrer ailleurs qu'en l'état actuel de notre documentation, cette liste ne peut être établie. Quelle part a joué l'enquête directe dans la description des arts conduite par Diderot ? Quelle fut en son temps l'originalité réelle de cette description ? Quelle place a-t-elle tenu dans le développement des forces productives et de la technologie au milieu du XVIII[e] siècle ? Autant de questions que nous ne saurions bien entendu traiter ici [1].

Contrairement à une opinion répandue, Diderot a souvent indiqué les sources imprimées de ses articles. Dans ce cas, la comparaison entre le texte de sa description et le texte qu'il a utilisé est facile à faire. Quelquefois la source n'est pas nommée, ou ne l'est que d'une façon imprécise, mais le contenu du texte utilisé est assez caractéristique pour qu'on puisse retrouver l'ouvrage. Le plus souvent aucune source n'est indiquée, aucun rapprochement ne s'impose, et nous devons nous résigner à l'ignorance, au moins jusqu'à ce qu'un heureux hasard vienne nous éclairer.

Naigeon admirait fort l'article de Diderot sur la machine arithmétique de Pascal [2]. L'article vaut en effet la peine d'être examiné, et comparé au mémoire sur lequel il a été fait. Ce mémoire se trouve dans le recueil des *Machines et Inventions approuvées par l'Académie des Sciences* (Annexe, n° 6 *bis*), tome II, p. 137 et suiv. (année 1725), et Diderot le mentionne expressément. Il est assez sommaire, et Diderot lui reproche de ne pas rendre la machine compréhensible. Sans être lui-même tout à fait clair, Diderot s'efforce de se faire entendre, en insistant sur la pièce par rapport à laquelle l'ensemble se conçoit le mieux : le *sautoir* [3]. C'est aussi le *sautoir* qui

1. Je me réserve de revenir sur ces différents points dans un chapitre de ma thèse sur *La Pensée de Diderot de 1753 à 1769*. Ce chapitre, consacré à la *Description des arts dans l'Encyclopédie*, est déjà rédigé.

2. J.-A. Naigeon, *Philosophie ancienne et moderne*, t. I, p. VII, n. 1.

3. Cf. surtout *ENC.*, t. I, p. 680 b-681 a.

constitue la figure principale de la planche de la machine arithmétique [1]. Ce *sautoir* n'est pas représenté à part dans les planches du recueil académique, et l'auteur du mémoire n'insiste pas plus sur lui que sur les autres pièces. Dans le cours de son article, Diderot utilise deux autres mémoires sur les machines à calculer, et notamment celui de Boistissandeau, qui décrit la manière d'opérer [2]. A la fin de l'article, Diderot revient sur ce qui lui paraît essentiel : « Le principe de ces machines une fois connu, il y a peu de mérite à les varier : mais il fallait trouver ce principe... » C'est ici le philosophe qui parle, plus que le mécanicien. Il faut remarquer par ailleurs que Diderot a dû travailler vite. Il ne s'est pas trop soucié des erreurs de détail. Ainsi il décrit une figure 1, — vue d'ensemble de la machine, — qui se trouve bien dans le recueil académique, mais qui n'a pas été reproduite dans la planche de l'*Encyclopédie*.

L'article *Bronze* est un exemple typique de compilation. L'ouvrage dont Diderot s'est servi est celui de Boffrand (Annexe, nº 13). Diderot le cite du reste dans le cours de son article. Le travail de l'éditeur, ici, a surtout consisté à alléger, à résumer. Le plan de Boffrand est suivi dans l'ensemble [3]. Certains passages techniques sont supprimés [4], des développements de plusieurs pages sont condensés en quelques lignes. Le philosophe se réserve naturellement d'intervenir à la fin de l'article, par un bref commentaire : « Quels travaux, quelles dépenses, quelle industrie. Mais doit-on rien épargner quand il s'agit d'éterniser la mémoire des souverains qui ont rendu leurs peuples heureux ? Pour les princes oisifs ou méchants, sont-ils dignes des honneurs du *bronze* ? Perdez-vous, art divin, sous les règnes des Claudes, des Nérons, et des Caligulas, et ne vous retrouvez que sous les règnes des Tites, des Trajans, et des Antonins » [5].

L'article *Acier* est le résultat d'un travail beaucoup plus complexe, qui amalgame les extraits de plusieurs documents différents. L'étymologie même du mot est empruntée à Ménage (Annexe, nº 46). Puis viennent des considérations générales sur le fer et l'acier qui sont peut-être de Diderot, éclairé sans doute par le coutelier Foucou [6]. Martin Lister a fourni les renseignements concernant la fabrication de l'acier artificiel à partir du fer forgé, dans l'antiquité. Son étude avait paru sous le titre *The manner of making steel and its temper...*, dans

1. *ENC. Planches*, t. IV, Algèbre, pl. II.
2. *Machines et Inventions...*, t. II, p. 131, et t. V, pp. 103, 117, 121.
3. Son avant-propos, qui est un historique de la fonte du bronze, devient la conclusion de Diderot, et le fourneau que Boffrand décrit dans son chapitre VII est décrit par Diderot au moment où il résume le chapitre XI de son modèle. La raison de la première modification nous échappe. En revanche, la description du fourneau s'impose à la place que Diderot lui a donnée.
4. Boffrand, *ouvrage cité*, p. 4 (accident de fabrication arrivé au sculpteur Le Moyne) et p. 32 sq. (retouches que l'on peut faire aux différentes étapes de la fabrication).
5. *ENC.*, t. II, p. 442 b.
6. *AT*, XIII, 187, « C'était une opinion générale... », jusqu'à 188, « ... on ne fait que du fer forgé ».

les *Philosophical Transactions* pour l'année 1693 (Annexe, n° 10). Au passage, Diderot intervient pour contester une observation de Lister sur un texte de Pline [1]. Pour les procédés modernes de fabrication de l'acier, Diderot renvoie à l'ouvrage de Réaumur (Annexe, n° 21). En réalité, Diderot n'utilise pas directement les mémoires de Réaumur. Il a lu un extrait qui en a été fait par Fontenelle dans *Histoire et Mémoires de l'Académie* (Annexe, n° 21), et il cite sa source [2]. Cet extrait résume en seize pages in-4°, le contenu des 566 pages de l'ouvrage de Réaumur, mais Diderot n'en reproduit que la conclusion, sans omettre l'anecdote pittoresque qui peut alimenter des réflexions, sur le rôle du hasard dans l'origine des découvertes [3]. Le texte qui suit, et qui est cité entre guillemets, est tiré du *Traité de la matière médicale* de Geoffroy, tome I, p. 495 (Annexe, n° 45) : « Il faut substituer dans cette description le mot de *lames* à celui de *paillettes*, parce que celui-ci se prend toujours en mauvaise part, et que tout *acier* pailleux est défectueux » [4]. La partie la plus importante de l'article est consacrée à la fabrication de l'acier naturel, et ne cite aucun document. Nous avons pu, par chance, en découvrir la source. L'ouvrage que Diderot a « dépecé artistement », — pour reprendre les termes qu'il utilise dans l'article *Encyclopédie*, — parut, sans nom d'auteur, en 1737, à Strasbourg. Cet ouvrage est lui-même en partie une traduction très condensée d'un livre de Swedenborg (Annexe, n° 22), que son adaptateur trouve trop touffu et trop technique. Diderot condense à son tour en treize pages in-8°, — édition Assézat, — les 115 pages in-12 de l'adaptateur anonyme, en supprimant encore de nombreux détails techniques, des récits d'expériences, et même des définitions [5]. La plupart des corrections de Diderot ont seulement une valeur stylistique. Il cherche toujours à simplifier, à clarifier [6].

1. *AT*, XIII, 192-193 : « M. Lister... ne me paraît pas avoir regardé l'endroit de Pline assez attentivement. Pline parle de deux opérations qui n'ont rien de commun : la trempe et l'aciérie. Quant au *nucleus ferri*, au noyau de fer, il est à présumer que c'est une masse de fer affiné qu'ils traitaient comme nous l'avons lu dans Aristote... ». Cette réflexion est à rapprocher du commentaire sur deux vers d'Horace, qui termine la *Satire I, sur les caractères, et les mots de caractère* (*AT*, VI, 315-316).

2. *AT*, XIII, 194.

3. *AT*, XIII, 194. L'anecdote, et l'invitation à réfléchir sur le rôle du hasard dans les découvertes, sont déjà dans Fontenelle (*Hist. et Mém.*, p. 50). Dans le détail Diderot corrige à plusieurs reprises le texte de Fontenelle ; il l'abrège le plus souvent, ou il le rend plus précis. Fontenelle dit, par exemple : « ... il s'y était fait au bas un petit trou par où avait coulé le métal du dedans qui s'était fondu... », et Diderot corrige : « ... il s'y était fait au bas un petit trou par où s'était écoulé le métal qui était fondu en dedans, et pour ainsi dire sous une croûte extérieure ».

4. *AT*, XIII, 195.

5. *AT*, XIII, 197. Le mot « tuyère » n'est pas expliqué par Diderot, alors que la définition en est donnée dans l'ouvrage qu'il suit « ... c'est le cône par où le vent est introduit dans le fourneau ». Sur les autres omissions, Diderot s'explique en termes excellents : « Nous n'avons omis que les choses que le discours ne peut rendre, et que l'expérience seule apprend ».

6. Diderot supprime en particulier toutes les formules pédantes qui alourdissent le texte : « Je suppose que l'on sait l'art de la fonte. L'on fera seulement attention

Certaines réflexions dont on pourrait croire qu'elles sont des remarques du philosophe se trouvent déjà dans le *Traité...*, par exemple : « Il faut attribuer presque toutes ces différences presque autant au préjugé et à l'entêtement des ouvriers qu'à la nature des mines » [1]. Il est vrai que Diderot résume ainsi en deux lignes 116 lignes du verbiage de son modèle.

La conclusion de toute cette partie, seule, est de Diderot. Elle tient en quelques mots, mais fait honneur à la pénétration de son esprit : « Il suit de tout ce qui précède qu'il ne faut point supposer que les étrangers aient des méthodes de convertir le fer en *acier* dont ils fassent des secrets : que le seul moyen de faire d'excellent *acier* naturel, c'est d'avoir une mine que la nature ait formée pour cela... » L'hypothèse de Diderot condamnait les expériences de Réaumur, et contredisait Buffon, qui pensait « que l'on pouvait tirer de n'importe quel minerai toutes sortes de fer » [2]. L'expérience devait prouver par la suite que Diderot avait raison.

L'article *Acier* contient encore une série d'observations sur la qualité des aciers, que Diderot tenait de Foucou [3], et, pour finir, un extrait d'*Histoire et Mémoires de l'Académie* (Annexe, n° 6 *bis*), rapportant les expériences de Réaumur sur les étincelles [4]. Entre les deux s'intercalent quelques réflexions personnelles de Diderot, critiquant le « défaut d'intelligence » de ceux qui conduisent les manufactures françaises. Il remarque, en bon « colbertien », que l'importation de l'acier coûte très cher au royaume ; il souhaite, pour le développement des aciéries françaises, que l'on encourage les recherches « des hommes de forges intelligents qui aient opéré, mais qui n'aient pas opéré comme des automates, et qui aient eu pendant vingt à trente ans le marteau à la main », plutôt que celles des « chimistes... en petit », et des « contemplatifs systématiques » [5].

Si l'on examine de même les articles *Agriculture*, *Alun*, *Ancres (forge des)*, *Arbre*, *Argent*, *Baleine (pêche)*, *Bois*, *Cacao*, *Chanvre*, *Chapeau*, *Charrue*, *Corde*, *Corderie*, *Garance*, *Soie*, on s'aperçoit que Diderot a constamment puisé aux meilleures sources : ouvrages scientifiques récents et de réputation internationale, mémoires académiques français et quelquefois anglais, règlements français et étrangers, procès-verbaux du Bureau du Commerce. Il semble qu'il ait été constamment guidé dans ses recherches bibliographiques par *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences*, et des périodiques scientifiques comme le *Journal des Savants* et les *Mémoires de Trévoux*. Les sources sont quelquefois citées avec une très grande précision, les

que... », « Je répondrai que... », etc. (*Traité sur l'acier d'Alsace*, p. 34-36, comparez avec *AT*, XIII, 196).

1. *AT*, XIII, 197.
2. Buffon, *Histoire Naturelle*, Supplément, tome II, p. 49.
3. *AT*, XIII, 210.
4. *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1736, p. 391-403.
5. *AT*, XIII, 210.

extraits sont bien faits. En un mot le programme exposé dans l'article *Encyclopédie* [1] a été appliqué assez exactement, compte tenu de la hâte avec laquelle Diderot a travaillé.

Agriculture n'est pas signé, mais le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* (t. I, p. XLIII) l'attribue expressément à Diderot. La source en est l'important ouvrage de Jethro Tull, traduit librement par Duhamel, et dont la publication commença en 1750 sous le titre : *Traité de la culture des terres, suivant les principes de M. Tull* (Annexe, n° 20). Diderot dépèce le livre de Tull-Duhamel à sa manière habituelle, se contentant d'intervenir, à la fin de l'article, pour inviter ceux qui ont de « grands biens » à multiplier les expériences comme celles de Duhamel [2].

L'article *Alun* est fait sans doute sur un mémoire anonyme. Il est précédé d'une description du corps lui-même, empruntée à Tournefort (Annexe, n° 49). La fin de l'article traite des vertus médicinales de l'alun, et a été empruntée à *Histoire et Mémoires de l'Académie*, 1746 [3].

La forge des ancres est décrite d'après un mémoire de Trésaguet, ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, — que Diderot nomme obstinément Trisaguet. Ce mémoire est dans le *Recueil des pièces qui ont remporté les prix de l'Académie royale des Sciences*, tome III, 1752, p. 181-192 avec onze planches (Annexe, n° 9). Diderot supprime bon nombre de développements trop techniques. Comme pour la machine arithmétique, l'article de Diderot renvoie à une planche I qui n'est pas au nombre de celles que Goussier a expliquées dans le tome VIII des *Planches*. Sa description ne correspond pas non plus aux planches de Trésaguet. Diderot avait à sa disposition un autre document, dont nous reparlerons.

Arbre et *Bois* utilisent de nombreux mémoires académiques que Diderot cite avec précision.

Argent renvoie surtout, pour la partie métallurgie, à la traduction par Hellot d'un traité allemand, *Précis du traité de la fonte des mines et des fonderies* [4]. Diderot cite aussi dans cet article des expériences de Homberg [5]. L'étude de l'argent comme monnaie est faite d'après l'*Esprit des Lois* [6].

La pêche à la *Baleine* est décrite d'après Deslandes, *Recueil de différents traités de Physique* (Annexe, n° 11).

L'article *Cacao* est extrait d'un livre de Dhoury, *Histoire naturelle du cacao* (Annexe, n° 15).

1. *AT*, XIV, 480-483.
2. *AT*, XIII, 264.
3. P. 109 sq. : Malouin, *Analyse des eaux savonneuses de Plombières.*
4. Signalé dans *Hist. et Mém. de l'Académie*, partie *Histoire*, 1750, p. 78.
5. Le *Journal des Savants* rend compte d'un mémoire de Homberg *Sur la dissolution de l'argent*, dans son *Supplément* de 1708, p. 31.
6. Cf. P. Hermand, *Sur le texte de Diderot et sur les sources de quelques passages de ses Œuvres*, *R. H. L.*, 1915, p. 366, n. 4.

Chanvre, *Corde*, et *Corderie* se répartissent la matière du *Précis de l'art de la corderie, ou traité de la fabrique des manœuvres*, publié par Duhamel en 1746 (Annexe, n° 16).

Les règlements cités à la fin de l'article *Chapeau*, fait sans doute sur un mémoire anonyme, sont tirés du *Recueil des règlements généraux et particuliers pour les manufactures et fabriques du Royaume*, volume I, p. 339 (Annexe, n° 12).

Garance provient pour la plus grande partie, d'un mémoire du Comte d'Hérouville (Annexe, n° 35). Au début de l'article, la description de la plante est faite d'après Tournefort, *Institutiones rei herbariae* (Annexe, n° 48). Les expériences qu'il cite, sur la coloration en rouge des os des pourceaux nourris avec de la garance, sont celles que décrit Belchier, sous le titre *An account of the bones of animals being changed to a red colour by aliments only*, dans les *Philosophical Transactions*, XLI, p. 390 (Annexe, n° 10).

L'article *Soie* utilise, outre les mémoires de Buisson (Annexe, n° 25), le *Dictionnaire* de Savary (Annexe, n° 3), les *Philosophical Transactions* (Annexe, n° 10), le *Règlement de Piémont pour la filature des cocons*, la *Gazette d'Avignon* (Annexe, n° 44), un *Procès-verbal d'épreuves* sur des expériences faites en Languedoc en avril 1755 (Annexe, n° 43), les règlements français, tirés vraisemblablement du *Recueil des règlements généraux et particuliers...* (Annexe, n° 12), un mémoire de Bon, associé honoraire de la Société royale des Sciences de Montpellier, sur la soie des araignées [1].

L'article que M. Georges Huard a fait paraître en 1951 dans la *Revue d'Histoire des Sciences* [2] a enfin éclairé la question des sources iconographiques des articles techniques de l'*Encyclopédie*. Plusieurs articles plus récents sur ce sujet ont cependant obscurci à nouveau certains points essentiels [3]. C'est que leurs auteurs n'ont pas utilisé la méthode de M. Huard, qui était la seule bonne : on s'est contenté généralement de comparer les planches gravées de l'*Encyclopédie* et celles de l'Académie des Sciences, dans l'état où elles furent publiées

1. C. r. par Réaumur dans *Hist. et Mém. de l'Académie*, 1710, p. 386. (Annexe, n° 6 *bis*).

2. *RHS*, juillet-décembre, p. 238-249.

3. Cf. *Diderot et l'Encyclopédie*, catalogue de l'exposition de la B. N., 1951, notamment, p. XIV-XVI et p. 13-15.

Arthur H. Cole et George B. Watts, *The Handicrafts of France as recorded in the « Descriptions des Arts et Métiers » (1761-1788)*, Boston, Baker Library, 1952, 43 p. in-4°, notamment p. 16-18.

George B. Watts, *The « Encyclopédie » and the « Descriptions des Arts et Métiers »*, *The French Review*, May 1952, number 6, vol. XXV, p. 444-454.

B. Gille, *« L'Encyclopédie » dictionnaire technique*, dans *« L'Encyclopédie » et le progrès des sciences et des techniques*, Paris, P. U. F., 1952, notamment p. 189-190 et p. 199.

Voir aussi M. Daumas et R. Tresse, *La « Description des Arts et Métiers de l'Académie des Sciences » et le sort de ses planches gravées en taille douce*, *RHS*, avril-juin 1954, notamment p. 163, et, bien entendu Jean Torlais, *Réaumur, un esprit encyclopédique en dehors de « l'Encyclopédie »*, Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1936, notamment p. 249-255.

à partir de 1760, alors qu'il fallait se demander quelle avait été l'histoire de ces deux séries de planches, et surtout se référer au document essentiel, au « dossier » que constituent les révélations de Patte et de Fréron. C'est ce qu'a fait constamment M. Huard.

Pour nous assurer de la justesse de sa méthode, et pour compléter éventuellemnt son étude, nous avons tenu à la refaire en entier sur les documents originaux. Nos conclusions confirment en grande partie celles de M. Huard.

Comme nous pensons le montrer plus complètement ailleurs, la *Description des arts* faite dans l'*Encyclopédie* sous la direction de Diderot n'a fait que prendre la relève d'une entreprise officielle qui semblait ne pas pouvoir aboutir. L'Académie des Sciences avait commencé une telle description dès la fin du XVII^e^ siècle. Les académiciens étaient descendus dans les ateliers bien avant Diderot. Ils y avaient levé des dessins, qu'ils avaient quelquefois fait graver. Ils avaient rédigé des mémoires détaillés, dont quelques-uns seulement furent publiés. Réaumur, entré comme élève géomètre à l'Académie des Sciences en 1708, avait été très tôt chargé de diriger l'enquête. Il la dirigea, en effet, jusqu'à sa mort, survenue en 1757, et il consacra le meilleur de lui-même à mainte enquête particulière. Mais l'entreprise n'aboutissait pas : Réaumur se dispersait peut-être ; ses collaborateurs, trop peu nombreux, n'avaient pas tous son zèle. Lorsqu'il mourut, planches et dessins étaient encore en portefeuille, et la grande « Description des arts de l'Académie des Sciences » restait encore à faire : il y avait plus de soixante ans qu'elle était en chantier.

L'Académie des Sciences n'avait pas réagi quand Diderot avait affirmé son dessein de mener à bien une telle description. Réaumur ne jugea même pas nécessaire de protester publiquement lorsqu'il s'aperçut que les épreuves de certaines des planches qu'il gardait avaient été communiquées par des graveurs peu délicats aux encyclopédistes. La lettre qu'il écrivit à Formey le 23 février 1756, et où il se plaignait d'avoir été ainsi dépouillé, ne fut pas connue à l'époque. Cette lettre nous montre surtout un homme vieilli, désireux de sauvegarder sa « tranquillité d'âme » [1]. Elle ne trahit pas un bien vif désir de défendre une œuvre que Réaumur ne se sentait plus capable de mener à bien. On sait que l'opinion publique fut alertée pour la première fois par *l'Année littéraire* de Fréron. L'Académie enquêta ; on fouilla les portefeuilles des Libraires ; on trouva peu de choses ; sans doute ne voulait-on rien voir. Le plus sage était peut-être de publier au plus vite les documents qu'on avait, et de les compléter au besoin. C'est ce qu'on fit. L'entreprise fut confiée à Duhamel, et dès le début de l'année 1761, paraissait le premier fascicule des *Descriptions des arts et métiers de l'Académie des Sciences.*

La première dénonciation fut donc publiée par Fréron en 1759,

1. G. Huard, *art. cité*, p. 241.

dans le tome VII de *l'Année littéraire* [1]. C'était une lettre du graveur Patte, montrant que, pour les descriptions parues dans les sept premiers volumes de l'*Encyclopédie*, Diderot avait utilisé les doubles des gravures rassemblées par Réaumur pour le travail entrepris par l'Académie des Sciences dès la fin du XVII[e] siècle : « Ces estampes une fois rassemblées, les explications devenaient faciles ; il ne s'agissait que de consulter les différents ouvriers, soit pour décrire les diverses opérations qu'elles contenaient, soit pour savoir les noms des différents outils ou instruments qui y étaient exprimés. Alors plus de voyages, plus de déboursés pour tous ces dessins ; ce n'était plus qu'une affaire de cabinet ». *L'Année littéraire* nous donne même le nom du graveur soudoyé par Diderot pour quelques écus : il s'appelait Lucas.

Patte revient à la charge en 1760 [2]. Il publie le rapport que les commissaires de l'Académie ont rédigé à la suite de sa première lettre, et déclare net que ce rapport complaisant ne l'a pas convaincu de l'innocence des encyclopédistes. Ayant lui-même été employé par Diderot et par les libraires associés, il semble bien connaître la question, et révèle qu'en feuilletant les sept premiers volumes de discours de l'*Encyclopédie* il a vu cent cinquante descriptions d'arts correspondant aux planches de Réaumur : « Il ne fallait que parcourir, avec les gravures de M. de Réaumur à la main, les différentes descriptions des arts mécaniques déjà données : par exemple, *Aiguillerie* en trois planches, *Ardoiserie* en deux, *Cloutier* en deux planches, *Épinglier* en trois planches, *Grosses Forges* en quatorze planches détaillées sous différentes dénominations, etc. ; on aurait reconnu sur chaque art le même nombre de vues d'ateliers, le même procédé d'opérations, des descriptions exactes et suivies, telles qu'il n'aurait pas été possible de douter que les gravures de M. de Réaumur n'en avaient été les seuls et uniques modèles » [3]. Du fait que les libraires n'ont pas communiqué aux commissaires de l'Académie tous les dessins et toutes les gravures en leur possession, Patte conclut que pour les volumes de planches de l'*Encyclopédie*, — qui ne sont pas encore publiés, il faut le souligner, — Diderot devra faire faire d'autres gravures, et il se demande comment les descriptions déjà publiées pourront convenir à ces nouvelles planches [4]. La réflexion est piquante, car c'est Patte lui-même qui, étant encore employé des libraires, leur avait suggéré de faire des dessins qui s'inspireraient de ceux de Réaumur sans en être la copie servile [5].

Si nous nous arrêtions ici pour faire une première vérification, nous verrions, en effet, que les descriptions parues dans les sept premiers volumes de l'*Encyclopédie* ne coïncident pas toujours avec les planches

1. P. 341-351.
2. *Année littéraire*, 1760, I, p. 246-257.
3. *Ibid.*, p. 256.
4. *Ibid.*, p. 257.
5. *Année littéraire*, 1759, VII, p. 350.

publiées après coup. Dans les volumes de planches, Diderot a quelquefois souligné lui-même cette bizarrerie, mais sans donner d'explication. Par exemple, l'article *Charbon (de bois)* paru en 1753, décrit une planche unique désignée par Diderot sous le titre : « Planche I des Forges ». Dans le tome I des *Planches*, paru en 1762, trois planches sont consacrées au charbon de bois. La description en est faite par Goussier, et Diderot se contente d'ajouter une note laconique : « On a rapporté dans le discours ces figures aux planches des grosses forges ».

La discrétion de Diderot prend tout son sens quand on continue à lire *l'Année littéraire*. La feuille de Fréron contient, en effet, d'autres révélations, et il n'est pas difficile d'en déceler l'origine : c'est toujours le graveur Patte. Patte est passé de la « boutique » de Le Breton au service de l'Académie des Sciences, et c'est lui qui signe la plupart des planches des descriptions que celle-ci entreprend dès 1759, et publie à partir de 1760, par volumes séparés. Dès la sortie du premier volume, Fréron se réjouit malignement : « A mesure que chaque art paraîtra, j'aurai sans doute l'occasion de faire de fréquentes comparaisons avec l'*Encyclopédie*, ainsi vous serez dans peu, je l'espère, en état de distinguer par les différents parallèles l'original de la copie... » [1].

Le premier volume des descriptions académiques est justement consacré à l'*Art du charbonnier*, et après en avoir rendu compte, Fréron fait avec l'*Encyclopédie* la comparaison promise. Il explique que Diderot « n'a presque rien entendu de ce qu'il voulait enseigner », et que la méthode de fabrication qu'il expose est celle de quelques charbonniers « peu intelligents ». Puis il examine la description de la « Planche I des forges » et constate qu'elle correspond exactement à la planche publiée dans le volume de l'Académie : « ... cette description est exacte au point que M. Diderot s'est servi tout bonnement des mêmes lettres de renvoi grandes et petites, déjà gravées sur cette planche en 1717 » [2].

Même remarque à propos de l'article *Ancres (forge des)*, quand paraît le traité de la *Fabrique des ancres*, à la fin de la même année 1760. Fréron n'a pas manqué de relever la parenté entre le contenu de l'article de Diderot et celui des mémoires de l'Académie des Sciences, année 1737, et il ajoute : « Après ces deux extraits, on trouve la description exacte, avec les mêmes lettres de renvoi, des tableaux des planches 3, 4 et 5 de l'ouvrage de l'Académie, qui étaient anciennement gravées ; car les trois autres sont nouvelles » [3].

Même remarque à propos de l'article *Ardoise*, quand paraît l'*Art de tirer des carrières la pierre d'ardoise*, quelques mois plus tard. Fréron accuse Diderot d'avoir décrit trois planches de la collection de Réaumur. Deux seulement ont été retenues dans le traité qui vient d'être publié, où elles portent les numéros 2 et 4. La troisième n'a pas été

1. *Année littéraire*, 1760, VI, p. 202.
2. *Année littéraire*, 1760, VIII, p. 58.
3. *Ibid.*, p. 260.

reproduite parce qu'elle était défectueuse. Voilà certes un détail qui n'a pu être remarqué que par un spécialiste, familiarisé avec la collection de Réaumur. Ce spécialiste ne peut être que Patte, et le détail est si troublant qu'il faut bien conclure avec Fréron. « On n'a pas eu pour cet article d'autres secours que la description des anciennes planches de l'Académie. Cela est d'une évidence à laquelle le plus incrédule ne saurait se refuser » [1].

Avant de vérifier si les dires de Patte sont exacts, retenons que Fréron n'a pas donné d'autre exemple de ces emprunts aux planches de Réaumur. Ce n'est pas faute d'avoir cherché. Quand l'Académie fait paraître l'*Art du cirier*, il note, par exemple, qu'il n'y a pas eu plagiat de la part de l'*Encyclopédie*, parce que les papiers de Réaumur ne contenaient rien à ce sujet. Aussi bien n'y a-t-il rien non plus sur le cirier dans l'*Encyclopédie*. Fréron a bien trouvé *Bougie* et *Cierge*, mais ces deux articles viennent du *Dictionnaire de Commerce* [2]. Nous sommes loin tout de même des cent cinquante descriptions auxquelles Patte faisait allusion au début de 1760.

Pourtant on n'invente pas des détails comme ceux que donne Patte à propos de *Charbon*, d'*Ancres*, d'*Ardoise*. Nous devions donc pousser plus loin nos recherches, et surtout utiliser la méthode de Patte lui-même, c'est-à-dire comparer les planches de l'Académie avec les descriptions, et non avec les planches de l'*Encyclopédie*. Ce travail est d'autant plus facile à faire que la Bibliothèque de l'Institut a conservé, au moins partiellement, la collection de Réaumur.

Cette collection figure au catalogue sous le titre : *Recueil de planches gravées (accompagnées d'indications manuscrites) et de dessins à la main, se rapportant aux* Descriptions des Arts et Métiers *faites ou approuvées par MM. de l'Académie royale des Sciences*, 1761-1777. Les planches de ce recueil sont quelquefois gravées, quelquefois dessinées à l'encre. Certaines ont été remaniées plusieurs fois, par découpage et par collage. Toutes ne sont pas cotées. Celles qui le sont le sont souvent au crayon. Sur certaines apparaissent des corrections manuscrites. Pour quelques arts il y a deux séries de planches, d'abord dessinées, puis gravées. Les dessins ont été généralement soumis à l'approbation de l'abbé Bignon avant d'être gravés, et portent sa signature. Dessins et gravures sont le plus souvent datés. Les dessins sur la gravure en bois ont été approuvés dès 1693 ; ceux qui concernent la préparation des peaux ont été approuvés en décembre 1702. Les planches gravées ont été faites plus tard, et portent presque toutes les dates de 1717 ou 1718. Les dessins sont de Bretez, ils sont ombrés par Chaufourier. La gravure est le plus souvent signée Lucas. C'est précisément ce Lucas qui est nommé dans *l'Année littéraire*, et dont la signature figure encore à côté de celle de Patte au bas de certaines des planches publiées par l'Académie après 1760.

1. *Année littéraire*, 1762, I, p. 208.
2. *Année littéraire*, 1762, IV, p. 144.

La planche gravée de Lucas sur la fabrication du charbon est malheureusement perdue. Le recueil de l'Institut contient le dessin préparatoire, sans lettres ni chiffres. Ce dessin n'est pas daté. La planche publiée en 1760 n'est pas exactement la planche gravée par Lucas, puisqu'elle porte la double signature « Lucas sculpsit 1717. Patte correxit 1760 ». Les deux images, très voisines, permettent de se représenter assez bien la gravure primitive, et de constater que c'est elle que Diderot a décrite, dans le tome III de l'*Encyclopédie*, même si l'on ne tient pas compte de l'exacte correspondance entre les chiffres et lettres auxquels il se réfère, et ceux que porte la planche de 1760 : on pourrait, si l'on était très défiant, soupçonner Patte d'avoir « corrigé » la planche de Lucas pour faire concorder chiffres et lettres avec le texte de Diderot.

Si l'on compare d'un côté le dessin de l'Institut et la planche de Lucas et Patte, et de l'autre les trois planches publiées en 1762 par Diderot, on voit bien comment Diderot a fait remanier le premier document : les figures de la planche unique primitive ont été réparties entre les trois planches nouvelles, — avec de minimes changements de détail, — et accompagnées de nouvelles figures, si bien qu'une nouvelle description devenait nécessaire. C'est celle qui précède les trois planches et qui est signée Goussier.

Pour la forge des ancres, le recueil de Réaumur ne compte que trois planches, correspondant aux planches 3, 4 et 5 du traité publié par l'Académie en 1760, où elles sont signées Lucas et Patte. Ceci est encore conforme aux déclarations de Fréron. Si l'on compare la description que Diderot donne de la forge des ancres dans le tome I de l'*Encyclopédie*, et les planches de 1760, on relève d'assez sensibles différences. Mais ces différences disparaissent si on compare cette description et les trois planches du recueil de l'Institut. Ces trois planches sont gravées, et signées Lucas, 1717. Elles sont même accompagnées des dessins préparatoires. Les gravures portent des chiffres et des lettres qui ne coïncident pas toujours avec ceux des planches de 1760, mais qui correspondent très bien à la description de Diderot. Une seule différence, très minime : certaines figures ne sont pas numérotées dans les planches de Lucas, alors que Diderot les désigne par un chiffre, ce qui laisse supposer que dès le début il n'avait pas l'intention de reproduire tels quels les documents de Réaumur, mais de les compléter quand il y avait lieu. Les treize planches publiées dans le tome VII des *Planches* de l'*Encyclopédie*, en 1769, avec onze pages d'explications nouvelles données par Goussier, représentent évidemment un progrès considérable par rapport à la description académique de 1760, qui n'a que six planches, et surtout par rapport à la première description de Diderot, en 1751. On voit ici à quel point l'émulation entre l'*Encyclopédie* et l'Académie des Sciences, loin d'être nuisible, a finalement été fructueuse pour l'une et pour l'autre entreprise, aussi bien que pour le progrès de la technologie en général.

Si nous examinons l'article *Ardoise* [1], nous constatons qu'une fois de plus la dénonciation de Fréron était fondée. Pourtant le recueil de l'Institut contient trois planches gravées, — signées Lucas, — alors que Diderot n'en décrit que deux dans le tome I de l'*Encyclopédie*. En fait, Diderot décrit dans sa planche I des figures qui sont réparties entre les planches I et II de l'Institut, sa planche II coïncidant avec la planche III de l'Institut. Cela confirme encore que dès le début son intention n'était pas de plagier servilement les planches de Lucas, mais au besoin de les compléter ou de les recomposer, comme Patte le fit lui-même plus tard, pour le compte de l'Académie. Bien entendu, le tome VI des *Planches* de l'*Encyclopédie*, paru en 1768, n'a plus deux planches, mais cinq sur les ardoiseries de la Meuse et sept sur les ardoiseries d'Anjou, alors que la description académique de 1761 n'en a que quatre. Vingt pages de nouveaux discours les accompagnent. Ces discours sont confiés à des spécialistes, dont Vialet, et contiennent des observations critiques sur la description académique parue quelques années auparavant : nouvel exemple de la fécondité de la discussion et de la critique en matière de sciences et de technique.

Remarquons pour conclure, qu'en dehors de ces cas précis, la comparaison entre les planches du recueil de l'Institut et les descriptions de Diderot ou les planches de l'*Encyclopédie* révèle une parenté indubitable, mais non le plagiat servile et généralisé que Patte dénonçait en 1759.

Nous nous arrêterons pour finir sur le cas très particulier de l'article *Bas au métier*, parce que c'est le seul pour lequel nous possédions un manuscrit, autographe par surcroît. M. Herbert Dieckmann l'a étudié dans son article sur « L'*Encyclopédie* et le fonds Vandeul », paru ici même [2], mais un heureux hasard nous a fait découvrir depuis le document qui en fut la source, et il faut reconsidérer entièrement la question. Le manuscrit de Diderot n'est en effet rien d'autre que la description du recueil des planches du métier à bas (Annexe, n° 47), qu'il emprunta à la Bibliothèque du Roi en août 1748, et que nous avons retrouvé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale [3]. Cette description n'est même en réalité qu'une nomenclature

1. Il n'a ni signature ni astérisque dans l'*Encyclopédie*, mais le *Discours préliminaire* l'attribue à Diderot.

2. H. Dieckmann, *L' « Encyclopédie » et le fonds Vandeul*, *R. H. L.*, juillet-septembre 1951, p. 320-321 et 323-326.

3. Cabinet des Estampes, Lh 32, *in f°*. Sous le titre *Métier à faire des bas*, le recueil contient 23 planches et une vue du château de Madrid. La page de garde porte l'indication « Marolles n° 262 ». Un bibliothécaire anonyme a écrit au crayon sur la page de titre : « Cette pièce provenant de l'abbé de Marolles, renferme les dessins exécutés sur l'ordre de Colbert vers 1664, pour l'établissement d'un métier à bas au Château de Madrid au bois de Boulogne. H. B. 1900 ». Si ces indications sont exactes, comme il y a lieu de le penser, les dessins pourraient être ceux que Hindret avait ramenés d'Angleterre. L'ouvrage fut emprunté à la Bibliothèque du Roi le 13 août 1748. (*AT*, XIII, p. 114.)

Le manuscrit de Diderot est au Département des Manuscrits, N. A. Fr. 24932, f° 78 sq.

sommaire. Elle suit le recueil planche par planche, et à chaque numéro des figures correspond un nom, quelquefois une très courte explication [1]. Le recueil qui nous est parvenu ne contenant aucun texte, il est difficile de savoir si Diderot a fait sa description d'après une source manuscrite ou imprimée, ou sur des indications orales. On remarque seulement que sa nomenclature comporte des blancs, et qu'elle est souvent peu précise. Par exemple, Diderot a laissé en blanc l'explication de la figure 28 de la planche I. Dans la planche II, il ne sait comment désigner la figure 4 : « Un morceau de bois quarré qu'on appelle... ». Il laisse de même en blanc le numéro 19 de la planche VIII, mais avant de rédiger sa description de l'*Encyclopédie*, il s'est enquis du nom de la pièce : c'est un « carré à tourillon ».

La parenté entre les dessins du recueil et les gravures de l'*Encyclopédie* est évidente. Les pièces sont vues sous le même angle, les numéros qui désignent les pièces sont souvent identiques. Il ne fait aucun doute que les dessins de Goussier et de Rojau ont été faits d'après ceux du recueil, et non d'après nature. Les planches de l'*Encyclopédie* sont même moins nombreuses et moins claires que celles du recueil. Les planches du recueil suivent rigoureusement l'ordre que Diderot a si bien défini dans son *Prospectus* : « ... on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler, dans une première figure, autant d'éléments qu'on en pouvait apercevoir sans confusion. Dans une seconde figure, on voit les mêmes éléments, avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a formé successivement la machine la plus compliquée » [2]. Cet ordre est en principe suivi également dans l'*Encyclopédie*, mais certains assemblages sont omis, et le nombre des pièces représentées à côté des assemblages est souvent moins élevé que dans le recueil. On conçoit bien qu'il fallait abréger, mais ce fut au détriment de la précision technique. Le texte définitif de l'article *Bas* diffère beaucoup de la description manuscrite faite d'après le recueil de la Bibliothèque du Roi. Il est plus long, plus détaillé, plus précis. Évidemment Diderot s'est rendu compte qu'une machine aussi compliquée ne se décrivait pas d'après des dessins. C'est alors qu'il s'est rendu dans un atelier, et qu'il s'est fait expliquer ce qu'il ne comprenait pas. Cependant la description initiale lui a servi de canevas, c'est sur elle qu'il a travaillé, ajoutant des détails, donnant des définitions techniques, décrivant les manœuvres successives, alors que la description initiale était surtout statique. Cette différence entre la machine au repos et la machine en mouvement est très sensible quand

1. La première planche n'est pas numérotée. La deuxième porte le n° 1. Les numéros 15 et 16 correspondent à une seule planche, sur feuille double. La description de Diderot commence par la planche n° 1 du recueil. Sous le n° 15 il décrit la planche 15-16 du recueil, et sous le n° 16, la planche initiale non numérotée.

2. *AT*, XIII, 142.

on compare les deux textes. Elle est même essentielle, et commande la plupart des remaniements que l'on constate dans le plan.

ANNEXE

ESSAI DE CLASSEMENT DES SOURCES DE DIDEROT POUR SES ARTICLES TECHNIQUES DE L' « ENCYCLOPÉDIE » [1].

Dictionnaires encyclopédiques [2] :

N° 1. — Ephraïm Chambers, *Cyclopaedia : or an universal dictionary of arts and sciences...* [3].

N° 2. — Abbé Nicolas Chomel, *Dictionnaire oeconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien*, 1718, 2 vol. *in-f°* ; deux volumes de suppléments parurent à Amsterdam en 1740 [4].

N° 3. — Jacques Savary des Bruslons, *Dictionnaire universel de commerce*, Paris, J. Estienne, 1723-1730, 3 vol. [5].

Sources bibliographiques courantes [6] :

N° 4. — *Journal des Savants.*

N° 5. — *Mémoires de Trévoux.*

N° 6. — *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences* [7].

Collections académiques françaises :

N° 6 *bis*. — *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences* [7].

N° 7. — *Machines et Inventions approuvées par l'Académie des Sciences depuis son établissement jusqu'à présent ; avec leur description* [8].

1. Il ne s'agit bien entendu que d'un cadre, que seules des recherches plus complètes permettront peut-être de remplir un jour. Cette liste réunit surtout les documents cités dans le cours de l'article précédent. Nous y avons cependant adjoint d'autres documents, que nous avons utilisés ailleurs.

2. Pour une liste plus complète des dictionnaires utilisés par Diderot, voir notamment le *Catalogue* de l'exposition organisée à la B. N. en 1951.

3. R.-Loyalty Cru (*Diderot as a disciple of English thought*, p. 259) a montré que le début de l'article *Bas*, par exemple, était copié sur l'article *Stocking* de Chambers.

4. Diderot possédait ce dictionnaire, qui figure dans la liste des livres que lui fournirent les Libraires. Cette liste est dans l'article publié en février 1938 dans la *Revue de Synthèse* par M. L.-Ph. May (*Histoire et sources de l'Encyclopédie...*).

5. Fréron avait déjà noté que Diderot avait emprunté à Savary les articles *Bougie, Chandelle, Cierge* (*Année littéraire*, 1760, VII, p. 58). Diderot lui-même cite Savary, par exemple dans les articles *Damas* et *Soie*.

6. Sans en avoir la preuve formelle, nous pouvous considérer comme probable que Diderot a utilisé comme ses contemporains les documents que nous citons ans cette rubrique. Nous indiquerons en note, à propos des différents ouvrages utilisés par Diderot, les comptes rendus qui en ont paru dans le *Journal des Savants*, dans les *Mémoires de Trévoux*, dans *Histoire et Mémoires de l'Académie*.

7. Onze volumes de 1666 à 1699 et un volume par an de 1699 à 1790. C'est la source où Diderot puise le plus volontiers.

8. Les six premiers volumes furent édités par Gallon en 1735, chez Martin Coignard fils à Paris (période 1666-1734). Le septième volume ne parut qu'en 1777 (période 1734-1754).

N° 8. — *Recueil de planches gravées... et de dessins à la main, se rapportant aux* Descriptions des Arts et Métiers *faites ou approuvées par MM. de l'Académie royale des Sciences*, 1761-1777.

N° 9. — *Recueil des pièces qui ont remporté les prix de l'Académie royale des Sciences.*

N° 10. — *Philosophical Transactions of the Royal Society* [1].

Autres ouvrages généraux :

N° 11. — André François Boureau-Deslandes, *Recueil de différents traités de Physique*, Paris, 1736, 1 vol. *in-12.*

N° 12. — *Recueil des réglements généraux et particuliers pour les manufactures et fabriques du Royaume*, Paris, 1730-1750, 4 vol. plus 3 de suppl., *in-4°* [2].

Ouvrages imprimés sur des arts particuliers :

N° 13. — Boffrand, architecte du Roi, de l'Académie royale d'architecture, premier ingénieur et Inspecteur général des Ponts et Chaussées, *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze d'un seul jet la figure équestre de Louis XIV*, Paris, G. Cavelier, 1743, VIII-64 pages *in-f°* et 19 pl. [3].

N° 14. — Claude Caron, *Traité des bois servant à tous usages, contenant les ordonnances du Roi, touchant les réglements des bois..., avec les dispositions pour construire les navires..., la manière de réduire les bois à bâtir*, Paris, 1676, 2 vol. [4].

N° 15. — Dhoury, *Histoire naturelle du cacao* [5].

N° 16. — Duhamel, *Précis de l'art de la corderie, ou traité de la fabrique des manœuvres*, 1746 [6].

N° 17. — Mathurin Jouve, *Le théâtre de l'art de charpentier*, La Flèche, 1627 [7].

N° 18. — J. Kunckel von Loewenstein, *Ars vitraria experimentalis*, Francfort et Leipzig, 1629 [8].

N° 19. — Agostino Ramelli, *Le diverse e artificiose machine del capitano A. R. dal ponte della Tresia*, Parigi, 1588 [9].

N° 20. — Jethro Tull et Duhamel, *Traité de la culture des terres...*, Paris Guérin et Delatour, 1750, avec des planches gravées [10].

1. Elles parurent à Londres de 1665 à 1775. Un abrégé en fut fait par Baddam sous le titre *Memoirs... being a new abridgement of the Philosophical Transactions*, 1695-1735. Cet abrégé en 10 volumes parut de 1738 à 1741. Une deuxième édition en fut faite à Londres en 1745, en 10 volumes également. Diderot possédait personnellement l'une de ces deux éditions, comme en font foi les registres des Libraires, année 1749, n° 412 (L.-Ph. May, *art. cité*).

2. Document essentiel, encore aujourd'hui, pour l'histoire économique et l'histoire de la technologie au XVIII[e] siècle.

3. L'ouvrage fut emprunté à la Bibliothèque du Roi le 13 août 1748 (*AT*, XIII, p. 114).

4. Emprunté par Diderot le 2 avril 1748 (*Registre des prêts* de la Bibliothèque du Roi).

5. Le *Journal des Savants* contient un compte rendu de l'ouvrage en 1719, p. 632.

6. Signalé dans *Hist. et Mém. de l'Acad.*, 1746, partie *Histoire*, p. 116 et dans le *Journal des Savants*, 1747, p. 547 et p. 650.

7. Emprunté à la Bibliothèque du Roi le 25 janvier 1748 (Cf. *Registre des prêts*).

8. Emprunté à la Bibliothèque du Roi le 25 août 1751.

9. Emprunté à la Bibliothèque du Roi le 20 octobre 1749.

10. Un deuxième tome, en deux parties, parut en 1750. La première partie avait pour titre *Expériences et réflexions relatives au Traité de la culture des terres*, et la deuxième partie avait pour titre *Suite des expériences et réflexions.* Une deuxième édition de cette deuxième partie fut faite en 1753. Les tomes I et II, revus et

Ouvrages imprimés dont Diderot a eu connaissance par des résumés de seconde main :

N° 21. — Reaumur, *L'art de convertir le fer forgé en acier...*, Paris, Brunet, 1722, 566 pages *in-4°* et 17 planches ; résumé dans *Histoire et Mémoires de l'Académie*, 1722, partie *Histoire*, p. 39-55.

N° 22. — Swedenborg, *Opera philosophica et mineralia*, Dresde et Leipzig, F. Hekel, 1734, 3 vol. *in f°*, tome II, *Regnum subterraneum sive minerale : de ferro deque modis liquationum ferri per Europam passim in usum receptis ; deque conversione ferri crudi in chalybem*, résumé dans ***, *Traité sur l'acier d'Alsace, ou l'art de convertir le fer de fonte en acier*, Strasbourg, René Dulsseker, 1737, *in-12*, 115 pages [1].

*Mémoires particuliers rédigés pour l'*Encyclopédie [2] :

A) Mémoires dont l'attribution est certaine :

N° 23. — Barrat, sur le métier à *Bas* [3].
N° 24. — Buisson, sur le *Batteur d'or* [4].
N° 25. — Buisson, sur la *Soie* (tirage, moulinage, ovalage) [5].
N° 26. — Douet, sur la *Gaze* [6].
N° 27. — Favre, sur les *Canons* [7].
N° 28. — Foucou, sur l'*Acier*.
N° 29. — Fournier le Jeune, sur les *Caractères d'imprimerie* [8].
N° 30. — Longchamp, sur la *Brasserie* [9].
N° 31. — Montdorge et Papillon sur la *Gravure en bois* [10].

augmentés, furent réédités en 6 vol. in-12 de 1753 à 1761. L'édition de 1751 semble avoir échappé à R.-Loyalty Cru, qui affirme dans son livre (p. 258) que Diderot a fait paraître son article deux ans avant la traduction de Duhamel, laissant croire ainsi que Diderot aurait eu communication du manuscrit de Duhamel. L'édition de 1750 fut signalée à l'attention du public cultivé, dès sa parution, par le *Journal des Savants*, 1750, p. 534, et par *Hist. et Mém. de l'Acad.*, 1750, partie *Histoire*, p. 107.

1. Diderot a pu découvrir, comme nous, l'existence du *Traité sur l'acier d'Alsace* dans les *Mémoires de Trévoux*, qui en ont donné un compte rendu en février 1739, p. 306.

2. Tous les articles cités dans cette rubrique sont marqués de l'astérisque de l'éditeur. Seul l'article *Soie* n'a pas de marque. Nous l'attribuons à Diderot sous toutes réserves, parce que son contenu rappelle souvent *Damas.* marqué de l'astérisque, et parce que nous savons par les registres des Libraires, que Diderot a travaillé avec les « ouvriers en soie » du faubourg.

3. Diderot reconnaît dans le cours de l'article *Bas* ce qu'il doit à l'ouvrier Barrat. Cependant il ne dit pas que Barrat lui avait fait un mémoire en forme comme cela ressort des comptes des libraires, publiés par L.-Ph. May. Le mémoire fut payé à Barrat le 28 novembre 1748 (n° 376). Barrat reçut 12 livres pour son travail.

4. Cf. *ENC.*, I, p. XLIV.

5. Cf. *ENC.*, *Ibid.*, Buisson était fabricant à Lyon et ancien Inspecteur des Manufactures.

6. Cf. *ENC.*, I. p. XLIV.

7. Cf. *ENC.*, I, p. XLV. Certaines parties de l'article *Canon* sont signées Le Blond. D'autres sont marquées de l'astérisque de l'éditeur. Ce sont certainement celles qui furent faites sur le mémoire de Favre.

8. Diderot reconnaît sa dette dans une partie de l'article qui n'a pas été reproduite dans l'édition Assézat. Fournier avait fait paraître un livre sur le même sujet en 1742.

9. Cf. *ENC.*, I, p. XLV.

10. Cf. *ENC.*, VII, p. 898 b.

N° 32. — Papillon sur la *Gravure en creux* [1].
N° 33. — Pichard, sur la *Bonneterie* [2].
N° 34. — Le Chevalier Turgot, sur le *Coton* [3].
N° 35. — Le Comte d'Hérouville sur la *Garance* [4].

B) Mémoires anonymes :
N° 36. — Sur l'*Alun* [5].
N° 37. — Sur le *Carton* [6].
N° 38. — Sur le *Fer-Blanc* [7].
N° 39. — Sur la *Pompe à feu* (article *Feu*) [8].
N° 40. — Sur le *Laiton* [9].
N° 41. — Sur le *Lin* [10].
N° 42. — Sur le *Marbreur de papier* [11].
N° 43. — Sur la *Soie* [12].

Ouvrages divers :

N° 44. — *Gazette d'Avignon* [13].
N° 45. — Etienne-François Geoffroy, *Traité de la matière médicale, ou de l'histoire des vertus, du choix et de l'usage des remèdes simples*, Paris, Desaint et Saillant, 1743, 7 vol. *in-12* [14].
N° 46. — Ménage, *Les origines de la langue française*, Paris, A. Courbé, 1650, 1 vol. *in-4°*, refait par A.-F. Jault, sous le titre : *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Briasson, 1750, 2 vol. *in-f°*.

1. Cf. *ENC.*, I, p. XLV.
2. Cf. *ENC.*, I, p. XLIV. Le nom de Pichard est cité aussi à la fin de l'article lui-même. Pichard était aveugle et Diderot l'avait nommé déjà dans sa *Lettre sur les aveugles*.
3. Son nom est cité élogieusement dans le cours de l'article.
4. L'article décrit les méthodes de culture appliquées dans la région de Lille. La paternité de cet article est attribuée au comte d'Hérouville au début du premier volume de l'*Encyclopédie*.
5. La source de cet article n'est pas indiquée. Il décrit la technique de fabrication dans la région de Liège. Les planches correspondantes, révèle l'éditeur (Diderot), ont été dessinées sur des plans « exécutés en relief par les ordres de M. le Comte d'Hérouville, Lieutenant général ».
6. Diderot révèle indirectement que son article a été fait sur un mémoire anonyme, en déclarant à la fin : « J'ai visité les ateliers des ouvriers, que je n'ai pas trouvés aussi bien entendus que celui que je viens de décrire ».
7. Aucune source n'est citée, mais l'article décrit une fabrique alsacienne que Diderot n'a pu visiter lui-même.
8. Diderot ne nomme pas l'auteur du mémoire qu'il a utilisé : « Tout ce que nous allons dire de cette pompe, est tiré d'un mémoire de M. P..., homme d'un mérite distingué, qui a bien voulu s'intéresser à la perfection de notre ouvrage ».
9. L'astérisque indique que Diderot a édité l'article, mais le contenu du mémoire montre clairement qu'il n'en est pas l'auteur. L'auteur rapporte, en effet, à la première personne les observations qu'il a faites sur place, dans une exploitation proche de Namur.
10. Diderot précise dans le cours de l'article qu'il a extrait les renseignements qu'il donne d'un mémoire dont il ne nomme pas l'auteur.
11. Diderot tient ses informations de la veuve d'un ouvrier. Il dit dans le cours de l'article qu'il a eu d'autres mémoires sur le sujet.
12. Diderot cite un *Procès verbal d'épreuves* sur des expériences faites en Languedoc, en avril 1755 (*ENC.*, XV, p. 274 a et b, p. 275 a).
13. Le numéro du 28 janvier 1749 est cité dans l'article *Soie*.
14. L'ouvrage avait été publié en latin en 1741. Diderot cite la traduction française faite par Bergier. Les Libraires donnèrent l'ouvrage à Diderot en 1751 (May, *art. cité*).

N° 47. — *Métier à faire des bas*, recueil de planches de la collection de l'abbé de Marolles.

N° 48. — Tournefort, *Institutiones rei herbariae*, Paris, Impr. royale, 1700, 2 tomes en 3 vol. *in-4°*.

N° 49. — Tournefort, *Relation d'un voyage au Levant*, 2 vol. *in-4°*, et 3 vol. *in-8°*, Paris 1717.

JACQUES PROUST.

LETTRE INÉDITE D'ALFRED DE MUSSET SUR LA MORT DE SON PÈRE

Nous devons la communication de cette lettre à Mme Jacques Gobilliard, née Mac Leod, arrière-arrière-petite fille du destinataire, et nous la remerçions très vivement de nous avoir autorisés à la publier.

Elle est adressée à Louis-Alexandre-Marie de Musset, marquis de Cogners, né à la Bonaventure, le 14 novembre 1753. Il était le cousin germain du père d'Alfred de Musset et le parrain du poète. En 1810, il fut membre du Corps législatif et député de la Sarthe en 1814. Collégien d'Henri IV, Musset passa plusieurs fois ses vacances au château de Cogners [1], propriété du marquis.

Le 8 avril 1832, Victor-Donatien de Musset-Pathay, père du poète, était emporté par l'épidémie de choléra qui ravageait Paris. Ce coup du sort apportait une gêne certaine dans la famille de Musset. Son père avait peu de fortune et l'essentiel de ses ressources était son traitement de chef de la division de la Justice militaire du Ministère de la guerre. Traitement confortable de 8 000 francs par an, mais en raison d'une entrée tardive dans les cadres, sa veuve n'avait pas droit à une retraite.

La mort de son père affecta vivement Musset et le mit dans l'obligation de chercher une position : ou s'engager dans l'armée, ou essayer de vivre de sa plume, il préféra la seconde solution. En décembre 1832, Renduel publiait *Un spectacle dans un fauteuil, poésie.*

Marie Cordroc'h et Roger Pierrot.

1. Sarthe, canton de Saint-Calais.

Alfred de Musset au Marquis de Musset

Paris, lundi 16 [avril 1832.]

Mon cher oncle,

C'est aux tristes circonstances dans lesquelles nous ns trouvons, à m'excuser si je ne vous ai pas fait part plutôt du malheur affreux qui vient de frapper notre famille. Les journaux vous l'auront sans doute déjà appris ; mon père est mort dans l'espace de quelques heures, de la maladie qui règne en ce moment à Paris.

Il n'aimait pas sa femme et ses enfans plus qu'il ne vous aimait. Vous jugerez d'après votre propre cœur de ce qui s'est passé dans le nôtre. Ma mère [1] et ma sœur [2] sont parties pour Melun le jour même où il a été frappé. Il était impossible qu'après de telles émotions, ma pauvre mère ne fut pas malade ; heureusement que son indisposition prise à tems ne nous laisse plus d'inquiétude.

La position dans laquelle notre famille se trouve tout-à-coup jetée, ne nous permet pas à mon frère Paul et à moi, de rester oisifs un seul instant [3]. Depuis 5 ou 6 jours nous attendons le résultat des démarches qui peuvent seules nous tirer du plus cruel embarras [4].

Ce n'est guère, mon cher oncle, qu'en se trouvant dans de telles circonstances, qu'on peut juger du prix de ce qu'on a perdu. Ou en sommes-nous maintenant, nous qui nous plaignions quelquefois de notre situation, il il y a un mois, ou un an ? jamais on ne sent mieux non plus combien on aimait son père, que lorsque de pareilles souffrances vous l'enlèvent !

Mais il faut bien que le courage prenne le dessus sur le chagrin. Mon frère a quelques espérances d'avancement à la Guerre ; il sera bientôt décidé là dessus. Dieu fasse qu'elles se réalisent ! Les miennes trouveront peut-être plus d'obstacles, malgré la protection du prince [5], qui s'est montré pour moi plein de bienveillance. Avec de la persévérance, l'intérêt qu'inspire nécessairement notre triste position, finira peut-être par l'emporter.

L'épouvantable aspect de Paris dans ce moment, est presque pour nous une consolation. Nous sommes ici comme en un jour de bataille, où les hommes sont décimés. Les portes des cimetières sont encombrées. Mais que sur des milliers d'êtres ; le fléau choisisse un père de famille, aimé de tous, nécessaire à tous, voilà ce qui est cruel.

Jamais personne, vous le savez, ne rendit tant de services que lui ; je n'ai encore vu personne de ceux qui l'ont connu, apprendre sa mort sans une vive douleur. Que ne suis-je auprès de vous, mon cher oncle, vous qui l'avez connu dès les premiers jours de sa vie ! pour parler de lui ensemble, pour le pleurer, pour nous aider l'un l'autre à supporter un coup que je

1. Mme V.-D. de Musset-Pathay, née Edmée-Claudette Guyot-Desherbiers.

2. Charlotte-Amélie-*Hermine* de Musset, née le 1er novembre 1819, mariée à Timoléon-Désiré Lardin, le 13 avril 1846, décédée le 1er janvier 1905.

3. Alfred de Musset, en 1832, n'avait aucune situation stable. Son frère Paul était commis de 4e classe au bureau de la comptabilité générale du Ministère de la guerre au traitement de 1 800 francs par an.

4. Dans une lettre en date du 29 avril 1832, P. de Musset demandait que sa mère reçoive intégralement le traitement du mois d'avril de V.-D. de Musset, celui-ci s'étant rendu à son bureau jusqu'à la veille de sa mort. Par décision du 30 avril, Mme de Musset obtint un secours de 1 000 francs. Paul de son côté fut promu, le 1er juillet suivant, à la 3e classe du grade de commis avec le traitement de 2 100 francs. (Archives historiques de la guerre, dossiers Paul de Musset et V.-D. de Musset-Pathay.)

5. Le duc d'Orléans, condisciple de Musset à Henri-IV.

n'aurais pas osé vous porter aussi brusquement, si je n'avais pensé que déjà vous en étiez instruit par les feuilles publiques ; et qu'il ne me restait plus qu'à mêler mes larmes aux vôtres.

Je vous embrasse tendrement, et suis avec respect, mon cher oncle,

Votre filleuil [*sic*] et neveu
Alfd de Musset

J'espère que vous voudrez bien vous charger d'être mon interprète auprès d'Onésiphore [1], de ma cousine Odile [2], et de la comtesse de Musset [3].

[Adresse :] Mr
Monsieur le Marquis de Musset
au chateau de Cogners
par *St Calais* (Sarthe)
[Cachets postaux :] 17 et 18 avril 1832.

1. Onésiphore de Musset, fils du marquis de Cogners, né à Cogners le 25 novembre 1801, décédé le 16 janvier 1864.
2. Odile de Musset, fille du marquis de Cogners (1784-1860).
3. Gaétane-Marie-Zoé de Saint-Chamans, femme d'Onésiphore, comte de Musset.

I

LETTRE INÉDITE D'ALFRED DE MUSSET
(Venise, 27 janvier 1834)

L'existence de cette lettre, adressée à François Buloz, était connue par un billet de M^me^ de Musset à son fils Alfred, en date du 13 février 1834 [1]. Elle s'est retrouvée (non l'autographe, mais un fac-similé) dans le Fonds Buloz de la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly [2]. Comme il y est question de *Lorenzaccio*, sur lequel j'ai écrit à diverses reprises, on me pardonnera de la présenter moi-même. Et tout d'abord, la voici (il est bon de se souvenir que Musset tombera très sérieusement malade aux environs du 31 janvier) :

Venise 27 J[anvie]r [1834]

Vous avez du recevoir de nos nouvelles, mon cher Bulos, par une lettre de M^me^ Dudevant. Nous avons tardé à écrire à Paris, par la très bonne raison qu'à chaque ville où nous arrivions ici, nous prenions la résolution de nous fixer dans une autre, et qu'ainsi de poste en poste, nous sommes allés beaucoup plus loin que nous ne pensions. Nous sommes restés presque un mois en route ; la fatigue d'un si long voyage, a fait tomber malade M^me^ Dudevant d'une manière assez serieuse, trois ou quatre jours après notre arrivée ici ; ce qui n'aurait été à Paris qu'une indisposition devenait une maladie, par la difficulté de trouver un chirurgien pour la saignée. On nous en a même envoyé un tellement inhabile que nous avons été forcé de le renvoyer, et que Georges, effrayé de cette mauvaise tentative, ne voulait plus se fier à un autre.

Tout est aujourd'hui pour le mieux ; elle est guérie, et travaille à une nouvelle qui s'appelle, je crois, André [3], et qui est très avancée. Si vous avez eu à vous plaindre d'un retard de sa part, comme éditeur, le motif qui l'a causé doit vous le faire [p. 2], pleinement excuser, comme ami.

1. Voir *infra*, p. 358, n. 6.

2. Documents donnés à la Bibliothèque par MM. Henri et Robert Bourget-Pailleron, conformément au vœu exprimé par leur mère Madame Marie-Louise Pailleron.

1. Sur *André*, dont Musset a pu s'inspirer pour écrire *On ne badine pas avec l'amour*, voir notre ouvrage *Variétés sur Alfred de Musset et son Théâtre*, Librairie Nizet et Bastard, [1944], pp. 95 et suiv. ; *George Sand et Alfred de Musset. Correspondance* [...]. Texte [...] présenté par Louis Evrard. Éditions du Rocher, Monaco, [1956], pp. 59 et 96 ; et ici même, *infra* p. 372, la lettre du milieu de mars où G. Sand annonce à Fr. Buloz l'envoi d'*André*, qui « était fini au trois-quart quand Alfred est tombé malade ».

Pour ma part, vous m'aviez demandé en partant, de vous écrire quelquechose sur l'Italie ; en verité cela me serait bien impossible ; ou j'aurais l'air de vouloir dire le contraire de ce qu'ont dit les autres, ou je dirais ce que les autres ont dit. En somme, je vous avoue que rien n'est si peu intéressant que mes impressions (comme on dit) dans ce voyage-ci. Ce qui m'a paru le plus étonnant, avant tout, c'est la manière miraculeuse dont bien des honnêtes gens voient les choses, au moyen de certaines lunettes qui ne vont gueres à mon nez.

Mon frère a du venir chez vous, vous demander de ma part 360 fr [1], je suppose que vous les lui avez donnés, et qu'il vous en a fait un reçu. Lorsque j'ai quitté Paris, d'après le compte que nous avons fait ensemble, je me trouvais en avance de *cent francs* avec la Revue, y compris le paiement de la derniere lettre de change. Le [p. 3] prix de *Phantasio* [2] devant être le même que celui de *Marianne* d'après nos conventions, (500 f) nous devons nous trouver maintenant apeu près quittes l'un envers l'autre.

Je vous enverrai un de ces jours un manuscrit, et vous m'enverrez de l'argent.. Tâchons de rester le plus long-tems possible dans cette méthode vis à vis l'un de l'autre. Vous savez qu'au reçu de mon manuscrit, vous n'aurez qu'à porter l'argent chez Mrs André Cotier [3] ; ainsi cela ne vous sera pas, j'espère, un trop grand dérangement. Notre [*a*] voyage à été plus cher que nous ne pensions, nous ne sommes riches ni l'un ni l'autre. Si je [*b*] ne comptais pas sur votre parole, je reviendrais tout de suite du [*c*] coté de Paris.

Avez-vous commencé Lorenzaccio ? Si vous tenez à le publier, et si vous croyez qu'un retard dans cette publication peut vous être prejudiciable, faites ce que vous voudrez. Je suppose que mon frère s'est chargé des épreuves.

Adieu. Écrivez moi un mot pour me donner des nouvelles, et me dire que je peux compter sur vous

Tout avous Alfd de Musset.

On n'a pas encore retrouvé la lettre de G. Sand à Buloz, dont parlent et Musset dans sa première phrase et G. Sand quand elle s'adresse au même destinataire le 4 février 1834 [4]. Faut-il croire que cette lettre, comme d'autres, ait été écrite, mais remise pour envoi à un messager infidèle [5] ?

[a] *Après le point* « Mais » *effacé avant* « notre ».

[b] « je » *en surcharge sur* « nous ».

[c] *Musset semble avoir écrit* « de » *au lieu de* « du ».

1. Cf. le postscriptum de la lettre de G. Sand à Fr. Buloz du 4 février [1834], postscriptum qui semble être du lendemain 5 : « Alfred se tourmentait beaucoup hier, pendant sa fièvre, de ce que vous n'aviez pas payé cette dette de 360 francs. C'était une dette de jeu, envers des gens assez grossiers et qu'il connaît peu. cela peut l'exposer à de mauvais propos de leur part et même plus tard à se battre. Je vous en prie acquittez cette dette ». *Correspondance*, pp. L. Evrard, p. 47). Voir encore la page 50 (lettre du 13 février).

2. Cette graphie se retrouve dans deux scènes (seconde de l'acte I et troisième de l'acte II) du manuscrit Léon Ollivier, qui avait servi à la composition de *Fantasio* pour la *Revue des Deux Mondes*, où il parut le 1er janvier 1834 (*Alfred de Musset. Textes dramatiques inédits présentés par Jean Richer.* Librairie Nizet, 1953, pp. [187], 189. — La même Revue avait donné « *Marianne* » *(Les Caprices de Marianne)* le 15 mai 1833.

3. André (Dominique), et Cottier, banquiers, rue des Petites Écuries, 40, et passage Violet, 5 *(Almanach des* 25 000 *adresses* [...] *pour l'année* 1833*)*.

4. *Corresp.* pp. L. Évrard, p. 46 : « Si vous avez reçu ma lettre, vous savez déjà etc. ».

5. Voir Maurice Clouard, *Documents inédits sur Alfred de Musset*, Librairie A. Rouquette, 1900, p. 53 ; et *infra* p. 371 n° 2.

Après une lettre de Venise du 6 janvier, de Musset à sa mère, rien ne vint calmer les inquiétudes de celle-ci [1]. Quant à Paul, nous n'entrerons pas dans une question où nous ne savons rien de certain. Bornons-nous à souhaiter avec M. Allem — sans trop le croire — que les lettres de Musset à sa famille soient seulement égarées [2].

G. Sand, elle, avait déjà adressé à sa mère, « peu de jours » avant le 29 janvier, une lettre que nous n'avons pas [3] ; et une autre à Boucoiran (28 janvier, si la date d'Arvède Barine est bonne [4]). Nouvelle lettre à Mme Dupin, accompagnée d'une lettre pour Maurice, le 29 janvier [5], deux jours après celle de Musset à Buloz.

Nous serions entraîné trop loin si nous voulions refaire le récit du fameux voyage. Contentons-nous de quelques remarques :

1° *Le voyage.* — Sa durée : « presque un mois ». Exactement du 12 au 30 ou 31 décembre, une vingtaine de jours ; l'itinéraire proprement italien s'est accompli à partir du 21 ou du 22 décembre seulement, soit pendant huit ou dix jours, à un rythme dont Musset donne une idée assez exacte. Mais ne trouvant aucune précision sur la date d'arrivée à Venise, Buloz se dit qu'il pouvait en être de Venise à peu près comme des autres villes précédemment traversées ; et qu'après la guérison de George peut-être les deux amants s'étaient-ils remis en route [6].

2° *Santé de George Sand.* — Musset ne souffle mot de la maladie de sa compagne pendant le voyage. C'est seulement « trois ou quatre jours après [leur] arrivée » à Venise (30 ou 31 décembre 1833 au soir) qu'elle est tombée malade. Que lit-on, d'autre part, dans le post-scriptum de la lettre de George à sa mère du 29 janvier ? « Je suis arrivée ici dans les premiers jours de janvier et je me suis mise au lit en arrivant pour une quinzaine ». Ce qui supprime les « trois ou quatre jours » de simple fatigue dont parle Musset. C'est lui sans doute qui dit vrai ; George ayant à s'excuser, dans sa lettre, de ne pas avoir écrit à sa mère pour le nouvel an.

Que George ait été fiévreuse et apathique durant le voyage [7], soit. Pourtant ces malaises ont dû être moins graves qu'on n'était porté jusqu'ici à le croire. La maladie proprement dite se déclara à Venise, et dura, semble-t-il, jusqu'aux environs du 20 janvier (du moins si les deux amants sont véridiques).

3° *La saignée.* — Il fallut renvoyer un chirurgien trop inhabile. Il

1. D'après la lettre du 13 février de Mme de Musset à Alfred (*Ibid.*, p. 52).
2. Édition du *Théâtre complet*, Pléiade, p. 780.
3. Cela ressort de cette phrase du 29 janvier (voir plus bas note 5) : « Vous avez dû recevoir une lettre de moi il y a peu de jours ».
4. Dans *Alfred de Musset*, deuxième édition, 1894, Hachette et Cie, p. 64.
5. Bibl. de la Ville de Paris, G 1126 et 1127.
6. Sur rapport de son fils Paul renseigné par Buloz, Mme de Musset écrira à Alfred le 13 février : « tu es ennuyé [...] tu ne te plais plus à Venise, peut-être en es-tu parti ».
7. Sp. de Lovenjoul, *La véritable histoire d' « Elle et Lui ». Notes et Documents.* Calmann-Lévy, éditeur, 1897, pp. 141-142 ; et *Histoire de ma vie.*

existe une caricature de Musset, dans l'Album dit de Venise, représentant un vieillard, une lancette entre les lèvres, avec cette légende : « Non v'è arteria » [1]. Ce dessin, croyons-nous, illustre cette première tentative (?) « George ne voulait plus se fier à un autre ». Il faut croire pourtant qu'elle surmonta cette appréhension, puisque Pagello fut appelé. D'après le *Journal intime* du jeune praticien, « vingt jours peut-être » s'écoulèrent entre cette visite et la lettre qu'il reçut de George alarmée par l'état d'Alfred [2]. La saignée put avoir lieu aux environs du 15 janvier (?). George eut, en cette circonstance, un geste de confiance envers son futur amant. Les choses se passèrent assez bien pour qu'elle lui dît, vingt jours après, en tête de son appel : « Mon cher Monsieur Païello ».

Elle lui demande toutefois de venir « avec un bon médecin » [3]. Pagello, qu'elle semble alors ne considérer que comme un chirurgien, avait été l'élève du vieux docteur Santini ; c'est lui qui « faisait les saignées et donnait les purgatifs » [4]. Ces deux clients célèbres favorisèrent-ils son établissement comme médecin ? Complaisamment il explique qu'il s'adjoignit un « collègue » en la personne du Dr Zuanon [5], assistant à l'Hôpital de Saint-Jean-et-Saint-Paul : jeune lui aussi, ce Dr Zuanon, en sorte que son introducteur n'eût pas à s'effacer, — et sans doute avec un physique moins avantageux.

Or, George en avait assez de Fantasio ; elle rencontrait Spark, un Spark italien, de trois ans l'aîné de Musset ; « un gros garçon un peu court, blond, ayant l'air d'un Prussien » [6] : homme du Nord par son aspect, mais parlant, chantant cette langue d'amour : les langueurs et les mollesses dans l'équilibre et la solidité. Pour la voyageuse, que d'attraits !

4° *La situation au 27 janvier.* — G. Sand « est guérie ». C'est aussi ce qu'elle mande à Boucoiran le 28 janvier [7] et à sa mère le 29 : « Ma santé est tout à fait rétablie ». Ainsi, selon Musset, « tout est aujourd'hui pour le mieux ». Et qui croirait, en effet, en lisant cette lettre si sage, si calme, si nette, si ferme, que son auteur est à la veille d'une maladie qui mettra en péril sa vie et sa raison ? Qu'il fût déjà « un peu souffrant, et qu'il eût de tems en tems, des accès de fièvre » [8] ? Qui croirait que les deux amants eussent vécu le drame intime de ce mois de janvier à Venise ?

1. M. Clouard, *op. cit.*, p. 55, n. 2 ; et Paul Mariéton, *Une histoire d'amour*. 15e édition, G. Havard fils, éditeur, 1897, p. 86.
2. P. Mariéton, *ibid.*, p. 83.
3. *Corresp.*, pp. L. Évrard, p. 45.
4. D'après Louise Colet, *ap.* P. Mariéton, *op. cit.*, p. 86, n. I.
5. Je donne ce nom d'après M. Clouard, *op. cit.*, pp. 54-55, citant une lettre de Pagello.
6. D'après Louise Colet, *ap.* P. Mariéton, *op. cit.*, p. 86. n. 1. Je n'ai pas vu le portrait d'alors peint par Bevilacqua dont parle Mariéton, p. 80.
7. Voir A. Barine, *op. cit.*, p. 64.
8. D'après G. Sand, dans la lettre à Buloz du 4 février (*Corresp.*, pp. L. Évrard, p. 46).

(Ce drame, ne pourrait-on, pour le reconstituer, tirer davantage parti de ce que l'auteur de *Elle et Lui* raconte du séjour à Gênes ? « Venise », pour G. Sand, était un *infandum* : elle devait se garder et elle se garda d'y mener Thérèse et Laurent. Mais Gênes est un port de mer comme Venise : la transposition de l'un à l'autre était tout indiquée. Écoutez ces reproches de Laurent (Musset) : « Autrefois [...] elle avait été *coquette* avec lui, et elle ne voulait plus l'être ; elle était maintenant comme un oiseau malade sur son bâton, les plumes ébouriffées, la tête dans les épaules et l'œil éteint. » Et toute la page jusqu'au paragraphe qui commence ainsi : « Il prit son chapeau avec cet air de suprême dédain et de rupture *bien troussée* qui lui était propre etc. » [1]. Ne voit-on pas la scène ?)

Il se peut qu'en cette fin de janvier, la situation à Venise fût moins tendue. Remarquez pourtant comme, le 29, G. Sand insiste sur son isolement : elle vit « très retirée », ne va pas au théâtre, ne voit personne et travaille [2]. Elle s'adresse à sa mère ; Musset, lui, à Buloz.

5° *A l'intention de Paris...* — Cette lettre du 27 janvier est concertée. Rien ne doit paraître que l'union des deux amants, ou plutôt des deux écrivains. Il faut expliquer au Directeur de la *Revue des Deux Mondes* qu'aucune « copie », ni de l'un ni de l'autre, ne soit encore arrivée aux bureaux de la rue des Beaux-Arts. Aussi Musset laisse-t-il espérer l'*André* de G. Sand, et pour « un de ces jours », un manuscrit de lui-même. La première annonce est sérieuse (voir l'annotation de notre lettre à ce propos) ; mais la seconde ? Sans doute G. Sand confirme-t-elle le 4 février, qu'avant de tomber malade, « Alfred travaillait ». Pas beaucoup sans doute... Néanmoins, il se peut qu'il fût en train et que la fièvre nous ait privés... de quoi ? Impossible de le deviner. *Lorenzaccio*, en tout cas, doit être mis hors de cause (voir *infra*, n° 9).

6° *Musset et l'Italie.* — Ce ne pouvait être non plus « quelque chose sur l'Italie ». Sans faire d'éclat, sans démentir en face et hautement les « idées reçues », Musset laisse entendre que ce pays ne lui a rien dit, que pour y voir des beautés, il faut se servir de lunettes « qui ne vont guères à [son] nez ». (Il venait d'écrire dans *Fantasio* : « Chacun a ses lunettes ; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres » (acte II, sc. I).)

Plusieurs documents déjà connus attestent cette déception. Dans le *Fragment d'un roman qui n'a pas été fait*, Théodore s'écrie en arrivant à Venise : « Je sens que la Muse me parlera ici. Je vais retrouver l'Italie que je cherche depuis Gênes sans pouvoir mettre la main dessus » [3]. Notre lettre du 27 janvier prouve qu'après un mois ou presque de séjour, Venise, qui inspirera magnifiquement G. Sand, n'avait pas rempli l'attente de Théodore. Si l'engouement initial d'un touriste

1. *Elle et Lui*, nouvelle édition, Henri Beziat, 1936, p. 112.
2. Bibl. de la Ville de Paris, G 1127.
3. Spoelberch de Lovenjoul, *op. cit.*, p. 146.

lui donne des droits sur un pays, Venise ne paya pas à Musset, d'après cette lettre, la dette de l'Italie.

7° *Un problème d'écrivain.* — Il est posé par ce jeune homme de vingt-trois ans avec désinvolture : quand on touche à un thème comme celui-là [1], on ne peut que répéter ou contredire. Répéter : pouah ! Contredire, avoir « l'air de vouloir » contredire, comme c'est peu élégant ! Il faut la grâce de Maurice Barrès pour qu'on ne sente pas trop cette intention dans son *Voyage à Sparte*, lorsque dès « le départ », il concentre toutes ses puissances afin de n'être pas entamé par le mythe de la Grèce antique [2]. Mais peut-être une troisième attitude est-elle possible : voir non pas à la manière ou à l'opposé de quelqu'un, mais autrement. Quatre mois auparavant, le 15 septembre 1833, Chateaubriand venait précisément d'écrire à M^me^ Récamier : « J'ai pris Venise autrement que mes devanciers ; j'ai cherché des choses que les voyageurs qui se copient les uns les autres, ne cherchent point. Personne, par exemple, ne parle du *cimetière* de Venise ; personne n'a remarqué les tombes des Juifs au Lido ; personne n'est entré dans les habitudes des gondoliers etc. » [3].

8° *Impressions de voyage* ? — Musset, qui a laissé des notes sur Venise et ses environs, aurait pu, en janvier, s'engager dans cette voie. Mais il était, comme Figaro, « paresseux... avec délices ! » Il faut attendre des écrits postérieurs, et notamment la nouvelle *Le Fils du Titien* (1838) pour trouver chez lui quelques « Impressions de Venise » décantées. Mises par écrit en 1834, elles eussent bien fait l'affaire de Buloz. Le Directeur de la *Revue des Deux Mondes* venait de donner dans son périodique, en 1833, plusieurs articles d'Alexandre Dumas en route vers la Suisse, intitulés *Impressions de voyages* ; et le premier des tomes qui parurent sous le titre *Impressions de voyage* fut publié au Bureau de la *Revue des Deux Mondes*, 6, rue des Beaux-Arts, dans l'automne de 1833 [4]. Les « Impressions » d'Italie de Musset seraient donc rentrées dans une sorte de série, de collection, bien convenables à l'esprit d'une *Revue des Deux Mondes*, qui, comme me le rappelle R. Pierrot, était à l'origine une Revue de géographie et de voyages.

Dans *Le Songe du Reviewer*, en 1833, Musset avait déjà écrit :

Dumas meurt en voyage
Faute d'*Impressions* ; [5]

1. Traité par les prédécesseurs de Musset ; voir Urbain Mengin, *L'Italie des romantiques*, Plon-Nourrit, 1902, in-8°. — Alfred avait-il donc oublié que son père était l'auteur d'un *Voyage en Suisse et en Italie, fait avec l'armée de réserve*, an IX (1801) ? Et se souvenir des lettres de Maurice Dupin publiées par G. Sand dans *Histoire de ma vie*.

2. *Le Voyage de Sparte*, chapitre II.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, Édition établie par Maurice Levaillant, 2^e^ éd. revue et corrigée, Flammarion, [1950], t. IV, p. 752. Cité par M^me^ Thérèse Marix-Spire, *Les Romantiques et la Musique. Le cas George Sand*, 1804-1838. Nouvelles Éditions latines, 1954, pp. 346-347.

4. *Bibliographie de la France*, 30 nov. 1833.

5. *Poésies complètes d'Alfred de Musset*, éd. Maurice Allem, Pléiade, p. 510.

C'est à ces mêmes publications que notre poète pensait en janvier 1834 ; et elles ne lui parurent pas, elles non plus, un modèle engageant. Mais ce qu'il écrit ici n'est pas sans intérêt pour l'histoire de ce mot d' « impressions », que l'on retrouvera si souvent dans cet emploi : dès avril 1835, dans le titre *Souvenirs, Impressions, Pensées et Paysages pendant un Voyage en Orient* de Lamartine : « éternel titre », écrit le Mis de Custine en juin, « mais auquel l'auteur aurait dû encore ajouter : *Attitudes* d'un voyageur en Orient »[1]. Un texte de G. Sand qui me vient sous les yeux, offre lui aussi ce même mot : « sans rien recevoir de Venise, sinon quelques impressions d'artiste »[2].

9° *Lorenzaccio.* — Nous l'avons dit plus haut, Musset à Venise ne touche pas à *Lorenzaccio.* L'avant-dernier paragraphe de notre lettre est formel : le manuscrit avait été livré à Buloz *avant* le départ pour l'Italie. Musset demande à Buloz s'il a commencé, non, pensons-nous, à lire *Lorenzaccio*, mais à le publier dans la *Revue des Deux Mondes.* Que veut dire la suite ? Qu'il y aurait des raisons pour ne pas faire paraître *Lorenzaccio* dès à présent ? celle-ci, par exemple, que Musset voudrait le retoucher ? Cette interprétation ne peut pas être exclue, mais avant de l'admettre tout à fait il faut se rappeler que Musset n'avait guère de ces scrupules, et que Buloz n'était pas homme à précipiter la mise au jour d'un ouvrage qui n'eût pas été en forme. Peut-être faut-il se rappeler que *Lorenzaccio* parut inédit dans la deuxième livraison d'*Un Spectacle dans un fauteuil*, à la Librairie de la *Revue des Deux Mondes.* Supposons que Buloz ait envisagé pour un moment assez rapproché de donner ce drame en librairie, la phrase de Musset ne se comprendrait-elle pas assez bien ? Je n'aime pas à utiliser la *Biographie* de Paul de Musset, qui apporte si rarement un témoignage sûr et indépendant des textes dont nous disposons nous-mêmes et des conjectures que l'on peut faire d'après eux. Je reproduirai pourtant ce qu'on y lit à propos de *Lorenzaccio* : cet écrit « avait été offert à la *Revue des Deux Mondes*, où cependant il n'a jamais été inséré [...] Probablement il fut trouvé trop long ; ou bien on préféra le réserver inédit pour la collection des ouvrages dramatiques réunis en volumes et publiée par la librairie de la Revue ».[3]

Cette publication n'avait pas encore eu lieu quand Musset, un mois après son retour à Paris, mande à George Sand demeurée à Venise, et visiblement au courant de ce projet : « Je ne puis rien faire de bon — je vais publier ces deux volumes de prose de *Lorenzaccio*[4] ; cela

1. Mis de Luppé, *Astolphe de Custine*, éd. du Rocher [1957], p. 178.

2. *Fragment*, etc., *ap.* Sp. de Lovenjoul, *op. cit.*, p. 142. — Et cf., de G. Sand encore, *Impressions et souvenirs* (1873).

3. *Biographie de Alfred de Musset. Sa vie et ses œuvres.* Troisième édition, G. Charpentier, 1877, p. 138. La seconde livraison d'*Un Spectacle dans un fauteuil* parut en août 1834. Déclaration d'intention de l'imprimeur : le 9 (?) ; *B. F.*, le 23.

4. *Corresp.* pp. L. Évrard, qui me fait savoir que « de Lorenzaccio » est rajouté au-dessus de la ligne (p. 99), et qui me rappelle la parution, en avril 1834, des *Romans et Nouvelles* de G. Sand (2 vol. in-8, Voir *infra* p. 368.). C'est à cette publication que les « deux volumes de prose » de Musset devaient faire pendant.

ne peut que me faire tort ». La phrase n'est pas d'un écrivain qui aurait beaucoup remanié son ouvrage, et voyez, il s'en détache : ne vient-il pas de dire : « Il faut que je parte [...] ; j'irai je ne sais où » ? (Il ne partit pourtant pas tout de suite, et *On ne badine pas avec l'amour* parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1834). Le fait que *Lorenzaccio* aurait pu se passer d'une revision n'empêche pas qu'il n'ait été revu, mais tout porte à croire que les retouches furent minimes [1], et faites sur épreuves. Ce drame, ne l'oublions pas, avait été imprimé *en tête du tome I.* Il y aurait lieu de reprendre la question, en tenant compte du document que nous apportons.

10° *Réflexions critiques.* — Le livre étant épuisé, nous reproduisons ici les lignes d'un article de 1924 recueilli en 1944 [2] : « Pour dire toute notre pensée, nous rapporterions volontiers *Lorenzaccio* à une période même antérieure au voyage en Italie, en sorte que la composition, au moins de premier jet, s'en placerait pendant la seconde moitié de l'année 1833. » Cette conjecture, dont on critiqua la hardiesse, était encore trop réservée. Du moins se rapprochait-elle beaucoup de la vérité. Et l'on regrette de voir M. Allem, encore en 1952, en défiance devant une hypothèse, dit-il, « aussi peu probante » : « Il y a bien des chances », continue-t-il, « que Musset venant de visiter Florence, *enthousiasmé peut-être par cette ville* [c'est nous qui soulignons] et vivant dans l'atmosphère et sous le ciel italien ait, sinon entièrement écrit, du moins écrit en grande partie son drame en Italie.[3] »

Ce qui nous avait conduit à notre hypothèse, c'était : *a.* la méfiance à l'égard d'une source impure comme la *Biographie* de Paul de Musset ; *b.* la vraisemblance psychologique ; *c.* certains rapprochements avec des œuvres datées, l'observation des affinités et de la couleur. (Ce voyage de décembre 1833 ne fut-il pas dans la pensée de l'un des amants, ou de tous les deux, une diversion et un moyen de salut ? N'eût été l'attirance de l'Italie, je répéterais ici le mot de G. Sand dans la Notice d'*Un hiver à Majorque* : « Il ne s'agit pas tant de voyager que de partir.[4] »)

Dans les problèmes de ce genre, les données matérielles ne doivent jamais être négligées, mais leur interprétation est souvent délicate : *a.* Que n'a-t-on pas dit, par exemple, de ces pages contenant la Scène historique de G. Sand et qui furent détachées du Livre Rouge ! On a mis cette mutilation en rapport avec le souci de ne pas encombrer un bagage, Musset n'emportant que les feuillets dont il avait besoin pour s'aider dans son travail. C'était plausible ; mais le geste pouvait à Paris même s'expliquer de tant d'autres manières ! *b.* Ne demandons

1. Par exemple, « le Lido », leçon du manuscrit, est remplacé par « le Rialto » dans la première édition (voir Paul Dimoff, *La genèse de Lorenzaccio*, Librairie E. Droz, 1936, p. 468). Sur le ms. voir encore Mme Fr. Gastinel, édition des *Comédies et Proverbes*, Les Belles Lettres, 1952, t. II, p. 346.
2. *Revue des Cours et Confér.*, 15 décembre 1924, pp. 54-55 ; *Variétés*, etc., pp. 124-125.
3. Édition du *Théâtre complet*, Pléiade, p. 781.
4. Cité par Thérèse-Marix Spire, *op. cit.*, p. 329.

pas non plus à l'écriture, à l'aspect du manuscrit, plus qu'ils ne peuvent donner. Je pense à un récent ouvrage, *Le Moment de Lorenzaccio dans le destin de Musset* [1], dont l'auteur, Joachim Claude Merlant, augmente la part de la rédaction italienne, ou plutôt vénitienne, dans *Lorenzaccio*. L' « hypothèse de travail » de M. Merlant comporte des distinctions comme celles-ci : « B_1 (main antérieure à l'attaque de typhoïde ; éventuellement, fin janvier et début de février 1834) ; — A (main du convalescent : mars) ; — B_2 (retour à la pleine santé ; derniers jours à Venise, peut-être, mais surtout premier mois qui suit l'arrivée à Paris) » [2]. Que reste-t-il de ces précisions aventureuses ? Heureusement cet ouvrage a d'autres mérites : un grand bonheur de citations ; une analyse psychologique très poussée [3] ; un style élégant. Livre ingénieux et imprudent.

Pour terminer, une nouvelle. Cet article s'est ouvert par l'énumération des lettres que G. Sand a écrites autour du 27 janvier. Nous devons ces renseignements à Mme Marie Cordroc'h, Bibliothécaire au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qui a entrepris un Inventaire des lettres imprimées (même partiellement) de George Sand, en utilisant un travail, malheureusement interrompu, de M. Pierre Salomon, et en le complétant dans une mesure qui augmente chaque jour. Ce recensement par ordre chronologique d'une grande partie des lettres sorties de cette plume inlassable peut rendre dès à présent de grands services à quiconque s'intéresse à la romancière et aux milieux qu'elle a traversés.

II

SUR UNE DATE

M. Georges Lubin a publié dans *Le Monde* du 12 avril 1957, p. 9, avec un commentaire excellent, trois lettres de George Sand à un Napolitain, dont les nos 2 et 3 infirmeraient le témoignage de Mme Lardin de Musset, sur la date à laquelle Alfred est devenu l'amant de George Sand. Une note d'un carnet de poche du poète donnait, paraît-il, le 29 juillet 1833. Or le 2 août, George paraît vivement curieuse de reprendre le contact avec l'étranger qu'elle prie (ce vendredi) à dîner pour le lundi suivant. Mais le 4, elle décommande l'invitation, une « affaire imprévue » (le voyage à Fontainebleau avec Musset) la forçant de quitter Paris. Si l'on ajoute que le 3, elle écrivait à Sainte-Beuve une lettre (depuis longtemps connue) que M. Georges Lubin qualifie d' « assez lugubre », on est conduit à dater « l'*événement* » de la nuit du 3 au 4 août.

1. Athènes, 1955.
2. *Op. cit.*, p. 75, n. 3, 6e paragraphe. Voir aussi le résumé des pp. 86-87.
3. Signalons aussi l'article plus récent encore de Ronald Grimsley dans *French Studies, The Character of Lorenzaccio*, janvier 1957, pp. 16-27.

M. Georges Lubin a le grand art de se faire croire, encore — mais ne chicanons pas ! — que l'événement se soit passé un matin [1], et que certaines objections élèvent encore une faible voix. En voici une à laquelle j'ai pensé tout de suite : l'existence de la poésie où Musset salue déjà l'Amour revenu dans ses nuits étoilées ; poésie suivie de [« Fait au bain. Jeudi soir 2 août 1833 »]. Seulement M. Allem, dans son édition des *Poésies* de la Pléiade, met cette date entre crochets (p. 520) et spécifie encore dans une note (p. 694) que la pièce n'est pas datée sur l'autographe. Du reste le jeudi est le 1er et non le 2 du mois. Cette donnée n'est-elle pas beaucoup trop friable pour qu'on puisse s'appuyer dessus ?

Mais d'un autre côté, comment concevoir qu'une précision de ce genre ait été inventée ? Et quel « autographe » M. Allem a-t-il en vue ? Il y en a eu au moins deux : l'original (où est-il ?) et la *copie autographe* que Musset de Paris a envoyée à G. Sand demeurée à Venise, dans sa lettre du 10 mai [2]. Celle-ci est conservée à la Bibliothèque Nationale [3] où les préparateurs de l'Exposition Alfred de Musset me l'ont montrée. Cette *copie autographe porte, de la main de Musset, la ligne* [ ] *telle que nous l'avons reproduite.*

En supposant même que l'original ne soit pas daté, peut-on refuser toute valeur à l'indication de la copie ? Quand il l'a écrite, Alfred ne disposait-il d'aucun document pour rafraîchir ses souvenirs ? (et le carnet de poche ?) Dans les dispositions où il était en mai 1834 et s'agissant d'un fait aussi capital de sa vie sentimentale, peut-on croire que le poète, à défaut d'un indice matériel, ne se soit pas remémoré sérieusement le début de son grand amour ?

La date est fausse, c'est vrai. Est-ce une raison pour rayer ces deux jours des possibilités ? Nous ne le croyons pas.

S'il fallait choisir entre le jeudi 1er et le vendredi 2, je préférerais la première date ; chaque jour de la semaine ayant, semble-t-il, plus d'individualité, de couleur que les chiffres du calendrier. Mais, même si George a cédé le 2 — au matin —, la lettre du même jour à l'étranger, *postée, paraît-il, le 3 seulement* [4], était-elle déjà partie ? Non, sans doute ; et dans ce cas il faut admettre que sa liaison naissante n'a pas empêché G. Sand d'inviter le Napolitain.

La vraisemblance psychologique, je le reconnais, n'est point en faveur de cette façon de voir. Mais avec George Sand, sait-on jamais ?

JEAN POMMIER.

3. On le sait par G. Sand elle-même, qui s'adresse ainsi à Musset (l. du 15 avril 1834) : « Sans ta jeunesse et la faiblesse que tes larmes m'ont causée, un matin, nous serions restés frère et sœur » (*Corresp.*, pp. L. Évrard, p. 76).

1. *Corresp.*, pp. L. Évrard, pp. 80 et 86.

2. N. A. F., 10.369, f° 92.

3. D'après un article, à paraître dans la *Revue de Littérature comparée*, de Mlle Annarosa Poli, de qui on trouvera ci-dessous une étude sur Sand et Pagello.

FRANÇOIS BULOZ ÉDITEUR ET CONFIDENT DE MUSSET ET DE SAND

Lettres et fragments inédits

Nous devons à M. Jean Pommier la communication de l'ensemble des lettres de George Sand et d'Alfred de Musset à François Buloz, récemment entrées à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul de Chantilly avec les archives de François Buloz données par les héritiers de Marie-Louis Pailleron.

En classant ce dossier et en préparant le Répertoire des lettres publiées de George Sand, nous avons pu constater que, malgré les nombreuses publications faites sur la liaison de George Sand et d'Alfred de Musset et sur leurs rapports avec Buloz et la *Revue des Deux Mondes*, plusieurs de ces lettres étaient encore entièrement inédites ou fragmentairement publiées.

Il nous a semblé utile, à l'occasion du centenaire de la mort d'Alfred de Musset, d'apporter quelques pièces complémentaires à un dossier déjà considérable et de préciser la chronologie de certaines périodes importantes.

Entre ses deux auteurs, Sand et Musset, le directeur de la *Revue des Deux Mondes* a souvent joué le rôle du banquier, mais aussi celui du confident, et il est piquant de lire dans leur alternance chronologique les lettres adressées par Sand et Musset à ce même correspondant.

I. — Autour du voyage a Venise.

Nous ne reviendrons pas sur la première rencontre des deux amants, au dîner de la *Revue des Deux Mondes*, la première lettre de notre dossier que nous datons du 2 octobre 1833, montre, par sa liberté de ton, que Buloz n'ignorait rien de la nature des relations de Sand et de Musset.

Sand à Buloz [1]

[2 octobre 1833.]

Mon cher Bulos [*sic*] *Métella* [2] est finie. Nous avons 60 pages de mon griffonage. Venez les chercher ce soir, je ne vous les envoye pas parce que je

1. Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, Don Bourget-Pailleron, Lettres de Sand à Buloz, t. I, fol. 30 (désormais les références à ce fonds seront abrégées : LOV. Sand-Buloz). Publiée sauf les formules de politesse par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire...*, p. 401.

2. *Métella*, nouvelle parue dans la *RDM*, le 15 octobre 1833.

veux les relire à A[lfred] qui dort comme un loir à l'heure qu'il est. Je vais en faire autant. Venez à 6 ou 7 heures, je veux vous proposer encore quelque chose ; sans toute fois rien déranger à ce qui est convenu entre nous.

Adieu Tout à vous d'amitié

George

7 H. du matin, 2

[Adresse :] M. Bulos
r. des Beaux arts.

Nous reproduisons la lettre qui suit, bien qu'elle ait été déjà publiée, en raison de son importance pour les origines de l'aventure vénitienne.

Sand à Buloz [1]

[4 décembre 1833.]

Mon cher Bulos [*sic*] ayez l'obligeance de venir chez moi aujourd'hui à 2 h. pour me servir de témoin auprès du commissaire de police à qui je dois demander un passeport. J'espère que cela ne vous dérangera pas de vos affaires.

T. a V.
George
mercredi [2]

[Adresse :] M. Bulos
r. des Beaux arts 6

La lettre suivante a déjà été publiée en partie par Marie-Louise Pailleron, [3] nous imprimons en italiques les parties inédites.

Sand à Buloz [4]

[Jeudi 5 décembre 1833.] [5]

Mon cher Buloz, Alfred vient de s'informer du départ du bateau à vapeur de Lyon. C'est le jeudi et le dimanche seulement. Ainsi, il faut que nous soyons à Lyon d'aujourd'hui en huit, pour cela il faut que nous partions d'ici lundi prochain. Autrement, nous ne serons point à Marseille le 15 et nous serons forcés d'y attendre jusqu'au 15 janvier le départ du bâtiment pour Gênes. Ainsi il faut que vous me donniez mes 5 000 fr. dimanche, ou que je renonce à ce voyage. Car si je passe encore un mois ici, j'aurai déjà dépensé presque la moitié. Donnez-moi donc une réponse définitive, je vous en prie. Puisque vous avez consenti à cet arrangement, que vous importe de le remplir quelques jours plus tôt ou plus tard ? Pour moi c'est d'une telle importance que c'est à choisir entre partir tout de suite, ou rester tout-à-fait. N'y mettez pas d'indolence je vous en prie. Si vous ne voulez pas de ma nouvelle pour votre prochain numéro je vous l'enverrai plus tard *et vous n'aurez à me la payer qu'alors. Mais il me faut emporter la somme totale de 5 000 fr. car j'ai déjà des dettes et des emplettes à payer et je n'ai rien. Envoyez-moi donc à compte 200 fr. aujourd'hui, et 300 fr. samedi matin afin que je paye ma duègne et que je l'embarque. Répondez-moi afin que je ne* [*me*] *mette pas à faire des préparatifs inutiles. Je suis assez tourmentée de votre indécision,*

1. LOV. Sand-Buloz I, fol. 41-42. Publiée par M.-L. Pailleron, *George Sand*, I, p. 215.
2. Mercredi est de la main de George Sand. Buloz a inscrit à côté sur l'autographe : « 5 Xbre », or en 1833, le 5 décembre était un jeudi. Plusieurs érudits, sans vérifier la concordance du quantième et du jour, en ont déduit un calendrier inexact du couple avant son départ pour l'Italie.
3. *Vie littéraire...*, p. 402-403 et *George Sand*, t. I, p. 217.
4. LOV. Sand-Buloz I, fol. 43-44.
5. Datée par le contexte.

et je crains que vous ne me fassiez faire des démarches et des courses en pure perte. Cependant vous m'avez promis d'être bon et complaisant, mais serez-vous exact ? Allons, allons, mon petit Buloz, ne me négligez pas vous savez que moi, je suis de parole avec vous. Je vous envoie la fin de *Quintilia* [1] *avec une augmentation de quelques pages qui étaient nécessaires et qui certainement completteront les deux volumes. Si le second était beaucoup plus gros que le premier, comme je le crois, vous transporteriez le premier chapitre du 2e volume à la fin du premier* [2]. Il n'y a pas un mot à changer dans le manuscrit, si ce n'est les fautes de français, etc. Vous êtes plus capable que moi de vous en apercevoir en corrigeant les épreuves.

Répondez-moi tout de suite, car si je pars lundi je n'ai pas un moment à perdre pour mes courses. Si vous ne pouviez me donner les 200 fr. que ce soir, je ne pourrais retenir mes places et je risquerais de n'en pouvoir trouver demain.

T. à v.

George

[adresse :] *Monsieur Buloz*
r. des Beaux arts 6

Sand à Buloz [3]

J'ai reçu de Mr. François Buloz la somme de quatre mille francs à compte sur cinq mille prix convenu d'après traité passé le 9 décembre 1833, pour un roman intitulé Jacques [4], *que je dois lui livrer d'ici au 1er juin*

Aurore Dudevant

Ce reçu fait double avec la reconnaissance de quatre mille francs signée du même jour, et remise à Mr. Buloz en cas d'accident.

Aurore Dudevant

Approuvé
un mot ajouté
Aur Dt.

9 décembre 1833

Les précisions chronologiques données ci-dessus par Sand et la reconnaissance de dette à Buloz ont amené des erreurs dans la chronologie. Les bateaux quittaient bien Lyon le jeudi et le dimanche, mais finalement ce n'est que le jeudi 12 que les voyageurs partirent de Paris et ils prirent le bateau à Lyon le dimanche 15.

Le mardi soir 10 décembre, George écrivait à son mari : « je pars

1. *Quintilia*, était le titre primitif du *Secrétaire intime* qui fut publié en avril 1834, dans les *Romans et nouvelles*, par la Librairie de la *Revue des Deux Mondes* et Victor Magen.

2. Les *Romans et nouvelles* forment deux volumes avec une préface commune datée du 15 mars 1834. Cette préface avait déjà paru dans la livraison du 1er avril 1834 de la *Revue des Deux Mondes*, p. 110-116. Le *Secrétaire intime*, qui était le seul inédit, occupe tout le 1er volume et 69 pages du t. II (soit les quatre derniers chapitres) ; Buloz pour faire deux volumes à peu près égaux ajouta trois nouvelles déjà publiées : *Métella* (*RDM*, 15 octobre 1833), *La Marquise* (*Revue de Paris*, décembre 1832), *Lavinia* (sous le titre *Une vieille histoire* dans les *Heures du soir*, par Canel et Guyot, t. I. *B. F.*, 16 mars 1833).

3. LOV. Sand-Buloz, I, fol. 45. — Cité, mais non publié par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire...*, p. 403. Extrait publié dans le catalogue de l'Exposition Alfred de Musset, Bibliothèque nationale, 1957 n° 98.

4. Roman de cadre berrichon, écrit à Venise, après le départ de Musset et publié en septembre 1834, chez Bonnaire. George Sand parle plusieurs fois de ce roman dans les lettres ci-dessous.

jeudi » [1] et une lettre datée de « jeudi » adressée à sa mère porte : « Je pars bien portante ce soir » [2].

La date du dimanche 15 pour le départ de Lyon est attestée par Stendhal qu'ils rencontrèrent à l'embarcadère. Stendhal dans ses notes publiées par M. Henri Martineau (*Le Calendrier de Stendhal*, p. 289), indique :

A 4 heures 1/2 le 15 on s'arrête à Bourg Saint-Andéol ; on était parti de Lyon à 7 heures 1/2. On quitte Bourg Saint-Andéol à 6 heures 1/2 (le lendemain).

Arrivé à Avignon par un beau soleil le lundi 16 décembre à 10 heures 1/4.

Nos trois voyageurs arrivèrent à Marseille, le 17 décembre, et se séparèrent, Stendhal poursuivait sa route par terre, Musset et Sand s'embarquant pour Gênes.

Quand quittèrent-ils Marseille ? Jusqu'à présent en se fiant à deux lettres, l'une à Boucoiran [3] et l'autre à Alphonse Fleury [4], on a admis qu'ils s'étaient embarqués le 22.

Relisons ces lettres et examinons comment elles sont datées. A Fleury : « Je suis à Marseille et dans deux jours je serai sur mer... », cette lettre est datée par le cachet postal : Marseille, 20 décembre 1833. A Boucoiran : « Je suis arrivée ici sans trop de fatigue et j'en repars après-demain... », dans la *Correspondance de George Sand*, la date est : Marseille, 20 décembre 1833, mais c'est celle du cachet postal [5]. Or, une autre lettre, écrite à son fils Maurice, est datée par Sand du 18 décembre, cette lettre porte également le cachet postal : Marseille, 20 décembre 1833, elle a donc été postée en retard [6]. Ces trois lettres par le ton nous semblent écrites le même jour, elles sont vraisemblablement toutes du 18 et ont été postées seulement le 20. En ce cas « et dans deux jours je serai sur mer » de la lettre à Fleury doit être lu : « Le 20 décembre je serai sur mer ».

D'après des renseignements aimablement communiqués par M. Reynaud, bibliothécaire de la Chambre de Commerce de Marseille, un bateau à vapeur prenant des passagers, le *Sully* [7], jaugeant 228 tonneaux, a quitté Marseille le 20 décembre à destination de Gênes, Livourne, Civita-Vecchia et Naples.

Il nous semble plus que probable que Musset et George Sand se sont embarqués sur le *Sully* qui faisait un service régulier et pour lequel ils avaient pu obtenir des renseignements à Paris. Toutefois

1. LOV. E. 868, fol. 175-176, lettre portant le cachet postal du [mercredi] 11 décembre 1833, Karénine, *George Sand*, II, p. 51.
2. Sand, *Correspondance*, I, p. 255.
3. Sand, *Correspondance*, I, p. 258-259.
4. Sand-Musset, *Correspondance*, éd. Évrard, p. 43-44.
5. D'après une communication du possesseur de l'autographe.
6. Bibliothèque historique de la Ville de Paris, G. 1125. George Sand, *Correspondance*, I, p. 258.
7. Voir une estampe représentant ce navire dans l'ouvrage d'Hubert Giraud. *Les Origines et l'évolution de la navigation à vapeur à Marseille*, 1829-1900, Marseille, le Sémaphore, 1929, pl. II et texte, p. 14.

un bateau italien, un petit brick goélette de 76 tonneaux, le *Caroline*, a quitté Marseille le 22 décembre pour Livourne, ils ont pu le prendre, mais cela nous semble beaucoup moins vraisemblable que le voyage à bord du *Sully* qui comprenait des couchettes, des salons communs et avait même à bord une femme de chambre. Étant à Marseille le 18, il nous paraît invraisemblable qu'ils aient laissé passer l'occasion de ce voyage confortable.

Ensuite aucune lettre ne nous donne de précisions chronologiques sur l'itinéraire italien. On sait qu'ils débarquèrent à Gênes, visitèrent Livourne, Pise et Florence. Paul de Musset dans la *Biographie* (p. 127) parle d'une lettre de Gênes que nous ne connaissons pas et de plusieurs lettres de Florence. Ici nous sommes obligés de récuser son témoignage, car les deux amants sont restés très peu de temps dans cette ville, et l'on sait que ce n'est pas durant ce bref séjour que Musset trouva le sujet de *Lorenzaccio* comme l'affirmait son frère [1].

Le 28, ils étaient à Florence, comme l'attestent les visas du passeport de Musset [2]. Le même passeport nous indique qu'ils étaient à Bologne, le 29, et le 30 à Francolino.

Si nous regardons une carte et comptons bien, l'arrivée à Gênes étant probablement du 21 [3], il reste peu de temps pour visiter en détail Gênes, Livourne, Pise et Florence. Ils quittèrent la cité du lys rouge, vraisemblablement le 28 au soir et firent pendant la nuit la dure route qui à travers l'Apennin mène à Bologne :

> Je traversai l'Apennin par une nuit de janvier [*sic*] froide et claire, dans la calèche assez confortable qui, accompagnée de deux gendarmes en habit jaune serin, faisait le service du courrier... nous ne fîmes d'autre rencontre que celle d'un petit volcan. (*Histoire de ma Vie*, 1857, T. IX, p. 94-95.)

De Bologne, alors dans les États pontificaux, ils gagnèrent les rives du Pô en passant par Ferrare et franchirent la frontière de Vénétie, à Francolino, petit village sur le Pô au nord-est de Ferrare, où le 30 décembre, la police pontificale leur accorda un visa de sortie. De Francolino à Venise, il y a environ 100 km. Il n'est pas impossible *a priori* de suivre la date donnée par Barbiera, en admettant une arrivée très tardive, le 30 à Venise, ou peut-être le 31, dans la journée. Ces dates reposent sur la note de la *Gazzetta privilegiata di Venezia* du 2 janvier 1834, mentionnant les arrivées des 30 et 31 décembre 1833 : *de Mussel* [sic], *possidente*, *da Firenze all' Europa*, *Dudevant nata Dupen* [sic] *possidente*, *da Firenze*, *all' Albergo reale* » [4].

1. Cf. P. Dimoff, *La Genèse de « Lorenzaccio »* ; J. Pommier, *Variétés sur Alfred de Musset...*, p. 121 et suiv., et l'article de M. Jean Pommier ci-dessus, p. 356.

2. Fac-sim. de ce passeport, publié par M. Allem, *Alfred de Musset*, 1947, p. 97 et. transcription dans M. Clouard, *Documents inédits sur Alfred de Musset*, 1900, p. 48.

3. Stendhal, en 1836, note que son passage de Gênes à Marseille n'a été que de 22 heures (H. Martineau, *op. cit.*, p. 323). On peut évaluer la durée ordinaire de la traversée aux alentours de 24 heures.

4. R. Barbiera, *Nella Citta dell'amore*, Milano, 1923, p. 85. — Nous remercions Mlle Annarosa Poli qui a vérifié pour nous le texte et la date de la *Gazzetta*.

Le registre de l'Hôtel Danieli nous apprend que le 1er janvier, Musset avait rejoint G. Sand à l'*Albergo reale* du quai des Esclavons, où ils sont inscrits sous les noms de :

Mr. Musset et Mr. Dudesiant [*sic*] [1].

Nous n'avons pas de lettres de Sand à Buloz durant le mois de janvier. Dans sa lettre du 4 février, Sand parle d'une lettre perdue [2]. Les lettres de Sand à Buloz des 4 et 13 février sont trop connues pour être reproduites ici [3].

Nous donnons, au contraire, la longue lettre suivante, malgré les larges extraits déjà publiés par Mme Pailleron, car elle est très importante pour l'histoire des œuvres de Sand.

Sand à Buloz [4]

[*Venise, entre le 10 et le 17 mars 1834.*]

Mon cher ami, je vous remercie de votre bonne volonté et j'y crois. Mais je suis révoltée de la grossièreté du procédé de Mr. Bonnaire et je vais lui écrire pour lui en témoigner ma reconnaissance [5]. *Ce n'est donc pas à vous que je me plaindrai des expressions de méfiance insultante avec lesquelles il m'a refusé par votre intermédiaire. Vous me témoignez pour votre compte une amitié et une bonté sur lesquelles je comptais bien en vous écrivant mes chagrins.* Alfred est sauvé et va de mieux en mieux. Je travaille beaucoup *et nous allons parler d'affaire le plus clairement possible.*

Vous recevrez le lendemain ou le surlendemain de cette lettre au plus tard, un manuscrit assez considérable pour faire au moins vingt feuilles d'impression, peut-être plus, *car j'ai changé la dimension de mon papier ordinaire et il m'est impossible de calculer au juste. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec le* Secrétaire intime [6], *vous auriez eu de quoi faire deux beaux volumes complettement inédits. Au reste je ne suis pas fachée que vous ayez réimprimé* Melchior [7] *et* la Marquise [8] *quoique* Melchior *soit détestable. Voici ce que je vous engage à faire maintenant. Publiez les deux premiers volumes sous le titre de* Petits romans *et annoncez-en deux autres.*

1. Cf. M. Georges-Michel, l'*Illustration*, 10 nov. 1923, avec fac-sim. du registre.

2. Cf. ci-dessus l'article de M. Jean Pommier. — Il est possible que cette lettre perdue ait subi le même sort que les lettres d'Alfred de Musset à sa mère. Une note inédite de Paul de Musset écrite sur une lettre de Mme de Musset à Alfred, en date du 13 février 1834, nous renseigne à ce sujet : « La cause du retard des lettres d'Alfred n'était pas encore sa maladie. Le gondolier Francesco à qui mon frère donnait ses lettres à porter à la poste, avec l'argent nécessaire pour l'affranchissement (obligé alors) mettait l'argent dans sa poche et brûlait les lettres. P. Mt ». (La lettre de Mme de Musset est publiée par M. Clouard, *op. cit.*, p. 52-53.)

3. Cf. Sand-Musset, *Correspondance*, éd. Évrard, p. 46-51.

4. LOV. Sand-Buloz, I, fol. 52-53, sans enveloppe ni adresse. Court fragment publié par Spoelberch de Lovenjoul, *La Véritable histoire...*, p. 190-191 ; publiée en partie par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire...*, p. 411-413 (passages indiqués ici en romains).

5. D'après Mme Pailleron, Félix Bonnaire associé de Buloz avait refusé de faire de nouvelles avances à G. Sand avant de recevoir des manuscrits. *Op. cit.*, p. 412, note 1.

6. Voir ci-dessus note 2, p. 368.

7. *Melchior*, *Revue de Paris*, juillet 1832. Cette œuvre fut finalement écartée des *Romans et nouvelles*.

8. *La Marquise*, *Revue de Paris*, décembre 1832, repris comme on l'a indiqué ci-dessus dans les *Romans et nouvelles*.

Faites le troisième avec Leone Leoni [1] *que je vous envoie en y ajoutant si le volume n'est pas complet* Lavinia [2] *publié il y a environ un an par Canel, ou* Cora *publié à la même époque par Fournier dans le* Salmigondis [3] *ou* Aldo le rimeur [4]. *Pour le quatrième volume, vous aurez* André [5] *qui formera un fort in-8° et* que vous recevrez dans huit jours. Il était fini au trois-quart quand Alfred est tombé malade. Mais la triste disposition d'esprit où je me suis trouvée alors, m'a rendu ce sujet *tranquille et pastoral* absolument impossible à faire. Vous savez qu'on n'écrit pas comme un cheval tourne une roue. J'ai donc fait *Leoni* en quatorze jours. J'ai passé plusieurs nuits, et je ne me suis pas épargnée. C'est pourquoi je me trouve très insultée par l'impatience brutale de M. Bonnaire. Des gens comme cela, vous verraient crever avec joie pourvu qu'ils eussent mille écus à gagner sur la sueur de vos veilles et les frissons de votre fièvre. Mais n'en parlons plus. Cela heureusement ne vous regarde pas, je jure bien que sans vous et l'amitié que vous m'avez toujours montrée, je romprais avec la revue aussitôt que mes engagements seraient remplis.

Je vous disais donc que vous auriez *André* dans huit jours et que vous le publierez inédit. Quant à *Leoni* qui est moins long à ce que je crois, vous devriez tâcher de le mettre en deux ou trois fois dans la revue. C'est une chose qui a beaucoup d'action et qui peut très bien supporter le morcellement. *Je vais vous dire la raison de ce conseil, je crains vraiment que Gosselin ne vous fasse procès. Il le perdrait j'en suis convaincue, mais il y aurait matière à de longues contestations pendant lesquelles la vente de votre livre serait arrêtée, c'est ce qu'il faut éviter. Cette publication a bien souffert assez de retards. J'ai donc écrit à Gosselin une lettre que je vous fais passer et que vous mettrez à la poste, si vous le trouvez sage, ou si l'avocat que vous avez du consulter ne vous a pas donné la certitude que vous n'avez rien à craindre* [6]. *En éludant les réclamations de Gosselin, je l'amènerai sans aucun doute à faire avec moi un traité à ma guise et à me rendre les morceaux de l'ancien traité avant la publication de* Jacques [7]. *Si vous ne publiez pas* Leoni *dans la revue, ces deux derniers volumes seront une publication nouvelle qu'il pourra attaquer. Si vous l'insérez au contraire ces deux volumes pourront encore passer pour un recueil de réimpressions. Annoncez-les et faites tout de suite composer* Leone Leoni *afin de me dire ce que rend le manuscrit.*

Quant au payement, nous nous entendrons à l'amiable. *Je n'ai pas l'esprit*

1. *Leone Leoni, RDM,* 15 avril et 1er mai 1834. Dans cette lettre, G. Sand écrit Leoni tantôt avec un é, tantôt avec un e, nous avons unifié l'orthographe conformément à l'édition originale.

2. Voir ci-dessus note 2, p. 368.

3. *Le Salmigondis, contes de toutes les couleurs,* par divers, H. Fournier jeune, t. V (B. F., 9 février 1833). *Cora,* ne fut repris que beaucoup plus tard, avec une note de décembre 1845, à la suite de *Teverino.*

4. *Aldo le rimeur, RDM,* 1er septembre 1833.

5. *André, RDM,* 15 mars et 1er avril 1835.

6. Nous ne savons pas pour quelle raison Buloz n'a pas jugé bon d'envoyer cette lettre que nous avons retrouvée à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul (don Bourget-Pailleron, Lettres de Sand à Buloz, II, fol. 392-393). Son texte nous renseigne sur la situation de Sand vis-à-vis de l'éditeur Gosselin : « Pour le moment il n'existe point de traité entre vous et moi. D'un mutuel accord nous avons déchiré celui qui vous assurait un roman de moi, parce que mon intention est de publier prochainement un autre genre d'ouvrage sous la forme et le titre de mémoires. Nous devions faire ce nouveau traité deux ou trois jours après la destruction du premier. Vous laissâtes passer près d'un mois avant de m'en reparler,... je me suis regardée alors comme libre de faire ce que je trouvais avantageux pour moi... » Sand avait fait un traité avec Buloz pour la publication de *Jacques* (voir ci-dessus le reçu du 9 décembre 1833).

7. *Jacques,* Bonnaire, 2 vol. (*B. F.*, 20 septembre 1834).

capable de faire des chiffres aujourd'hui. Je vous prie seulement de m'envoyer mille francs à la réception de *Leoni*, et 500 à la réception d'*André. Ce n'est pas montrer beaucoup d'exigence. Nous ferons nos additions et soustractions au mois d'avril quand nous nous reverrons et je vous tiendrai compte certainement du déficit qui a lieu sur les deux premiers volumes. Avec* Leoni, *nous devons être au courant et d'après le traité de* Jacques, *Mr. Bonnaire ne peut me refuser l'envoi immédiat de mille francs, sans violer les engagemens que vous avez pris envers moi. Ne tardez donc pas je vous prie. La nécessité de rester, faute d'argent comptant, dans une auberge me force à une double dépense que celle que je ferais dans une maison particulière.* Adieu mon ami. Remerciez pour moi Ste Beuve de la part qu'il a prise à mes chagrins, et demandez lui comme un véritable service à me rendre de corriger les épreuves de *Leone Leoni*, les fautes d'orthographe, les mots répétés, les phrases anti-françaises, les mots de mauvais goûts, etc. Donnez-lui plein pouvoir sur tout cela.

S'il en est tems encore, faites les mêmes corrections sur *Melchior* et *la Marquise.*

Adieu mon ami, je tombe de fatigue et de sommeil. J'ai travaillé 11 heures cette nuit. Si je ne tombe pas malade, et j'espère que non, car je me sens très forte en ce moment. Je porterai à Paris au mois d'avril le premier volume de *Jacques.* Il est commencé, et j'y ai travaillé alternativement avec *André*, lorsque j'étais souffrante. Je vous remercie encore de votre intérêt et vous quitte pour aller avec Mr. Tattet [1] au théâtre de la *Fenice* ou chantent M^me^ Pasta et Donzelli. Je n'y ai pas encore été depuis que je suis à Venise. Je commence seulement à pouvoir quitter Alfred une heure ou deux le soir pour prendre l'air. Il fait ici un tems délicieux, un clair de lune fantastique comme le style d'*Ahasvérus* [2] et Venise est belle comme Gerdès [3].

T à V

George

Dès que vous aurez reçu le manuscrit veuillez envoyer les 1 000 francs à Mr. Boucoiran [4] passage Choiseul 18.

Deux mois se passent avant notre lettre suivante. Le 13 mars, Sand et Musset avaient quitté le *Danieli*, le 29 mars, Musset seul était reparti pour la France. Sa liaison avec Pagello n'empêchait pas George Sand d'aligner soigneusement de la copie.

Sand à Buloz [5]

[*Venise,*] *14 juin* [*1834.*]

Voici mon cher ami, le 1^er^ V[olume] de Jacques *achevé. Arrangez-vous surtout pour que ce manuscrit vous suffise et séparez chaque lettre par un verso de page blanche. J'espère que vous imiterez mon exactitude et que vous remettrez à Mr. Gustave Papet* [6] *ces 1.000 fr. pour Mr. de la Rochefoucauld* [7]. *J'espère aussi que vous lui aurez déjà remis 500 fr. pour moi. Je vous en prie, ne me les*

1. Alfred Tattet, le meilleur ami de Musset, passa quelques jours à Venise entre le 10 et le 17 mars.
2. Le poème de Quinet, publié chez Guyot (*B. F.*, 14 décembre 1833).
3. Gerdès, caissier de la *RDM.*
4. Jules Boucoiran, précepteur de Maurice Dudevant-Sand fut chargé par la romancière de ses affaires d'argent.
5. LOV. Sand-Buloz, I, fol. 57, sans enveloppe ni adresse. Cette lettre nous semble inédite.
6. Gustave Papet, ami berrichon de George Sand, faisait ses études de médecine à Paris.
7. Sosthène de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville, à qui elle avait emprunté de l'argent avant son départ pour Venise.

faites pas attendre, car, je suis réduite aux derniers expédiens. Je sais qu'il n'y a pas de votre faute. Des 500 fr. que vous avez remis le 15 mai à Boucoiran, je n'ai pas encore entendu parler. Je crois réellement qu'il est mort, et j'en suis fort triste, la misère où cela me laisse ne contribue pas à m'égayer. Je m'impose mille privations et je n'en ai pas moins mille petites dettes honteuses en pays étranger. Il y a deux mois et demi que je vis avec 500 fr. concevez-vous la négligence de Boucoiran ? Il faudra que je ne m'en rapporte plus à personne. Auriez-vous l'obligeance de porter vous-même l'argent chez le banquier à partir du mois de juin, et puis-je compter que vous satisferez exactement à mes demandes ? Je voudrais partir pour Paris, le 25 août au plus tard [1]. *Il faudrait que vous m'envoyassiez 1 000 fr. le 15 le pourrez-vous ? répondez-moi cathégoriquement. A cette époque vous aurez les deux volumes de* Jacques. *Vous voyez que je suis exacte et qu'on peut compter sur ma parole. D'ailleurs vous me redevrez de l'argent sur ces deux lettres d'Italie* [2]. *Arrangez-vous de manière à ce que je puisse aller bientôt vous donner une poignée de main et embrasser mes enfans, que je suis malade de revoir. En remettant les 1 000 fr. à Papet pr. Mr. de la r. f... dites lui, je vous prie, qu'il les remette à lui-même mais qu'il refuse un reçu au cas où Mr. de la R. voudrait lui en donner un.*

Je vous enverrai ou je vous porterai une nouvelle vénitienne [3]. *Ayez de l'argent, car je travaille ; mais pour Dieu sachez ce qu'est devenu Boucoiran. Ayez la bonté de faire passer la lettre ci-jointe à M. mon fils. Si vous aviez la bonté de le voir quelquefois le dimanche ou le jeudi de midi 1/2 à une heure et de lui porter quelque bâton de sucre d'orge ou quelque poignée de cerises de ma part, vous me feriez bien plaisir.*

Adieu mon ami accusez-moi donc réception de tous mes manuscrits André, *la 2e lettre à Alfred* [4], *la 1re partie de* Jacques *et celle-ci qui fait la seconde.* [5]

Adieu soyez un brave Buloz et comptez sur le zèle de votre ami George.

Quelques jours plus tard nouvelle lettre annonçant des manuscrits.

Sand à Buloz [6]

Venise 26 juin [1834]

Voici encore du manuscrit, mon ami. Il y a bien longtems que je n'ai reçu de vos nouvelles et vous devriez bien m'accuser réception de tous les envois, et me dire si vous n'êtes pas furieux d'avoir tant d'argent à me donner. Je suis sûre que oui, mais cela m'est égal, parce que je travaille bien et que vous n'êtes point en avance avec moi. Je ne quitterai Jacques [7] *ni jour ni nuit jusqu'à ce que vous l'ayez complet et ce sera j'espère le 15 juillet que vous recevrez le reste. Mais je puis avoir un ou deux jours de retard par un accident imprévu et je vous prie, si cela arrive, de ne point vous en tourmenter et de ne pas m'accuser d'abuser votre confiance comme vous me l'avez écrit une fois avec beaucoup d'élégance et avec de belles lettres moulées. Il faut que vous ayez la bonté de compter cette fois sur ma parole et de m'envoyer le 15 juillet au plus tard les derniers mille francs de tous nos volumes. Si je ne reçois pas cette somme le 25 juillet, je me brouille*

1. George Sand a probablement voulu écrire 25 juillet, voir la lettre suivante.

2. Il s'agit très certainement des deux premières *Lettres d'un voyageur*, *RDM*, 15 mai et 15 juillet 1834.

3. Il s'agit peut-être de *Mattea*, première nouvelle vénitienne parue après cette lettre (*RDM*, 1er juillet 1835). En mars 1835, Sand écrivait à Buloz : « J'ai passé ces deux nuits à vous raccourcir et à vous achever *Mattea*... ».

4. C'est-à-dire la 2e *Lettre d'un voyageur*.

5. Le 1er volume de *Jacques* comprend la 1re partie et le début de la 2e partie qui occupe également cent pages du 2e volume.

6. LOV. Sand-Buloz, I, fol. 58, sans adresse, ni enveloppe. Lettre en partie publiée par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire...*, p. 427-428 (passages indiqués ici en romains).

7. Le contrat de *Jacques* prévoyait la remise du manuscrit le 1er juin, cf. ci-dessus le reçu du 9 décembre 1833.

à jamais avec vous parce que je veux partir ce jour-là sans faute, avoir le tems de me reposer un peu à Milan et à Genève et être à Paris, (sans la fièvre) pour *le* 16 août, jour de la distribution des prix. Mon fils est un des fameux de sa classe. Jugez quel chagrin pour lui et pour moi, si je n'assistais pas à ses petites gloires ! Je tiens plus à cela qu'à toutes celles qu'on me promettrait pour moi-même. Soyez un bon Buloz et non un monstre furieux comme je vous ai vu quelquefois. *Je ne pense pas que le retard de six semaines dans l'exécution de mon traité de* Jacques, *vous ait été préjudiciable, puisque* André *est à peine terminé et peut-être encore sous presse. Si mes chagrins, mes fièvres et toutes mes vissicitudes vous ont causé quelque dommage, je vous en compenserai en vous donnant quelque chose gratis pour la revue. Je m'en rapporte à vous, pour me dire la vérité à cet égard.* On me mande que vous avez acheté la *Revue de Paris* [1] et que vous avez fait une mauvaise affaire en cela. Est-ce vrai ? On me dit que M. Sandeau publie des articles dans la dite revue si c'est maintenant à vous qu'il a affaire, je désire de tout mon cœur que vous lui soyez utile et comme c'est un homme d'esprit, vous ne vous en repentirez pas. Mais j'espère que vous ne lui laisserez point signer le nom de *Sand*, c'est un nom qui m'appartient même avec l'initiale de J. ou le prénom de Jules, car j'ai fait en grande partie le peu de choses publiées sous ce nom de J. Sand [2]. Il aura je pense assez de raison et de fierté pour changer sa signature littéraire, mais au cas où il serait mal conseillé, faites le lui sentir si vous avez quelque rapport avec lui [3].

Adieu mon ami. Vous aurez la fin de *Jacques* le 15 juillet si la chose est humainement possible, et au plus tard le 20.

T. à V.
George.

II. — Autour du voyage a Bade et de la *Confession d'un enfant du siècle.*

A partir de septembre 1834, nous avons pendant quelques mois des lettres alternées des deux amants déchirés à leur éditeur et confident [4].

En août 1834, la librairie de la *Revue des Deux Mondes* avait publié les deux volumes de prose du *Spectacle dans un fauteuil*, George Sand était arrivée à Paris, avec Pagello, le 13 ou le 14. Musset la revît et décida de fuir [5] et vers le 25 quitta Paris pour Baden, où il arriva le 30.

Les cinq lettres de Musset qui suivent concernent surtout des affaires d'argent, il avait demandé à Buloz une avance de 500 fr. que devait

1. Le 21 mai 1834, Amédée Pichot avait abandonné la direction de la *Revue de Paris* à Achille Brindeau, Félix Bonnaire et de Saint-Joseph, derrière lesquels se cachait Buloz.

2. D'après le Vte de Spoelberch de Lovenjoul, *Étude bibliographique sur George Sand*, p. 9, trois œuvres seulement portent la signature : J. Sand, *La Prima donna*, *Revue de Paris*, avril 1831, *La Fille d'Albano*, *La Mode*, 15 mai 1831, *Rose et Blanche*, 5 vol. chez Renault, Lecointe et Pougin (*B. F.*, 24 décembre 1831).

3. En juin 1834, *La Revue de Paris* publiait sous la signature : « Jules Sandeau , *Vingt-quatre heures à Rome.*

4. Beaucoup de ces lettres ont déjà été publiées, nous ne donnons ici que les lettres inédites et celles contenant de longs fragments inédits apportant des précisions sur la fin de la liaison et sur l'histoire de leurs œuvres. Les autographes de deux lettres de Bade manquent dans le fonds Pailleron, nous les publions d'après des copies de la collection Lovenjoul.

5. Cf. sa lettre à Buloz du 18 août, où il annonçait son départ pour les Pyrénées, Musset, *Correspondance*, éd. Librairie de France, 1928, n° 45.

lui remettre Mme Levrault, libraire-imprimeur à Strasbourg. A la suite de malentendus, la somme n'était pas parvenue à temps à Mme Levrault [1].

Musset à Buloz [2]

Baden 15 7bre [*1834.*]

Mon cher Buloz, je me trouve dans un embarras extrême, s'il ne vous est pas possible de faire en sorte que les 500 fr. que vous devez m'envoyez pour le 1er octobre, me parvienne [*sic*] *ici le 20 de ce mois.* Mon séjour à Strasbourg [3], mes frais de transport et de voyages depuis que je l'ai quitté, m'ont mis à sec. J'ai agi trop légèrement, et j'en porte la peine. Ma mère est aux eaux de Lucques, en sorte que je me trouve vraiment dans la position la plus pénible, et tout-à-fait sans ressource, ici, où je ne connais personne, *si vous ne pouvez avancer votre envoi de dix jours, et me faire passer ces 500 fr. le 20 par Made Levrault, qui, du reste est on ne peut plus obligeante, et qui, je le crois, avancerait elle-même l'échéance de quelques jours si je le lui demandais. Répondez-moi vite un mot à ce sujet je vous prie. J'aurai déjà quelque peine à arriver au 20 avec ce qui me reste.* Vous avez toujours été si obligeant vous-même pour moi, que j'espère que vous m'épargnerez cette triste affaire, dans un pays où je ne connais personne. Ce serait à ne savoir que devenir.

Si Mr. Buloz est encore en Belgique je prie Mr. Gerdès de vouloir bien porter le petit mot ci-inclus à Mr. Bonnaire, de lui expliquer ce dont il s'agit, et de lui lire cette lettre. Je lui en aurai mille obligations.

Alfd de Musset

Le même 15 septembre 1834, Musset écrivait une lettre fort triste à Sand [4]. Celle-ci au contraire également ce même jour, demandait en plaisantant de l'argent à Buloz.

Sand à Buloz [5]

[*Nohant,*] *Samedi* [*15 septembre 1834.*]

Mon brave Buloz, on me mande que vous êtes en prison [6]. *Parbleu, je n'en suis pas fâchée ! vous l'avez bien gagné et pourvu que vous n'y passiez qu'un jour ou deux, que vous y trouviez bonne table et bon lit et bonne compagnie, je pardonne au gouvernement cet acte de justice, le premier peut-être qu'il ait fait.*

Vous devez avoir reçu ma lettre sur l'Italie l'avez-vous insérée ? envoyez-moi donc le no du 15 [7], — *ayez l'obligeance de remettre deux cents francs à Boucoiran pour quelques emplettes dont je le charge.*

Tachez de me tenir un millier de francs en réserve pour le 1er octobre. Je vous porterai la nouvelle Vénitienne [8] *qui fera un bon volume. Si vous voulez l'éditer avec* André *et en faire 2 V. inédits, remettant la réimpression de* Leoni *à une autre publication que votre volonté, Buloz, soit faite sur la terre comme aux cieux. Nous nous entendrons toujours bien pour l'argent, vous êtes le plus hon-*

1. Cf. lettres à Mme Levrault, Musset, *Correspondance*, éd. Librairie de France, 1928, nos 52, 54 et 55.

2. Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, Don Bourget-Pailleron, lettres de Musset à Buloz, fol. 3 (Désormais les références à ce fonds seront abrégées LOV. Musset-Buloz.)

3. Extrait publié par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire*, p. 433. (Passages indiqués ici en romains.)

4. Sand-Musset, *Correspondance*, éd. Évrard, p. 169-172.

5. LOV. Sand-Buloz, I, fol. 63. — Extrait publié par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire...*, p. 434-435.

6. Buloz était à l'Hôtel des haricots pour infraction au règlement de la Garde nationale.

7. 3e *Lettre d'un voyageur, RDM*, 15 septembre 1834.

8. Voir ci-dessus, note 3, p. 374.

nête de tous les coquins que je connaisse, et moi le moins fripon de vos gens de lettres. Songez à cette réimpression de tous mes livres. Je vais avoir besoin d'une certaine somme pour me remettre en route. Non pour l'Italie, mais je crois pour la Suède. Je vous recommanderai mon fils, je vous confierai mes papiers et Bonsoir Buloz. — Si je meurs en chemin vous me ferez dire des messes magnifiques avec la vente de mes mémoires. Messes en musique entendez-vous ? et ne lésinez pas sur les violons.

Adieu vieux Buloz. Restez *quoiqu'on die* fidèle au souvenir de votre ami

George

[Adresse :] Mr Buloz

[de la main de Boucoiran]

Dans cette lettre George vous dit de me donner de l'argent ; mais comme j'en ai à son service, il n'est pas besoin que vous m'en donniez. George sera ici le 5 octobre.

Musset à Buloz [1]

Baden, 22 septembre [1834.]

Mon cher Buloz

J'ai reçu le Saule *que vous m'avez envoyé* [2]. *Je ne sais pas si, de votre côté, vous avez reçu un mot de moi où je vous disais qu'au* 20 *de ce mois, je me trouverais sans argent ; à moins que vous ne puissiez m'en envoyer. Ma lettre est partie il y a plus de huit jours* [3] *; n'ayant pas de réponse de vous, et ne connaissant ici absolument personne à qui je puisse emprunter, j'ai écrit un mot à M^me^ Levrault* [4], *à Strasbourg, pour lui demander si elle n'avait rien reçu de vous qui me regardât : je ne me hasardais pas à la prier de rien m'avancer, mais d'après ce que je lui disais, il n'était pas difficile de voir que j'étais dans une position excessivement gênée. Elle m'a répondu un petit mot bien sec pour me dire qu'elle n'était prévenue de rien par vous à cet égard. Il est probable qu'elle a même douté de ma véracité là-dessus.*

Il m'est donc resté pour tout moyen de commencer par retrancher la moitié de mon dîner, et ensuite de le retrancher tout à fait. Je n'ai aucun reproche à vous faire ; les termes de notre traité ne vous obligeant à rien avant le 1^er^ octobre ; je n'en puis faire qu'à moi-même qui suis parti de Paris trop légèrement ; et sans rien calculer ; j'étais dans une situation d'esprit si insupportable que je n'ai réfléchi à rien ; tout cela aurait été sans inconvénient, si ma mère, ou même mon frère, eussent été à Paris ; ils m'auraient tiré aussitôt d'affaire ; mais l'une est en Normandie et l'autre à Nismes ou à Lyon. Je me trouve donc forcément dans la nécessité de manger du pain et de boire de l'eau, jusqu'à ce que vous veuillez bien vous occuper de moi. Ce sera une rude leçon que je me serai donnée à moi-même, mais ce sera la dernière. Aussitôt mes cinq cent [sic] *francs reçus, je vais revenir droit à Paris, et n'en bougerai jamais de ma vie sans avoir dans ma poche de quoi n'avoir besoin de personne.*

1. Cette lettre ne figure pas dans le dossier du don Pailleron, nous la publions d'après une copie de la collection Lovenjoul, F. 970, fol. 207-208.

2. Cet envoi du manuscrit du *Saule* est assez surprenant. Pourquoi Buloz risque-t-il de perdre un manuscrit en l'envoyant à l'étranger ? La suite de la lettre nous suggère l'hypothèse que le contrat de Musset avec Buloz — dont nous ignorons les termes — concernait une œuvre poétique. Buloz envoie-t-il le manuscrit, à correction, pour rentrer dans une avance ? Mais alors, pourquoi le *Saule* ne fut-il jamais publié en entier dans la *RDM* ? Dans une lettre que nous publions plus loin (p. 381), Musset écrit : « *Le Saule* faisait partie d'un volume que Canel devait publier et dont il a égaré le manus[cri]t ». De quand était ce contrat avec Canel, nous ne savons. Tout ceci, faute de documents, reste très obscur, mais semble peu conciliable avec les explications assez confuses données par Paul de Musset dans sa notice des *Œuvres posthumes* (cf. *Poésies*, éd. de la Pléiade, p. 605-606).

3. Musset exagère un peu, sa lettre précédente est datée du 15.

4. Lettre datée du 18 septembre 1834. *Correspondance, éd. cit.*, n° 52.

Vous concevez, du reste, que la position où je suis, et le régime qe je mène, ne sont pas très favorables à la poésie ; nous remettrons donc à un autre jour de parler du manuscrit que vous m'envoyez. Ce que vous me dites de mes deux volumes [1] *ne m'étonne nullement : nous nous arrangerons pour que vous n'y perdiez pas ; c'est là l'important. Quant à moi, plus je vais, moins je suis sensible à ce genre de choses ; d'ailleurs, je voudrais l'être en ce moment, que la série de déboires, d'ennuis et de dégoûts de toutes sortes dont je suis abreuvé depuis six mois sous tous les rapports, ne laissent guère de place à une si frivole contrariété ; soyez assuré que vous n'y perdrez pas ; moi, j'y perdrai toujours sans doute, c'est à dire que j'y laisserai l'espèce de réputation que cinq ou six feuilletons de bonne volonté m'ont fabriquée il y a deux ans* [2]*. Ce sera encore une assez petite perte ; il y en a de plus grandes dans cette vie ; il n'y a pas besoin d'être plus vieux que moi pour le savoir.*

Nous rirons quelque jour, mon ami, de la position où je me trouve ; j'en rirai avec vous, mais je n'en rirai jamais tout seul ; il faut être gai et sans souci pour se moquer d'une situation pareille ; malheureusement je ne suis ni l'un ni l'autre, et j'avoue que je me passerais bien d'une si mortifiante et si ignoble épreuve. En vérité, j'ai besoin de toute autre chose que de la misère et de l'inquiétude pour pouvoir être un peu tranquille et travailler.

Adieu. Quant [sic] *vous voudrez, envoyez-moi de quoi manger. Mais envoyez-moi les cinq cents francs tout ensemble, car il faut que je revienne, et si vous mettiez quelque intervalle dans cet envoi je ne le pourrais plus et, pour le coup, quelque chose de plus sérieux arriverait*

Tout à v
Alfd de Mt

A Bade, Musset ne reçoit toujours pas d'argent de Buloz, mais une lettre où Buloz lui demande s'il travaille, le 1er octobre, il se fâche :

Musset à Buloz [3]

Baden 1er oct. [*1834.*]

Mon cher Buloz, nous voilà au 1er octobre et je n'ai reçu aucune nouvelle de Mme Levrault. Je ne sais pas jusqu'à quelle époque je suis condamné à rester ici, mais voilà dix jours que je vis dans la plus insupportable position. Si Mme Levrault ne veut pas payer ces 500 fr:, mettez-les moi chez un banquier à Paris et envoyez-moi un mandat. Je finirai par avoir cet argent si tard qu'il ne me servira à rien, qu'à payer des dettes, et que je ne pourrai plus revenir.

Vous me dites que je ne travaille pas ; je voudrais bien savoir ce que vous en savez. [*Si*] *vous commencez au mois d'octobre à vous plaindre pour un travail qui ne doit finir qu'au 1er janvier, c'est vous y prendre trop tôt. Attendez surtout, pour déclarer* que je ne travaille pas, *qu'il vous soit possible d'en savoir quelque chose. Et souvenez-vous qu'il est beaucoup plus pressant de tirer de l'eau un écolier qui se noie, que de lui faire tous les sermons de la terre. Je vous en prie, occupez-vous de suite de cet argent ; tachez de me faire attendre ainsi le moins longtemps possible*

T. à v.
Alfd de Mt

1. Il s'agit du *Spectacle dans un fauteuil (prose)* deux vol. publiés par la Librairie de la *Revue des Deux Mondes*, au début d'août 1834. Buloz, dans sa lettre, indiquait sans doute que les volumes se vendaient mal.

2. Si nous comprenons bien, il s'agit des critiques concernant *Un Spectacle dans un fauteuil (poésie)*, publié en décembre 1832.

3. Cette lettre comme la précédente, n'est pas publiée d'après l'autographe, mais d'après deux copies Lov. E 891, fol. 90 et 91.

[*Adresse*] : *Monsieur*
M^r Buloz
n° 6 rue des Beaux arts
Paris

[*Cachets postaux* :] *Baden* $\frac{1}{10}$
5 oct. 1834

Musset à Buloz [1]

[*Cachet postal : Strasbourg 3 octobre 1834.*]

Mon cher Buloz, la raison pour laquelle M^e Levrault ne m'a pas donné d'argent, est assez simple. C'est parce que son gendre qui lui écrit tous les jours, ne l'a pas prévenue qu'il eut reçu de vous les 500 fr. Fatigué d'attendre je suis venu à Strasbourg. Madame Levrault m'a prêté 150 fr. Je retourne aujourd'hui à Baden ; j'y ai laissé des dettes, et mon voyage les augmente sans fruit. Dieu soit loué, envoyez maintenant l'argent quand il vous plaira. J'ai écrit à ma mère ; les 500 fr. ne me suffiraient plus pour revenir mais je vous en prie, ne me faites pas de morale. Tout cela est moins plaisant qu'on ne pourrait le croire. *Adieu.*

T. à V.
Alf^d de M^t

[*Adresse :*] *Monsieur Buloz*
N° 6
rue des Beaux arts
Paris

Musset rentra à Paris le 13 octobre, ses difficultés financières n'étant pas encore résolues. Nous datons la lettre suivante du 20 octobre, une semaine après son retour.

Musset à Buloz [2]

[*Paris, lundi 20 (?) octobre 1834.*]

Ayez la bonté de me dire, mon cher Buloz, si c'est sérieusement ou non que vous voulez prendre la peine d'écrire un mot à M^r Pitois [3]. *Si vous ne le voulez pas faites moi savoir son adresse. Il est revenu 2 fois chez moi depuis que je vous ai vu, et ne m'ayant pas trouvé, il a dit qu'il était fort étonné de n'avoir point de réponse de moi. M^me Levrault qui m'a rendu service et à qui il est arrivé souvent, m'a-t-elle dit, d'en rendre de pareils à des gens qui l'avaient mal payée, va croire que je suis une espèce de voleur, ou du moins certainement un homme sans parole. Je vous aurai cette obligation, et bien que cela vous paraisse assurément fort amusant, puisque vous en riez, je trouve que vous auriez mieux fait en me disant franchement si vous vouliez ou non, je ne dis pas payer, mais prendre la peine d'écrire une ligne, pour m'éviter tous ces désagrémens. Répondez-moi, je vous prie, de suite, si ce n'est vous demandez trop ; il faut que je sache à quoi m'en tenir.*

Lundi *Alf^d de Musset*

[*Adresse :*] *Monsieur Buloz*
A la Revue des 2 mondes
N° 6
rue des Beaux arts.

1. LOV. Musset-Buloz, fol. 4. Court extrait publié par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire...*, p. 434 (passage indiqué ici en romains).
2. LOV. Musset-Buloz, fol. 5 et 6 v°. — Cette lettre nous paraît inédite.
3. Pitois-Levrault, gérant de la librairie F.-G. Levrault, 81, rue de la Harpe.

Sur l'autographe de la lettre précédente (fol. 6ro), Buloz a noté les réflexions suivantes :

21 octobre 1834

On ne peut être grand écrivain, à ce qu'il parait, qu'en renonçant à toutes les qualités de l'homme simple et bon, qu'en renonçant au cœur, à la vertu.

Conversation de 2 à 3 heures avec Boucoiran sur le pont des Arts.

G. Sand-Catherine II, mais faible tremblant devant A. de M. qui la menace de la dévoiler.

Aurélien de Sèze

Lacune

Ajasson de Gransagne

id.

Jules Sandeau

id.

Mérimée

Planche

A. de Musset } *abandon*

Pagello } *et reprise*

A. de M. [1]

En novembre 1834, la liaison reprend avèc orages et désespoirs, c'est l'époque du *Journal intime* [2] et des séances de pose chez Delacroix. La romancière cherche des dérivatifs à son chagrin en allant au théâtre, le *Journal intime* nous avait appris qu'elle avait assisté à la première de l'*Ernani* de Gabussi aux Italiens, la lettre suivante est une demande de place pour les *Variétés*.

Sand à Buloz [3]

[*Samedi 29 novembre ou 6 décembre 1834.*] [4]

Ne m'aviez-vous pas promis une loge aux Variétés ? Si je ne l'ai pas rêvé, envoyez la moi aujourd'hui. J'ai l'idée fixe d'aller voir Malbrough. J'ai loué une loge à condition que vous ne m'en donneriez pas une, et je dois rendre réponse à 3 h. Fouillez dans vos poches et voyez si vous n'avez pas quelque coupon.

J'attends votre réponse jusqu'à 3 h. chez de Lacroix [5]*. Je ne sais pas si c'est vous ou M. Brindeau* [6] *qui m'a promis cela.*

[*Non signé.*]

Samedi

[*Adresse :*] *Mr Buloz.*

1. Cet essai d'inventaire des amants de George Sand pourrait être longuement commenté, il témoigne de l'indiscrétion de Boucoiran et n'est pas d'une parfaite exactitude, Aurélien de Sèze et Planche restent problématiques. On notera les lignes sur Sand « tremblant devant Musset ».

2. Sand-Musset, *Correspondance*, éd. Évrard, p. 187 et suiv. et l'appendice, p. 261-269.

3. LOV. Sand-Buloz, I, fol. 73. — Cette lettre nous semble inédite.

4. La date du 29 novembre nous paraît la plus probable. En effet, *Monsieur de Malbrough*, drame fantastique en 3 actes, par Dumersan, n'a été joué que du 25 novembre au 12 décembre 1834. Entre ces deux dates se placent seulement deux samedis, le 29 novembre et le 6 décembre. Mais le *Journal intime* de George Sand, permet de penser qu'elle passa aux *Italiens* la soirée du 6 décembre. Cf. Thérèse Marix-Spire, *Les Romantiques et la musique. Le cas George Sand*, p. 396, note 25.

5. Sand orthographie ainsi le nom du peintre Delacroix, chez qui elle posait à cette époque, pour le tableau commandé par Buloz (cf. *Journal intime*, éd. Évrard, p. 187-207).

6. Achille Brindeau, directeur de la *Revue de Paris* pour le compte de Buloz.

Au début de décembre, Sand essaie d'en finir et décide de fuir à Nohant, mais pour cela, il lui faut de l'argent, et elle lance un appel à Buloz :

Sand à Buloz [1]

[*13 (?) décembre 1834*]. [2]

Mon cher Buloz envoyez moi ces 500 f. aujourd'hui si vous pouvez. Sinon mon départ fixé à ce soir sera encore manqué. Je compte sur vous, je n'ai pas un sou. Envoyez moi toujours 200 fr. je vous laisserai mes petites dettes à payer. Si vous êtes en avance avec moi, ne soyez pas inquiet je vais à Nohant et j'aurai bientôt réussi à m'acquitter. Gardez moi le secret sur cette nouvelle tentative de séparation et aidez moi à réussir cette fois. Si je n'avais pas d'argent il n'y aurait pas moyen. Envoyez chez moi avant midi je vous en supplie. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret d'ici à demain.

George

[*Adresse* :] *Monsieur Buloz*

Quelques mois passent, les amants après une dernière reprise rompent définitivement.

L'année 1835 est une des plus fécondes de la vie de Musset et il collabore activement à la *Revue des Deux Mondes*. Le 1er juin, *Lucie* [3], élégie y paraît ; la lettre suivante, non datée concerne peut être cette publication :

Musset à Buloz[4]

[*fin mai 1835 (?)*.]

Mon cher ami, je pense à une chose. C'est que, comme vous savez, le Saule *faisait partie d'un volume que Canel devait publier et dont il a égaré un manus*t. *Il se pourrait qu'en voyant demain notre morceau, il le trouvât mauvais, bien qu'il ait tort. Cela n'en serait pas moins désagréable, et je haïrais comme peste toute contestation de cette sorte. Vous connaissez Canel ; évitez-moi cela. Il y a une chose toute simple à lui dire, c'est que lorsqu'il s'agira de réunir ce que j'ai fait, en œuvres complètes, comme nous en avons parlé, il sera dédommagé pour le* Saule. *(N'importe quand ce sera) mais pensez y, vous me rendrez service. Il ne faudrait qu'un méchant journal à 4 sous pour tomber la-dessus.*

A Vous.

Alfd Mt.

[*Adresse* :] *Mr. Buloz.*

Pendant l'automne, la grande affaire de Musset est la composition de la *Confession d'un enfant du siècle*, un fragment (ch. II de la 1re partie) paraît dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1835, mais la suite se fait attendre et Buloz s'impatiente des retards de son auteur :

1. LOV. Sand-Buloz, I, fol. 78. — Extrait publié par M.-L. Pailleron, *La Vie littéraire...*, p. 437 (Passage indiqué en romains).

2. George Sand quitta Paris le 13 décembre et resta à Nohant jusqu'au 2 janvier 1835.

3. On sait que dans cette élégie étaient repris des vers du *Saule*. Cf. Musset, *Poésies*, éd. de la Pléiade par M. Allem, notes p. 605-606 et 628. — Dans une copie de la Bibliothèque Lovenjoul (F. 980, fol. 59), M. Clouard datait notre lettre de janvier 1838, pensant qu'il s'agissait de l'invocation extraite du *Saule* : « *Pâle étoile du soir* » publiée dans la nouvelle *Frédéric et Bernerette* (*RDM*, 15 janvier 1838). On peut hésiter entre les deux dates. Voir ci-dessus les notes de la lettre du 22 septembre 1834.

4. LOV. Musset-Buloz, fol. 7. — Cette lettre nous semble inédite.

Musset à Buloz [1]

[*octobre 1835.*]

Mon cher Buloz,

Si vous ne m'aviez pas dit à l'Opéra, vendredi, de venir aujourd'hui Lundi à la Revue, je n'y serais pas venu. Vous me dites que vous n'avez pas d'argent à me donner et vous avez raison ; notre traité est expiré du 2 avril 1835. Je suis pleinement dans mon tort, et je n'avais compté que sur ce que vous m'aviez dit, probablement par obligeance.

Votre réponse me fait sentir qu'il faut mettre un terme définitif à des conventions à l'amiable qui ont un grand inconvénient pour vous, et qui en ont aussi pour moi. Pour ce qui regarde le roman que vous éditez, il est juste que je porte la peine du retard [2]*. Cependant je ne crois pas qu'il y ait, comme vous le dites, huit mois que je vous fais attendre ; je n'en trouve que quatre, en ne comptant pas le délai que vous m'aviez accordé verbalement. Pour la comédie* [3] *que je vous ai envoyée, aucun traité ne vous oblige à l'envoyer à l'imprimerie. Si vous voulez prendre la peine de passer chez moi, quand vous en aurez le tems, tout cela, aussi bien que notre ancien traité, pourra être l'objet d'arrangemens positifs entre nous. Je crois que cela doit vous convenir autant qu'à moi. Vous me trouverez prêt, non seulement à reconnaître et à régler mes torts, mais à en finir tout-à-fait. Croyez du reste que ce sera toujours sans préjudice des obligations que je vous ai pour les services que vous m'avez rendus.*

Tout à vous.

Alfd de Mt.

[*Adresse :*] *Monsieur Buloz*
à la Revue des deux mondes
N° 10 rue des Beaux arts.

Sand savait que Musset préparait un roman inspiré par leur aventure [4], des potins parisiens qui lui parvenaient à Nohant l'inquiétèrent mais l'on connaît déjà ses lettres à Buloz à ce sujet [5].

III. — La *Nuit d'août* fut-elle une *Nuit de juillet* ?

Lisons tout d'abord cette lettre :

Musset à Buloz [6]

Mon chez Buloz,

Il est cinq heures du matin j'ai travaillé cette nuit à une Nuit de juillet, *commencée pour vous, qu'il m'est absolument impossible d'avoir fini demain matin. Si j'avais un jour de plus devant moi, je vous le donnerais, mais ce n'est qu'aujourd'hui par la visite de Mr Bonnaire que j'ai su positivement que vous étiez embarrassé pr votre no. Je suis faché de ne pouvoir prendre*

1. LOV. Musset-Buloz, fol. 10-11. Cette lettre nous semble inédite.

2. Le fragment de la *Confession d'un enfant du siècle* paru dans la *RDM* du 15 septembre 1835, était suivi d'une note annonçant la publication du roman pour les premiers jours d'octobre. En fait, comme cette lettre le montre, Musset fut inexact à remettre son manuscrit. La *Confession* est enregistrée à la *Bibliographie de la Frande* du 13 février 1836, mais elle a été mise en vente le 1er février 1836, d'après un entrefilet de la *RDM* du 1er février (p. 384).

3. Probablement le *Chandelier*, publié par la *RDM*, le 1er novembre 1835.

4. Lettre de Musset à Sand du 10 juillet 1834, *Correspondance*, éd. Évrard, p. 148.

5. 3 janvier 1836 (LOV. Sand-Buloz, I, fol. 139 publié par M.-L. Paillcron, *La Revue des Deux Mondes*, p. 79), janvier 1836 (LOV. Sand-Buloz, I, fol. 141-142, publié *ibid.*, p. 80-81, 23 février 1836 (LOV. Sand-Buloz, I, fol. 153, publié *ibid.*, p. 83-84).

6. LOV. Musset-Buloz, fol. 88-89, fac-similé de l'autographe.

cette occasion de vous prouver que je suis reconnaissant de votre manière d'agir avec moi dans ces dernières circonstances. Ne m'en veuillez pas, je vous en prie, ce sera p^r^ le prochain n^o^, si vous voulez.

à vous
*Alf^d^ M^t^*

Tachez donc de retrouver quelque part, quand vous pourrez, le manus^t^ de M^me^ Koechlin qui m'écrit encore aujourd'hui pour le savoir.

Je ne vous ai pas encore envoyé la nouvelle à cause des changements dont je vous ai parlé et qui sont nécessaires [1]. *Si vous en voulez pour le prochain n^o^, dites le moi de suite. En tous cas, vous l'aurez comme nous en sommes convenu.*

La lettre inédite ci-dessus, n'est pas datée, mais elle nous paraît difficile à situer à une autre époque que le mois de juillet 1836. Qu'est devenue cette *Nuit de juillet* presque achevée ? Ce n'est sans doute pas la *Nuit de juin* dont une épave de quatre vers a été recueillie par Paul de Musset qui aurait pu se tromper d'un mois ? Quatre vers c'est peu pour un ouvrage presque achevé. Cette hypothèse n'est pas à écarter absolument, ce ne serait pas la seule fois que l'auteur aurait bercé l'éditeur de promesses fallacieuses. Mais une autre solution nous paraît beaucoup plus vraisemblable, Musset ne fut pas prêt pour la livraison du 15 juillet... la *Nuit* fut publiée le 15 août. Rien dans son texte n'indiquant une référence précise à un mois donné, le sens de l'actualité a pu guider l'auteur — ou l'éditeur — à intituler *Nuit d'août* une vision de juillet...

Marie Cordroc'h et Roger Pierrot.

1. Peut-être *Emmeline,* nouvelle toute imprégnée d'éléments autobiographiques publiée seulement en août 1837.

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE LA CORRESPONDANCE SAND-PAGELLO

La publication de la Correspondance Sand-Musset par les soins de M. Louis Evrard [1] ramène l'attention sur le roman d'amour des Amants de Venise, mais elle ne résoud pas tous les problèmes. L'Auteur de cette précieuse édition critique a raison de dire qu'un tel travail est une œuvre toujours incomplète, car de nombreux documents ont disparu ou ne sont pas encore sortis des archives privées.

Il nous paraît nécessaire à présent de retracer, pièces en main, la véritable histoire de la Correspondance Sand-Pagello dont il ne reste malheureusement que quelques vestiges. Que sont devenues les lettres de George Sand, ces lettres enflammées, encore palpitantes de la passion de ses trente ans ? Interrogé par le publiciste italien Raffaello Barbiera, Pagello déclare le 12 avril 1881 : « Si je possédais par hasard quelques lettres de George Sand je n'aurais jamais la ridicule vanité de les publier, d'autant plus qu'elles pourraient apporter des témoignages favorables pour moi et défavorables pour un illustre défunt dont je me suis proposé de respecter la mémoire. Si d'âpres disputes et des scandales bruyants ont éclaté entre eux, je ne me sens pas à même de les juger et de me mêler aux bruits du monde. Quelle opinion auriez-vous de moi si je me conduisais autrement ? Je crois de mon devoir de vous assurer que la Correspondance de George Sand, très fournie, unie à la mienne, aurait formé un gros volume que depuis longtemps j'ai décidé de condamner tout ou presque tout au feu ». M. Evrard attribue par inadvertance à Pagello, dans cette même lettre, l'affirmation d'après laquelle il aurait brûlé toutes les lettres de George Sand « sauf trois » [2]. Ce ne sera que plus tard, en 1896, que le Dr Cabanès citera dans la *Revue Hebdomadaire* les déclarations plus ou moins exactes du fils du docteur Pagello : « ... mon père m'a toujours assuré qu'il les avait brûlées, sauf trois, les plus intéressantes, du reste » [3].

Que reste-t-il en réalité de la Correspondance Sand-Pagello ? Très

1. Éditions du Rocher, 1956.
2. Évrard, op. cit., p. 283.
3. *Revue hebdomadaire*, 24 octobre 1896 : Dr A. Cabanès, « Une visite au dr Pagello : la déclaration d'amour de George Sand », p. 620.

peu de choses. Cependant Faguet croyait savoir, en 1907, qu'il existait encore une cinquantaine de lettres de Sand [1]. Où seraient-elles ? Elles restent bien cachées. Jusqu'ici il n'en est venu au jour que six (ou sept si l'on prend pour une lettre les lignes écrites sur la *Canzonetta nuova* par George Sand) [2].

Quant aux lettres de Pagello à G. Sand, elles auraient été irrémédiablement détruites par G Sand elle-même [3].

Essayons de faire le point et d'éclairer la publication des maigres vestiges des lettres de Sand à Pagello qui sont dans l'ordre :

1) La première lettre de G. Sand en italien pour appeler le Docteur.
2) La déclaration « En Morée ».
3) La lettre de Sand à Pagello publiée par Paul Mariéton [4].
4) Le billet au verso de la Canzonetta nuova.
5, 6, 7) Les trois lettres publiées par R. Barbiera [5].

A la fin de mars 1881, Lina Sand, toujours soucieuse de défendre la mémoire de sa belle-mère, avait adressé à Raffaello Barbiera, par l'intermédiaire de la comtesse Clara Maffei, une lettre très aimable pour obtenir des nouvelles des lettres de Sand à Pagello. Barbiera lui répondit de Milan le 1er avril qu'il aurait été très heureux de lui rendre service, mais qu'il ne promettait pas de réussir auprès de Pagello [6]. « Madame, — lui écrivait-il le 17, — Monsieur le docteur Pietro Pagello me prie de vous écrire. Il n'est pas disposé à publier les lettres qu'il pourrait posséder de George Sand... Il me promet pourtant une lettre [7] de George Sand en italien. Quand je pourrai l'avoir je m'empresserai, Mme, de vous l'envoyer [8] ».

Lina Sand riposta alors : « Je regrette beaucoup que la correspondance de M. Pagello avec ma belle-mère ait été condamnée au feu. Je ne crois pas que ce soit un bien ni pour l'un ni pour l'autre ; peut-être à présent la publication de ces lettres serait-elle difficile, mais

1. Évrard, *op. cit.*, p. 283. Note 1.
2. *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset* par Félix Decori, Deman, 1904, p. 53.
3. Voici ce que Lovenjoul écrit à Lina Sand le 10 août 1896 : « Rappelez-vous le récit fait devant vous et moi cette année de la destruction des lettres de Pagello par ordre de votre belle-mère !... Etre généreuse à ce point... c'est insensé. » *Bibliothèque Historique de la Ville de Paris*. N. 271. Inédite. L. Évrard en a publié quelques extraits à la p. 283.
4. *Une histoire d'amour*, Havard, 1897, p. 108-112.
5. *Nella citta dell'amore*, Milano, Treves, 1926.
6. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. N. 92. Inédite.
7. Il s'agit de la lettre publiée par R. Barbiera dans l'*Illustrazione Italiana*, Maggio 1881, p. 278. « Mio caro signor Paiello, io prego vossignoria di venir a vederci il più tosto che potrà... » *Gazette anecdotique*, 30 juin 1886 (quelques extraits). Traduite et publiée par Lovenjoul dans *Cosmopolis*, mai-juin 1896. Reprise par Cabanès, *Revue hebdomadaire*, 1er août 1896 ; par Mariéton, pp. 84-86 ; par Évrard, p. 45.
8. « Pregiatissima Signora il dottor Pietro Pagello prega me di scrivere a lei. Egli non é disposto a pubblicare le lettere ch'egli avesse di Giorgio Sand... Egli mi promette però una lettera italiana di Giorgio Sand. Quando potrò averla mi farò premura, o egregia Signora, di trasmettergliela... ». Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. N. 93. Inédite.

plus tard, dans cinquante ans, elles prouveraient de quels malentendus et de combien de calomnies on a entouré Pagello ; moi, je ne voulais pas seulement réhabiliter ma chère belle-mère adorée, mais aussi Pagello et, je le répète, je regrette beaucoup de ne pouvoir le faire. En tout cas je vous remercie, Monsieur, pour m'avoir aidé en cette délicate circonstance : mon mari lui aussi, qui a gardé un très bon souvenir du docteur Pagello, espérait mettre fin à certains bruits désagréables accrédités dans le public » [1].

Barbiera paraît d'ailleurs avoir travaillé pour lui-même sur les pistes qui lui étaient fournies par d'autres, car il publie dans l'*Illustrazione italiana* du 1er mai 1881, la lettre que Pagello lui avait confiée sous le titre de « Una lettera inedita di Giorgio Sand ».

Au mois d'août 1891, il est encore question de Pagello dans la correspondance de Lina avec Spoelberch de Lovenjoul. Lina avait prié son ami de se renseigner sur un ouvrage qui aurait paru en Italie. Le 29 octobre, Spoelberch lui écrit : « J'ai reçu une réponse de Venise. Mon consul dit n'avoir rien pu trouver ni apprendre sur le livre dont vous m'avez parlé. Je n'y renonce pas, mais cherchez aussi, de votre côté, s'il est possible, je vous prie » [2]. Et encore le 11 mars 1892 : « Chère Madame, pas plus que vous, je n'ai rien pu apprendre au sujet de cette prétendue publication faite à Venise. Je commence à la croire imaginaire » [3]. Au moment où Lovenjoul travaillait à sa *Véritable histoire d'Elle et Lui*, Lina lui proposait d'introduire quelques lignes pour laver sa belle-mère de la « sale accusation d'avoir trahi Musset sous les yeux d'un mourant ».

« Je verrai, — lui répondait le Vicomte le 8 novembre 1895, — si je puis ajouter sur Pagello ce dont vous me parlez. Mais, croyez-moi, laissez mon texte sans m'y conseiller ni modifications ni changements. Il faut que je puisse affirmer tout ce qui est... »

Et à propos du médecin vénitien : « Je viens d'apprendre [4] que Pagello... vit toujours à Belluno, sourd et très muet sur le passé. Ne pourriez-vous, d'Italie, lui dépêcher quelqu'un qui essaie de tirer de lui la vérité *sur le point délicat* ? C'est un homme qui s'est montré très délicat, même depuis ces temps lointains, car il n'a jamais rien publié de fâcheux sur tout cela » [5]. De son côté, le docteur Cabanès

1. *L'Illustrazione Italiana*, 29 novembre 1896. R. Barbiera : « Il romanzo Sand-Musset-Pagello », p. 363.

2. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. N. 197. Inédite.

3. *Id.* N. 199. Inédite. C'était sans doute la publication de *En Morée* dans la *Gioventù Italiana*.

4. « Un egregio gentiluomo belga, il visconte Carlo de Spoelberch de Lovenjoul di Bruxelles... mi chiese mesi or sono a proposito di Giorgio Sand se il dottor Pagello vivesse ancora. Gli risposi che il mio amico Pagello, nonagenario, viveva ancora ; ma che non desiderava di parlare della nota sua avventura ». *L'Illustrazione Italiana*, 15 novembre 1896, « Il romanzo Sand-Musset-Pagello », p. 327.

5. Bibliothèque historique de la Ville de Paris. N. 227. Inédite.
La discrétion de Pagello a toujours été remarquable. C'est sans faire aucune allusion à son roman de jeunesse qu'il avait parlé pour la première fois en 1881 de

écrivait à Belluno pour obtenir d'autres détails sur « le point délicat ». Plus heureux que Spoelberch de Lovenjoul il reçut une réponse très aimable du professeur Fontana qui, s'étant rendu personnellement chez Pagello, en avait obtenu quelques indiscrétions : « ... Une nuit, George Sand, après avoir écrit trois pages d'une prose poétique très inspirée (M. Pagello les conserve et elles sont *inédites* [1]), prit une enveloppe sans adresse, y mit la poétique déclaration et remit la lettre au docteur Pagello » [2]. Sur les instances pressantes du docteur Cabanès, le docteur Giusto, fils de Pietro Pagello, « était parvenu non sans efforts, à vaincre les résistances de son père » [3] et il lui envoyait les pages célèbres d'*En Morée* [4].

Il déclarait que l'original du morceau était à Belluno « dans l'Album d'une tante » (Antonietta Segato) [5] à laquelle Pagello l'aurait confié « il y a un demi-siècle » avec l'interdiction absolue de le laisser copier et encore moins publier [6]. Cette Antonietta Segato, cousine de Pagello, était devenue la femme d'un de ses meilleurs amis. Après la mort de sa première femme, en 1846, il avait trouvé un accueil amical à Vedana, chez les amis Segato et il leur avait dédié une pièce de vers (encore inédite), débordante de reconnaissance et d'affection. Il se peut qu'un ami de cette famille, ait obtenu d'Antonietta la permission de prendre copie du morceau inédit [7] et qu'il l'ait publié ensuite dans l'hebdomadaire de la jeunesse intellectuelle de Venise, *La Gioventù italiana* [8]. La belle page parut en 1881, précédée de ce commentaire en italien : « Aujourd'hui que de savants gens de lettres ont réveillé plus que jamais l'intérêt sur les écrits de George Sand concernant ses amours, nous croyons faire une chose agréable à tout le monde en publiant

ses rapports avec George Sand dans une lettre au *Corriere della sera* du 29-30 janvier 1881. Voir *Figaro* du 14 mars 1881.

1. Il s'agit du célèbre texte *En Morée* que je viens de découvrir dans un journal littéraire de Venise, *La Gioventù Italiana* du 8 mai 1881. Le brûlant morceau avait donc paru à l'insu de Pagello et de sa famille.

2. *Revue hebdomadaire*, 1er août 1896, A. Cabanès, « Un roman vécu à trois personnages : Alfred de Musset, George Sand et le docteur Pagello », p. 145.

3. A. Cabanès, *Le cabinet secret de l'Histoire*, A. Charles, 1897, IIe série, p. 294.

4. Elles paraissent pour la première fois dans la *Revue hebdomadaire*, 24 octobre 1896, « Une visite au dr Pagello : La déclaration d'amour de George Sand », p. 609-624.

5. « Pietro Pagello ad Antonietta Segato dona questo manoscritto di George Sand, Venezia, 10 luglio 1834 », A. Cabanès, *Revue hebdomadaire*, 24 octobre 1896. Voir aussi l'article de G. Secrétant, *Fanfulla della Domenica*, 8 novembre 1896, reproduit par Lumbroso : *Les Amants de Venise*, Roma, Forzani, 1906.

6. *Id.*

7. Albert Lumbroso déclare à ce propos : « On m'écrit de Belluno le 8 mars 1902 : Pietro Pagello concesse al dottor Cabanès di copiare l'En Morée che Giusto Pagello credeva inedita ; il dottor Pagello junior seppe di poi che essa fu pubblicata, tradotta in italiano qualche anno addietro, in un giornale letterario di Venezia da persona che l'aveva copiata dall'Album della signora Segato... » *Les Amants de Venise*, Rome, 1902, Nuptiis Parant-Peyre, in-folio hors commerce, p. 53, note 2.

8. *La Gioventu Italiana* ne vécut qu'une année, mais le périodique, dirigé par Attilio Sarfatti, un homme de lettres très distingué, comptait parmi ses collaborateurs de jeunes écrivains déjà renommés tels Gino Praga, Carlo Buzzatti, Dino Mantovani, Giacinto Gallina, etc.

une superbe page inédite de l'illustre femme, page dont nous sommes redevables à l'amabilité d'un de nos amis ». On est porté à croire que Pagello, alors très âgé, ne fut pas informé de cette publication. Il ne faut pas oublier pourtant qu'à ce moment Pagello avait prêté, sous toute réserve, le manuscrit de son Journal (et la page d'*En Morée* y était soigneusement copiée) à Luisa Codemo, pour une mise au point d'un article qu'elle lui avait dédié dans la *Gazzetta di Treviso* en 1881. Codemo respecta son intention et publia quelques extraits du Journal [1] se bornant à faire allusion à la brûlante déclaration d'amour qu'elle supposait être une page de roman. Cela n'empêche qu'elle ait pu garder une copie du morceau célèbre. Au bruit des premières déclarations du professeur Fontana, Lina Sand s'alarma et confia sa peine à Spoelberch de Lovenjoul : « Voilà où aura abouti le travail de réhabilitation de notre pauvre mère, — lui écrit-elle — à ce que ce vieillard, le seul survivant, vienne dire : oui, pendant qu'il agonisait, elle m'a écrit trois pages de déclaration et il se refuse à les donner, qui sait ! Ce sont peut-être trois pages de roman comme elle en a tant écrites, de ces pages brûlantes qu'il n'a d'abord pas osé prendre pour lui le jeune médecin et que maintenant devant sa femme et ses enfants il jette comme excuse. Il y a tant de petites et de grosses lâchetés dans ce monde... » [2]. Son correspondant s'efforce de la réconforter le 10 août 1896 : « Mais je ne vois pas du tout comme vous l'histoire de cette déclaration à Pagello, et je n'en redoute pas du tout la publication. Remarquez bien que le seul point discuté et odieux, s'il était prouvé, serait : / le spectacle d'un nouvel amour sous les yeux d'un mourant /, le spectacle matériel s'entend ». Et le fidèle paladin de George Sand continue : « Soyez sûre que George Sand, si loyale, si droite, si sincère toujours, même et souvent à son détriment, n'aurait jamais écrit dans sa lettre à Sainte-Beuve, ce que je citais plus haut [3], si cela eût été contraire à la vérité. Donc, pour ma part, je ne redoute rien des révélations avec documents à l'appui, de personne... ». Et plus haut : « Remarquez bien, en outre, qu'il est question seulement dans le récit de la Revue hebdomadaire, d'une nuit pendant laquelle ces pages auraient été écrites et remises, mais nullement de la date ni du moment précis où elles auraient été données » [4].

Mais Lina avait pressenti le danger. Lovenjoul lui écrivait, en effet, le 14 septembre 1896 : « Entre nous deux... Enfin le Dr Cabanès revient de Belluno. Il a vu Pagello et rapporte, dit-il, une lettre merveilleuse et une tasse à thé, souvenir de Venise en 1834. Je n'en sais pas plus... » [5].

1. Luigia Codemo, *Racconti, Scene, Bozzetti, Produzioni Drammatiche*, parte I, Treviso, Zoppelli, 1882.
2. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. N. 272. S. d. Inédite.
3. C'est-à-dire l'allusion « au spectacle d'un nouvel amour sous les yeux d'un mourant ».
4. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. N. 271. Inédite.
5. *Id.* N. 276. Inédite.

Quelques doutes sur le caractère inédit de la « lettre merveilleuse » sont soulevés par Barbiera qui l'avait annoncé dans l'*Illustrazione italiana* de 1896 : « Cette page intitulée *En Morée* qui fut publiée il y a quinze ans dans un journal littéraire de jeunes gens à Venise, et qu'on réédite à Paris comme inédit... » Peut-être Barbiera en savait-il long sur « l'ami » de *La Gioventù italiana* et s'amusait-il dans la coulisse.

Cabanès répliqua : « M. Barbiera prétend... que le morceau que nous avons fait connaître le premier en France, avait paru, traduit en italien [1], dans un journal destiné à des jeunes gens (!) qui se publiait à Venise. Mais il n'a pu en préciser ni le titre ni la date. Bizarre, bizarre » [2].

Mariéton écrit à ce sujet en 1903 [3] : « Nous apprenions encore récemment que cette déclaration avait été publiée dans un journal littéraire de Venise, bien avant sa révélation au grand public en 1896, dans une revue hebdomadaire » et il cite en note le recueil de documents : « Les Amants de Venise » de Albert Lumbroso [4]. L'auteur d'*Une Histoire d'amour* donne, en 1897, le texte de le belle lettre de G. Sand à Pagello, qui débute par la phrase lyrique : « Aurons-nous assez de prudence et assez de bonheur, toi et moi pour lui cacher encore notre secret pendant un mois ? » [5].

Ce fut pendant un séjour à Mogliano Veneto que Mariéton obtint de la fille de Pagello, M^me^ Antonini [6], le texte de cette lettre et toujours à l'insu de son père, encore vivant, mais très vieux. N'oublions pas les déclarations que le fils de Pagello fait la même année au D^r^ Cabanès : « ... C'est un publiciste italien, M. Antonio Caccianiga, qui est chargé de cette publication posthume, car mon père exige qu'elles ne soient pas publiées de son vivant » [7].

Et c'est en 1898, le 13 mars, que Lovenjoul annonce à Lina Sand : « Voilà Pagello mort. La chose a passé relativement inaperçue. Pourvu qu'il ne sorte plus rien d'Italie maintenant... » [8].

Quelques années passent sans aucune « bombe » explosive. En 1904, on publie dans l'édition Decori de la Correspondance Sand-Musset, les neuf petites lignes de G. Sand écrites au crayon en italien au verso de la « Canzonetta nuova ».

Ce billet, destiné à Pagello, n'a pas été reçu par lui et il a fait l'objet

1. Ce qui ne répond pas à la vérité. *En Morée* parut dans son texte original, il n'y a qu'une variante : au lieu de « Serai-je ta compagne ou ton esclave ? » on lit : « Serais-je ta compagne ou ton esclave ».
2. Cabanès, *Le Cabinet Secret de l'Histoire*, II^e^ série, Paris, 1897, p. 326.
3. *Une histoire d'amour*. Édition définitive, p. 308.
4. *Op. cit.*, p. 53.
5. *Une histoire d'amour*, p. 108-112.
6. *Id.*, p. 81.
7. A. Cabanès, *Une visite au D^r^ Pagello, op. cit.*, p. 620.
8. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, N. 314. Inédite.

de la fameuse dispute entre Sand et Musset. G. Sand l'a gardé, puis l'a remis plus tard à Musset [1].

Le 10 août 1905, A. Lumbroso raccroche le grelot et annonce dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* que, quant à la Correspondance Sand-Pagello, « Tout n'est pas publié ». Le docteur Cabanès, affriandé, écrit alors le 15 septembre à Caccianiga en lui faisant quelques ouvertures pour réserver à la *Chronique médicale* les autographes qu'il possédait :

Monsieur, — lui écrit-il, — dans une note publiée récemment (août 1905) dans une revue française, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, le baron Albert Lumbroso annonçait qu'il allait mettre au jour les mémoires inédits de P. Pagello. Vous sachant mieux renseigné que quiconque sur la question je prends la liberté de vous demander ce que vous pensez de cette affirmation. D'autre part, n'êtes-vous pas l'unique détenteur de la correspondance du regretté dr Pagello et à ce propos me serait-il permis de savoir de votre obligeance quelle est la nature de cette correspondance, c'est-à-dire si c'est exclusivement celle de George Sand ou s'il n'y a pas, dans le nombre, des lettres adressées à Pagello par des écrivains ou personnages français de l'époque. Cette correspondance sera-t-elle publiée par vos soins et à quelle date ? Je vous serais tout particulièrement obligé de m'aviser de vos intentions à cet égard. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai été le premier à révéler l'admirable épître de G. Sand qui a fait le tour du monde, la déclaration brûlante qu'on a comparée à une page du cantique des cantiques, et qui fait tant honneur à celui qui en fut l'heureux destinataire. Je n'ose vous proposer de vous accorder l'hospitalité de ma revue pour l'insertion des lettres de G. Sand ou autres adressées à Pagello, qu'il vous plairait de me communiquer. Mais vous ne doutez pas qu'elle vous est d'avance toute acquise [2].

Au lieu de Caccianiga, très âgé et gravement infirme, ce fut son petit-fils, Giulio Faido qui s'adressa au directeur de la Bibliothèque de Trevise pour obtenir les renseignements que son grand-père n'était pas à même de lui donner. Le professeur Bailo lui répondit qu'il ne gardait que l'Album de Mémoires de Pagello, mais qu'il soupçonnait l'existence de quelques lettres de G. Sand chez les héritiers Pagello ou ailleurs [3]. A. Caccianiga possédait, en effet, depuis 1887, le précieux dépôt de Pagello. Ce ne fut pourtant qu'en 1922 que Raffaello Barbiera reçut des héritiers Caccianiga pouvoir de publier les trois lettres de G. Sand. Il écrivait le 18 avril 1922, au Directeur de la Bibliothèque de Trevise à laquelle Caccianiga avait confié les trois autographes depuis le 22 juillet 1915 :

... Veuillez me dire si les lettres autographes de G. Sand au feu docteur Pagello, mises en dépôt auprès de cette Bibliothèque par les héritiers Caccianiga, sont dégagées de toute défense d'examen, de publication ou de toute autre interdiction formelle. Je vous saurais gré aussi de me dire s'il

1. M. Clouard, *A. de Musset et George Sand*, Chaix, 1896, p. 12 ; P. Mariéton, *Une histoire d'amour*, p. 117-118 ; C. Maurras, *Les Amants de Venise*, p. 158 ; L. Évrard, p. 257.

2. Biblioteca degli Istituti di cultura à Trevise, Ms. 1329 *bis* C. Inédite.

3. Voir brouillon de la réponse de L. Bailo à A. Cabanès. *Id.*

est venu à votre connaissance que ces trois lettres aient été imprimées au cours de ces dernières années... Les héritiers d'A. Caccianiga, mon regretté ami, m'accordent la permission de publier ces lettres qui remontent à l'année 1834 et qui dépassent la limite de 80 ans, fixés par la loi... [1].

Le professeur Bailo qui gardait en dépôt les trois lettres lui répondit alors : « ... Il n'existe aucune défense formelle à ce sujet, mais d'après la volonté exprimée d'une façon absolue par Pietro Pagello dans ses lettres à Caccianiga, il est défendu d'en prendre connaissance et qui plus est de les publier. Ce n'est donc là qu'une question morale pour vous qui en possédez copie par l'intermédiaire des héritiers Caccianiga qui paraissent ignorer cette défense ». Le directeur de la Bibliothèque citait à l'appui de sa thèse deux lettres de Pagello à Caccianiga, témoignage d'un grand intérêt, d'autant plus que les autographes, alors en dépôt à Trevise, n'y ont pas été conservés.

P. Pagello écrivait à Caccianiga le 11 octobre 1887 en lui confiant sa correspondance : « Si je vous ai institué dépositaire de ces écrits c'est grâce à la haute opinion que je garde de votre caractère, désirant que ces documents soient gardés par vous et qu'il ne soit jamais permis à personne d'en prendre copie ». Et le 18 octobre : « Gardez les lettres de George Sand. J'ai promis à George Sand que je ne révèlerai jamais ce qui se rapporte à notre intimité car elle craignait alors les représailles de Musset, le scandale de la foule des gens de lettres, etc.

Si je vous ai confié ces lettres c'est pour vous démontrer l'estime que j'ai pour vous, c'est parce que ces lettres, après ma mort auraient été dispersées et partagées entre mes fils, c'est pour qu'elles ne s'éloignent pas de ma province natale [2].

Barbiera, pourtant, sans tenir compte des déclarations du professeur Bailo, publie, en 1923, les trois lettres de G. Sand d'après une copie que les héritiers Caccianiga possédaient [3].

Après cette publication aucun document de la Correspondance Sand-Pagello n'a plus été produit. Reste-t-il un espoir de retrouver autre chose ? Il ne le semble pas étant donné que la dernière descendante de Pagello, M^me^ Margherita Lettis a confié à la Bibliothèque Marciana de Venise, en 1951, l'autographe du Journal de son grand-père et le manuscrit d'un Album de Mémoires dédié à ses fils et à ses petits fils... c'est tout ce qu'elle possédait.

Mais tirons la conclusion que Pagello, en fuyant si résolument le scandale, a mérité les éloges de Lovenjoul et de Cabanès [4].

En effet, seuls les documents 1 et 2 ont été publiés avec son aveu.

— Le premier document était « innocent » (un billet de Sand à Pagello).

1. *Ibid.*, Ms. 1326 *bis* E.
2. Lettre du 18 octobre 1887. *Id.* d'après le brouillon de la réponse du prof. Bailo. Ce fut là l'occasion qui révéla à ce dernier que tant l'Album de mémoires de Pagello que les trois lettres avaient disparu. Plus tard on retrouvera le petit Album, mais l'autographe des trois lettres ne fut jamais retrouvé.
3. *Nella citta dell'amore, op. cit.*
4. Voir lettre de Lovenjoul à Lina du 8 novembre 1895 et A. Cabanès. *Le Cabinet secret de l'histoire,* p. 317.

— Le document 2 (*En Morée*) semble bien avoir été publié d'abord à son insu puisqu'à Fontana en 1896, Pagello en parle comme d'un inédit. Il a donc beaucoup hésité avant de le confier à Cabanès et, cependant, il n'y avait plus grand chose à cacher, la principale héroïne ayant rompu le silence bien avant lui [1].

— Le document 3 (Mariéton, p. 108) plus « indiscret » a été confié par M^me^ Antonini Pagello.

— Le document 4 (billet sur le revers de la Canzonetta nuova), Pagello ne l'a pas connu ni eu entre les mains.

— Les documents 5, 6, 7 (les trois lettres publiées par Barbiera), Pagello avait pris toutes les dispositions pour qu'ils restent cachés.

Pagello s'est conduit en galant homme, mais... cependant l'historien des lettres ne regrette-t-il pas au fond tant de discrétion ? Un peu d'indiscrétion aurait aidé à dissiper d'irritantes incertitudes et de nombreux malentendus.

ANNAROSA POLI.

1. On pourrait objecter que le *Journal* de Pagello, publié en partie par Luisa Codemo, par Mariéton et par Barbiera confirme de tout point la déclaration d'amour de George Sand à Pagello dans la chambre même de Musset, gravement malade à Venise. Mais on doit reconnaître aussi qu'il n'ajoute rien de précis sur le moment où G. Sand serait devenue la maîtresse de Pagello.

MUSSET ET LE « PETIT FRÈRE » DE MADAME RÉCAMIER

Au mois de mars 1802, M^me^ Récamier recevait, signée d'un simple parafe, une lettre à l'écriture élégante et fine, et dont le ton de respectueuse familiarité voilait à peine une ferveur contenue :

A Madame
Madame Récamier [1]

Je sais belle petite sœur que vous avez pris part à ma triste aventure, que vous m'avez plaint et que vous avez bien voulu vous occuper de moi ; permettez-moi de vous en offrir tous mes remerciements et de vous assurer de toute ma reconnaissance ! De ma prison, je vous adresse les plus tendres vœux en échange de ceux que vous voulez bien faire pour un frère qui l'est plus de sentiment que de nom. Mon séjour est bien triste mais le souvenir de mes amis vient m'y visiter, je n'y suis pas absolument seul, vous y êtes plus d'une fois, admirée, aimée comme à Paris. Que je serai heureux si je retourne parmi tous ceux que j'aime ; j'aurai fait un triste rêve dont le réveil effacera jusqu'au souvenir.

Veuillez, petite sœur, présenter mes hommages respectueux à M. Récamier, à Madame votre mère qui est aussi la mienne, et croire à toute la tendresse d'un frère qui, de son humide prison, vous envoye l'assurance de la plus brûlante amitié.

Port de Brest, à bord de *l'Amiral.*
le 24 V^se^ 10 [2].

La semaine suivante, nouvelle missive, portant cette fois la signature d'un prénom : Emmanuel. En termes délicats, le correspondant exprimait encore ses sentiments de reconnaissance à la *petite sœur* dont le doux souvenir et l'agissante bonté lui étaient une consolation et un espoir :

A Madame
Madame Récamier
à Paris [3]

Brest, à bord de *l'Amiral*
2 Germinal 10 [4]

On me mande chère petite sœur, que vous vous êtes bien intéressée au sort et à la triste aventure de votre frère. Je vous remercie mille fois ; on

1. Bibliothèque nationale, Département des Mss, Fonds Récamier.
2. 15 mars 1802.
3. Bibliothèque nationale, Départ. des Mss, Fonds Récamier.
4. 23 mars 1802.

aura beau me déporter belle petite sœur, on ne déportera jamais ni mon cœur ni mes sentiments. Ils resteront près de vous, ne vous quitteront jamais. *La liberté* de vous chérir ne me sera jamais ravie, et tous les chagrins, tous les revers ne m'empêcheront ni de vous aimer, ni de jouir de la douce consolation que m'offrent votre aimable souvenir et votre amitié. Je ne puis être tout à fait malheureux puisque ma sœur prend part à ma peine ; il semble dans la douleur que l'âme est allégée de toutes celles que prennent ceux que l'on aime. Voilà 15 jours que je suis dans cette malheureuse prison, je n'y vis que de souvenir et d'espoir ; je m'occupe fort peu des désagréments de ma position physique ; elle est fort triste, mais quand le cœur souffre beaucoup, tout le reste n'est rien.

Que de bonheur à mon retour, chère petite sœur. Tous les sentiments me rendront heureux, j'aurai la douce obligation d'aimer davantage tous les amis qui se sont occupés de moi ; je vous aimais déjà tant que je ne sais trop comment ma reconnaissance pourra s'acquitter envers vous. Adieu, belle et bonne sœur, gardez-moi votre affection, votre amitié et croyez à la tendresse bien sincère de votre frère

Emmanuel

Présentez je vous prie mes hommages à Monsieur Récamier et à maman.

A la lecture de ces feuillets, quelques questions se posent concernant : l'identité du correspondant, le motif de sa détention, ses relations avec M^me^ Récamier dont il se dit le « frère ».

Un demi-siècle plus tard, le 27 mai 1852, Alfred de Musset, prononçant son discours de réception à l'Académie française, faisait, selon l'usage, l'éloge de son prédécesseur :

> Messieurs, j'ai à parler devant vous d'un homme qui fut aimé de tout le monde ; devoir sans doute bien doux à remplir, et bien facile en apparence, puisque, pour rappeler à votre mémoire ce que l'esprit a de plus aimable et le cœur de plus délicat, je n'aurais presque qu'un mot à dire, et que, pour faire ici son éloge, il suffit de nommer M. Dupaty.

Né le 31 juillet 1775, Emmanuel Dupaty était le second fils du Président au Parlement de Bordeaux, Charles Mercier-Dupaty. En 1792, appelé tout jeune encore par la réquisition, il était entré dans la flotte et avait été envoyé en rade de Brest. Deux ans après, il s'était distingué par sa bravoure, sur le *Patriote*, dans le combat naval du 1^er^ juin 1794 contre les Anglais, où périt le *Vengeur*, et le jeune marin avait reçu, avec les félicitations de son capitaine, le grade d'aspirant de seconde classe.

Mais sa santé avait été ébranlée et une longue maladie le cloua plusieurs mois sur un lit d'hôpital ; rétabli, il fut envoyé en qualité d'ingénieur hydrographe près de la frontière espagnole. En 1797, il vint à Paris, à pied, improvisant des chansons le long du chemin « car, dit Musset, la Muse impatiente qui l'accompagnait, n'attendait qu'un instant propice pour s'emparer de sa vie entière ».

Cette capture se fit avec la promptitude des métamorphoses dans les contes de fées. Un soir, étant entré par hasard à l'Opéra-comique, le jeune homme reçut du spectacle une impression si vive, qu'elle

provoqua chez lui une soudaine et irrésistible vocation pour le théâtre.

Se confiant à sa facilité, il composa coup sur coup, plusieurs de ces pièces légères, mi-parlées, mi-chantées, vaudevilles, opéras-bouffes qui, interprétées par les meilleurs artistes, connurent un vaste succès. Sa carrière théâtrale devait se poursuivre pendant quinze années environ. Outre son aimable talent, son caractère charmant et l'élégance de ses manières le faisaient rechercher dans les salons dorés du Directoire et du Consulat.

Sise au numéro 7 de la rue du Mont-Blanc, la luxueuse demeure du banquier Jacques-Rose Récamier était le rendez-vous de tout ce que Paris comptait de plus célèbre et de plus brillant. La maîtresse de maison, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, conviait à ses réceptions hommes de lettres et artistes parmi les plus renommés ; elle leur manifestait une prédilection marquée et les défendait au besoin contre les attaques des jaloux : « Les littérateurs surtout la proclamaient leur *sœur chérie* et l'entouraient de leurs hommages, écrit Jean-Nicolas Bouilly [1]. Plusieurs d'entre eux furent honorés du titre d'ami : je me rappelle même qu'elle donnait le surnom de *petit frère* à Emmanuel Dupaty, le plus spirituel et le plus séduisant de ses affidés ».

En 1801, le jeune auteur dramatique faisait représenter au théâtre Feydeau une petite pièce qui fut fort applaudie. « Je dois d'abord parler, dit Musset dans son discours, de sa disgrâce et de l'opéra de *Picaros et Diégo*, qui l'a fait exiler et a failli lui coûter cher. Cette pièce s'appelait d'abord *les Valets*, ou plutôt *le Salon dans l'Antichambre* ; car ce dernier titre ne fut point imprimé, et je n'ai pu le retrouver exactement » [2]. Or, certains grands personnages, puissants alors, mais de modeste origine, crurent s'y reconnaître ; ils accusèrent Dupaty de les avoir pris pour objet de ses railleries et obtinrent l'interdiction du spectacle. Mais la persécution ne devait pas s'arrêter là et, pour la justifier, la police s'avisa que le jeune homme, n'ayant pas été officiellement dégagé de ses obligations militaires, appartenait encore aux cadres de la marine.

Il n'est pas possible aujourd'hui, même en lisant la pièce avec grande attention, remarque Musset, de comprendre les causes fort douteuses qui ont amené la disgrâce de l'auteur.

Ernest Legouvé prétend [3] qu'il s'agissait d'une vengeance de Lucien Bonaparte et raconte qu'Emmanuel ayant surpris ce dernier faisant à sa maîtresse, l'actrice Sophie Belmont, une cour trop empressée, il l'aurait tout bonnement menacé de le jeter par la fenêtre.

1. J.-N. Bouilly, *Mes récapitulations*, Paris, 1836-1837, 3 vol. in-12.
2. La Bibliothèque nationale conserve un manuscrit de cette pièce (Ms. français, 9247, ff. 41-72) sous le titre : *L'Antichambre ou les Valets entre eux*, opéra-bouffon en un acte. Avec des modifications de noms et de lieux, la 2e version *Picaros et Diégo*, reprise en janvier 1808, présente quelques variantes par rapport à la 1re.
3. E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, Paris, 1886-1887, 2 vol. in-8°.

J.-N. Bouilly signale que le surnom si flatteur de *petit frère*, que Mme Récamier donnait à Emmanuel, avait dangereusement provoqué la jalousie de Murat.

Mais Alissan de Chazet qui, témoin de l'arrestation de Dupaty, avait couru aux informations, rapporte ceci : « On me donna pour certain, et la suspension de la pièce confirma cette version, que l'on avait dénoncé au Premier Consul l'opéra-comique de l'*Antichambre* comme séditieux. Il y a dans cette pièce des valets qui profitent de l'absence de leurs maîtres pour prendre leurs costumes et jouer leurs rôles. On persuada à Bonaparte que c'était là une critique sanglante de sa propre famille... que Chénard qui jouait dans la pièce avait singé les manières de Bonaparte... » [1].

Quoi qu'il en soit, Dupaty, appréhendé en pleine nuit par les gendarmes, fut expédié sous bonne garde à Brest et détenu à bord de *l'Amiral* en attendant d'être embarqué pour Saint-Domingue où son frère Auguste venait d'être massacré dans une révolte des noirs.

Malgré l'accueil amical des officiers et des soldats qui n'avaient pas oublié sa belle conduite de 1794, le jeune prisonnier se morfondait et la perspective d'un exil qui l'éloignerait pour longtemps de Paris, de son cher théâtre et de tout ce qu'il aimait, le remplissait de tristesse. Cependant, il ne perdait pas confiance, sachant que ses amis et Mme Récamier, en particulier, mettaient tout en œuvre pour adoucir la rigueur de son sort.

Grâce à leur intervention, l'ordre d'exil fut rapporté et le Premier Consul, s'apercevant que le jeune homme avait été victime d'une excessive sévérité, l'autorisa à revenir dans la capitale où des offres flatteuses lui furent faites à titre de réparation ; mais il les déclina toutes pour ne s'occuper que de théâtre.

Le 29 Messidor, an XI [18 juillet 1803], il donnait au théâtre Louvois une comédie en cinq actes et en prose : *La Prison militaire ou les trois prisonniers*, dont certains épisodes, dit Musset, semblent inspirés par sa captivité. Cette opinion est confirmée par une lettre qu'Emmanuel adresse à Juliette lorsque, en novembre 1803, la pièce ayant paru en librairie [2], il s'empresse de l'offrir à sa *sœur chérie* :

A Madame
Madame Récamier
rue du Mont-blanc, nº 4 (*sic* pour 7) [3]

Je vous prie mon angélique petite sœur, d'accepter un exemplaire de mes *Trois prisonniers* qui viennent de paraître. J'attache quelque prix à cet ouvrage parce qu'en étant le tableau de la position où je me suis trouvé, il

1. Alissan de Chazet, *Mémoires, souvenirs, œuvres et portraits*, Paris, 1835, 3 vol. in-8º.

2. *Journal typographique et bibliographique* du 8 Frimaire, an XII [30 novembre 1803].

3. Bibliothèque nationale, Départ. des Mss, Fonds Récamier.

me rappelle toute votre amitié, dont le souvenir est plus doux que celui des peines n'est amer.

Votre frère
Emmanuel

A demain
Ce mercredy.

Le 15 Prairial, an XII [4 juin 1804], E. Dupaty donnait au théâtre du Vaudeville : *Les Deux pères ou la leçon de botanique*, comédie en deux actes [1] : elle porte la gracieuse dédicace suivante :

A Madame J. Récamier

De ma leçon, j'ose vous faire hommage,
Mais c'est prendre sans doute, un inutile soin,
De leçon l'on n'a pas besoin,
Lorsqu'on reçut des cieux, tant d'attraits en partage,
Lorsqu'on est à la fois, à nos regards surpris,
Pour la raison Minerve, et pour les traits Cypris !
De grâces, de vertus et de délicatesse,
Vous nous offrez la leçon chaque jour ;
Ah ! quand vous en donnez si souvent de sagesse,
Que ne peut-on vous en donner d'amour !

Enfin, une lettre plus tardive [2] témoigne de la fidèle reconnaissance d'Emmanuel envers celle qui avait été sa consolatrice et son avocate. Voici ce qu'il lui écrit au lendemain du baptême de son fils Jules [3] dont Juliette avait accepté d'être la marraine :

A Madame
Madame Récamier
rue du Mont-blanc, nº 4
Paris.

Il faudrait que je vous remercie bien des fois et bien longtemps, belle petite sœur pour vous exprimer toute ma tendre reconnaissance. Vous avez répondu hier pour mon cher Jules et ce matin je vous réponds pour lui et je deviens son garant de l'attachement qu'il vous portera toute sa vie ; il n'aura qu'à me voir faire, m'entendre parler et il vous aimera comme sa seconde mère. Nous lui apprendrons à vous aimer avant de lui parler de nous et au moins nous serons tous les trois de front dans son cœur. Vous avez mis à ce que vous avez fait toute la grâce des anges dont vous êtes l'image et la parfaite ressemblance sur la terre, sage pour vous et toute indulgence pour les autres. Une réunion si complète de vertus et de bonté doit vous rendre bien heureuse par la satisfaction intérieure de vous-même et les sentiments que vous inspirez à tous ceux qui vous connaissent.

Adieu ange consolateur, je fais mille vœux pour vous dans les plus petites

1. Bibliothèque nationale : E. Dupaty, *Les Deux pères ou la leçon de botanique*. A Paris, chez Mme Masson, an XII, in-8º.

2. Bibliothèque nationale, Départ. des Mss, Fonds Récamier. Lettre écrite avant juillet 1808, date à laquelle Mme Récamier quitta l'hôtel de la rue du Mont-Blanc pour s'établir rue Basse-du-Rempart.

3. Il a déjà été question plus haut de la liaison d'E. Dupaty avec Marie-Marguerite Bauret, dite Sophie Belmont qui, mariée en 1798 à son camarade, l'acteur Henri Leroux, avait divorcé en 1801. Dupaty l'épousa tardivement, en 1841, pour régulariser leur situation et légitimer leur fils.

choses qui pourront vous être agréables, et vous me trouverez toujours à vos pieds comme vous êtes pour jamais dans mon cœur.

Votre frère
Emmanuel

Je vous prie de vouloir bien remercier Mme D. de l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre à notre petite cérémonie.

Ces lettres où s'exprime tant d'amitié dévote, demeurent un bel hommage offert à « celle qui, au milieu de ses joies, écoutait encore plus une plainte que l'accent du plaisir. [1] »

En outre, elles illustrent un épisode de la vie d'Emmanuel au temps de ses brillants succès. La mésaventure dont il fut victime ne fit qu'accroître sa popularité et jamais ses comédies ne connurent tant de faveur. Celle-ci, sans doute, fut éphémère et Dupaty déclarait avec autant d'esprit que de modeste bonne grâce : « Je suis entré à l'Académie avec du billon. [2] »

Comment Alfred de Musset allait-il affronter la difficile épreuve du discours académique ? « Le nouvel élu, écrit un témoin [3], a sauté à pieds joints sur la difficulté. Il avait à louer... un talent tout différent du sien, un littérateur aimable, spirituel, enjoué, mais qui avait suivi une route tout opposée à la route parcourue avec tant de bonheur par l'auteur de Rolla. »

Celui-ci, donc, nuança prudemment son éloge et passa une revue rapide des œuvres, si démodées alors, d'Emmanuel Dupaty. Il fit des réserves sur ces « faciles compositions », tout en leur accordant du charme et de la grâce ; enfin il loua chez leur auteur un sens très sûr du théâtre et une grande habileté à établir l'équilibre entre l'action et les sentiments.

Par contre, il fit une large place à la notice biographique de son prédécesseur. Or, il n'avait sur ce dernier, rencontré seulement en de rares occasions, que bien peu d'impressions personnelles. C'est auprès des confrères académiciens et des amis du disparu, qu'il se documenta ; certains d'entre eux lui avaient déjà réservé ou lui consacrèrent plus tard un chapitre de leurs *Mémoires*, un article dans les *Encyclopédies*. Musset s'inspira très directement du panégyrique funèbre prononcé par celui qu'il désigne comme « l'un des maîtres de l'éloquence française. [4] » Il évoqua la silhouette du poète devenu capitaine, tel que l'a représenté Horace Vernet aux côtés du Maréchal

1. Duchesse d'Abrantès, *L'Abbaye-aux-bois*, dans : *Le Livre des Cent et un*, t. I, Paris, Ladvocat, 1831, in-8°.

2. Cité par Désiré Nisard dans ses *Souvenirs et notes biographiques*, Paris, 1888. Dupaty fut nommé à l'Académie en 1836, l'emportant sur Victor Hugo.

3. Edmond Texier, *Réception de M. Alfred de Musset*. Dans la *Revue contemporaine*, avril-mai 1852.

4. Il s'agit d'Abel-François Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française. *Discours prononcé aux funérailles de M. Dupaty le 31 juillet 1851*, Paris, F. Didot.

Moncey, dans son célèbre tableau : *Combat de la barrière de Clichy* [1]. « Vous l'avez cherché », dit Nisard répondant au discours de Musset, « vous l'avez trouvé dans nos souvenirs ».

Le vif plaisir que les contemporains du jeune Dupaty prirent à son Théâtre, est révélateur des goûts de toute une société. Étienne de Jouy le qualifie de « poète distingué qui compte presqu'autant de succès que d'essais dramatiques. [2] » Et Maurice Ourry estime la *Prison militaire* « l'une des pièces les plus fortement intriguées du Théâtre moderne [3] ». Une œuvre, un fait, un personnage, ne sont jamais négligeables lorsqu'ils sont susceptibles de caractériser une époque, d'aider à sa compréhension, d'apporter sur elle un témoignage.

MADELEINE COTTIN.

1. Jouy et Jay, *Salon d'Horace Vernet. Analyse historique et pittoresque des quarante-cinq tableaux exposés chez lui en 1822*, Paris, 1822.
2. Étienne de Jouy, *Œuvres complètes*, Paris, 1828 (t. 26).
3. Maurice Ourry. Article *Dupaty*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*. Paris, 1833-1844 (t. 8, 1837).

NOTES ET DOCUMENTS

UNE BIOGRAPHIE ANGLAISE DE ROBERT ESTIENNE

Cette biographie vient à son heure [1]. Trop souvent, les bibliographes se sont bornés à établir des répertoires, les spécialistes de l'histoire du livre à étudier la typographie ou l'illustration d'un certain nombre de chefs-d'œuvre. Trop longtemps, surtout, les historiens de la littérature ont négligé des renseignements qu'ils pourraient tirer de l'histoire de l'édition et du commerce du livre, voire de l'histoire des bibliothèques. De différents côtés, l'horizon s'élargit. A preuve, soit dit en passant, la place que certains manuels d'histoire littéraire ou le *Dictionnaire des lettres françaises* ont su réserver ces derniers temps à l'histoire du livre.

Mrs. Elizabeth Armstrong, *fellow* de Sommerville College, à Oxford, était préparée par ses précédents travaux à l'étude d'ensemble qu'elle nous donne ici : admirable ouvrage, et qui portera longtemps ses fruits. Rappelons d'abord sa thèse, *The Press of Robert Estienne, 1526-1530*, inédite, mais déposée à la Bodléienne et qui établit la liste des publications du grand imprimeur ; puis les articles, d'une remarquable information et d'une méthode très sûre, qu'elle a consacrés à Henri Ier Estienne (A. E. Tyler, *Jacques Lefèvre d'Etaples and Henry Estienne the Elder*, 1502-1520, dans *The French Mind, Studies in honour of Gustave Rudler*, Oxford, 1952), ou à Robert Estienne lui-même (A. E. Tyler, *The Chronology of the Estienne editions, Paris, 1526-1550. Old style or new* ? dans *The Library*, 1949, et *Robert Estienne and his privileges, 1526-1560, Ibid.*, 1950).

De fait, le beau livre de Mrs. Armstrong dépasse de loin ceux de A.-A. Renouard, les *Annales de l'imprimerie des Estienne* (2e édit., Paris, J. Renouard, 1843) et les *Estienne et les types grecs de François Ier* (Paris, Tross, 1866). L'auteur examine tour à tour les différents aspects de son personnage, et l'on ne saurait prétendre résumer ici, sans les trahir, ces pages qui abondent en observations pénétrantes et en précisions érudites. Mieux vaut donc indiquer seulement les grandes lignes de l'ouvrage, quitte à en souligner tel ou tel passage.

Dans le livre I (*The merchant-craftsman*), Mrs. Armstrong ne s'attarde pas à rechercher les origines de la famille des Estienne, qui prétendaient descendre d'une branche des seigneurs de Lambesc en Provence, mais venaient peut-être de Normandie (p. 4, n. 8). C'est là un point obscur, que seules les découvertes d'archives pourraient éclaircir, et l'on comprend l'auteur de ne pas s'y arrêter. En quelques lignes évocatrices et avec un rare bonheur d'expression, on nous montre

1. Elizabeth Armstrong. *Robert Estienne, royal printer. An historical study of the elder Stephanus.* Cambridge, University Press, 1954. In-8°, XXII-310 p., fig. et pl. 55 sh.

l'ancêtre, Henri Ier Estienne, établi dans le quartier de l'Université, rue Saint-Jean-de-Beauvais, dans la maison des écoles de Corbeil, que conservera son fils. Henri Estienne (p. 3-8), qui exerça de 1502 à 1520, fut d'abord associé avec un imprimeur hollandais fixé à Paris, Wolfgang Hopyl, qui s'associa lui-même avec un typographe allemand, Jean Higman. Henri Estienne allait épouser la veuve de ce Jean Higman et l'on peut regretter que Mrs. Armstrong n'ait pas déterminé avec plus de précision la date à laquelle disparut cet imprimeur. L'examen de ce problème éclaire celui de la naissance de Robert Estienne et de sa formation. Or, il est bien sûr que la carrière du père annonce déjà celle du fils. Mrs. Armstrong la connaît à la perfection. Henri Estienne avait édité déjà, comme Higman et Hopyl, quantité de livres liturgiques et sans parler du fameux *Quincuplex Psalterium* (1509), les œuvres de Lefèvre d'Etaples et de ses amis, Josse Van Clichtove, Guillaume Briçonnet, Charles de Bouvelles, Jean Pelletier, François Vatable entre autres. Peut-être aurait-on pu rappeler que l'édition de certains ouvrages liturgiques rejoint le programme des Réformateurs, en particulier celle du Missel à l'usage de Meaux (1518), dédiée à l'évêque Guillaume Briçonnet (Bibliothèque nationale, Rés. B. 2668) ; ou encore rechercher en quoi consistaient les fonctions de messager de l'Université, remplies par Henri Estienne (p. 5-7, 18), fonctions à vrai dire assez mal connues et sans doute mal définies, mais qui semblent avoir amené parfois les libraires à jouer le rôle de banquiers vis-à-vis des étudiants étrangers. A la mort de Henri Estienne (1520), l'imprimerie des Ecoles de Corbeil fut dirigée par son prote, Simon de Colines, qui bientôt épousait à son tour la veuve du maître. On peut certes admettre avec Mrs. Armstrong (p. 9) et contre Ph. Renouard, (*Bibliographie des éditions de Simon de Colines*, p. 462-468) qu'il était l'un des meilleurs typographes de son temps, et Robert Estienne poursuivit près de lui son apprentissage, dans les années où Colines imprimait, entre tant de belles et savantes éditions, celles de Geoffroy Tory et d'Oronce Finé. Rapidement d'ailleurs, Colines confiait à Robert Estienne la direction des presses, — se réservant sans doute la direction commerciale de l'affaire, — puis, au mois de mai 1526, s'établissait à son propre compte, un peu plus bas dans la rue Saint-Jacques, *Au Soleil d'Or*.

Désormais (ch. II, *Robert Estienne's beginnings*) Robert Estienne dirige seul la maison paternelle et le 9 juillet épouse une fille de Josse Bade, cette Perette elle-même fort érudite, et qui entendait le latin aussi bien que le français. Sa carrière se dessine. Dès 1524, il avait décidé de publier une édition de la *Bible latine*, autrement savante que le *Nouveau Testament* imprimé par son beau-père dans le format des livres de poche ; et tandis que Simon de Colines continuait la voie tracée par Henri Estienne, mais n'hésitait pas à donner *l'Anti-Lutherus* (1524), le jeune homme se fait de façon de plus en plus intransigeante le porte-parole de l'Humanisme et de la Réforme. Sa ligne de conduite paraît déjà sûre. Alors que la plupart des imprimeurs parisiens mettaient volontiers leurs presses au service de leurs confrères et que les libraires ne se faisaient pas faute de distribuer les productions de leurs concurrents, lui ne vend guère que les livres qu'il édite, — sauf de rares exceptions au bénéfice des libraires de sa famille. Le succès est rapide et, dès 1529, Robert Estienne ne juge plus nécessaire d'imprimer sur la page de titre de ses livres l'adresse de sa maison.

La place nous manque pour suivre Mrs. Armstrong dans les minutieux développements qu'elle consacre à l'activité commerciale de Robert Estienne (ch. III, *Business policy and publicity* ; ch. IV, *Output*

and sales), supputant l'importance des chiffres de tirage (6 à 800 pour les ouvrages d'érudition, 1 000 à 1 500 pour les ouvrages susceptibles d'intéresser un plus vaste public), examinant un catalogue de ses éditions (1546), étudiant, grâce à de nombreux dépouillements, la diffusion de ces ouvrages en Angleterre et dans les principaux pays d'Europe (p. 32-34), montrant enfin (ch. V. *Privilege and Piracy*), Robert Estienne préoccupé de défendre ses droits et se faisant octroyer des privilèges, plagié pourtant par ses confrères, quitte à les démarquer à son tour (p. 45).

On ne saurait davantage résumer, tant elles sont denses et riches de substance, les pages (ch. VI, *Production*) où l'auteur passe en revue le matériel dont disposait Robert Estienne : ses presses (il en eut jusqu'à 5 ou 6, chiffre considérable pour l'époque), ses caractères typographiques (il ajouta beaucoup à ceux qu'il avait hérités de son père, et posséda jusqu'à une vingtaine de fontes de romain, trois fontes d'italique, les fameux caractères hébraïques et les *grecs du Roi*), sans parler des bandeaux et initiales qui les accompagnent. Notons à ce propos que si certaines de ces lettrines ont été gravées sur bois, comme le dit Mrs. Armstong, d'autres à *fond criblé* paraissent bien être des vignettes de fonte obtenues d'après une matrice de cuivre, ce qu'avait déjà signalé Ambroise-Firmin Didot, dans son *Essai... sur l'histoire de la gravure sur bois* (Paris, 1858), col. 119-120. C'est là un détail qui n'intéresse guère que la technique du livre, et l'on s'excuserait de le relever si Mrs. Armstrong, qui étudie avec la plus extrême précision, non seulement la façon dont sont rédigés les colophons, mais jusqu'aux filigranes présentés par les papiers dont se sert Robert Estienne, ne faisait par contre bon marché des quelques livres illustrés qu'a édités le savant imprimeur (p. 55-56). Sans doute restent-ils d'une importance minime dans son œuvre, puisque, si l'on excepte quelques planches documentaires placées dans les *Bibles* ou dans le *De re navali* de Lazare de Baïf (1536 et 1549), seuls sont illustrés deux ouvrages de circonstance, *le Sacre et couronnement du Roy Henry* (1547) et la traduction des *Vitae duodecim vicecomitum Mediolani principum* de P. Giovio (1549). Mais ceux-là sont excellents, et les bois du second, qui reproduisent les miniatures d'un manuscrit offert à François Ier, auraient fourni l'occasion d'examiner de près le travail de gravure. De toutes façons, il aurait été facile de comparer ces bois entre eux, de rechercher si leur facture permet de les rapprocher d'autres bois gravés à la même époque. En tout cas Mrs. Armstrong aurait-elle pu faire justice de l'opinion (Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*, II, Montpellier, 1854, p. 169 ; J. Lieure, *L'école française de gravure, des origines à la fin du XVIe siècle*, Paris, 1928, p. 115), selon laquelle ces bois seraient l'œuvre du célèbre Mercure Jollat, qui a travaillé pour le compte de Simon de Colines et exécuté, entre autres, certaines gravures illustrant le traité de Charles Estienne, *De Dissectione partium corporis humani* paru en 1545 (R. Brun, *Le livre illustré en France*, Paris, 1930, p. 196-199). A plus forte raison eût-il fallu signaler ce qu'a d'insoutenable aujourd'hui la position de Lieure, selon laquelle Robert Estienne aurait dessiné certaines de ses plus belles lettrines et exécuté les gravures des *Grandes Heures de la Vierge* publiées par Colines en 1543 (J. Lieure, *ouv. cité*, p. 73-74).

Si l'on excepte l'amortissement du matériel et le prix du papier, la principale dépense de l'imprimeur, — Mrs. Armstrong le note justement, — devait consister dans les gages qu'il payait à ses ouvriers. Par comparaison avec les renseignements que l'on possède sur l'or-

ganisation des ateliers de Plantin, l'auteur estime que ceux-ci étaient au nombre d'une cinquantaine (p. 57). Mais, chez Plantin lui-même, le personnel n'était pas fixe : on embauchait des ouvriers en cas d'urgence, quitte à les licencier bientôt. De toutes façons, le chiffre indiqué pour le personnel de Robert Estienne paraît devoir être sensiblement réduit. D'une part, l'éditeur parisien, contrairement au grand Anversois, ne semble pas avoir eu d'atelier de fonderie ; d'autre part, il suffisait sans doute pour alimenter une presse de trois ouvriers (un compositeur et deux pressiers) que l'on voit représentés sur la marque typographique de Josse Bade (E. Armstrong, *ouv. cité*, pl. 3), et Robert Estienne n'a jamais possédé plus de 5 à 6 presses. En ajoutant quelques correcteurs, aides et garçons de boutique, les employés de son officine n'ont peut-être pas été plus d'une trentaine.

Il est vrai (ch. VII, *Staff and family*) que Robert Estienne avait occasionnellement recours à des érudits qui l'aidaient à établir le texte de ses éditions, des étrangers comme Andreas Gruntleus, Gerardus Clerius et Adam Nodius, des Français, comme Jean Thierry de Bauvais, ou un certain Junius Rabirius, dont j'aurai à reparler. Celui-ci a conté à Dorat la visite qu'il fit à Robert Estienne vers 1534 pour obtenir l'impression d'une de ses œuvres, et Dorat devait transcrire son récit dans un curieux poème latin, que Mrs. Armstrong a eu la coquetterie de traduire en vers (p. 59-60). Le tableau est charmant, mais il convient sans doute d'y apporter une légère retouche. Quand Dorat montre Pallas placée derrière l'imprimeur et guidant ses jugements, il est peut-être téméraire de conclure qu'une statue de la déesse ornait l'*étude* du savant éditeur. Je n'oublie ni le tableau du musée de Moulins, ni la petite peinture qui représente François Ier sous les traits de Minerve (Bibl. nat., Cabinet des Estampes). Mais, vers 1530-1535, de semblables représentations demeurent rares, et leur place, fût-ce chez un érudit, a de quoi surprendre. Cette figure de Pallas doit être une figure de style.

Les historiens des lettres liront avec un intérêt particulier, le l. II (*The scholar-publisher*, p. 65-114). Durant sa carrière parisienne, c'est-à-dire jusqu'à 1550, Robert Estienne (ch. I) a publié près de 470 éditions dont 39 (52 vol.) dans le format in-folio, et 93 dans le format in-4°, les 2/3 des volumes de la première catégorie et 1/3 de la seconde étant représentés par des ouvrages dont-il a lui même établi le texte, donnant préfaces et commentaires. Les volumes de format in-8° représentent plutôt des éditions scolaires, dont la fréquence atteste le succès. Son effort, on le sait, a surtout porté sur l'édition de la Bible en latin (ch. II), et les éditions se succèdent en 1527-1528, 1532-1534, 1540, l'éditeur poursuivant la recherche des manuscrits anciens dans les librairies de Saint-Germain, de Saint-Denis, de Saint-Victor et de la Sorbonne, — on a identifié plusieurs de ceux qu'il a collationnés à Soissons et peut-être à Évreux, — sans négliger, bien entendu, les éditions antérieures ni les commentaires d'Érasme sur le Nouveau Testament. Sans redire les mérites des éditions grecques, rappelons qu'en 1541, il utilisait pour son édition du *Pentateuque* les leçons établies d'après le texte hébreu par les professeurs du Collège royal, qu'il devait reprendre dans son édition de 1545. On admirera Mrs. Armstrong d'avoir montré dans quelle mesure ces travaux, pour être, certes, dépassés, n'en permettaient pas moins aux lecteurs d'approcher les textes sacrés avec un esprit critique déjà moderne.

On voudrait pouvoir suivre ici, avec l'auteur, la tâche accomplie par Robert Estienne dans l'établissement des textes classiques (ch. III,

From Terence to the Thesaurus linguae latinae, p. 79-86), dans son travail de lexicographe (ch. IV, *Lexicography* : *Latin and French*, p. 87-94) alors même qu'il édite des ouvrages d'un caractère plus général ou des traités pédagogiques (ch. V-VI, *General Publishing*, 1526-1539, 1539-1550). Bornons-nous à signaler que dans une de ses éditions de Térence (1529), l'éditeur peut se flatter d'avoir corrigé plus de 6 000 erreurs (p. 79), et le soin qu'il apporte à améliorer les textes donnés par ses devanciers (p. 103). Spécialement dignes d'attention sont les pages où Mrs. Armstrong rappelle les relations qu'il entretint avec Guillaume Budé et divers auteurs (ch. VII, p. 105-114), publiant, outre certaines œuvres du maître, des traités de Pellisson, Machecrier, Jacques Sylvius, Senalis, le *De re hortensi* et le *Seminarium* de son frère Charles, comme le *De re navali* de Lazare de Baïf, d'autres encore.

Il aurait été intéressant toutefois de serrer le problème de plus près. On ne saurait trop féliciter Mrs. Armstrong d'avoir clairement indiqué que le programme de Robert Estienne se distingue assez bien de celui des meilleurs imprimeurs humanistes, un Josse Bade ou un Simon de Colines. Et sans doute n'était-il pas nécessaire de souligner, par exemple, qu'à l'encontre d'un Galliot du Pré, grand spécialiste du genre, il n'a guère publié de traductions françaises que celles de l'*Hécube* d'Euripide par Guillaume Bochetel (1544), de la *Coltivatione* de Luigi Alemanni (1546), celle des *Pseaulmes* de David et des *Proverbes* de Salomon, précédant la Bible française donnée à Genève (1553), ou encore l'*Abbrégé de l'histoire des vicomtes et ducz de Milan* de P. Giovio. Mais on serait curieux de savoir dans quelle mesure Robert Estienne s'est imposé aux auteurs contemporains. Sans parler de Guillaume Budé, il est significatif de voir Guillaume Bochetel, qui avait fait imprimer ses premières œuvres par Geoffroy Tory et que l'on s'attendrait à voir demeurer fidèle à Colines, choisir, au contraire, Robert Estienne pour son imprimeur. N'oublions pas qu'Estienne et Colines ont également diffusé des traités des mêmes auteurs ; ainsi ceux d'Hegendorfinus, d'Ulrich von Hutten, Vida, Antonio de Lebrija, Linacer, Toussaint. Mais un Mathurin Cordier qui avait publié dès 1530 son *De Syllabarum quantitate* chez Colines, en fera paraître des rééditions chez Estienne en 1544 et en 1550, et reste, comme le souligne Mrs. Armstrong, celui de ces pédagogues qui entretint les relations les plus suivies avec le grand imprimeur. Un point qui n'est pas étudié dans ce livre pourtant si riche, est l'attraction que la maison de Robert Estienne parait avoir exercée sur les savants provinciaux. Comme le rappelle Mrs. Armstrong, Guillelmus Fabricius, qui a collaboré à l'édition de la Bible de 1540, et que Robert Estienne appelle « amicus et familiarus noster » était un chanoine de Poitiers, et Charles Bouvelles a daté de Nevers, le 5 novembre 1531, sa dédicace du *Liber de differentia vulgarium linguarum* (1533). D'autres étaient des normands, ainsi peut-être le Chartreux G. Tilmannus, qui a dédié l'une de ses œuvres à Robert Ceneau, évêque d'Avranches, une autre au rouennais Nicolas Maillier ; ainsi, un certain H. Laberius, qui se déclare originaire de Nonancourt et dont des vers se trouvent en tête de plusieurs éditions du XVI^e^ siècle, en l'honneur d'un régent du Collège de Lisieux, ce Jean de Tartas qui allait diriger le collège de Guyenne à Bordeaux (E. Armstrong, p. 96), d'autres en l'honneur de Visagier (Ph. Renouard, *Bibliographie... de Simon de Colines*, p. 298) ; or Visagier fut lui-même, vers 1534, parmi les premiers professeurs que Jean de Tartas désigna pour le Collège de Guyenne. Faut-il rappeler que Mathurin Cordier, dont nous avons dit les rela-

tions avec Robert Estienne, enseigna lui-même successivement au Collège de Lisieux, puis au Collège de Guyenne ? On trouve bien curieuse figure, à côté de ces *minores*, à ce Junius Rabirius, que Mrs. Armstrong, nous montre venant rendre visite à Robert Estienne, et sollicitant l'impression de son traité *De generibus vestium libellus* (1534). Quelques années plus tard, à la demande de Robert Estienne, il donnait une nouvelle édition de la grammaire de William Lily, *De octo orationis partium constructione libellus*, que Simon de Colines, — Mrs. Armstrong aurait pu le rappeler, — avait publiée à plusieurs reprises de 1532 à 1535, mais que Rabirius accompagna de nouveaux commentaires (1538) et qui reparut d'ailleurs sous la même forme, et la même année, à Anvers, chez Jean Steelius. De ce temps-là aussi date la collaboration de Rabirius avec Robert Estienne pour la préparation du *Thesaurus* (1536). Il est donc sûr que cet auteur a vécu dans l'entourage immédiat de Robert Estienne, avec les savants qui fréquentaient chez le grand imprimeur. L'un de ceux-là, on l'a vu, H. Laberius, a inscrit des vers en tête d'un recueil de Visagier, — le même Visagier qui a raillé Rabirius, ce besogneux mal vêtu, de disserter de façon si docte des diverses sortes de vêtements (cf. L. Febvre, *Le problème de l'incroyance du XVI^e siècle*, Paris, 1942, p. 24). Tous deux étaient en rapports avec Jean de Tartas, le régent du Collège de Guyenne à Bordeaux. Or, Junius Rabirius, — il nous l'apprend dans la préface de son premier traité, — enseignait la grammaire à Sainte-Foy-la-Grande, non loin de Bordeaux par conséquent, et il a dédié son *De octo orationis partium libellus* au premier magistrat de Bergerac. Il devait faire carrière comme homme de loi, ce qu'indique, — Mrs. Armstrong le rappelle — un autre de ses traités, *Hastarum et auctionum origo*, publié en 1554 par Charles Estienne. Il serait peut-être téméraire de l'identifier avec ce Jean Rabier qui fut procureur du Roi (1535), puis juge (1544) en la cour de Saint-Maximin de Provence (*Catalogue des actes de François I^er*, III, n° 8406 ; VII, n° 25-109-25-110). On devine, en tout cas, que des relations littéraires, plus ou moins amicales, unissaient ces érudits d'origine provinciale qui gravitaient autour de Robert Estienne.

Que le savant éditeur ait bien vite étendu sa clientèle parmi ces érudits, cela n'est point douteux et sa nomination comme imprimeur du Roi, d'abord pour l'hébreu et le latin (24 juin 1539), puis pour le grec (octobre ou novembre 1542), ne fit qu'ajouter à sa réputation. Les pages que consacre Mrs. Armstrong à l'imprimeur du Roi (L. III, p. 115-161) constituent le meilleur exposé que l'on possède sur l'historique de cette charge, ses privilèges et ses obligations. On ne saurait trop insister sur le parallèle établi par l'auteur entre les imprimeurs et les lecteurs du Roi. A cet égard, l'influence que Pierre Du Chastel exerça sur les uns et les autres est révélatrice. Il avait succédé en 1540 à Budé comme garde de la Librairie, et incita Robert Estienne à publier certains des manuscrits de la Bibliothèque de Fontainebleau. Mais le savant eut dès lors à imprimer, à côté de ses éditions érudites, des ouvrages politiques et des pièces de circonstance. On sait que Geoffroy Tory, qui porta avant lui le titre d'imprimeur du Roi, n'avait pas agi autrement, et il ne paraît pas nécessaire d'invoquer à ce propos, comme le fait l'auteur (p. 146), l'exemple de l'Angleterre où déjà le rôle de l'imprimeur royal apparaissait davantage comme celui d'un imprimeur officiel, ni de supposer que le Cardinal Jean du Bellay ambassadeur de François I^er à Londres, ne pouvait manquer d'être frappé de ce précédent.

Mrs Armstrong a bien mis en valeur l'attachement de Robert

Estienne à la couronne. Le fait, et les services qu'il rendait à la cause des lettres, expliqueraient peut-être, si l'on ne devait chercher des raisons politiques, l'attitude du souverain, protégeant l'imprimeur contre les rigueurs d'une Sorbonne d'abord indulgente, puis soucieuse d'éviter les reproches des théologiens de Louvain (L. IV, *The King's Printer and the Censors*, p. 165-207). Les événements ont été trop souvent étudiés, ils sont trop complexes aussi, pour que l'on résume ici l'excellent exposé de l'auteur. Bornons-nous à signaler, car Mrs. Armstrong tire argument de faits et de documents peu connus, que, la faveur royale diminuant sous Henri II, Estienne bénéficia de l'appui des Guise, opposés à Montmorency en cette affaire comme en tant d'autres. Là encore, les fils se croisent et s'entrecroisent. Mais on ne peut guère mettre en doute l'existence d'un « parti de Robert Estienne », — celui-là même qui soutenait le Roi et l'épiscopat français contre le Parlement et les théologiens, et le chapitre où Mrs. Armstrong montre son rôle est assurément l'un des plus neufs de son livre (p. 194-199).

Après la condamnation de ses Bibles par la Faculté de Théologie (octobre 1547) (p. 200-207), Estienne jugea prudent de gagner Genève. Il savait y rencontrer Calvin, la veuve de Budé et cinq de ses enfants, son beau-frère Conrad Badius, et tant d'autres réfugiés, que nous connaissions déjà et que nous connaissons mieux encore aujourd'hui, grâce à Paul Chaix et à ses savantes *Recherches sur l'imprimerie à Genève de 1550 à 1564*, un beau livre paru l'année même où Mrs. Armstrong publiait le sien. En novembre 1550, au plus tard, Estienne était à Genève. Sur les années qu'il y vécut, les appuis et les difficultés qu'il rencontra près des ministres, ses démêlés avec les libraires qui contrefaisaient certaines de ses éditions, le nouveau biographe du grand imprimeur apporte quantité de précisions du plus haut intérêt (p. 215-259). On lira enfin avec une particulière attention les pages, pleines de sympathie, où Mrs. Armstrong définit la position religieuse de Robert Estienne et marque son attachement primordial à la Bible (p. 260-268).

Il est un point pourtant sur lequel il est permis de ne pas suivre l'auteur, et M. Henri Delarue l'a souligné déjà dans le savant compte rendu qu'il a donné de cet ouvrage dans *Humanisme et Renaissance* (t. XVII, 2, 1955, p. 340-343). Parlant de la mort de Robert Estienne, Mrs. Armstrong rappelle que Théodore de Bèze et après lui J.-A. de Thou la fixent au 7 septembre 1559 et disent que l'imprimeur était âgé de 59 ans. Il serait donc né en 1503, date acceptée par la plupart de ses biographes et par Mrs. Armstrong. Dès 1843 pourtant, A.-A. Renouard avait signalé une pièce de vers composée par Henri Estienne, et publiée par lui dans un recueil d'épitaphes, disant que son père avait vécu 59 ans et 11 mois. Robert Estienne serait donc né en octobre 1499. Mrs. Armstrong croit pouvoir écarter cette conclusion, à laquelle s'était rangé Edgar Brandon dans un pénétrant article des *Mélanges Ferdinand Brunot* (1904). Au témoignage du fils, elle préfère celui d'un historien comme Théodore de Bèze et rappelle qu'en mai 1500 Jean Higman (le premier mari de Goyonne Viart) et Wolfgang Hopyl signaient de concert un Missel à l'usage de Salisbury ; le mariage de Henri Estienne ne pourrait donc avoir lieu que sensiblement plus tard ; au surplus, lors du mariage de Robert Estienne avec Perette Bade, apparaissent comme témoins du contrat, Simon de Colines et Gilles Nepveu, « qui ont été ses tuteurs et curateurs » (9 juillet 1526) ; elle en conclut qu'en 1520, à la mort de son père, Robert Estienne n'avait pas encore 20 ans. A quoi, M. Delarue a beau jeu de répondre d'une part, que l'impression du Missel de Salisbury

a pu commencer du vivant de Jean Higman, et n'être achevée qu'après sa mort, fixée par Claudin en 1499 et par Renouard, dans sa *Bibliographie... de Simon de Colines* (1894), à 1498 ; d'autre part, que le contrat en question prouve en réalité deux choses : qu'en 1520, à la mort de Henri Estienne, son fils était encore mineur, et qu'il ne l'était plus en 1526. Mais, rappelle M. Delarue, au XVI^e siècle, la majorité était fixée à 25 ans. Puisque son anniversaire tombait au mois d'octobre, c'est donc à l'automne de 1525, au plus tard, que Robert Estienne a atteint ses 25 ans. On peut donc fixer sa naissance au mois d'octobre 1499.

Sur le second point, il est difficile de ne pas suivre M. Delarue. Sur le premier, on peut admettre que l'impression du *Missel de Salisbury* a été commencée en 1499 ; mais, quant à la mort de Jean Higman, on doit rappeler que Renouard s'est ravisé : selon ses notes sur les *Imprimeurs parisiens* (Paris, 1898), Jean Higman aurait exercé de 1484 à 1500 (p. 181), et Henri Estienne ayant épousé Guyonne Viart « sans doute vers la fin de 1501 » (p. 121), Robert Estienne serait né en 1503 (p. 124). Aussi bien, je ne suis pas sûr que le savant historien de l'imprimerie parisienne ait eu raison de fixer à 1500 la fin de l'exercice de Jean Higman, et je ne serais pas surpris qu'Higman fût mort dès 1499. Depuis 1494, en effet, Higman et Hopyl étaient étroitement associés, et il paraît curieux de constater qu'Hopyl a imprimé seul, en 1500, un traité de Lefèvre d'Etaples et un livre d'Heures en flamand, puis, en 1501, une autre édition de Lefèvre. En 1502, enfin, on le trouve associé avec Henri Estienne (E. Armstrong, *ouv. cité*, p. 4), qui aura pris dans l'intervalle la place laissée vacante par Higman dans le cœur de sa veuve comme dans ses affaires. La discussion peut paraître oiseuse. Mais, M. Delarue l'a bien marqué, si l'on admet que Robert Estienne est né quelques années plus tôt que ne le dit Th. de Bèze, on admet du même coup qu'il a pu recevoir plus fortement l'empreinte paternelle, et que celle de Colines n'a pas été aussi déterminante qu'on le dit d'ordinaire.

Au total, et compte tenu de ces quelques réserves, l'ouvrage de Mrs. Armstrong emporte l'adhésion. Fondé sur le dépouillement, apparemment exhaustif, des sources manuscrites et imprimées, il présente une somme de documentation d'une rare richesse. Il suffirait d'en donner pour preuves les appendices et pièces justificatives qui terminent ce volume (p. 269-288) : encore convient-il de signaler qu'il est arrivé à l'auteur de corriger l'édition donnée avant elle de tel document d'archives (lettre de François I^er du 27 octobre 1546, p. 175). L'annotation est sûre, mais dénuée de toute pédanterie et tout au plus peut-on regretter de ne pas trouver quelques références qui permettraient de situer certains *minores* (Gilles Perrin, p. 94 ; Jean Pellisson, p. 95 ; Guillaume Bochetel, p. 152 ; Joannes Richius, p. 153 ; Claude Baduel, p. 232). La bibliographie est excellente. Sans doute Mrs. Armstrong, qui cite l'ouvrage de Ph. Renouard *Imprimeurs parisiens, libraires...* d'après la 1^re édit. (Paris, 1898), paraît-elle ignorer la 2^e (*Revue des Bibliothèques*, 1922-1924, 1926, 1932-1934) ; mais on saurait d'autant moins lui en faire grief, que, s'agissant en tout cas des Estienne, cette 2^e édition se borne à ajouter à la 1^re des actes que Mrs. Armstrong a connus par ailleurs. Quant à l'étude de Charles Beaulieux, *A propos d'un exemplaire du dictionnaire français-latin de Robert Estienne* (*Ibid.*, 32^e année, 1922, p. 234), elle ne lui aurait que bien peu apporté. Seulement aurait-il été commode de citer certains articles du *Dictionnaire des Lettres françaises* publié sous la direction de M^gr Georges Grente, *Le seizième siècle*, Paris,

Fayard, 1951. L'index qui termine l'ouvrage est excellent, bien que certains noms y soient indiqués sous leur forme française, d'autres sous leur forme latine, et que, par une faute fréquente, le nom de Fédéric Morel soit écorché, ainsi qu'ailleurs dans le texte. Faut-il ajouter que l'ouvrage est d'une belle typographie comme tant de livres sortis des presses anglaises, et abondamment illustré de planches hors-texte et de figures, que requérait pareil sujet ? On le feuilleterait avec plaisir ; on le lit, non seulement avec intérêt, mais avec un vif agrément. Mrs. Armstrong montre pour son personnage et son époque une sympathie qui perce à chaque instant, de façon attachante et discrète, et la plume de l'auteur reste toujours si alerte et élégante qu'elle fait paraître légère sa solide érudition.

JACQUES GUIGNARD.

DEUX ANECDOTES INÉDITES DE DIDEROT

Le fonds Vandeul serait-il inépuisable ? Sur quatre anecdotes, signalées dans l'*Inventaire* de M. Herbert Dieckmann [1], trois sont totalement inédites. Transcrites sur six feuillets, elles semblent avoir été volontairement groupées, probablement par Diderot lui-même, et sont maintenant insérées dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, n. a. fr. 24937, folios 28-33. Chaque historiette porte le titre « anecdote », bien que deux d'entre elles tournent à l'apologue. Indépendantes, elles participent toutes du même esprit : un rationalisme gaillard ou un anticléricalisme agressif. Est-ce la raison de leur oubli dans les cartons de Diderot ? Sans être timoré, nous serons nous-mêmes assez prudent pour n'en citer que deux.

I

[28 *recto*] Feu Grou était garde du Trésor Royal. C'était un homme de plaisir ; il avait un si grand mépris pour les opinions religieuses qu'il ne daignait pas s'en entretenir. Il disait de ces sortes de conversations, que c'était chanter la nuit dans les rues parce qu'on a peur. Il était un soir à table avec ses amis ; on commença par parler politique, ensuite on en vint aux femmes et des femmes on passa à la religion, comme il arrive ordinairement. Les amis de Grou disputaient et cependant Grou se taisait, mangeait et buvait d'autant. Lorsqu'on fut sur le point de se séparer, Grou dit : « Un moment, mes amis ; il faut aussi que je cause à mon tour et que je vous raconte une histoire que je n'ai jamais dite à personne, de peur qu'on ne se moquât de moi. Je suis garde du Trésor Royal. Un jour, le Roi m'envoya chercher et me dit : Grou, écoutez-moi et faites ce que je vais vous dire — Ai-je beaucoup d'argent ? — Oui, Sire — Tant mieux. [*verso*] — Eh bien, annoncez à tous mes sujets que demain ils peuvent se rendre au Trésor et prendre autant d'argent qu'ils en voudront — Mais, Sire... — Point de réplique ; et surtout, vous, ne vous oubliez pas... — Je m'en allais, rêvant à cet ordre singulier, lorsque le Roi me fit rappeler, et il ajouta : Grou, voyez-vous ce panier de Poires sur cette table ? Eh bien, j'attache la plus grande importance à ces Poires. Prenez le panier, emportez-le ; demain quand ils viendront, laissez-leur prendre tout l'argent, mais prenez garde qu'ils ne touchent à mes Poires ; qu'il ne m'en manque pas une, entendez-vous, et songez que j'en sais le compte. Allez.... Je prends le panier, je m'en vais, rêvant, chemin faisant, que le Roi était

1. Droz, 1951, p. 114.

devenu fou ; mais sages ou fous, on sait qu'il faut obéir aux Rois. Dès la même soirée j'annonce le pillage du Trésor. Vous pensez bien que le lendemain j'eus pratique ; ce fut un concours, un tumulte, un train. Pendant que les pères emplissaient d'or leurs poches, des polissons d'enfans apperçurent le panier [29 *recto*] et se mirent à manger les Poires ; et quand la foule fut dissipée et que Grou vit son panier vide et ses Poires mangées, qui fut bien étonné ? Ce fut l'ami Grou. Cependant il fallait aller apprendre au Roi le malheur qui était arrivé. Je m'en vais à Versailles. On m'introduit. A peine le Roi m'eut-il apperçu qu'il me dit : « Eh bien, Grou, sont-ils bien contents ? — Très contens, Sire — Ont-ils bien pris de l'argent ? — Ils n'ont pas laissé un écu — Et mes Poires ? — Je baisse l'oreille et je me tais... — Grou, vous ne me répondez pas ; est-ce qu'ils auraient touché à mes Poires ? — Je baisse l'oreille encore plus bas et je me tais... — Le Roi prenant un visage plus sévère et un ton plus terrible que jamais, ajouta : Parlez-donc, que sont devenues mes Poires ? — Sire, toutes vos Poires sont mangées. — Comment, ils ont mangé mes Poires. Les indignes. Les scélérats. Les infâmes. Ils ont mangé mes Poires... Il allait, il venait, il se tordait les bras, il écumait de rage et il s'écriait : ils ont mangé mes Poires... Lorsqu'il eut fait [*verso*] quelque temps ce rôle ridicule et furibond, il s'arrêta tout court, et après avoir rêvé profondément, la tête appuyée sur ses mains, il dit : qu'on pende M. le Dauphin... — Ensuite Grou, cherchant sa canne et son chapeau, dit à ses amis : Et vous croyez cela, vous autres ? Adieu, mes amis ; bon soir et bonne nuit.

***

L'ami Grou (ou Groult ?) n'apparaît nulle part dans l'œuvre ou la correspondance de Diderot. Mais connaîtrons-nous jamais toutes les tables de Paris qui l'accueillirent ? Sachons simplement que les deux ou trois gardes du Trésor Royal, créés par l'édit d'avril 1664 qui supprimait les trois Trésoriers de l'Epargne, étaient de grands personnages. Trésoriers-payeurs, ils ne dépendaient que du contrôleur général des Finances. Leur office valait une charge de fermier général et Pâris de Montmartel, frère de Pâris Duverney, ne l'avait pas dédaigné [1]. Pour revenir à Grou, son apologue n'est pas d'une totale clarté ; il s'agit pourtant d'un schème assez commun de la propagande anti-chrétienne : le caractère irrationnel du péché originel et de la rédemption des fautes humaines par la mort du fils de Dieu. Dumarsais remarquait déjà dans son *Analyse de la religion chrétienne*, antérieure à 1748 : « Le fils de Dieu meurt du dernier supplice pour satisfaire à la vengeance que son père voulait exercer sur le genre humain » [2]. Diderot lui-même disait dans l'*Addition aux Pensées philosophiques* de 1762 : « Le Dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas de ses pommes et fort peu de ses enfants » et plus loin : « Il n'y a point de bon père qui voulût ressembler à notre père céleste. [3] » Mais le baron d'Holbach dans *Le Bon sens* est si proche de notre apologue que nous croirions volontiers à sa présence à la même table que Grou : « Quelles bizarres idées de la justice divine peuvent donc avoir les chrétiens, à qui l'on dit de croire que leur Dieu, dans la vue de se réconcilier avec le genre humain, coupable à son insu de la faute de ses pères, a fait mourir son propre fils innocent et incapable de pècher. *Que dirions-nous d'un roi*, dont les sujets se seraient révoltés

1. Cf. *Encyclopédie méthodique*, article *Finances* (Paris, 1784, t. III, p. 738) et Henri de Jouvencel, *Le contrôleur général des Finances* (Paris, Larose, 1901, p. 174).
2. *Œuvres* (Paris, Pougin, 1797, t. VII, p. 34).
3. *Œuvres philosophiques* (Garnier, 1956, p. 60 et 67). Le mot est de Diderot et non de son modèle, les *Objections diverses aux écrits de différents théologiens* (cf. article de Franco Venturi, *R. H. L.*, 1938, p. 23 sq.).

et qui, pour s'apaiser lui-même, ne trouverait d'autre expédient *que de faire mourir l'héritier de sa couronne* ? » [1] Il est difficile cependant, dans cette allégorie quelque peu laborieuse, de donner avec exactitude les équivalents théologiques de chaque motif. La valeur du récit est avant tout dans son allégresse et sa cocasserie.

II

[*folio* 30 *recto*] Le poëte Sadi raconte qu'un jour une barque portoit trois passagers, un philosophe, un Roi et un Enfant. Il s'élève une tempête ; le philosophe tranquille médite au milieu de la Tempête ; le monarque lève au ciel des yeux courroucés ; l'enfant crie ; les cris de l'enfant impatientent le monarque ; le philosophe rompt le silence et dit au monarque impatienté, est-ce que vous ne savez pas faire taire cet enfant ? Non, lui répondit le monarque ; mais si vous le savez, vous, vous m'obligerez beaucoup d'exercer votre talent sur celui-là. Le philosophe se lève, prend l'enfant par les cheveux, le plonge dans les flots et le remet à sa place où il se tut. Ce philosophe donnoit à ce monarque une leçon dangereuse ; car il y a quelquefois des enfans bien mutins. Le secret de faire cesser la tempête eut mieux valu que celui de faire taire l'enfant.

A l'automne de 1759, au château du Grandval, Diderot rédigeait pour l'*Encyclopédie* l'article *Sarrazins* : c'est alors qu'il découvrit et lut le *Gulistan* de Saadi dans la traduction déjà ancienne d'Alègre (1704). Il transcrit aussitôt quatre fables dans une lettre à Sophie Volland du 30 octobre [2]. En 1762, Saadi lui inspire tout un article qu'il donne à Grimm pour la *Correspondance littéraire* : deux nouvelles fables y apparaissent [3]. L'historiette présente, non datée, est un habile remaniement de la fable 7 du 1er livre du *Jardin des roses* [4]. Le médecin de Saadi devient un philosophe et la conclusion change de sens. « Quelle sagesse y a-t-il en ceci ? » demandait le roi ; et le médecin répondait : « Premièrement, l'enfant n'avait pas goûté le désagrément de l'immersion ; et il ne connaissait pas le prix de la sûreté du vaisseau. De même une personne qui sera saisie par le malheur connaîtra le prix de la tranquillité [5] ». Avec Diderot la banalité orientale fait place à l'avertissement politique : si l'enfant, comme nous le croyons, symbolise le peuple, il vaudrait mieux secourir sa misère que réprimer ses cris. Si Diderot prévoyait les tempêtes révolutionnaires, savait-il en tant que philosophe le moyen de les calmer ? « Il y a quelquefois des enfans bien mutins ».

P. Vernière.

1. *Le Bon sens ou les idées naturelles opposées aux idées surnaturelles* (1774, par. 90, p. 87-88).
2. *Lettres à Sophie Volland* (Gallimard, 1938, t. I, p. 86). Cf. le *Gulistan* (Paris, Éditions du Pot-Cassé, 1930, p. 46-86-171 : V, 21 : l'amant naufragé qui refuse d'être sauvé avant son amante — I, II : le religieux qui souhaite la mort du roi fils de Joseph — II, 13 : le songe de l'habitant du Mogol).
3. *Correspondance littéraire* (1er novembre 1762) et *Œuvres* (A. T., t. IV, p. 483) : *Du poète Sadi* (cf. *Gulistan*, *op. cit.*, p. 33 et 84 : I, I : le condamné qui insulte le roi — II, 7 : la lecture du Coran qui endort).
4. *Op. cit.*, p. 43.
5. Traduction juxta-linéaire de Semelet (Paris, Imprimerie royale, 1834, p. 86).

SUR UNE LETTRE DE DIDEROT A PIERRE CAMPER

En 1899, Maurice Tourneux a publié dans son *Diderot et Catherine II* [1] deux petits manuscrits de Diderot sous le titre d'*Observations et Questions sur la Variole.* Dans une note [2] il donna ainsi la provenance de ces manuscrits : « Les autographes de ces observations et de ces questions font partie des papiers du fameux médecin Pierre Camper, déposés dans la bibliothèque de la Société Néerlandaise pour les progrès de la médecine, et dont M. le Dr Israels a publié en 1881 un inventaire sommaire (Amsterdam, Fr. Müller, in-8°, 18 pages). Les questions portent de la main de Camper : *Par M. Diderot ; j'ai envoyé les solutions le 24 d'avril 1774* ».

Ayant eu en mains, il y a quelque temps, l'inventaire en question [3], nous y trouvâmes sous la rubrique *Lettres* [4] : « Diderot à Camper, 10 octobre 1774. Avec : Quelques demandes concernant la petite vérole ». Ayant lu, d'autre part, dans un ouvrage de C. E. Daniëls [5] : « En septembre 1774, Diderot lui écrivit de La Haye : *Je vous salue, vous aime, vous révère et vous embrasse de tout mon cœur* », nous nous sommes mis en contact avec le Bibliothécaire de ladite Société pour lui demander des photocopies de tout ce qui se trouvait de la main de Diderot parmi les papiers de Camper. Outre des copies des deux manuscrits publiés par Tourneux, il a bien voulu nous envoyer la copie d'une lettre autographe de Diderot à Camper. Nous lui en témoignons ici notre reconnaissance. Pour ce qui est des manuscrits sur la petite vérole, Tourneux les a assez rigoureusement transcrits [6], mais il s'est trompé sur leur date. Les *Questions* portent de la main de Camper : « Par M. Diderot. J'ai envoyé les solutions le 24 d'aout 1774 », et non pas le 24 d'avril, comme l'affirmait Tourneux. Nous reproduisons d'après l'original le texte de la lettre qui a été déjà publié par M. l'abbé Joseph Daoust dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres* (1er mai 1953).

Monsieur et très honoré Docteur,

J'ai attendu jusqu'a ce moment la seconde partie de votre ouvrage, avec les figures sans les quelles il est impossible d'entendre, et imprudent de hazarder la moindre correction. Cependant je touche au moment de mon départ, et je ne voudrois pas vous laisser le moindre soupçon sur mon caractere. Premierement, je vous defends, sous peine de faner par le stile le plus incorrect des idées toutes fraisches, et de nuire a leur succés en leur otant l'agrement de la diction dont elles sont susceptibles [7] ; *et prodesse volunt et delectare poetae*, et par *poeta* j'entends tout faiseur. Secondement entre plusieurs partis que je vais vous proposer, quel que soit celui qui vous agréée, il me conviendra.

Ou faites moi passer la seconde partie de votre ouvrage avec les figures, et permettez que je revoye le tout a Paris.

1. M. Tourneux, *Diderot et Catherine II*, Paris, 1899 ; Appendice E, pp. 574-578.
2. P. 574, note 1.
3. *Catalogue de manuscrits de Pierre Camper et de lettres inédites écrites par lui ou à lui adressées, qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Société Néerlandaise pour les progrès de la médecine à Amsterdam*, Amsterdam, 1881.
Le catalogue a été dressé par Daniëls et Rogge, sous la direction du Dr Israëls.
4. P. 13.
5. C. E. Daniëls, *Het leven en de verdiensten van Petrus Camper*, Utrecht, 1880.
6. Évidemment il en a modernisé l'orthographe.
7. Ces sortes d'étourderie ne sont pas rares dans les lettres de Diderot. Dans une lettre à Marc-Michel Rey (Tourneux, *o. c.*, 514) nous relevons celle-ci : « Je serais fâché de mourir sans avoir fait deux choses : l'une, c'est ordonner la bibliothèque des Inconvaincus ; l'autre, sans avoir publié mon propre recueil. »

Ou donnez deux editions a la fois qui paroitront toutes deux sous votre nom, l'une en hollandois dans ce pais-cy ; l'autre en francois, dans le mien. Je me chargerai du soin de celle cy ; et vous feriez tirer un nombre suffisant de figures pour l'une et pour l'autre. De ces figures, vous m'en enverriez d'ici ce que l'edition francoise en exigeroit.

Ou ne faites qu'une seule edition francoise et hollandoise ; et en ce cas, ou je vous renverrois votre manuscript avec vos figures, et vous feriez imprimer le tout ici ; ou je vous ferois imprimer a Paris la portion francoise, a peu pres meme caractere, meme format et page pour page, et il ne vous resteroit plus qu'a faire assembler feuille a feuille les deux moitiés pour en former un seul volume [1].

Dans le cas de deux editions qui paroitroient en meme tems, l'une hollandoise en Hollande, et l'autre francoise en France, je crois que nos libraires, qui ne sont pas a beaucoup près aussi vorraces que les vôtres ne balanceronnt pas a attacher un prix honnête a votre travail.

Je sçais que vous etes fort au dessus de toute vue d'interêt ; cependant l'argent que l'on acquiere par les productions de l'esprit n'a rien de honteux ; et tant qu'il y aura quelque bien a faire dans ce monde cy, il sera tres bon d'en avoir et meme d'en avoir beaucoup.

J'ai d'autant meilleure grace a prêcher cette morale que je ne l'ai jamais pratiquée. J'ai fait la fortune de quatre libraires ; et je n'ai pas sçu faire la mienne.

Faites moi reponse. Je vous salue, vous aime, vous revere et vous embrasse de tout mon cœur.

Et n'oubliez pas qu'il y a au coin de la rue Taranne, Carefour S[t] Benoit, a Paris, un homme qui vous est sincerement devoué.

Diderot.

a la Haye ; ce 10.8.bre 1774 [2].

Il résulte d'abord de cette lettre que Daniëls en 1880 y a pris sa citation et s'est seulement trompé sur la date. Il aura pris 8bre pour Sbre. L'année suivante d'ailleurs il a rectifié lui-même son erreur, puisque le catalogue donne la lettre comme étant du 10 octobre 1774.

Or, Tourneux avait vu ce catalogue et s'est probablement rendu sur les lieux pour prendre copie des manuscrits de Diderot. Non seulement il n'a pas publié la lettre de Diderot ; il ne semble même pas l'avoir vue, car il n'a pas tiré profit de cette date du 10 octobre 1774 pour rectifier l'affirmation de M[me] de Vandeul selon laquelle Diderot « revint à Paris, les premiers jours d'octobre 1774 » [3]. Au contraire, à la p. 493 de son *Diderot et Catherine II*, Tourneux affirme lui aussi : « Après avoir traversé les Pays-Bas autrichiens et la Flandre française, Diderot débarqua enfin à Paris au commencement d'octobre 1774. » Cependant la lettre à Camper prouve que le 10 octobre Diderot se trouvait toujours à La Haye. Il avait encore, comme le dit Tourneux, à traverser les Pays-Bas autrichiens et la Flandre française, et ce n'est que le 17 octobre que son retour à Paris est attesté : à cette date il écrivit une longue lettre à Catherine II [4]. Vu le but du long

1. Dans cette phrase nous avons remplacé par trois fois le point et virgule par une simple virgule.

2. La lettre est adressée :

A Monsieur
Monsieur Camper
Docteur en médecine, et professeur.
Klein Lakum
dans la province d'Overissel.

Il s'agit de Klein-Lankum, propriété près de Franeker, où Camper s'était établi tout de bon en 1773 après avoir été professeur à Franeker, Amsterdam et Groningue.

3. *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Diderot par Madame de Vandeul, sa fille,* in Assézat-Tourneux, *Œuvres Complètes de Diderot,* Paris, 1875-1877, I, p. LIV.

4. Tourneux, *o. c.,* 495-500.

voyage que Diderot avait entrepris, ainsi que les titres qu'avait l'Impératrice à la reconnaissance de son protégé, il est permis de ne pas supposer un trop long intervalle entre l'arrivée à Paris et la rédaction de la lettre à Catherine II. Diderot a donc dû rentrer à Paris sinon le jour même du 17 octobre 1774, du moins très peu de jours auparavant [1].

« J'ai connu à La Haye le bon et célèbre Camper », dit Diderot dans son *Voyage de Hollande* [2], et il le dit au chapitre où il rapporte les propos recueillis à la table du Prince et de la Princesse de Gallitzin. En effet, Camper, tout en habitant sa propriété Klein-Lankum près de Franeker en Frise, où il s'était définitivement retiré en 1773, n'en fréquentait pas moins le Prince de Gallitzin et le philosophe Hemsterhuis à La Haye. C'est ce dernier sans doute [3] qui l'a introduit chez Gallitzin, avec lequel Camper devait dans la suite se lier de plus en plus étroitement à cause de leur passion commune pour les études minéralogiques [4].

Parlant de Camper dans le *Voyage de Hollande*, Diderot dit entre autres choses :

> Il connaissait parfaitement les physionomies nationales. Il dit d'un gentilhomme qui m'avait accompagné de la Russie en Hollande : Celui-là est Grec, et il l'était ; ce valet qui est derrière lui est Kalmouck, et cela était vrai [5]. Il accusait tous les artistes d'avoir péché sur ce point. Il a écrit un traité de dessin, où il indique des principes par lesquels on peut, sans interruption, aller de la figure des dieux à la figure de telle nation que l'on voudra ; de celle-ci jusqu'à la tête de l'homme, du nègre, à celle du singe ; et de celle-ci jusqu'à la tête de l'oiseau, du héron et de la grue.

Il est très probable que nous tenons là l'ouvrage dont il est question dans la lettre du 10 octobre, et dont Diderot offrait de se faire l'éditeur. Dans ce cas, ses projets ne se sont pas réalisés, puisque le traité en question n'a été publié qu'en 1791 à Utrecht, sept années

1. De même pour la date du départ de Paris, Mme de Vandeul donne le 10 mai 1773. Cependant, le 18 juin Diderot écrit à Sophie Volland : « Je suis arrivé mardi matin à la Haye » (Babelon, *Lettres à Sophie Volland*, III, 241).

2. Assézat-Tourneux, XVII, 447.

3. Hemsterhuis connaissait Camper depuis 1740, pour avoir étudié avec lui à l'Université de Leyde. Jusqu'en 1789, date de la mort de Camper, ils sont restés grands amis. — Gallitzin s'était établi à la Haye en 1769, en qualité d'ambassadeur de Russie. Or, Hemsterhuis, qui devait devenir en 1775 le grand ami intime de la Princesse de Gallitzin, fréquentait son hôtel depuis quelques années déjà, en tant qu'ami du Prince. — Nous avons entrepris l'étude des rapports de Diderot avec Hemsterhuis et avec le Prince et la Princesse de Gallitzin, rapports qui sont de la plus grande importance pour l'histoire des manuscrits de Diderot.

4. Entre plusieurs ouvrages du Prince de Gallitzin sur la minéralogie, il y a : *Lettres sur quelques objets de minéralogie à M. le professeur Petrus Camper*, Partie I, La Haye, 1789.

5. Il s'agit évidemment de Balla et de son valet. Parmi les papiers de Camper il y a une lettre de ce Balla, datée de Pétersbourg, 15 décembre 1774.

Camper l'avait chargé de lui envoyer de Russie une tête calmuque « fraîchement coupée et dans toutes ses parties bien conservée » et « d'aller fouiller les cabinets des particuliers pour trouver d'autres minéraux ». Balla n'en a cependant rien fait et il s'excuse : « Peu de temps après mon arrivée de Spa ici, notre Souveraine me destina pour aller avec l'Ambassade de Constantinople, pour laquelle ainsi que pour le voyage de Moscou je dois m'arranger le mieux et le plus tôt que je pourrais ». De la lettre il résulte que Camper et Balla ont rendu visite au professeur Allamand à Leyde, encore pour des problèmes d'ordre minéralogique. Il n'est pas question de Diderot dans la lettre. La demande de Camper concernant la tête calmuque doit se rattacher à l'élaboration de la *Dissertation* dont nous parlerons plus loin et où l'on lit à la p. 39 : « La Figure 4 de la même Planche nous fait voir la tête d'un Calmuque. Comme les dents et la mâchoire inférieure manquent j'y ai suppléé en remplissant ce vide d'après la tête d'un Nègre âgé, dont j'avois autrefois disséqué le corps ».

après la mort de Diderot et deux après celle de Camper, par les soins du fils de celui-ci [1], et traduit en français la même année sous le titre de *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différens âges. Suivie de Réflexions sur la beauté ; particulièrement sur celle de la tête ; avec une Manière nouvelle de dessiner toute sorte de têtes avec la plus grande exactitude* [2]. C'est le fameux ouvrage où Camper expose ses théories sur l'angle facial et où il passe pour avoir posé les principes de la craniométrie moderne.

Dans la *Préface de l'Auteur* on trouve l'histoire de la genèse de l'ouvrage : après avoir été conduit à ses recherches anthropologiques par ses longues méditations artistiques et songeant à mettre ses découvertes au profit des jeunes peintres et statuaires et en général de tous les amateurs de la peinture, Camper traça le plan de sa dissertation en 1768 et exposa ses idées en août 1770 à l'Académie de Dessin d'Amsterdam.

> MM. les directeurs me témoignèrent à ce sujet leur satisfaction, en me donnant une médaille d'or. Seize ans se sont passés sans que mes occupations m'ayent permis de donner quelque attention à cette dissertation ; et la difficulté de trouver un habile et savant graveur m'empêcha ensuite de la publier telle que je la présente aujourd'hui, avec les gravures du célèbre M. Vinkeles, dont le burin est si avantageusement connu par les personnes de goût [3].

Camper a, en effet, rédigé sa *Préface* en 1786, comme cela résulte encore de ce que dit son fils dans sa *Préface* à lui :

> La dissertation que je présente au Public fut conçue en 1768 ; l'auteur l'enrichit de plusieurs additions en 1772, et la porta en 1786 au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui. A cette dernière époque, elle devoit enfin être publiée ; mais des occupations importantes et multipliées empêchèrent l'auteur de la mettre alors au jour. L'année 1789 lui parut être plus favorable à cette entreprise ; mais une mort prématurée ne lui permit pas de remplir ce dessein [4].

Pour revenir à Diderot et à l'année 1774, dans le texte de la *Dissertation* même on lit [5] : « Depuis le premier plan de cet écrit conçu en 1774, il m'a été donné la boîte osseuse d'un Chinois... » Il est possible que Camper se trompe, puisque dans la *Préface* il affirme à deux reprises [6] avoir conçu son ouvrage en 1768 ; il se peut aussi qu'il ait en vue ici la première version tant soit peu définitive de l'ouvrage, qui serait alors celle que Diderot a eue en mains et que celui-ci vou-

1. *Verhandeling van Petrus Camper over het natuurlijk verschil der wezenstrekken in menschen van onderscheiden landaart en ouderdom ; Over het schoon in antyke beelden en gesneedene steenen ; Gevolgd door een voorstel van eene nieuwe manier om hoofden van allerleye menschen met zekerheid te tekenen. Naa des schrijvers dood uitgegeven door zijnen zoon Adriaan Gilles Camper. Te Utrecht, bij B. Wild en J. Altheer,* 1791.
2. *Ouvrage posthume de M. Pierre Camper. Traduit du hollandois par H. J. Jansen* [...] *Le tout enrichi de XI planches en taille-douce.*
A Paris, chez H. J. Jansen, imprimeur-libraire, cloître Saint-Honoré. Et à La Haye, chez J. van Cleef, libraire, sur le Spuy, 1791.
3. P. 14.
4. P. 3.
5. P. 48.
6. P. 7 et p. 14.

lait publier [1]. En tout cas cette version n'était pas assez définitive pour que Camper pût accepter les propositions de Diderot et ce fut notamment « la difficulté de trouver un habile et savant graveur » qui différa la publication de l'ouvrage, ce qui s'accorde très bien avec ce que dit Diderot concernant « les figures sans lesquelles il est impossible d'entendre, et imprudent de hazarder la moindre correction ».

Il est difficile de déterminer quelles étaient exactement, en 1774, les deux parties de l'ouvrage dont parle Diderot, et laquelle, par conséquent, lui manquait au moment de son départ de La Haye. Mais il y en avait en tout cas deux parties à ce moment et il est hors de doute que Diderot s'est assimilé l'essentiel de l'ouvrage, tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Il n'entre pas dans notre propos d'examiner maintenant si cette *Dissertation* a influencé sur certains points particuliers les écrits de Diderot postérieurs à 1774. Cette étude mériterait cependant d'être entreprise, ainsi que celle des rapports personnels de Diderot avec Camper [2]. La rencontre de ces deux génies universels, qui tous deux étaient si loin en avance de leur siècle, ne laisse pas d'être fort intéressante. De tous les Français il semble bien que c'est Diderot qui a eu la primeur des découvertes anthropologiques de Camper, et son projet d'édition montre clairement qu'il en a mesuré toute l'importance et qu'il s'est rendu compte, en outre, du grand intérêt qu'il y avait à les appliquer à la peinture et à l'art du dessin.

D'autre part, ce projet, joint aux autres, réalisés ou non, du même genre que l'on connaissait déjà de la part de Diderot, rend plus compliqué encore le problème de la non-publication de la plupart de ses propres ouvrages. Il n'avait jamais eu son portefeuille aussi plein qu'au moment de quitter la Hollande ; il avait, en outre, avant même la fin du mois de juin 1773, entamé des négociations avec Marc-Michel Rey pour la publication de ses *Œuvres Complètes* [3] ; et ce dont il se préoccupait, au sortir de la Hollande, c'était l'édition de l'ouvrage d'un homme qu'il connaissait à peine depuis quelques mois.

Si l'on songe enfin que c'est l'édition des *Plans et Statuts* pour Catherine II qui avait retenu Diderot six mois en Hollande et avait failli le mettre au désespoir, il s'agissait bien pour lui de ne pas rompre la promesse faite à Camper et de nous rassurer quant à son caractère [4] !

JEAN DE BOOY.

1. L'existence d'une version ancienne en français semble attestée par le fait qu'en 1778 Camper communiqua ses découvertes sur l'angle facial à l'Académie Royale des Sciences à Paris, dans les séances du 19 et du 26 juillet. A cette occasion il eut une discussion avec Daubenton.

2. Il y a encore une référence directe à Camper dans les *Éléments de Physiologie* (A.-T., IX, 264) : « Camper fait naître d'un seul modèle, dont il ne fait qu'altérer la ligne faciale, tous les animaux, depuis l'homme jusqu'à la cigogne ». Tourneux a signalé à cette occasion l'ouvrage de Camper, dont il donne le titre d'après la traduction de Quatremère-Disjonval, également de 1791.
Ce qu'il importe surtout d'étudier, c'est le rapport entre la *Dissertation* de Camper et les préoccupations transformistes de Diderot, telles qu'on les trouve dans le *Rêve de d'Alembert* et les *Éléments de Physiologie*.

3. Sur ces négociations nous préparons une étude d'après des documents inédits ; voir ce qu'en dit M. Dieckmann dans son article sur « Diderot et son lecteur » (*Mercure de France*, avril 1957, p. 624).

4. Nous exprimons notre profonde reconnaissance à M. Herbert Dieckmann, qui a bien voulu lire notre étude et à qui nous devons quelques suggestions utiles.

DIDEROT DEVANT « LE MIROIR »

Ceci n'est pas un conte, mais un supplément au récit qu'Assézat fait dans son édition des *Œuvres complètes* de Diderot (t. V, 1875, p. 363-372), des circonstances extraordinaires qui entourèrent la révélation à la France du *Neveu de Rameau*. Voici, en effet, ce qu'on lit, à la date du 19 juin 1821, dans *Le Miroir*, organe littéraire du libéralisme à tendances bonapartistes, rédigé par A.-V. Arnault, Jay, Jouy, etc... et leurs jeunes amis Léon Halévy et Philarète Chasles, qui tous excellaient à dissimuler les allusions politiques sous les fleurs de rhétorique et à railler avec beaucoup d'esprit les ultras et leurs séides, les jésuites. On n'aura pas de peine à reconnaître dans ce texte, qui n'avait pas encore été exhumé, la préoriginale d'un des épisodes les plus célèbres de la « satyre » de Diderot :

CORRESPONDANCE AU MIROIR

Le petit chien de BOURET *et le contrôleur-général des finances.*

Monsieur le MIROIR,

Vous êtes trop jeune pour avoir connu le fermier-général *Bouret* [1]. C'était un de mes bons amis. J'ai assisté chez lui un des premiers à la dégustation du vol-au-vent à la financière dont son cuisinier était l'inventeur, et qui a depuis acquis, comme on dit à présent, une réputation européenne.

Bouret n'avait pas autant d'esprit que la plupart des gens qui trouvaient tant de plaisir à dîner chez lui ; mais il possédait tout ce qu'il faut pour s'en passer, une grande fortune et une bonne table. L'un de ses convives habituels, *Diderot*, qui a fait un beau travail sur *Sénèque* [2], lui avait cependant inculqué, pour parler comme au collège, cette maxime d'un moraliste latin sur les fonctions du ventre : *Venter bene moratus magna est libertatis causa.* Il s'en expliquait le sens avec des *variations*. Cela voulait dire pour lui que *la vraie liberté c'est un estomac qui ne manque de rien*, ou *qu'il faut pour la santé entretenir le ventre libre*, ou bien *qu'on jouit d'assez de liberté quand on a le ventre plein*. Cette dernière leçon est la plus suivie. Décidément *Bouret* était un *ventru* [3].

Il est certain que personne n'a su mieux que lui se tenir en bonne posture auprès des ministres, et, à force de complaisance, de petits soins, de bassesses à l'occasion, acheter et conserver leurs bonnes grâces. Il savait qu'on obtient tout par l'intrigue, que les faveurs pleuvent sur les plus médiocres et les plus rampans, et qu'autour de ceux qui ont le pouvoir il n'y a que déception, corruption, pillage et tartufferie [4]. Vous n'avez pas vu cela, *M. le Miroir* ; je parle du temps passé.

1. Bouret est mort en 1777.

2. *Essai sur la vie de Sénèque le philosophe, sur ses écrits et sur les règnes de Claude et de Néron* (1778), où l'on ne retrouve pas la maxime que Diderot commentait avec brio.

3. C'est-à-dire un opportuniste que la gastronomie fait pencher vers la droite ministérielle. Littré glose très justement ce terme en citant la chanson de Béranger, *Le Ventru*, où l'un de ces « nantis » s'écrie dans le refrain :

Quels dînés
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

4. En 1821, « tartufferie » est gros de résonances qui nous échappent maintenant. Pour les entendre de nouveau, il faut se faire une idée, par la lecture des journaux, des armes que la comédie de Molière fournissait aux libéraux. La fortune de *Tartuffe* sous la Restauration mériterait de trouver son historien. Voyez ce qu'écrira *L'Ami de la Religion*, le 1er février 1844 : « L'incrédulité et la haine continuent de faire leur métier, ainsi que sous la Restauration. On sait qu'alors les missionnaires ne pouvaient mettre le pied dans une ville sans que le théâtre y jouât *Tartuffe*... » (Cité par J. Pommier, *Dans les chemins de Baudelaire*, p. 140).

Bouret était dans son genre un homme de génie. Il a prouvé la *perfectibilité* de la flatterie, et reculé les bornes de l'art. On a vu de tout temps des gens qui se laissaient gagner au jeu par l'idole encensée ; qui citaient des dates ou des faits notoirement faux pour lui donner l'avantage de les relever ; qui, dans une conversation ou dans une discussion faisaient les sacrifice de leur amour-propre, et jouaient les bêtes pour la faire briller à leurs dépens. Cela est bien ; mais ce n'est que l'a, b, c, de la science. Le trait de *Bouret* est d'une autre volée ; c'est une des plus jolies choses qu'on puisse voir ; c'est une idée qui honore l'esprit humain.

Bouret avait un petit chien qui plaisait beaucoup à Monseigneur le contrôleur-général des finances. Il était lui-même fort attaché à ce joli animal, qui lui rendait amour pour amour. Mais pour un courtisan aussi délié que l'était *Bouret*, il n'y a ni ami ni chien qui tienne. Le sacrifice de *Favori* [1] fut décidé. *Favori* n'aimait pas du tout Monseigneur, dont la figure grotesque et les lourdes manières l'épouvantaient. Il était promis cependant à l'hôtel des finances où on l'attendait tous les jours. Un autre que *Bouret* eût manqué son coup, et qui sait ! perdu la faveur peut-être ; mais un esprit de cette trempe a des ressources inconnues du vulgaire. Écoutez ce qu'il fit et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au contrôleur-général ; il emprunte au valet-de-chambre l'habit galonné ; il se couvre le visage du masque ; il endosse l'habit ; alors il appelle *Favori*, le caresse, lui donne des gâteaux et du sucre. Puis, tout-à-coup, changement de décoration ; ce n'est plus Monseigneur, c'est *Bouret*, qui appelle son chien, et le bat et le fouette. Après deux ou trois jours de cet exercice continué du matin au soir, *Favori* apprend à fuir devant *Bouret*, le fermier-général, et à rejoindre *Bouret* le contrôleur-général.

Le masque ! le masque ! Monsieur le miroir ! Ne connaissez-vous pas bien des gens qui donneraient un doigt pour avoir trouvé le masque ? C'est, suivant moi, un des traits qui peignent le mieux les hommes et les chiens.

VECCHIONE.

Nous ignorons qui se cache sous ce pseudonyme, qu'on ne retrouve pas dans *Le Miroir*. Mais c'est assurément quelqu'un qui est très avancé en âge — ou qui feint de l'être ; cela se reconnaît à une certaine allure alanguie et un peu désuète de cette prose, à l'italique de *perfectibilité*, mot créé par Turgot, et cependant néologisme condamnable pour l'Académie jusqu'en 1835. Vieux ou se grimant, ce « Correspondant » sait la force des traits qui portent : son Bouret n'est pas le fermier-général, mais le masque de l'une quelconque de ces créatures que le ministère entretient pour s'assurer une majorité confortable. Et Vecchione pratique l'ironie avec un sens très vif de ses percussions à deux temps : « Vous n'avez pas vu cela, *M. le Miroir* ; je parle du temps passé ».

On se rappellera maintenant la suite du scénario telle que l'a contée Assézat. La *Bibliographie de la France* annonce, le 3 novembre 1821, la publication, chez Delaunay, du roman de Diderot [2] que n'accompagne aucun éclaircissement et qui va donc passer pendant plus d'un an pour la véritable édition originale de ce texte. Les noms des deux publicateurs, le vicomte de Saur et le comte de Saint-Geniès, ne sont pas alors officiellement connus et l'on ignore également que ce livre n'est que la traduction en français d'une traduction allemande de Gœthe parue à Leipzig, en 1805. Il n'est que quelques personnes autour de l'éditeur Brière, qui va lancer une collection des Œuvres complètes de Diderot, pour savoir que c'est là une supercherie.

On imaginera donc qu'au printemps de 1821, leur traduction du

1. Ce nom est un apport du *Miroir* à l'anecdote. Il ne se lit dans aucun texte du *Neveu de Rameau*.

2. La mise en vente est signalée par *Le Miroir* dans ses « Variétés » du 16 novembre.

Neveu de Rameau achevée ou seulement parvenue à l'histoire de Bouret (à peu près au milieu du roman), Saur et Saint-Geniès ont communiqué tout ou partie de leur manuscrit à l'un des rédacteurs du *Miroir*. Ils ne cherchaient en effet, comme l'a bien vu M. Jean Fabre [1], qu'un « succès de scandale » et « inventaient, à partir du *Rameau* de Gœthe, une sorte de super-Diderot, dont la truculence devait défier la censure et bafouer le juste milieu » [2]. L'épisode relatif à Bouret, au petit chien [3] et au contrôleur-général servait précisément les rancunes de Jouy, d'Arnault et des autres Nestors de la littérature de l'Empire qui auront habillé ce passage à leur guise [4], l'agrémentant d'une introduction et de quelques réflexions personnelles, estompant aussi les rares hardiesses de style qu'ils avaient pu trouver dans la traduction [5]. Ainsi paré, Bouret constituait un assez joli « bélier » pour les troupes libérales.

Les traducteurs-adaptateurs du *Neveu* avaient bien des titres à figurer dans celles-ci. Henri-Joseph vicomte de Saur, d'une ancienne famille du Palatinat, était le fils d'un conseiller intime de l'électeur de Trêves, devenu député de Rhin-et-Moselle, puis sénateur de l'Empire et créé comte le 8 mai 1808 [6]. Le sénateur comte fut, en 1814, privé des revenus attachés à son titre, en raison de son origine étrangère, et lui-même, puis Henri-Joseph ne cessèrent de réclamer l'usufruit de cet apanage. On concevra sans peine que le vicomte de Saur qui, jeune auditeur de première classe en 1811, semble avoir été mis à la retraite d'office en 1823 [7], alors qu'il était maître des requêtes, ne se soit pas montré un chaud partisan de la Restauration. Sa vie privée ne fut pas exempte de fautes et peut-être se trouva-t-il mis au ban de la « bonne » société : Assézat signale, en une note, que *Le Moniteur universel* du 9 août 1816 contient le compte rendu d'un jugement qui le déboutait d'une accusation d'adultère lancée contre sa femme : Saur reprochait à celle-ci de mauvaises fréquentations et prétendait qu'un de ses amants, le banquier B....., avait, une nuit, laissé dans l'antichambre capote et souliers, dont le portier et la portière avaient constaté la présence... Précisions grotesques, dont la

1. Dans son Introduction à l'édition critique du *Neveu de Rameau*, « Textes littéraires français », Genève et Lille, Droz et Giard, 1950, p. XIV-XV.

2. Il y a une légère réserve à faire sur l'emploi de cette expression qui, appliquée à la Restauration, est prématurée.

3. Il y aura, à la fin de la Restauration, un autre animal qui, pour les mêmes raisons que Favori et le cheval de Caligula, défrayera la chronique : le petit chien de M^me^ Delavau (la femme du préfet de police) ; voir *Figaro* du 16 novembre 1828.

4. Il n'en présente pas moins de nombreuses ressemblances avec la traduction de Saur et Saint-Geniès.

5. Il faut bien avouer que ce qui fait pour nous le prix de Diderot, cette liberté, cette prodigalité du génie, échappait aux rédacteurs du *Miroir*, voltairiens bon teint. Le 12 avril 1822, l'auteur du compte rendu des t. I, IV, V et VII de l'éd. Brière regrette que Diderot ait « éparpillé son génie ». Et le 4 mars 1823, dans une recension des neuf premiers vol. publiés dans la même édition, on lit encore : « Trop de fougue, de saillies, d'écarts ont signalé sa carrière littéraire », et son talent est comparé à du métal de Corinthe.

6. Vte Révérend, *Armorial du Premier Empire*. Jean-André de Saur, né en 1754, meurt en 1828. Son fils naquit à Andernach, dans le futur département de Rhin-et-Moselle, le 30 mars 1789 (date fournie par la constitution de son dossier d'auditeur, Archives Nationales, BB[1]. 142) et mourra en 1848.

7. Les dossiers personnels des membres du Conseil d'État ont disparu en 1871 dans l'incendie qui en détruisit les bâtiments, ainsi que ceux de la Cour des Comptes et la maison de Mérimée. Ne sont conservées aux Archives Nationales (voir la note précédente) que quelques pièces réunies pour la constitution des dossiers de nomination. C'est donc dans les *Almanachs impériaux* puis *royaux* qu'il faut suivre la carrière des membres du Conseil. Ils nous apprennent que Saur fut successivement auditeur de première classe en service ordinaire, section de la Guerre (1811), auditeur de première classe en service extraordinaire (1813), maître des requêtes en service extraordinaire (1816-1823).

fragilité prouverait que plutôt qu'à venger son honneur, M. de Saur cherchait à se séparer d'une épouse encombrante pour convoler en d'injustes noces. Cette même année, il publia du reste une brochure montrant les avantages du divorce, qui venait d'être aboli, et protestant contre les effets rétroactifs de cette abolition : *fecit cui prodest.*

On sait fort peu de chose sur le comte Léonce de Saint-Geniès, mais il est probable qu'il touche de près à une famille de ce nom, anoblie, elle aussi, sous l'Empire et qui s'illustra sur les champs de bataille [1].

L'un et l'autre ont taquiné la Muse, tragique ou épique. Saur est l'auteur d'une tragédie [2] et de deux comédies, Saint-Geniès, d'un poème épique : *Balder, fils d'Odin* ; il commettra aussi une traduction de Pétrarque [3]. Dans l'association qu'ils forment et qui a pour raison littéraire d'adapter pièces ou romans de l'allemand, en faisant parfois passer ces traductions [4] pour des œuvres originales, Saur, par la connaissance de l'allemand qu'il tenait certainement de ses ascendances germaniques, devait, l'hypothèse n'est pas invraisemblable, donner une version mot à mot qu'il retouchait ensuite avec Saint-Geniès.

Liés à ces deux « faussaires » (le mot est de M. Fabre) par de communes antipathies, les auteurs du *Miroir* le seront aussi par la supercherie. Le 2 janvier 1822, quand ils annoncent que la collection Brière contiendra *Le Neveu de Rameau*, ils s'empressent d'ajouter qu'une autre édition en « a été publiée depuis peu » et, le 5 février, ils rendent compte avec éloge de la traduction qu'ils prennent pour l'ouvrage original. Le 2 mars 1823, c'est encore *cum summa laude* qu'ils signalent à l'attention de leurs lecteurs la traduction — cette fois-ci présentée comme telle — des notes copieuses dont Gœthe avait accompagné sa traduction et que Saur et Saint-Geniès publient sous le titre : *Des hommes célèbres de France au dix-huitième siècle, et de l'état de la littérature et des arts à la même époque* [5].

Nous avons déjà donné — lit-on dans ce compte rendu — une idée de cet ouvrage par quelques extraits que nous avons offerts à nos lecteurs [6], et que l'un de MM. les traducteurs avait eu la complaisance de nous com-

1. Demandant à être nommé auditeur en 1813, Pierre-Jacques Saint-Geniès, secrétaire général de la Préfecture de la Creuse, invoque « le sang versé par plusieurs membres de [sa] famille, qui ont glorieusement succombé en portant les armes pour l'Empereur, et les blessures du général baron Saintgeniès [*sic*] » (Arch. Nat. BB[1]. 142), sans doute, Pierre-Noël de Saint-Geniès, maréchal de camp, en 1825, quand la *Biographie nouvelle des Contemporains* lui accorde une notice de son tome XVIII.

2. *Philistis, reine de Syracuse.* Reçue au second Théâtre-Français, en mars 1821, cette tragédie ne fut pas représentée et l'auteur dut se contenter de la publier, l'été 1822, en élevant des protestations auxquelles fit écho *Le Miroir* du 31 août 1822. Dès le 30 août, *Le Réveil*, qui combattait les libéraux, avait publié un éreintement de *Philistis*. En avril 1823, Saur loua la salle Favart pour y donner une représentation de sa pièce (*Le Réveil* du 13).

3. Il a collaboré de plus au *Mercure du dix-neuvième siècle* (auquel il donne des fables en 1824) et aux keepsakes (voir la bibliographie de Lachèvre).

4. Assézat (*op. cit.*) les a mentionnées. L'une d'elles, *Les Aventures de Faust et sa descente aux Enfers* (1825), adaptation du *Faust* de Klinger, a, par le frontispice du t. III, orienté Gérard vers le premier *Faust* de Gœthe (voir le catalogue de l'Exposition Nerval à la Bibl. Nat. [par Madeleine Cottin, Françoise Gardey et Roger Pierrot], 1955, p. 13-14, n° 41).

5. Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, 1823.

6. Voir *Le Miroir* des 24, 26 et 29 octobre 1822 ; ces extraits sont respectivement consacrés à Voltaire, au Goût et à l'abbé Leblanc. Le dernier est précédé d'une référence expresse à la traduction de « MM. Desaur et St-Geniez ».

muniquer avant de livrer à l'impression cette production remarquable à tant de titres d'un des plus beaux génies de l'Allemagne [1].

Cet aveu confirme *a posteriori* l'hypothèse d'une communication au *Miroir* de la traduction de *Rameau*, par Saur ou Saint-Geniès.

Le 27 mars 1823, les deux traducteurs, « déjà heureusement associés pour de semblables travaux », reçoivent un nouveau tribut d'éloges que leur vaut une adaptation du roman historique de Varnhagen von Ense sur les villes hanséatiques [2].

Enfin la polémique se déclenche par la publication, en juin 1823, du dernier volume (hors tomaison) de l'édition Brière qui comprend *Le Neveu de Rameau.* Dans le *Courrier des Spectacles* du 13, puis, le 27, dans *Le Sphinx* qui remplace *Le Miroir*, lequel a succombé aux persécutions provoquées par ses imprudences, Saur et Saint-Geniès élèvent une protestation indignée. Ils déclarent que leur concurrent n'apporte pas la moindre preuve de l'authenticité de son texte, — reconnaissent qu'ils ont traduit le leur de l'allemand, — ne veulent voir dans l'édition Brière « qu'une nouvelle traduction de l'allemand » et concluent avec un plaisant cynisme : « On doit plus de respect aux hommes illustres ». Pour eux, il ne faisait pas de doute que le manuscrit original communiqué à Gœthe [3] n'eût été détruit. Ils précisaient même qu'il avait été brûlé par « une soi-disant chrétienne charitable ».

Le détail a son prix et il appartient bien à ce moment de la Restauration où Voltaire et Rousseau, dont les œuvres alors atteignent leurs plus grands tirages, viennent à la rescousse des libéraux en lutte contre les jésuites : rien d'étonnant que Diderot rejoignît leurs rangs, lui qui avait si bien combattu jadis le bon combat.

Toutefois, *La Pandore*, qui avait elle-même succédé à l'éphémère *Sphinx*, fut le premier journal à publier, le 29 octobre 1823, la lettre de Gœthe qui donnait raison à Brière. Dès le 15 octobre, dans sa « Boîte », elle avait d'ailleurs convenu que l'édition parue chez Delaunay n'était que « la traduction française d'une traduction allemande ».

La querelle, dont on peut suivre le développement dans l'édition d'Assézat, ne devait prendre fin que par l'intervention de Gœthe en faveur de Brière et pour la plus grande confusion de Saur et Saint-Geniès [4].

Claude Pichois.

1. Stendhal rend compte du même ouvrage, deux mois plus tard, dans le *New Monthly Magazine* (1er mai 1823 ; *Courrier anglais*, éd. du Divan, II, 73-76) et, sans doute après la publication de *Racine et Shakspeare I*, il récrivait et interprétait les considérations de Gœthe sur le goût, que Saur et Saint-Geniès avaient traduites dans leur volume (voir *Racine et Shakspeare*, éd. du Divan, p. 366-371).

2. *La Pandore* louera, enfin, le 4 janvier 1824, *Balder, fils d'Odin*, poème scandinave en six chants, de Saint-Geniès.

3. On sait maintenant que Gœthe a traduit *Le Neveu* sur une copie. Voir Roland Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)* (P. U. F., 1954), qui, p. 254 sqq., fait le point de nos connaissances sur ce sujet. — L'édition Brière fut établie sur une copie appartenant à Mme de Vandeul.

4. Le regretté François Michel avait bien voulu lire cette note en manuscrit et me faire d'utiles suggestions.

COMPTES RENDUS

PAULETTE LEBLANC, **La poésie religieuse de Clément Marot**. Paris, Nizet, 1955. Un vol. in-8° de XXIV-392 pages.

Mlle Paulette Leblanc traite un sujet qui n'a jamais été abordé en soi et pour soi. C'est dire l'importance de son livre.

Elle a adopté un plan résolument chronologique. Elle se borne, — le titre le dit explicitement, — à étudier l'œuvre du poète, mais elle étudie toute l'œuvre.

Le grand mérite de cette étude est de marquer avec netteté les étapes et les progrès de cette œuvre. Les premières poésies religieuses de Maître Clément s'inspirent de ses modèles de jeunesse, des Rhétoriqueurs, de ce que Mlle Leblanc nomme justement le « gothique flamboyant » ; de là cette « rhétorique dévote », inspirée des thèmes traditionnels du catholicisme à la fin du XVe siècle, par exemple, les pièces — ballades ou chants royaux, — où Marot honore la Vierge en utilisant les images allégoriques en honneur chez Cretin ou J. Meschinot : vocabulaire, style, métrique, pensée, tout est conforme à la doctrine et à l'exemple des « vieulx poetes galliques » (cf. p. 61-62). Avec l'incarcération, les choses changent : la poésie de Marot devient de plus en plus personnelle ; sans doute, ici encore, fait-elle une part aux habitudes de l'esprit gaulois : les épigrammes sur l'inconduite et les faiblesses du clergé, si plaisantes soient-elles, ou pleines de verve, ne font que répéter de vieilles plaisanteries plus qu'elles n'expriment des opinions personnelles. Il n'en est plus de même avec l'épître à Bouchart, à plus forte raison, en 1530, avec la traduction des pièces rituelles, et, plus tard, avec les épîtres écrites pendant et après l'exil, ou avec les *Coq à l'âne*. Etape par étape, l'auteur arrive ainsi à l'étude de la traduction des *Psaumes* qui reste la partie matîresse du sujet.

Le livre est solide, bien informé, bien enlevé. Il témoigne de qualités de méthode certaines, d'une connaissance honnête du texte, et, dans l'ensemble, d'un goût sûr. Est-il, cependant, pleinement satisfaisant ? Est-ce l'étude définitive ? Je n'en suis pas certain.

Mlle Leblanc fait une large place à l'étude littéraire des textes qu'elle analyse. Je ne le lui reprocherai pas, certes ; mais je dois constater que cette préoccupation lui fait parfois oublier le véritable sujet de son livre. Dans son désir de rendre au poète l'hommage qu'il mérite, il arrive à Mlle Leblanc d'insister sur le talent de Marot plus que sur sa pensée. Il n'est pas sans intérêt de constater que les chants royaux ou les ballades du début ne sont pas sans mérites, et de savoir que Marot exécutait là, mais avec plus d'habileté qu'on ne le dit d'habitude, ou plus d'élégance, d'autres tours de force que ceux des rhétoriqueurs (cf. p. 91) ; mais on voudrait que l'auteur serre de plus près son véritable problème.

On lui pardonne, parce qu'elle aime son poète, de lui accorder plus d'importance ou de talent qu'il n'en eut : « Le cantique de Marot annonçait l'ode » est-il dit p. 271 ; on voudrait une formule plus prudente. On voit, p. 271, Mlle Leblanc écrire, s'agissant du *Cantique à la déesse Santé* : « Ce n'est pas à proprement parler une œuvre religieuse » ; alors pourquoi en parler ? J'ai beau lire le *Chant de May et de Vertu*, je n'arrive pas à y voir une « variation brillante et légère du thème de la charité ». Je ne vois pas la place que tient le thème religieux dans les pièces composées en l'honneur de Charles-

Quint (cf. p. 279-282) [1]. Malgré toute l'admiration que je peux avoir pour le père de Fripelipes, je ne puis voir en lui un précurseur de Valéry, et ne crois pas que son décasyllabe, si souple soit-il, annonce « la souple complexité des décasyllabes du *Cimetière Marin* » (p. 219), et je ne crois pas davantage que Marot a « déjà conçu la notion classique d'un lyrisme presque pur... » (p. 286), ou que « la langue française a [chez lui] une puissance de suggestion infinie » (p. 368), voilà de bien grands mots ! J'ai peur que l'enthousiasme de Mlle Leblanc ne l'entraîne un peu loin. Ainsi encore elle trouve le moyen de déceler, p. 378, des traces d'un « christianisme large » dans le *Blason du beau tétin* ; j'hésite un peu à l'admettre, même « s'il faut voir dans le corps de l'homme l'œuvre de Dieu... ». Il s'agit sans doute en tout cela de réactions personnelles et l'auteur peut défendre son point de vue. N'eût-il pas mieux fait de serrer son sujet de plus près ?

Comment ne pas signaler aussi (comme l'a fait M. C. A. Mayer) [2] le danger qu'il y a à étudier la pensée de Marot d'après des éditions incertaines, des *Vulgates* sans apparat critique ? Le problème des variantes, ici, est capital : Mlle Leblanc n'en tient que peu de compte. Il eût été bon de marquer, un peu plus qu'elle ne l'a fait, d'expresses réserves. En attendant que paraisse, enfin ! l'édition critique que tous les seiziémistes attendent. Je n'insiste pas sur un point qui a été largement développé ailleurs.

S'agissant de la poésie religieuse, Mlle Leblanc s'engageait dans une analyse difficile, et dont les limites restent incertaines : comment s'occuper de la poésie religieuse de Marot sans raconter sa vie, — et comment raconter sa vie sans sortir de l'œuvre ? Or, précisément, Mlle Leblanc cherche à expliquer l'œuvre par la vie, mais sans faire appel à d'autres preuves que les poésies mêmes de Marot : c'est ici qu'apparaît le point faible de son étude.

L'œuvre est un tout et il est déjà délicat d'en tirer des conclusions précises. Un seul fait suffira : constater l'inconduite de certains ecclésiastiques, comme le fait Marot ici et là, est-ce un refus de croire ? On n'oserait l'affirmer. Or, tout au long de son analyse, Mlle Leblanc se trouve en présence de problèmes identiques qu'elle ne pose pas ou ne résout pas.

Elle a le mérite de marquer avec netteté le goût de Marot pour la nouveauté, de souligner les rapprochements possibles entre certaines de ses affirmations et les tendances d'Erasme (son étude de la traduction des *Colloques* est d'une indiscutable justesse), de marquer la position de Marot à la limite de l'Evangélisme de Lefèvre d'Etaples ou de l'Erasmisme. Mais cela suffit-il à caractériser la pensée et la conduite du poète ? On a le droit d'hésiter à l'écrire.

Ici encore Mlle Leblanc dépasse les limites de son sujet — ou ne répond pas à ce que l'on attend d'elle. Son analyse du thème de la mort (p. 98-108) par exemple, appellerait ou des précisions ou des nuances, — de même le paragraphe intitulé *Satire et Polémique*. Si l'on approuve ce qui est écrit, p. 135 et suiv., de l'*Instruction et Foy d'ung Christien* dont l'importance est, à bon droit, soulignée, on reste un peu incertain devant le portrait psychologique esquissé p. 171 et suiv., quand il s'agit de justifier la conduite de Marot. L'étude de Mlle Leblanc, qui se limite volontairement à la poséie de Marot, reste insuffisante : il y avait d'autres documents à exploiter et d'autres témoignages — mais, justement, il fallait sortir de l'œuvre marotique et le titre choisi ne le permettait pas.

Etait-il impossible aux trois « grands » moments de la vie de Marot, — lors de la première incarcération, de l'affaire des placards, du séjour à Genève, — de serrer de plus près le problème ? On ne le pense pas. Mais il y fallait d'autres documents que ses poésies. Mlle Leblanc n'a pas voulu étendre jusque-là son enquête, et on le regrette. Ce qu'elle en écrit, trop rapide, est insuffisant (cf. p. 296, par ex.). L'œuvre de Marot est une chose ; sa conduite en est, sans doute, une autre. Il ne s'est pas entendu avec la Sorbonne, mais pas davantage avec Calvin, et il semble, sur certains points, être allé plus loin qu'Erasme : il y a, chez lui, un refus de la discipline qui

1. Mlle Leblanc reconnaît elle-même, p. 288, que le « thème central des Cantiques de la Paix n'est... ni un prince, ni un peuple, ni même la chrétienté... ». Pourquoi dès lors y insister autant ?

2. *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XXIII, p. 331.

le situe aussi loin de Genève que de Rome ; qui sait si, un siècle plus tard, il n'eût pas donné dans le libertinage ?

Mais, puisqu'il s'agit de sa poésie seule, il reste une dernière réserve à faire : Mlle Leblanc n'aurait-elle pu, sans grossir son livre, risquer une comparaison entre Marot et ses contemporains ? Elle affirme sans cesse sa valeur (elle n'a pas tort) et son originalité. Cette originalité, on en voudrait la preuve. Comment oublier, ici, que la poésie religieuse connaît entre 1520 et 1550 un renouveau impressionnant ? Depuis le *Dialogue en forme de vision nocturne* jusqu'aux *Prisons*, le problème religieux est au centre des préoccupations de Marguerite de Navarre, et les *Chansons spirituelles* sont plus lyriques encore que les *Cantiques* de Maître Clément. N'était-il pas possible d'esquisser un tableau de l'œuvre de Brodeau ou d'Eustorg de Beaulieu, pour ne citer que deux noms ? Les *Louanges de Jésus-Christ*, du premier, ne sont pas sans mérites. A la lumière de ces écrits, ceux de Marot, peut-être, auraient-ils reçu un autre éclairage ? On regrette que Mlle Leblanc se soit refusée à cette synthèse.

Mais ne la chicanons pas davantage. Elle a le mérite d'aborder de front la première un problème délicat, d'avoir largement débroussaillé le terrain, d'avoir étudié de près [1] des poèmes dont on parle souvent de confiance. On ne pourra plus écrire de Marot sans avoir recours à son livre, ne fût-ce que pour le discuter ; on devra faire appel à ce livre pour parler même de la poésie de Marot en général. Trop ambitieuse, ou trop vaste à certains égards, — un peu trop limitée, paradoxe ! à d'autres, l'étude de Mlle Leblanc restera un très utile instrument de travail : on le discutera, certes. Quel est le livre que l'on ne discute pas ? Le soin que l'on met à critiquer celui-ci prouve sa valeur.

PIERRE JOURDA.

D. THICKETT, **Bibliographie des Œuvres d'Estienne Pasquier**. Genève, Droz, 1956 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° 21). Un vol. in-8° de 184 pages.

Ce précieux travail permet tout d'abord de mesurer le rayonnement des œuvres de Pasquier du XVIe au XVIIIe siècle, grâce à un patient dénombrement des exemplaires des différentes éditions contenus dans plus de soixante bibliothèques françaises et dans les grandes bibliothèques de l'Europe Occidentale. On est frappé également par le nombre des traductions anglaises, hollandaises, allemandes, du *Catéchisme des Jésuites*. Madame D. Thickett a eu l'heureuse idée de joindre une bibliographie des réponses faites par les Jésuites aux attaques de Pasquier et des ouvrages qui prennent la défense du pamphlétaire.

Mais l'intérêt capital de l'ouvrage est dans l'attribution à Pasquier d'un grand nombre de pamphlets anonymes, s'échelonnant de 1561 à 1610, qui réclament la tolérance, évoquent ardemment les avantages de la paix religieuse ou commentent divers événements contemporains. Sans doute, le cadre même d'une bibliographie ne permet-il pas toujours à l'auteur de justifier pleinement toutes ces attributions. On aurait pu souhaiter que soient distingués plus nettement les pamphlets dont l'attribution est rendue quasi certaine par la présence d'initiales ou par des mentions précises de Pasquier lui-même dans ses *Lettres*, et ceux pour lesquels il ne s'agit que de simples analogies d'idées avec différentes œuvres connues de notre auteur. Toutefois, les quelques sondages que nous avons pu effectuer sont pleinement convaincants. On retrouve dans les pamphlets non seulement les arguments pour la tolérance et pour la paix développés par Pasquier dans ses *Lettres*, mais aussi sa profonde connaissance des institutions françaises du Moyen Age.

Par contre, nous ne comprenons guère quel est le critère adopté pour attribuer à Pasquier un certain nombre de sonnets contenus dans divers manuscrits du XVIe siècle. En effet, si Madame D. Thickett renvoie à l'article de G. Charlier sur les *Sonnets d'estat de Ronsard ou de Pasquier*, elle ne précise pas pourquoi elle refuse l'attribution à Pasquier de deux de ces sonnets.

1. **Même si elles les étudie dans un texte incertain.**

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est un instrument désormais indispensable, non seulement pour l'étude de la pensée et de l'attitude politique de Pasquier, mais surtout pour l'histoire des idées politiques et religieuses dans la seconde partie du XVI^e siècle.

H. WEBER.

DONALD M. FRAME, **Montaigne's Discovery of Man : The Humanization of a Humanist.** New York, Columbia University Press, 1955. Un vol. in-8° de VIII-202 pages.

Tout lecteur un peu attentif de l'*Apologie* a dû être frappé par une modeste interpolation de l'Exemplaire de Bordeaux :

(*a*) Il en adviendroit par là que tout le vulgaire, (*b*) et nous sommes tous du vulgaire, (*c*) auroit sa creance contournable comme une girouette [1].

Voilà, avons-nous peut-être pensé, le Montaigne que nous aimons, toujours prêt à revenir sur une attitude trop orgueilleuse, à admettre les limites imposées par l'humaine condition. M. Frame va plus loin : il fait de cette petite phrase le point de départ et le point d'arrivée de son livre. Pour lui l'histoire de l'esprit de Montaigne serait l'évolution d'un humanisme étroit, destiné aux seuls initiés (l'humanisme, en somme, tel que l'entendaient les premiers Renaissants) à un humanisme élargi et pour tout dire démocratique. Afin d'établir sa position, il se voit obligé d'appuyer beaucoup plus que d'autres commentateurs sur l'expérience sociale de Montaigne et surtout sur quatre événements des années 80, qu'il met au-dessus de l'inspiration livresque : le voyage, le succès remporté par les premiers *Essais*, la mairie et la peste. Tout cela a créé un sens de la solidarité humaine qui manquait à l'auteur des deux premiers livres.

Ce Montaigne à l'américaine a de quoi surprendre, surtout quand on pense à l'observation de Villey que dans le Troisième Livre « le souci croissant du Moi tendait à atrophier l'intérêt qu'il devait aux questions publiques » [2]. Mais lorsqu'il s'agit de Montaigne, tout paradoxe a des chances d'éclairer un aspect méconnu de la complexité infinie de notre auteur. Ce n'est sans doute que par des paradoxes, et même des contradictions, qu'on peut s'approcher du centre de sa vie intellectuelle. M. Frame nous montre avec force que la tour de Montaigne n'était pas une tour d'ivoire, qu'il ne s'intéressait pas uniquement à l'introspection.

L'étude détaillée de cette évolution est menée d'une façon vivante et nuancée, en passant par l'humaniste appréhensif, la révolte sceptique, la découverte du moi, l'homme libre, la découverte des autres et l'homme complet (ce dernier chapitre, qui donne son plein sens à l'épigraphe *Viresque acquirit eundo*, est particulièrement louable). Évidemment, tout cela ne paraît pas (sauf sur le point essentiel de la solidarité sociale) très éloigné des positions de Villey, et d'une façon générale, on pourrait reprocher à M. Frame de s'attacher trop étroitement à la conception évolutionniste. Il est vrai qu'au début il nous avertit que chez Montaigne il y a permanence aussi bien que changement, mais cette idée ne reparaît plus guère par la suite. Pourtant, M. Frame apporte quelque chose de nouveau au système de Villey : c'est surtout un adoucissement des lignes et des angles trop saillants, une continuité plus organique.

Sur les questions particulières aussi, il donne des aperçus neufs ou peu familiers. Ainsi il reprend et fait sienne l'hypothèse originale et au fond assez plausible de Jacob Zeitlin, selon laquelle l'idée d'une apologie pour Sebond ne serait venue qu'au dernier moment (vers 1579), pour être superposée à un essai sur le scepticisme terminé depuis longtemps [3]. Au même endroit (p. 76), M. Frame explique d'une façon convaincante les bornes du pyrrhonisme de Montaigne. Un peu plus loin (p. 82-85), il a des choses intéressantes à dire sur la genèse du titre et sur celle de la peinture du moi.

1. Éd. Thibaudet, 1946, p. 557.
2. *Les sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne*, 2^e éd., II, 445.
3. *The Essays of Montaigne*, translated by Jacob Zeitlin, 3 vol., New York, Knopf, 1934-1936, II, 494-495. L'introduction et les notes représentent une contribution aux études montanistes qu'on n'a pas assez remarquée.

La présentation et l'exactitude répondent à ce qu'on pouvait attendre d'un spécialiste aussi éminent. Quelques détails seulement prêtent à des remarques. Se peut-il que, comme dit M. Frame (p. 55), Montaigne semble adopter dans *Coustume de l'isle de Cea* une position chrétienne à l'égard du suicide ? Malgré l'autorité de La Croix du Maine, peu de gens croiront à l'existence d'une troisième édition imprimée à Rouen avant 1584 (p. 122) : la théorie de M. Jean Marchand paraît encore la meilleure solution qu'on ait proposée jusqu'ici de cette énigme [1].

Ce ne sont là que des vétilles. Plus grave est le fait que M. Frame sacrifie à la mode nouvelle et détestable d'imprimer les références à la fin du volume, sans signes de renvoi, ce qui impose au lecteur sérieux un travail vraiment pénible. Dans un ouvrage d'érudition, les notes doivent se trouver au bas de la page : le lecteur pressé n'est pas obligé de les lire.

M. Frame laisse de côté les problèmes de l'art et du style. Il n'en a pas moins produit un des meilleurs livres sur Montaigne qu'il y ait en anglais — on pourrait même dire le meilleur, pour ce qui est de l'attitude centrale de l'auteur des *Essais*.

RICHARD SAYCE.

Saint-Simon par lui-même. Images et textes présentés par FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE. Éditions du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », [1953].

« Saint-Simon par lui-même ». Alléché par ce titre, le lecteur éprouvera quelque surprise quand il constatera que, dans un livre de 191 pages, 69 seulement y correspondent. Le reste est occupé par une introduction, une histoire des manuscrits et un tableau des jugements portés par la postérité sur l'auteur des Mémoires.

L'introduction est due à M. Bastide, qui s'est taillé la part du lion (103 pages) ; cette hypertrophie une fois admise, on ne lit pas cette « présentation » sans quelque malaise : si les qualités essentielles d'une pareille étude sont d'être vivante, amusante, intelligente, M. Bastide nous comble ; mais si elle doit, par surcroît, témoigner d'un effort d'objectivité, nous sommes loin du compte ! S'il admire l'écrivain, M. Bastide n'aime point l'homme et il ne le dissimule guère.

L'ouvrage commence par une curieuse chronographie : il n'y est pas question, par exemple, de Denain, mais des visions de Marie Alacoque ; celles-ci auraient-elles joué un tel rôle dans la vie de Saint-Simon ou dans celle du pays ? M. Bastide semble raisonner ici en continuateur de l'abbé Bremond. D'autre part, en admettant — hypothèse toute gratuite [2] — que le fait soit incontestable, pourquoi noter que, « depuis 1709 », le Régent « dort avec sa fille » ? Vient ensuite la biographie, écrite d'une manière alerte, ce qui est fort plaisant, mais constamment ironique, ce qui l'est moins, sous le titre sybillin d' « ouverture ». Puis, sous celui de « vertu », une analyse du caractère, plus humoristique qu'impartiale : des formules comme « c'est assez que je doive tout à l'heure l'attaquer sur des points plus graves » sonnent curieusement : d'où naît donc cette obligation ? Mais que de finesse dans une suite intitulée « La bile », encore que des comparaisons avec un scout ou M. Ferdinand Lop ne paraissent pas s'imposer ! Le chapitre « Les yeux » est un excellent exposé des « sources » de Saint-Simon. Le ton change quand M. Bastide en vient à parler de « Saint-Simon politique » : au lieu de redire que son idéal est rétrograde et quelque peu incohérent, il préfère, en ne s'appuyant pas essentiellement sur les *Mémoires*, en faire une analyse très fine et souvent neuve, nous le montrant, par exemple, plus sensible que personne en son temps aux souffrances du peuple ou curieusement perspicace quand il adresse au roi, en 1712, une lettre, qui peut se comparer à celles beaucoup plus connues qu'écrivirent Bossuet et Fénelon. L'introduction se termine sur un hommage à Saint-Simon, « le plus grand écrivain,

1. *Hypothèse sur la quatrième édition des « Essais » de Montaigne*, Bordeaux, 1937.
2. Les deux derniers biographes de la duchesse de Berry sont fort éloignés des certitudes de M. Bastide.

le plus inconnu ». Oui ! le plus inconnu ! C'est ce qu'atteste une bien intéressante histoire des manuscrits, où l'on apprend que les fameux Mémoires représentent à peine le quinzième des papiers laissés par l'auteur, dont la plus grande partie demeure ensevelie, égarée dans quelque coin du Quai d'Orsay. Les morceaux choisis révèlent un choix judicieux, de même que l'iconographie.

E. JARNO

VOLTAIRE, **L'Ingénu. Anecdotes sur Bélisaire,** préface et commentaires par JEAN VARLOOT. Paris, Éditions Sociales, « Les Classiques du Peuple », 1955. Un vol. in-8° de 124 pages.

Les éditeurs des « Classiques du Peuple » diffusent pour un prix très modique, — *L'Ingénu* se vend 180 francs, — des textes que les grands éditeurs ignorent par principe, réservent à une élite d'amateurs ou destinent à une minorité de spécialistes. Ces petits livres ne sont pas pour autant des ouvrages « à bon marché » : leur présentation est soignée, le texte est établi sur les meilleures éditions, les introductions et les notes sont rédigées par des universitaires qui ont l'habitude du travail bien fait.

M. Jean Varloot a déjà donné dans la même collection deux volumes de textes de Diderot et il en prépare un troisième.

Le texte qui est reproduit ici est celui de la dernière édition faite du vivant de Voltaire. L'édition de M. Varloot n'est naturellement pas critique, et les notes qui l'accompagnent sont uniquement destinées à éclairer le texte pour des lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec l'œuvre de Voltaire, non plus qu'avec l'histoire, et, souvent, la langue du temps. Il convenait cependant de ne pas surcharger le bas des pages, et M. Varloot a su trouver une juste mesure.

Les vingt pages de l'introduction présentent l'ouvrage avec clarté, entrain et sympathie. On ne s'étonnera pas que M. Varloot ait pris le parti de Voltaire contre ceux qui reprennent aujourd'hui certaines calomnies de Faguet, quand ils ne couvrent pas de fleurs l'artiste et le conteur pour mieux enterrer le philosophe

M. Varloot commence par situer l'œuvre historiquement, pour en montrer le caractère de « pamphlet politique » dirigé contre « l'influence toute puissante du clergé... », l' « arbitraire... des hommes munis du pouvoir... », les « arrestations et détentions sans contrôle sous la forme des lettres de cachet ». Il examine ensuite le contenu de l'œuvre, et se range aux côtés de M. J.-R. Carré et de Raymond Naves pour souligner le caractère cohérent de la philosophie rationaliste de Voltaire. En bon connaisseur du XVIII^e siècle, il montre en deux ou trois pages, succinctement, comment Voltaire se distingue aussi bien des matérialistes comme Diderot, que de Jean-Jacques Rousseau. Le parallèle avec Rousseau s'impose à propos du thème du « bon sauvage », et il me semble que M. Varloot a posé la question de façon neuve : Voltaire ne croit pas au mythe de la « bonne nature » et, comme Helvétius, fait le plus grand crédit à l'éducation ; il réintroduit cependant « une certaine innéité », en faisant de son Huron un être mieux doué que d'autres : « Voltaire, penseur bourgeois, nie l'innéité pure, qui justifierait l'inégalité sociale, à la naissance, entre nobles et roturiers. Mais il a conscience d'une autre inégalité, l'inégalité qui fait que tous ne sont pas égaux dans la « lutte pour la vie ». Dans une certaine mesure, il sent à l'avance la nécessité de justifier ce qui sera l'inégalité du monde capitaliste entre riches et pauvres ». Cette explication paraîtra peut-être trop ingénieuse à ceux qui ne sont pas familiarisés avec le marxisme, mais ils ne devront pas la rejeter sans y avoir réfléchi.

M. Varloot étudie enfin la forme de l'ouvrage, et montre qu'elle est conditionnée par « une philosophie de l'action » : « La forme des œuvres voltairiennes a été conçue d'après leur contenu et en vue de leur public. » Ce que M. Varloot dit en ce sens de la nervosité, du caractère direct du style, et de l'optimisme du ton est, au reste, plus convaincant que ce qu'il dit d'une certaine sensibilité « préromantique » à laquelle, pour ma part, je ne

crois guère chez Voltaire ; il ne peut s'agir, tout au plus, que d'une concession à une mode qui date de *La Nouvelle Héloïse*.

JACQUES PROUST.

PIERRE MOREAU, **Chateaubriand. L'homme e l'œuvre.** Paris, Hatier-Boivin, 1956. Un vol. in-8° de 208 pages.

On sait la difficulté de ces travaux : c'est une gageure que de vouloir enclore un grand auteur dans un cadre aussi étroit. Le but de la collection dirigée par M. Jasinski n'en est pas moins de procurer aux étudiants et aux lecteurs cultivés une sorte de *compendium* de nos informations sur un écrivain d'importance. Le risque est grand que les détails n'empêchent d'appréhender l'ensemble ou, au contraire, que les généralités ne souffrent d'un manque de précision.

M. Moreau n'a pas éludé ce problème. Il a choisi sa solution : une sorte d'*impressionnisme* consciencieusement autorisé et soigneusement informé. Les trois premiers chapitres suivent l'auteur de sa naissance à sa mort [1], sans qu'on s'interdise une remarque ou un jugement sur les œuvres. Quatre chapitres généraux [2] reprennent ensuite l'ensemble des écrits et l'homme lui-même, sans qu'on s'interdise aucune précision de détail. Bref, le tout était de choisir et de bien placer ce qu'on avait choisi — et le danger, de s'en tenir à des considérations un peu trop éloignées des faits. M. Moreau a su ne pas courir ce risque. S'il a éliminé presque toutes les références et sarclé presque tous les noms [3], on reconnaît une *autorité* ou une citation précise à chacune de ses phrases. Honnête homme, il ne refuse aucune des peines de la science ; savant, aucune des obligations du monde.

Il serait ridicule de signaler des lacunes : nulle, ici, qui ne soit volontaire. Regrettera-t-on, p. 33, quelques détails sur l'article consacré à Mme de Staël ? Chateaubriand attaque là des idées qui devaient faire une part de sa grandeur. On ne croit pas que l'article du *Mercure* consacré à l'Angleterre ait pu appartenir à l'édition avortée du *Génie* (p. 36). On lit avec amusement, p. 88, l'anecdote qui montre Chateaubriand empruntant 1 000 francs à Mme de Castellane et les adressant, sous les yeux de celle-ci, à Mlle Leverd, mais on s'interroge sur l'authenticité du fait. On croit encore que M. Moreau fait, p. 92, la part un peu belle à l'influence de Ch. Ives [4]. Il écrit, p. 111 : « L'Émigration a mûri sa pensée politique ». Nous pensons que Chateaubriand a acquis en Angleterre plutôt des connaissances qu'une maturité : c'est sous l'Empire, durant son émigration à l'intérieur, qu'il a formé sa pensée politique sans jamais lui conférer une suffisante unité. Nous croirions volontiers, p. 175, à la sincérité de quelques critiques formulées dans *Le Conservateur* à l'égard du style de Bossuet : Chateaubriand fut l'un des maîtres du style Empire et l'un des tenants du *beau idéal* pseudo-classique. Ajoutons un détail à l'étude fort précise des travaux historiques de Chateaubriand (cf. p. 163) ; informé par la police, le *Times* écrivait le 5 juin 1818 : « M. de Chateaubriand est occupé à écrire son *Histoire de France* ». On se demande s'il faut croire celui-ci quand il écrit : « Je dessinais passablement » (cf. p. 189). Reste-t-il d'ailleurs aucun dessin de lui ? Malgré quelques pages où s'accusent les traits, où se notent les attitudes, on le sent plutôt, à travers ses livres, coloriste et penseur que dessinateur [5].

On aurait de la peine à énumérer les mérites de ce livre. M. Moreau n'avait

1. Chap. 1er : *Bretagne et Amérique* (pp. 3-24). Chap. II : *Émigration et Empire* (pp. 24-58). Chap. III : *Restauration et Abdication* (pp. 58-83).
2. Chap. IV : *Amours, amitiés et haines* (pp. 87-109). Chap. V : *Devant la politique* (pp. 109-139). Chap. VI : *Devant la religion* (pp. 139-173). Chap. VII : *Prestiges poétiques* (pp. 173-198).
3. On pourrait le regretter ici : un nom substitué à un *on* offrirait à l'étudiant une possibilité de vérification ou d'enquête.
4. Cf. dans ce sens J. Pommier, *Créations en littérature* (Hachette, 1955), p. 31.
5. Il y aurait une étude à entreprendre sur les rapports de Chateaubriand avec la peinture : son art de coloriste et de moraliste n'est pas étranger à celui des peintres contemporains.

pas ici à donner du neuf. Il ne se l'est pas interdit. P. 50, il indique une possible influence de Rollin sur la composition des *Martyrs*. Surtout, p. 27 sq., il a admirablement commenté l'*Essai sur les Révolutions*. Nul doute à ses yeux, comme aux nôtres, qu'une étude sérieuse de Chateaubriand ne doive commencer par un examen attentif de ce premier livre. Le grand écrivain est là — en germe, voire, parfois, en fleur. On s'expliquerait mal la vigueur de son génie et l'ampleur de sa pensée, s'il n'y avait, à l'origine, ce contact ambigu avec le XVIII^e siècle.

Il ne s'agissait pas de choisir des faits seulement, mais l'homme même : qui était donc Chateaubriand ? Sans jamais tracer un portrait en pied (on pourrait regretter l'absence d'une conclusion *en forme*), M. Moreau a peint, par touches successives, une esquisse excellente, avec une admirable sûreté de goût. Pour historique qu'elle est, son étude a été voulue *littéraire* : il suit les thèmes, les images, les expressions d'œuvre en œuvre. Il étudie discrètement l'esthétique de Chateaubriand et ses variations. On sait gré à M. Moreau d'avoir signalé les beautés que visait son auteur et, parfois, d'avoir indiqué ses erreurs. Sans doute pourrait-on concevoir un autre Chateaubriand : à travers le ou les styles, nous aimons une forme d'être, de pensée et d'action ; les œuvres du Consulat et de l'Empire peuvent nous lasser. Mais les articles et les brochures politiques et l'apocalypse de *l'Avenir du Monde* nous paraissent assez proches de nos soucis et de nos besoins. Il serait intéressant d'étudier de nouveau la pensée politique du noble Pair, voire, sans doute, sa pensée, en général. Mais le risque serait alors plus grand et plus grave d'oublier et de négliger l'artiste. Sans omettre les détails nécessaires de la biographie ni les influences diverses, M. Moreau a su donner à celui-ci une opportune occasion de ressusciter.

PIERRE REBOUL.

JEANLOUIS CORNUZ, **Jules Michelet, un aspect de la pensée religieuse au XIX^e siècle**. Genève, Droz, 1955. XXVII + 408 pages. — MARY-ÉLISABETH JOHNSON, **Michelet et le christianisme**. Paris, Nizet, 1955. 262 pages.

Michelet reste en vogue. Le *Journal intime* sera enfin édité chez Gallimard, grâce à la collaboration de MM. Viallaneix et Digeon (3 volumes). On nous annonce également une étude de M. Viallaneix. Jadis, c'était le lyrisme grandiose qui attirait les lecteurs de Michelet, aujourd'hui c'est l'homme, ses aspirations, ses rêves créateurs. Les excellents travaux de Johnson et de Cornuz reflètent cette tendance actuelle.

Mary Johnson, professeur à l'université Virginia Union (États-Unis), dans sa thèse présentée à l'université de Paris, nous fournit un bon résumé des commentaires de Michelet en rapport avec l'histoire du christianisme et des religions. D'autre part, Jeanlouis Cornuz, professeur à Lausanne, dans sa thèse soutenue à l'université de la même ville, voudrait englober toute la pensée de l'historien, puisqu'elle « ne se laisse pas disséquer » (p. IX). Les travaux de Johnson et de Cornuz font innovation, l'un par son exposé de matières qui n'avaient pas été encore commentées de ce point de vue, surtout dans les cent pages ayant trait à l'époque postérieure à 1851, qui avait été surtout négligée ; l'autre par son plan ambitieux et bien réalisé, de faire la synthèse de Michelet avec toute son « inconstance », un peu dans le genre de la psychologie *Gestalt*. Les deux ouvrages, dont les titres se ressemblent donc bien plus que la matière, ne s'inspirent ni de la biographie (comme Monod), ni de l'évolution philosophique comme telle (ce que j'ai fait moi-même), ni du « réseau organisé d'obsessions »[1] dont parle Roland Barthes dans sa présentation de textes.

Chez Johnson la suite des idées est dictée par la chronologie des œuvres

1. Barthes, *Michelet par lui-même*. Éd. du Seuil, 1951, p. 5. Par réaction, peut-être, Cornuz découvre même, au lieu de l'obsession sexuelle, « une crainte, sinon une haine de l'autre sexe, dont il [Michelet] ne se libéra jamais complètement » (p. 54).

de Michelet. Il faut donc parcourir son volume à plusieurs reprises [1] pour en suivre les thèmes. Ainsi, par exemple, lorsqu'elle établit le changement de l'attitude de Michelet envers Rousseau : d'abord un esprit allié (p. 18), selon qui l'homme est foncièrement bon et la foi individuelle, mais qui devient un pédagogue bien inférieur à Rabelais (p. 157), un prophète de la réaction qui croit à « l'anti-nature », c'est-à-dire, aux miracles (p. 221). Un autre exemple est Luther : en 1826 [2] jugé comme un esprit révolté, mais sympathique (p. 55), en 1846 applaudi pour avoir défendu la cause du mariage des prêtres (p. 98), en 1855 considéré comme libérateur héroïque en dépit de lui-même et de sa doctrine de la grâce (p. 158), enfin, en 1867, rejeté avec toute la partie stérile du christianisme (p. 219-220). L'évolution de Michelet ressort clairement de ces observations : sa jeunesse rationaliste ; sa conversion enthousiaste, mais peu orthodoxe ; la crise de 1843, qui d'ailleurs ne fut pas une volte-face subite (p. 83), comme Monod l'avait dit, lui aussi ; enfin, sa tentative de purification spirituelle qui voudrait refonder la religion sur une base plus pure et solide que celle de l'Église, trop encline à un contrôle tyrannique des consciences et, ce qui est pis, à s'allier à l'injustice de l'Ancien Régime. Ici l'auteur ajoute que l'historien n'avait pas tort, puisque l'Église « continue à adhérer au passé avec la même ténacité qu'à l'époque où il a émis ses critiques. Elle continue, en effet, à proclamer des dogmes qui divisent plus encore la chrétienté et font plus encore obstacle à la réunion éventuelle de ses églises » (p. 241). Il faut dire que ce commentaire personnel de l'auteur est une exception dans une présentation impersonnelle qui rarement mentionne ou met en question les critiques (voir cependant, p. 222). D'autre part, l'auteur a le mérite de s'être fondée sur les manuscrits et sur l'œuvre de Michelet plutôt que sur la critique, et de les avoir résumés fidèlement, même dans leur détail, dans un style agréable et soutenu.

L'introduction du livre de Cornuz est une étude remarquable de l'ambiance intellectuelle et sociale, qui, il faut bien l'admettre, interprète l'époque bien plus objectivement que Michelet. De plus, Cornuz commente la *Critique de la raison pure* (p. 16) et Hegel (p. 24-25), que l'historien ignorait presque totalement. Cornuz a raison de conclure que Michelet était moraliste, non sociologue (p. 4, 9, 277), et de faire ressortir sa dette envers les traditions mystiques, dette que la critique, jusqu'à présent, a presque toujours négligée. En fait, l'étude qui était à faire, de l'influence platonicienne et des mystiques de Joachim de Flore jusqu'à Saint-Martin et Ballanche, est ici très bien ébauchée. Les chapitres suivants établissent les « parentés intellectuelles » en France, en Angleterre, en Allemagne [3], puis la rencontre avec Vico dans l'antirationalisme (p. 100-107) et dans la conception de l'évolution historique (p. 117 et suiv.), sans oublier les contre-sens d'un Michelet qui se croit disciple de Vico, mais ne le suit pas dans ses *corsi* et *ricorsi* [4]. Ensuite, l'auteur définit, selon Michelet, les acteurs de son histoire, les nations d'abord (p. 133 sq.), identifiées par des généralisations foudroyantes, et changeantes selon le climat politique ; ensuite le peuple (p. 165 sq.), ce qui

1. Ce qui serait plus facile si l'index s'accordait avec le texte et non avec un manuscrit antérieur. Pour en faciliter l'emploi, nous donnons les pages de l'index et, entre parenthèses, les pages correspondantes du texte : 1 (17), 12 (25), 21 (31), 32 (40), 52 (56), 72 (62), 93 (86), 103 (93), 113 (99), 127 (109), 141 (118), 154 (127), 171 (138), 184 (150), 199 (161), 210 (168), 224 (178), 236 (187), 256 (202), 271 (215), 288 (227), 294 (231), 307 (241).

2. Mais pourquoi supposer que les *Mémoires de Luther* datent presque entièrement de 1826-1829 (p. 56). Cf. Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, I, 334-335.

3. Mais ce n'est pas Victor Cousin qui a suggéré Herder à Quinet (p. 75), comme Richard H. Powers l'a montré récemment dans son article « Edgar Quinet and the First French Translation of Herder's *Ideen zur Geschichte der Menschheit* », *Romanic Review* XLV (1954), 109-114. Michelet était d'ailleurs bien plus éloigné de Herder que ne le croient Monod et Cornuz (p. 24, 88), ou Michelet lui-même.

4. Cornuz semble parfois penser autrement sur les *corsi* et *ricorsi* (p. 80), tout en admettant les différences entre Michelet et Vico (p. 117), anti-cartésiens d'une manière bien différente (p. 91, 93-95, 104). Les « vérités universelles » et l'idéal de « l'unité du genre humain » (p. 113-114) sont, chez Michelet, des perversions typiques de la pensée de Vico, comme l'est l'idée du progrès universel et continu du peuple.

entraîne le paradoxe de l'idéal collectif et du héros individuel qui domine le récit, ou bien des masses perverties, de « l'anti-peuple » et du « faux héros » tel que Robespierre (p. 186). Michelet appuie sur les forces sataniques dans l'histoire et nous présente « des damnés dont les bonnes œuvres mêmes se retournent contre leurs auteurs ! » (p. 285). Les chapitres sur le christianisme et la Révolution se suivent puisque celle-ci est l'idéal qui se substitue au dogme chrétien. Ici Cornuz retrace l'évolution de l'historien depuis 1820 (p. 193) jusqu'au désespoir personnel et religieux de 1841 (p. 240) et au moment où le christianisme sera devenu le principe négatif, le culte de l'injustice anti-révolutionnaire (p. 264), lorsque le « fatalisme » biblique sera rejeté avec celui du marquis de Sade (p. 317). En passant, l'auteur analyse le débat infructueux de Michelet avec le socialisme (p. 269 sq.), qui montre surtout que Michelet a peu compris le mouvement et la révolution industrielle ; et l'idéal qu'avait l'historien de l'éducation populaire (p. 286 sq.), pour aboutir à une définition de sa philosophie morale, polémique, idéaliste, et plus complexe qu'on a voulu l'admettre.

La présentation est excellente, dans un style supérieur, divisée souvent en section courtes avec des titres individuels, fort suggestifs, qui laissent l'impression que ce livre de 430 grandes pages est presque trop court, puisqu'il ne suffit à peine pour esquisser l'essentiel. Les jugements personnels abondent et sont parfois discutables. Souvent on peut les admettre en les rapportant à une époque précise de la vie de Michelet. Cornuz suppose que l'historien abandonna l'idéal utopique de la collaboration des classes quand il dit à Eugène Noël : « Je n'écrirais plus *Le peuple* » (p. 173). Cela est possible ; pourtant Michelet, malgré l'ébranlement de sa confiance dans le mouvement de 1848, reprendra le thème de cette collaboration. Cornuz le dit bien, certains chefs de la révolution avaient sciemment perverti le mouvement sans que Michelet s'en fût douté. Nous pourrions faire maintes observations analogues. Lorsque Michelet parle des Suisses libérateurs de l'Europe (p. 161), lorsqu'il attaque le fatalisme de l'*Imitation de Jésus-Christ* (p. 132), lorsqu'il attaque la tyrannie de Napoléon (p. 188), ou évite l'analyse de la révolution industrielle (p. 269-272), il contredit nettement ses idées ou sa méthode du cours de 1839 (*RHLF*, sept. 1954). Dans un ouvrage de l'envergure de celui-ci, l'auteur ne peut pas suivre toutes les tergiversations de l'historien. L'omission de nombreux détails était de rigueur : il a fallu, par exemple, comparer Michelet et Froebel sans introduire l'intermédiaire, Mme de Marenholz, comparer Michelet et Proudhon sans reproduire les commentaires, fort amusants parfois, de leurs correspondances. Jeanlouis Cornuz a le mérite d'avoir su choisir des textes importants et provocateurs, très souvent parmi les manuscrits inédits, pour éclairer les moments critiques de la pensée de Michelet. Ainsi il a pu composer une des meilleures études d'ensemble sur l'historien [1].

Oscar A. Haac.

Alexandre Dumas. **Mes Mémoires**. Texte présenté et annoté par Pierre Josserand. Tome I, Paris, Gallimard, 1954. Un vol. in-8° carré de 532 pages.

On ne cite ordinairement *Mes Mémoires* qu'avec le sourire et comme pour s'excuser de se montrer peu sérieux. Mais pourquoi ce sourire ne s'étendrait-il pas aux souvenirs d'Arsène Houssaye, de Mme de Boigne, et même de Maxime Du Camp ? Il faut bien le dire : des Mémoires, si précis qu'en soit l'auteur, ne prévaudront jamais contre une bonne pièce d'archives. C'est donc le plaisir (mais a-t-on le droit de prononcer ce mot en un siècle où la valeur littéraire tend à se confondre avec l'ennui qu'on s'efforce d'y faire tenir), ce serait donc le plaisir qu'on en peut retirer qui devrait nous servir à juger des Mémoires, ce plaisir qu'on prend à une biographie

1. Une chronologie nous aide à suivre les explications du livre, l'appendice indique les remaniements de l'*Histoire de France* (la section 17, p. 362-363, se rapporte au volume II, non III, et il faut ajouter ici que le chap. IX est rejeté dans les éclaircissements des éditions suivantes), une bibliographie critique, fort ample, et un index utile, complètent le volume.

romancée ou idéale, restituant la vie en ses aspects les plus chatoyants. Et grand est celui qu'on ressent à lire *Mes Mémoires*, le plus intéressant roman de Dumas. Cela seul — avec le fait que l'édition Lévy était épuisée — justifie M. Josserand de les avoir réédités. La considération précédente ne vaut d'ailleurs entièrement que pour ce tome qui s'arrête aux premiers pas de Dumas dans la littérature (1820) ; le suivant nous mènera au bord de la bataille romantique et bénéficiera, de ce chef, d'un surcroît d'intérêt [1]. Attacher un lecteur en lui narrant, tout au long de près de cinq cents pages, une jeunesse qui n'eut rien de privilégié, n'est-ce pas une gageure dont il faut pour la tenir s'appeler Dumas (père)... ou Proust ? Assurément, ces dix-huit années d'apprentissage se détachent sur un fond de pourpre et de sang : les guerres de l'Empire, les jours troubles de 1814-1815, l'affaire Maubreuil et la Terreur dite blanche. Et la biographie que Dumas consacre à son père, avec beaucoup de filiales hyperboles (mais qui oserait le blâmer d'avoir adoré ce père ?), nous reconduit même, vaille que vaille, jusqu'à la fin de l'Ancien régime.

Sur la valeur des témoignages de Dumas pour ces différentes périodes, l'introduction de M. Josserand met généralement le lecteur en garde avec des considérants qui ne sont pas infamants pour l'auteur, compte tenu de son tempérament et de sa redoutable maîtrise dans le roman historique et l'histoire romancée. En quelques points particuliers, on trouvera, aux notes, les vérifications auxquelles a procédé l'éditeur. Il y a cela d'excellent en Dumas qu'il ne sait pas gauchir la vérité, la faire servir, en la fardant, à de mesquines ambitions. Quand il se trompe et nous trompe, c'est franchement.

M. Josserand ne s'est pas borné à reproduire l'édition de Michel puis Calmann-Lévy, dont il a adopté le texte ; il l'a parfois corrigée par l'édition Cadot dont il donne, de plus, dans les notes et appendices, les variantes et les passages supprimés dans l'édition dite définitive. Un roman feuilleton [2] ne voulait pas une édition critique : il eût été du dernier pédant d'indiquer toutes les variantes. Très judicieusement, M. Josserand a relevé les principales.

Ses commentaires comme sa présentation sont fort utiles et spirituels. Il se résigne pourtant (p. 20) à se voir « reprocher un inévitable arbitraire » dans l'annotation. Éprouvons un peu cette résignation ! P. 8, il est fort justement suggéré que Dumas songe au début de ses *Mémoires* (p. 23) à rivaliser avec Chateaubriand ; n'aurait-on pu indiquer, ici ou là, que bien souvent c'est à Hugo que nous fait penser la contagion de l'antithèse (p. 220 : « Boudoux, avec la force d'un éléphant, avait la douceur d'un agneau. » Un alinéa. Puis. « Voilà pour le moral ». Voir aussi, p. 489, le passage de l'édition Cadot sur César, Charlemagne et Napoléon, supprimé dans l'édition Lévy). On s'étonnera de trouver des notes — brèves, il est vrai — sur M. Prudhomme (p. 515) ainsi que sur le vers de Térence : *Homo sum...* (p. 524) ; on en eût plutôt cherché qui fussent relatives aux *Jeunes écoliers* de Bouilly (p. 230), à Bas-de-Cuir (p. 236), à Francis et Dumersan (p. 462). Que ces vétilles prouvent seulement à M. Josserand qu'il a été lu avec attention, avec attention et plaisir.

Claude Pichois.

René Canat, **L'Hellénisme des Romantiques**, t. III. **L'Eveil du Parnasse**, 1840-1852. Paris, Didier, s. d. [1956]. Un vol. in-16 de 220 pages.

Voici la fin du grand ouvrage entrepris par René Canat. Il reste, malheureusement, inachevé : il y manque la partie essentielle, celle où l'historien pensait montrer le renouveau de l'hellénisme au théâtre et dans la poésie, renouveau à peine esquissé dans les deux derniers chapitres.

1. Ce deuxième tome vient de paraître. Nous en parlerons bientôt.
2. *Mes Mémoires* ont d'abord été publiés en feuilletons, dans *La Presse* (où venaient de paraître les *Mémoires d'Outre-Tombe*). Mais surtout on y retrouve, comme un procédé, la « charnière » chère aux vieux aèdes comme aux conteurs orientaux (p. 218 : « Il faut que j'explique ce que c'était que Boudoux » ; p. 243 : « Disons ce que c'était que la carrière »).

Le début de ce dernier volume continue la longue analyse qui constitue l'essentiel des deux premiers tomes. René Canat y montre comment, grâce aux efforts de l'Université, de la critique, de l'érudition, du journalisme, le prestige de la Grèce s'est affirmé, la présence du passé est devenue plus vivante. Le mérite de l'historien est grand, ici, de montrer, dans le détail, ce que fut l'œuvre d'ouvriers honnêtes dont le nom risque de sombrer dans l'oubli : qui se souvient d'Egger, ou de Fallex, même parmi les spécialistes ? Ils ont, pourtant, mené le combat ; à eux revient l'honneur d'avoir restauré, dans les lycées, l'étude du grec, grâce à laquelle l'hellénisme a pu revivre.

Le rôle des archéologues est analysé comme il mérite de l'être — même lorsqu'il s'agit d'archéologues amateurs comme Mérimée ou Ampère. Canat étudie à bon droit l'activité de l'École d'Athènes alors dans sa nouvecuté, où Gandar devançait de peu Edmond About. L'hellénisme des artistes est étudié rapidement au chapitre de « l'art pour l'art » — dans lequel Canat souligne l'influence de la traduction par G. de Nerval du second *Faust*.

L'historien résume l'effort d'un Gautier ou d'un Flaubert, vers 1840-1850, celui d'un Henri Heine (synthétisé dans sa magnifique invocation à la mer sacrée : « Thalatta ! Thalatta ! Sei du gegruszt zehntausendmahl... »), celui surtout de Sainte-Beuve (tout le chapitre sur la *Tradition sacrée* est à lire de près).

C'est à la fin de son livre seulement que René Canat en arrivait à la littérature pure. Un peu tard ; trop tard... Le théâtre ? Qui se souvient de l'*Antigone* de Meurice et Vacquerie ? Nous ne lisons plus que celle d'Anouilh. Et que représente pour nous *La Ciguë* ? Peu de chose... On se rappelle le titre. Mais on a oublié la *Fille d'Eschyle* du Marseillais Autran, et je me refuse à voir, dans « la mise au point de la comédie de mœurs » qui se produit alors, la présence du moindre « effort de l'hellénisme ».

Le chapitre sur l'hellénisme de la poésie, bien court malheureusement, se borne à quelques notes sur Chénier et sur Laprade. C'est peu, trop peu. *Pendent interrupta*... On déplore que René Canat n'ait pas eu les quelques mois qui lui auraient permis, arrivant en 1852, de décrire au moins la naissance du Parnasse, à défaut de son évolution. Il manque au livre sa conclusion naturelle, l'étude des *Poèmes Antiques*, de quelques *Trophées*, surtout des pages magnifiques où Hugo a fait revivre les grands mythes helléniques : le *Satyre* ou les *Trois cents* ou le *Rouet d'Omphale*.

De sorte que ce solide ouvrage, si riche, si précis, laisse le lecteur sur sa faim. Cet *Hellénisme des Romantiques* c'est surtout, en définitive, celui des érudits, des critiques, des professeurs, — des « spécialistes », si l'on veut, — bien plutôt que celui des créateurs et des poètes. Conclusion qui n'enlève rien, je le souligne, au mérite de l'historien : René Canat a dû regretter, en mourant, de n'avoir pu pousser son livre jusqu'à sa conclusion naturelle [1].

PIERRE JOURDA.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, **Gérard de Nerval. Exposition organisée pour le centième anniversaire de sa mort**. Paris, 1955. Catalogue in-8° de 84 pages, avec VIII planches.

Gérard de Nerval est un Parisien de la rive droite. Son « étoile » l'a fait naître, et mourir, près de Saint-Merry, dans le quartier de Nicolas Flamel, — celui naguère de Robert Desnos. Son humeur nomade s'est parfois fixée au Faubourg-Montmartre ; qu'il gîte rue de la Victoire ou rue Montyon, il s'y sent proche des salles de rédaction, des théâtres, proche aussi de la poste aux chevaux et des « embarcadères », s'il veut entreprendre un « voyage au nord » ; il a pour voisins ses amis, tous groupés aux abords de l'église

1. On regrette que la correction des épreuves ait été négligée : un peu partout les appels de notes sont oubliés, ou inexacts ; et l'on constate de fâcheuses coquilles : p. 177 : « c'est la Grèce qui a poétisé Rome touchée du *roman* d'or... » ; il faut lire, semble-t-il : « du *rameau* d'or » ; — p. 179, le nom de *DEZEIMERIS* est ortographié, à quelques lignes de distance : *DEMEZEIRIS* ; — p. 181, note 1 : on cite un étrange *CAIUS GRAUHIN*, lire : *GRACCHUS*, évidemment ; — on lit, p. 193 un curieux *alticisme*.... On citerait d'autres erreurs....

neuve de Lorette : Alphonse Royer habite rue Buffault, Méry, rue Coquenard ; à mi-pente, voici, rue Bréda, Stadler, et Gautier rue de Navarin. Son rêve ? Posséder un jour, en haut de la Butte, dans la dernière vigne, une villa légère de style pompéien.

Une invincible attraction pourtant ramène vers le Louvre le flâneur des *Nuits d'Octobre*. Entre le Carrousel, la colonne cabalistique de la Halle-aux-Blés et les architectures Louis XIII de la Bibliothèque, il se plaît à retrouver le Paris de sa jeunesse. On le voit souvent, venu de la rue Saint-Thomas-du-Louvre ou de la rue des Bons-Enfants, traverser de son pas léger « le Palais-National » ; il fait halte au café de Valois, puis « franchit le perron », et quelquefois s'attarde à flâner dans la galerie Vivienne — dont le décor de couronnes et de Renommées à trompette date du temps où le libraire Touquet éditait *Monsieur Dentscourt* et la *Mort de Talma*. Le voici rue de Richelieu ; il déjeune volontiers d'un sandwich « à la Boulange », faute de trouver table mise dans la maison des livres dont il est depuis 1829 l'hôte assidu. Les anciens registres où figure la liste des ouvrages qu'il emprunta [1] révèlent l'étendue et la diversité de ses lectures : « Histoire, religions, cabale, astrologie... de quoi rendre fou un sage... de quoi rendre sage un fou ». Les conservateurs d'aujourd'hui — pareils à M. Ravenel et à M. Pilon pour « le savoir et la complaisance » — ont eu à cœur de s'associer à la commémoration du centenaire et d'apporter leur hommage à l'auteur d'*Angélique* : l'exposition organisée en décembre 1955 à la Bibliothèque nationale consacre définitivement une réhabilitation qui fut lente à venir.

Le catalogue de l'exposition Gérard de Nerval est un modèle de typographie élégante et aérée ; rendons grâce à M^lle^ Françoise Gardey et à M. Roger Pierrot d'en avoir fait aussi un chef-d'œuvre d'érudition et de goût. On ne sait ce qu'il faut louer davantage : la sûreté du tableau chronologique et des quelque quatre cents notices, ou l'évidente intention de ne prendre, comme disait La Fontaine, « que la fleur », ou le souci constant d'éclairer l'œuvre par des documents contemporains et des images.

L'exposition Nerval est pauvre en souvenirs anecdotiques ; rien n'est resté des humbles trésors dont Gérard fait l'inventaire dans *Aurélia* : disparus, les « vêtements arabes », les « deux cachemires industrieusement reprisés », la « gourde de pélerin », le « carnier de chasse », le « narguilé rapporté de Constantinople », le « plateau de l'Inde vernissé » où l'hôte du D^r^ Blanche « disposait ses ustensiles de toilette ». Disparu aussi, le dernier « sou de Gérard de Nerval », qu'Alphonse Royer avait gardé pieusement dans un médaillon [2]...

Les reliques, en revanche, ne manquent pas parmi les documents manuscrits : la plus précieuse en est le carnet de voyage en Orient — journal intime et livre de raison ; la plus émouvante, le registre de la Morgue, ouvert à la date du 26 janvier 1855 [3]. Les lettres du poète — quelques-unes inédites — forment un remarquable ensemble. Voici, récemment découverte par M^lle^ Madeleine Cottin, la demande où « Louis Gérard », qui s'occupe « de recherches historiques sur le Directoire et le Consulat » prie les conservateurs de la Bibliothèque royale de vouloir bien lui « continuer les prêts de livres » qui lui « ont été faits depuis quatre ans ». Quatre pages d'une écriture serrée portant la date du 10 janvier 1840 : c'est le rapport du diplomate clandestin sur l'état de la presse et de l'opinion en Autriche. Deux documents saisissants sur la première « descente aux Enfers » : le billet délirant écrit à Bocage chez M^me^ de Saint-Marcel, la requête où Nerval sollicite une bourse de voyage qui lui permettra de « poursuivre complètement » dans les provinces du Midi « l'histoire des deux races gothiques et austro-gothiques ».

Trop rares, hélas ! quelques manuscrits des travaux de Nerval : les *Poésies et poèmes* de 1824 — un cahier de jeunesse que se disputèrent Maurice Barrès et Aristide Marie [4] —, des fragments du *Faust*, le scénario de la *Main*

1. Voir *Revue d'Histoire littéraire*, 1948, p. 308.
2. Philibert Audebrand, *Petits mémoires du XIX^e^ siècle*, pp. 185-203.
3. Mentionnons aussi les précieux documents prêtés par M. Jean Blottière, en particulier, le plan du clos de Nerval.
4. Jacques Patin, *Gérard de Nerval inédit* (*Figaro littéraire*, 8 septembre 1928).

de gloire, des lambeaux d'*Aurélia* [1] et de la *Pandora*... Retrouvera-t-on jamais le manuscrit de *Sylvie*, celui des *Femmes du Caire* ? Qui, après Paul Éluard, possède aujourd'hui les sonnets autographes du *Destin*, d'*Artémis* et d'*Erythréa* ? Qu'est devenu l'autre manuscrit des *Chimères* — mystérieusement disparu —, trésor jadis de la collection Dumesnil de Grammont ? On ne pouvait non plus exposer les richesses jalousement cloîtrées du fonds Lovenjoul [2] : le brouillon de *Jodelet*, les lettres à Jenny Colon ; en l'absence des documents originaux, les photocopies de M. Jean Richer ont été bienvenues.

Devant les livres exposés, plus d'un bibliophile s'est surpris à convoiter le bien d'autrui. A quels volumes iraient nos préférences, s'il était permis de faire un choix ? A ces plaquettes des années de jeunesse, intactes avec leur couverture imprimée ? A cet exemplaire sur chine, sans doute unique, de la *Couronne poétique de Béranger* ? A cette édition du *Faust* dont la couverture bleue se retrouve sur les livres d'André Gide ? J'en sais qui se contenteraient du *Léo Burckart* à robe jonquille, enrichi d'un envoi à Villemain, ou du rarissime exemplaire des *Scènes de la vie orientale*, dont le tome II porte l'adresse de Sartorius et la date de 1848.

On voudrait citer tous les documents figurés : ces deux toiles de Fragonard, celles peut-être que Nerval paya quelques louis chez un brocanteur ; le beau portrait de Marie Pleyel prêté par M. Jean-Louis Vaudoyer ; un portrait jusqu'alors inconnu du Dr Émile Blanche ; les tableaux et les gravures évoquant les paysages du Valois ; les lithographies d'Odilon Redon dont l'inspiration rejoint celle des *Chimères*, et, sans oublier les tragiques eaux-fortes de Meryon, les estampes de Nanteuil [3] et de Doré où réapparaît, sinistre, la rue de la Vieille-Lanterne.

Les fervents de Nerval ont été comblés ; le catalogue de l'exposition a déjà pris place sur leurs tablettes entre le beau livre d'Aristide Marie et le précieux volume des œuvres publié naguère par M. Albert Béguin et M. Jean Richer.

Cela dit, me pardonnera-t-on de faire çà et là quelques réserves, de signaler aussi — ai-je tort, ai-je raison ? — ce que je tiens pour des omissions.

Peut-être, suivant en cela l'exemple de tous les biographes, a-t-on passé bien vite, dans le premier chapitre, sur l'ascendance paternelle du poète. On oublie volontiers qu'il y avait du gascon chez Gérard : cette bouche spirituelle, cet œil plein de malice qui frappent dans les portraits de jeunesse, d'où les tient-il, sinon du « lignage » de Du Bartas auquel il s'est flatté d'appartenir ? On regrettera que paraisse aujourd'hui seulement l'aimable petit livre d'un Agenais érudit et poète, M. Jean Béchade-Labarthe [4]. M. Béchade rappelle « que tout le sonnet du *Desdichado* nous ramène au pays paternel de Gérard » ; il cite des chansons patoises où revit le souvenir de Biron ; il conte comment l'affaire Tétricus — le Tétricus que Nerval rangea parmi ses ancêtres ! — mit vers 1834, tout Nérac en émoi. Quelques jolies découvertes : un trisaïeul de Gérard était « bourgeois et marchand de Condom » ; en 1610, un Labrunie était maître d'hôtel de ce duc d'Epernon qui fit démolir, près d'Agen, le château de Lusignan : c'est là qu'une tour se nommait « la tour Merluzine, où les charpentiers furent contraints de mettre le feu, ne la pouvant avoir autrement ». Des estampes auraient pu heureusement évoquer le vieil Agen que connut Nerval à son retour d'Italie — à côté d'une image de la tour ruinée de Saint-Hilaire, tout ce qui reste de l'église à l'ombre de laquelle se trouvait la maison des Labrunie.

Le chapitre IV (*Rencontres et amitiés*) rappelle les jours heureux de la

1. La phrase : « O Mort, où est ta victoire » (*Aurélia*, Mémorables) n'est jamais placée entre guillemets dans les éditions d'*Aurélia*. On a pu constater qu'un fragment autographe du passage portait bien les guillemets : il s'agit donc, non d'une réminiscence, mais d'une citation.

2. Il va de soi que M. Jean Pommier pouvait librement disposer des documents entrés à Chantilly après l'installation de la collection Lovenjoul : c'est ainsi qu'il a prêté *en original* la lettre du commissaire de police (n° 341).

3. Était-il nécessaire de reproduire la légende de style prudhommesque qui accompagne dans l'*Artiste* la gravure de Nanteuil ?

4. Jean Béchade-Labarthe, *Gérard de Nerval et ses origines agenaises*, Agen, 1956.

« Bohème galante ». Voici la toile bien connue de Lina Jaunez, qui figura au salon de 1833 : *Vue des ruines de la chapelle du Doyenné* ; à travers une arcade de l'abside apparaît la « petite place entourée d'arbres » où galopaient les bouzingots — à laquelle s'attache aussi le souvenir balzacien de Mme Marneffe et du baron Hulot. Beaucoup de visiteurs de l'exposition ont eu, je pense, quelque peine à situer exactement l'impasse du Doyenné ; un ancien plan, des daguerréotypes — il en existe — représentant le quartier au cours de sa démolition auraient pu préciser la topographie de ce pâté de maisons placé de guingois entre le Musée et les Tuileries, percé de rues qui s'appelaient — des guichets du Louvre au Palais-Royal — la rue des Orties, la rue du Carrousel, la rue Fromenteau, la rue Saint-Thomas-du-Louvre. On eût aimé voir aussi le tableau de Canella : *La rue du Carrousel en 1828* (reproduit par M. Robert Coiplet dans *Demeures et sites romanesques*), qui restitue avec pittoresque le côté débonnaire et quasi provincial du quartier cher à Nerval : des cours bordées de palissades où retombent des feuillages, ces échoppes de brocanteurs étalant leurs trésors en plein vent, des flâneurs — invalides à bicornes ou bourgeois à gibus —, des tondeurs de chiens assis sur le pavé. « Rue du Doyenné, dit Monselet, des poules s'avançaient jusqu'au bord du ruisseau, et il y avait, au seuil des portes, de bonnes vieilles femmes en coiffes de campagne. C'était à se croire à vingt lieues de Paris. »[1]

« Amateur d'art », lit-on en tête de ce même chapitre, Nerval « fait décorer son intérieur par Chassériau, Corot et Boulanger ». Amateur d'art, il le fut sans doute, et l'on se souvient des « débris de ses diverses fortunes » entassés dans la chambre qu'il occupait chez le Dr Blanche. Mais, à vrai dire, l'appartement du Doyenné était pour Nerval un logis d'emprunt, celui du peintre Camille Rogier ; Gautier en témoigne, et aussi Arsène Houssaye : « Gérard avait pris un coin de l'appartement de Rogier en promettant d'y apporter des merveilles. C'était un locataire facile à vivre ». Et « faire décorer son intérieur » par des artistes ne peut avoir, si je ne me trompe, qu'un sens, et se dit d'un homme aisé qui passe à des peintres des commandes bourgeoisement rémunérées. Jamais Nerval n'a joué au mécène, dans cette communauté fraternelle de bouzingots. C'est en odelettes, en chansons, aux bons jours en soupers que sont appointés les décorateurs bénévoles. La maison du Doyenné, note justement M. Clément Borgal[2], « loin d'être un palais, n'est qu'une masure que les joyeux compagnons ont vernie et dorée par leurs propres moyens d'infortune ; une sorte de grenier d'artistes. Tout n'est que décor dans cette existence. Et c'est pourquoi Gérard s'y sent tellement chez lui. » Dans un article peu connu [3], Monselet a insisté sur le côté théâtral de ce logis : « Tout un mobilier en peinture apparut, complet et royal : c'étaient des alcôves drapées comme des théâtres, des consoles ornementées dans le pur goût de Trianon, des sophas jonquille à glands d'or, de riches bahuts surchargés d'aiguières, de vases florentins, de chimères et de coffrets niellés. »

Un problème se pose au sujet du panneau de bois peint (qui n'est pas une fresque...), une des rares épaves qui nous restent de l'appartement célèbre. On connaissait déjà cette *Bacchante endormie* pour l'avoir vue reproduite dans le livre d'Aristide Marie. Emouvante relique sans doute, mais travail un peu sommairement brossé, cette peinture était naguère attribuée à Chassériau. La notice du catalogue y reconnaît — beaucoup s'en sont étonnés — la main d'Eugène Delacroix. Je me garderai de contester cette attribution nouvelle, n'étant pas grand clerc en la matière. On aimerait savoir pourtant sur quoi se fonde la promotion dont bénéficie cette blanche dormeuse[4].

1. Le public des expositions compte moins d'initiés que de catéchumènes et de néophytes. Une carte ancienne du Valois, un plan de Paris avec l'indication des différents domiciles du poète auraient, parfois, utilement éclairé les documents exposés.
2. Clément Borgal, *De quoi vivait Gérard de Nerval*, 1950.
3. Charles Monselet, *Le Carrousel* (*Le Pays*, 22-23 août 1851).
4. Nous avons communiqué ce passage du compte rendu de M. Gilbert Rouger à M. Roger Pierrot qui veut bien nous répondre : « La *Bacchante endormie* reproduite dans l'ouvrage d'Aristide Marie est attribuée par lui à Chassériau. M. Philippe Barrès, possesseur actuel de cette toile, a fait part aux organisateurs de l'Expo-

Des compagnons de la bohème galante, aucun n'a été oublié. Nous retrouvons Gautier, Pétrus Borel, Esquiros, Alphonse Karr, Dumas « avec son éponge sur la tête », Auguste de Chatillon, le compagnon des *Nuits d'Octobre*. J'aurais aimé qu'on fît mention, non seulement de Houssaye peintre, journaliste et Don Juan à barbe rousse, mais aussi du poète amateur ; ses vers reprennent souvent d'étrange façon des thèmes chers à Nerval : je songe à *Ce qui disent les étoiles*, à l'*Herbe qui guérit tout*, au *Lit de Jacques*, à *la Bohème du Doyenné*. Et qu'on rapproche *Comment je faillis mourir Scapin* de la préface des *Filles du Feu* : on se demandera si l' « Etoile » du *Desdichado* — intitulé *Le Destin* dans le manuscrit Paul Eluard — n'est pas, d'abord, et cela n'exclut pas d'autres interprétations, un souvenir du *Roman comique* [1].

Pourquoi le *Carrousel* (nº 91) trouve-t-il place dans le catalogue avant le *Monde dramatique* ? Il ne s'agit pas seulement d'une inexactitude chronologique ; sans la déconfiture du *Monde dramatique*, le *Carrousel* n'aurait bien sûr jamais vu le jour. Dois-je signaler dans le même article une amusante erreur — purement typographique à coup sûr — qui fait de Nerval un légitimiste. Il convient de rétablir ainsi la ponctuation : ... « pour concurrencer la *Mode* légitimiste. Nerval semble avoir été... ».

Pourquoi reprendre, au chapitre IX (*Les Illuminés*) la légende de « la bibliothèque de mon oncle » ? M. Pierre Audiat a fait observer qu'après le décès de l'oncle Boucher, « petit épicier de Mortefontaine », on ne trouva que « quelques volumes dans un cabinet », et il pense avec raison que Gérard ne connut l'occultisme qu'assez tard, d'abord indirectement, à travers la littérature allemande... Mode qu'il a suivie plutôt que lancée. On lit aussi que « la destinée de Gérard de Nerval paraît calquée sur celle de Rétif », ce qui, à mon sens, n'est pas tout à fait exact. Nerval se plaît sans doute à retrouver chez Rétif des formes de sensibilité, des aspirations qui sont les siennes : la nostalgie de l'enfance, le goût des chansons populaires, la curiosité des spectacles de la rue, la poursuite dans l'amour d'un même idéal féminin [2]. Mais, selon sa coutume, il projette sur le personnage son propre reflet, et c'est en fait la destinée de Rétif qui se trouve calquée sur la sienne. Avec le dernier biographe de Rétif, M. Adolphe Tabarant [3], on reconnaîtra qu'il y a loin du chaste cavalier des *Illuminés* à l'inquiétant satyre de *Monsieur Nicolas*. Qu'on ouvre, à un même épisode — prenons l'entretien nocturne avec Marguerite Paris — le livre de Rétif et celui de Nerval : on sentira la différence.

sition d'une tradition qu'il tient de Maurice Barrès à qui Jacques-Émile Blanche avait offert le tableau en l'attribuant à Delacroix. » M. Rouger s'étonne que Maurice Barrès n'ait pas parlé de cette tradition à Aristide Marie, quand celui-ci a fait photographier le document pour le reproduire dans son livre.

1. Rappelons, à ce sujet, l'article de M. A. de Graaf : *Nerval et Ragotin* (*R. H. L.*, 1951). — Rechercher les « sources » des *Chimères* est devenu un jeu d'érudits. Les prestiges du théâtre ont suggéré peut-être à Nerval l'image de la « sainte napolitaine — ou sainte de Sicile — aux mains pleines de feux ». Un tableau de l'opéra de Meyerbeer, *Robert le Diable*, se place dans le cimetière d'un monastère de Palerme ; on lit, dans les détails de mise en scène : « Entre plusieurs tombeaux sur lesquels sont couchées des figures de nonnes taillées en pierre, *on remarque celui de Sainte-Rosalie*. Sa statue en marbre est recouverte d'un habit religieux, et tient à la main une branche de cyprès... *Des feux follets ont parcouru les longues galeries et s'arrêtent pour s'éteindre sur les tombeaux des nonnes.* » Je ne crois pas qu'on ait déjà signalé qu'un vers d'*Artémis* semble un écho de ce vers de Musset (*Sur la paresse*) : Une croix en poussière et le désert aux cieux.

2. Nerval se rappelait que Rétif avait été typographe lorsqu'il déposa, le 9 octobre 1844, une demande de brevet d'invention « d'une machine à imprimer au moyen de rangées alphabétiques mobiles » appelée « stéréographe » (voir Aristide Marie, *Gérard de Nerval*, p. 211). — Ce sont vraisemblablement les articles de Monselet (*Constitutionnel*, 17, 18, 19 avril 1849) qui ont révélé Rétif à Gérard de Nerval. Sur Nerval et Rétif, l'essentiel a été dit par M. Henri Clouard (préface à une édition des *Confidences de Nicolas*, 1946). Seule, la Radiodiffusion française, par une série d'émissions, a songé à commémorer le cent-cinquantenaire de la mort de Rétif (1806).

3. A. Tabarant, *Le vrai visage de Rétif*, 1936.

Aucune image — Mme Jeanine Moulin a pu s'en étonner — n'évoque les séjours que Gérard fit à Bruxelles. Regrettons qu'on ait oublié *Zigzags* — où Gautier retrace le voyage de 1836 — et, à propos de ce livre, renvoyons au récent article de M. Jean Pommier [1].

Aux documents qui rappellent le voyage en Allemagne de 1838, il faudrait ajouter un recueil de Dumas, *L'Homme aux Contes*. Personne, à ma connaissance, n'en a jusqu'ici signalé l'intérêt. « L'homme aux contes », c'est Nerval, qui charmait à Francfort les enfants de ses hôtes par des histoires adaptées de Grimm et d'Andersen [2].

On a vu, dans la vitrine réservée aux *Chimères*, des tarots italiens du XVIIIe siècle. Qui songerait à s'en plaindre-? Rien n'est plus agréable aux yeux que d'anciennes cartes à jouer. Mais au risque de passer pour un esprit obtus, je dois avouer qu'il ne m'apparaît pas évident, et, comme on l'a dit, « irréfutable », que les *Chimères* empruntent au tarot une partie de leur sens. La notice du n° 296 mentionne qu'il est permis de rapprocher le sonnet *El Desdichado* de l'arcane XVI — la Maison-Dieu ou « Tour abolie ». Je veux bien que *tour abolie* se trouve placé entre guillemets. Une équivoque pourtant demeure : on pourrait croire que l'expression est en usage dans la langue du tarot.

Une omission fâcheuse au chapitre XVI (*Œuvres posthumes*) : on n'y fait pas état de la charmante édition des *Poésies* (Pelletan, Helleu et Sergent, 1924), où furent publiées les pièces inédites du manuscrit Dumesnil de Grammont — en particulier l'admirable sonnet *A Madame Aguado*, dont l'édition Corti, qui n'est pas non plus mentionnée, a révélé une version nouvelle (*Erythréa*).

Deux portraits bien connus de Nerval illustrent la couverture du catalogue : le cliché de Nadar et le médaillon sculpté par Jean Duseigneur. Y verrons-nous une intention symbolique ? Je ne le pense pas. Nulle part, en effet, et il faut leur en savoir gré, les auteurs du catalogue n'ont cherché à opposer ces visages si différents. La tentation est grande de distinguer deux parts nettement tranchées dans la vie et dans l'œuvre du poète, en affirmant qu'après 1841, « le littérateur est mort » pour faire place au voyant. Les choses ne sont pas si simples, comme le prouve un simple examen de la chronologie des œuvres, et comme l'a montré naguère M. Albérès [3]. Vouloir à tout prix dissocier le Nerval rose et le Nerval noir, le sage et le fol, entreprise aussi vaine que celle qui consiste à chercher une frontière entre l'art figuratif et l'art abstrait. « Non décidément, dirons-nous avec M. Verdun L. Saulnier [4], il n'y a pas deux Nerval, l'un clair et l'autre obscur, l'un de santé, l'autre malade, si l'on veut. Nerval-Musset de *Corilla*... Nerval-Rimbaud d'*Aurélia*... Entre ces deux pôles, où vous saisir, insaisissable ? Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. »

Le vrai visage de Nerval, le voici, peint par lui-même [5]. On dira que ces lignes s'appliquent à Henri Heine ; mais c'est un Heine qui, tels Rétif ou Raoul Spifame, ressemble à Gérard comme un frère : « Ce n'est pas un vain cliquetis d'antithèses de dire littérairement qu'il est sceptique et crédule... sentimental et railleur... spirituel et pittoresque... antique et moderne. Il a toutes les qualités, et même, si vous voulez, tous les défauts qui s'excluent ; c'est l'homme des contraires, et cela sans efforts, sans parti pris, par le fait d'une nature panthéiste qui éprouve toutes les émotions et

1. Jean Pommier, *Sur la naissance et la mort de Gérard de Nerval* (*Le Monde*, 22 janvier 1955).
2. Alexandre Dumas, *L'homme aux contes*, 1857. On voudrait citer toute la préface, qui est un émouvant hommage rendu par Dumas à son ami disparu : « Je m'arrêtai un mois à Francfort, pour y attendre un ami à moi, qui savait une foule de jolis contes, et qu'on appelait Gérard de Nerval. Hélas ? un jour, chers petits lecteurs, vous saurez comment il a vécu et comment il est mort. Sa vie est plus qu'une histoire et mieux qu'un conte : c'est une légende... »
3. R.-M. Albérès, *Gérard de Nerval*, 1955.
4. V.-L. Saulnier, *Nouvelles Littéraires*, 29 août 1946.
5. Par lui-même et par Gautier, comme l'a montré naguère M. Jean Richer.

perçoit toutes les images. Jamais Protée n'a pris plus de formes, jamais Dieu de l'Inde n'a promené son âme divine dans une si longue série d'avatars... tout est sincère dans cette nature multiple [1]. »

G. ROUGER.

The Mirror of Art. Critical Studies by Charles Baudelaire, translated and edited with notes and illustrations by JONATHAN MAYNE. Londres, Phaidon Press, 1955. Un vol. cart., 19 × 11,5, de 361 pages.

Voici un petit livre dont les mérites sont grands. Mr. Jonathan Mayne a réuni et traduit dans ce volume les quatre Salons de Baudelaire, l'essai sur le Rire et ses deux prolongements obligés sur les Caricaturistes, enfin *l'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix*, soit l'essentiel des études de critique artistique, — à l'exception du *Peintre de la Vie moderne* (traduit déjà deux fois en anglais), — assez arbitrairement réparties par Asselineau et Banville entre les *Curiosités esthétiques* et *L'Art romantique*. Mais réunion et traduction — et celle-ci de qualité [2] — seraient des mérites insuffisants à rendre ce livre justifiable de la *R. H. L.*, si Mr. Mayne n'avait fourni une sérieuse contribution à notre connaissance de Baudelaire, en nous permettant de comparer des reproductions de tableaux, de sculptures et de gravures avec les descriptions qu'en a données le critique et les jugements qu'il a portés sur eux. Bien des études sur Baudelaire sont illustrées de quelques Delacroix, d'un ou deux Clésinger peu vêtus, d'un Gavarni, d'un Daumier. Parce que c'étaient là des œuvres facilement accessibles, Mr. Mayne n'a pas voulu les proscrire de son volume. Mais il n'a pas plaint sa peine et en France, en Angleterre, aux États-Unis, dans des musées ou des collections particulières, de Bourg-en-Bresse à Washington, de Nantes à Cheltenham, il a retrouvé des toiles qui, après avoir convergé dans ce vaste « emporium » des arts que fut, chaque année, à Paris, le salon, étaient dispersées depuis un siècle. Maintenant que la muséologie se fonde sur des critères esthétiques que la génération suivante répudiera ; maintenant que le Louvre possède peut-être plus de tableaux dans ses caves que sur ses cimaises, où pourra-t-on voir des Guignet, des Planet, des Ary Scheffer, des Liès, des Amand Gautier, des Baudry, etc. ? Peu importe que nous en jugions autrement que les contemporains de Baudelaire, parfois même autrement que Baudelaire, nous sommes, nous aussi, promis devant la postérité au ridicule. Ce qu'il nous fallait savoir, c'était quel musée imaginaire de la peinture contemporaine un homme cultivé, aimant les arts, allant au salon, pouvait porter en lui entre 1845 et 1860. Nous voici, avec les soixante-dix reproductions qui accompagnent les textes de Baudelaire, en mesure de nous faire une idée de ce musée. Et nous voici aussi et surtout en possession du meilleur commentaire de ces textes. La moindre trouvaille de Mr. Mayne n'est pas d'avoir découvert à Londres cette curieuse *Fontaine de Jouvence* de W. Haussoullier (on n'en connaissait jusqu'à présent par J. Crépet que l'esquisse) dont on conçoit, en effet, que le Baudelaire de 1845

1. Gérard de Nerval, *Les Poésies d'Henri Heine*, R. D. M., 1848. — Le centenaire de Nerval n'est pas passé inaperçu à l'étranger, en particulier à Athènes. Le journal littéraire *Vima* a publié en mars et avril 1956 une traduction grecque, par M. Michel-K. Pétrochilos des chapitres du *Voyage en Orient* consacrés à Cérigo. Dans un article de la revue *Néa Estia* (1956), M. Pétrochilos signale aussi, à mon instigation, que l'image du pendu de Cythère aurait pu être suggérée à Nerval par une gravure du *Voyage de la corvette l'Astrolabe*, par Dumont d'Urville (t. V. p. 566). Cette gravure représente l'île anglaise de l'Ascension : un rocher abrupt et dénudé, une potence qui se découpe sur le ciel, un soldat britannique l'arme au pied. Interprétation qu'on peut rapprocher de celle que nous a proposée récemment M. Jean Richer. — Parmi les mémoires présentés cette année en Sorbonne par les étudiants, il faut citer celui de M. André Tournon, qui étudiait le *Thème de l'illusion, dans l'œuvre de Gérard de Nerval*. M. Tournon cite, en épigraphe, une phrase de Bernanos qui pourrait s'inscrire en tête de l'œuvre de Nerval : « Je n'ai rien. J'ai mis trente ans à reconnaître que je n'avais rien. Ce qui pèse dans l'homme, c'est le rêve » (*La Joie*).

2. Signalons qu'elle a reçu une des rares distinctions littéraires qui conservent encore leur valeur : le prix Denyse Clairouin.

ait pu s'éprendre. Lorsque la place lui manquait pour reproduire la photographie d'une œuvre, Mr. Mayne a donné la référence de l'ouvrage, de la revue où le lecteur désireux de poursuivre la confrontation aura l'image sous les yeux. Cet utile travail n'avait jusqu'alors été fait que par André Ferran dans son édition commentée du *Salon de 1845* (Toulouse, 1933).

La traduction est accompagnée d'une préface, où sont indiquées les grandes lignes de l'esthétique baudelairienne et sa modernité, ainsi que de notes souvent précieuses. Par exemple, Mr. Mayne a fixé un point de la chronologie (p. 147-148) : c'est au Théâtre des Variétés, entre le 4 et le 13 août 1842, que Baudelaire a dû voir la pantomime anglaise dont il donne dans *De l'Essence du Rire* un canevas avec lequel s'accorde le compte rendu de Gautier dans *La Presse* du 14. — Toutes les éditions de *L'Art romantique*, y compris l'éd. Conard, présentent le texte suivant, lorsque Baudelaire cite son étude sur les *Peintures murales de Delacroix* dans *L'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix* : « J'ai souvent entendu des personnes de cette espèce [les *maçons*] établir une hiérarchie des qualités, absolument inintelligible pour moi ; affirmer, par exemple, que la faculté qui permet à celui-ci de créer un contour exact, ou à celui-là un contour d'une beauté surnaturelle, est supérieure à la faculté qui sait assembler des contours d'une manière enchanteresse. » Ces derniers « contours » doivent être remplacés, comme le veut Mr. Mayne (p. 314), par *couleurs*, qu'on lit dans la *Revue fantaisiste* où parut l'article sur les Peintures murales. — P. 112, n. 1, Mr. Mayne rapproche avec raison ce que Baudelaire écrit de la Comédie-Française, « le théâtre le plus désert de l'univers » (Salon de 1846, XV, *Curiosités esthétiques*, éd. Conard, p. 178) d'un passage de Heine. La remarque de Baudelaire évoque aussi le début désolé d'*Une soirée perdue* (*RDM*, 1er août 1840). Le texte de Heine est antérieur et finalement ces rencontres peuvent provenir d'une semblable et simple constatation. Assurément, le voisinage de Musset et de Heine n'étonnera personne et chacun sait qu'en 1845-1846, Baudelaire est fort endetté envers l'Allemand de qui il apprend une désinvolture de bon aloi. Mais la conjonction Musset-Baudelaire n'a rien d'aberrant pour qui, du moins, a lu l'étude que M. Jean Pommier a consacrée à leurs rapports [1].

Ces divers apports [2] rendront le lecteur bien indulgent aux quelques lapsus [3] ou erreurs que commet Mr. Mayne, lorsqu'il confond (p. 24, n. 2) Chaix-d'Est-Ange, dont Hipp. Flandrin a fait le portrait exposé en 1845, et son fils, l'avocat de Baudelaire en 1857, — ou quand il croit (p. 72) que les dialogues libertins cités par Baudelaire en 1846 sont vraiment l'œuvre de Meursius, alors que c'est Nicolas Chorier, l'un de nos compatriotes, qui en est l'auteur. P. 253, n. 2, je crois que l'ouvrage de Fournier auquel on trouve une allusion dans le *Salon de 1859* est non pas *L'Esprit dans l'Histoire*, mais *Le Vieux-Neuf*, titre qui s'accorde mieux avec le contexte. Et où Mr. Mayne (p. 349) a-t-il vu que le sculpteur Ernest Christophe ait

1. « Baudelaire et Musset » dans les *Mélanges... offerts à Jean Bonnerot*, p. 353-364. Je profiterai de cette référence pour appuyer un autre rapprochement, celui-là fait par M. Pommier, dans l'article précité sous une forme interrogative. D'un des personnages de *La Fontaine de Jouvence* décrits par Baudelaire (1845), « une femme nue et debout, [tordant] ses cheveux d'où dégouttent les derniers pleurs de l'eau salutaire et fécondante » (*C. E.*, p. 16), M. Pommier se demande s'il n'a pas été inspiré à Baudelaire par la Vénus de *Rolla* qu'on n'imagine que nue. Sans doute, puisque — et nous devons à Mr. Mayne de pouvoir vérifier ce détail — la femme représentée par Haussoullier n'est pas nue, mais voilée à mi-corps : Baudelaire aura donc substitué à une chose vue un souvenir littéraire. Et si « salutaire » est une allusion à *La Fontaine de Jouvence*, « fécondante » s'entend bien de l'eau d'où naît Vénus Astarté.

2. En voici encore un (p. 282, n. 2) ; dans le *Salon de 1859*, on se rappelle que Baudelaire, citant Gautier, louait Meryon (Mr. Mayne écrit Méryon, oubliant que le graveur était d'origine anglaise) d'avoir représenté les « clochers montrant du doigt le ciel ». Or, Gautier devait cette image à Wordsworth et Wordsworth reconnaissait lui-même la devoir à Coleridge. Je crois d'ailleurs avoir retrouvé la source française de l'emprunt de Gautier : un article de la *Revue de Paris* (novembre 1831, t. XXXII, p. 249-251) où Raymond Brucker a fait précéder un éloge des cathédrales (« Une flèche ») de la citation de Wordsworth : « Steeple-towers And spires whose silent finger points to Heaven ».

3. P. 62, n. 2, lire Saint-Paul-Saint-Louis et non Saint-Paul-Saint-Denis.

épousé Adèle, dite Bébé, la jeune sœur de Mme Sabatier ? (Mr. Martin Turnell, voir son *Baudelaire*, p. 66, n. 3, avait déjà affirmé ce fait.) Dans l'ouvrage de M. Billy sur *La Présidente et ses amis* (p. 185-187), on ne lit rien de tel.

Cette dernière allégation prend place parmi les commentaires de Mr. Mayne sur les planches reproduites : on s'apercevra (p. 343, n. 12), dans une note de la même section sur *L'Enfer de Dante* par Chenavard, que le critique anglais se montre aussi réservé que les baudelairistes français quant à l'identification d'un dessin de ce peintre-philosophe dans lequel M. Joseph Sloane voulait reconnaître Baudelaire. Proposé à nos regards avec un point d'interrogation par *Le Figaro littéraire* (25 septembre 1954), ce portrait n'a pas été plébiscité. Ce qui n'a pas empêché M. Sloane, revenant à la charge, de reproduire côte à côte dans le *Journal of Aesthetics and Art Criticism* (mars 1955, p. 291) une photographie de Carjat et le dessin, sous-titré : « Charles Baudelaire. Portrait sketch by Paul Chenavard », bien qu'une note, à une autre page, avouât que cette identification avait rencontré en France « some opposition ». Allons ! un peu de bonne volonté encore, et les faux Baudelaire, les Baudelaire douteux atteindront bientôt en quantité le nombre des effigies authentiques ! Et le poète des *Fleurs du Mal* aura ainsi sa place marquée dans une exposition renouvelée de celle où une galerie très parisienne, sous prétexte de rajeunir l'iconographie des grands écrivains, avait exhumé — de quels greniers ? — de médiocres toiles qui représentaient — on nous l'eût volontiers laissé croire — Chateaubriand, Heine et Barbey d'Aurevilly, alors que les modèles, — ou leurs portraits, si les portraits parlaient, comme dans les romans fantastiques — eussent protesté contre cet excès d'honneur.

CLAUDE PICHOIS.

V. P. UNDERWOOD, **Verlaine et l'Angleterre**. Un vol. in-8° de 492 pages plus un index. Paris, Nizet. Thèse présentée en février 1950 à la Faculté des Lettres de Lille, achevée d'imprimer le 6 janvier 1956 [1].

Annoncée comme « un travail remarquable » par M. Antoine Adam (*Verlaine, l'Homme et l'Œuvre*, p. 175), attendue impatiemment par tous les verlainiens qui depuis longtemps apprécient les recherches de M. Underwood et les éditions qu'il a données pendant la guerre des premiers ouvrages de Verlaine, cette thèse a enfin paru l'an dernier.

Son sujet, *Verlaine et l'Angleterre*, fut jadis celui d'une excellente étude publiée par G. Jean-Aubry [2]. Mais cette étude avait 70 pages. Le travail de M. Underwood, outre qu'il bénéficie de tout ce qui a paru sur Verlaine depuis 1918, nous livre le résultat de longues recherches personnelles, et apporte vraiment « du nouveau » dans toutes ses parties.

Quarante pages sont d'abord consacrées à la connaissance que Verlaine adolescent a pu avoir de la langue anglaise, des œuvres de Shakespeare et de Poe, et à l'influence de ces écrivains, ainsi que d'autres Anglais, sur l'auteur des *Poèmes saturniens* et des *Fêtes Galantes*. Dès l'époque de son baccalauréat, Verlaine pense, devant les bois de Lécluse, à un décor pour *Comme il vous plaira*, le *Songe d'une nuit d'été*. Dans toute son œuvre, des souvenirs du « grand William » seront manifestes. Enfin, la correspondance profonde entre Musique et Poésie, si évidente pour Verlaine, avait déjà été clairement discernée par Shakespeare.

Une centaine de pages décrivent ensuite avec précision les deux séjours à Londres de Verlaine et de Rimbaud (1872 et 1873) et suivent l'auteur des *Romances sans paroles* à travers ses expériences de la vie anglaise. Nous voyons Verlaine s'attacher peu à peu à l'Angleterre, se faire au caractère britannique, découvrir la poésie du pays.

1. Nous avons reçu ce compte rendu vingt-trois jours après la mort de notre regretté collègue, par les soins de son fils. Ces pages doivent être les dernières qu'il ait écrites. Nous les publions en saluant la mémoire du littérateur et du professeur que nous avons perdu.

2. *Revue de Paris*, 15 octobre, 1er décembre 1918.

C'est ensuite le drame de Bruxelles, l'incarcération aux Petits-Carmes, puis à Mons. En prison, Verlaine étudie l'anglais avec application, lit ou relit tout Shakespeare, traduit Dickens, dévore *Fabiola*, roman du cardinal Wiseman, *Ellen Middleton*, autre roman, de Lady Fullerton. M. Underwood analyse le contenu de ces derniers ouvrages et note leur influence, non seulement sur quelques poèmes composés par Verlaine à la même date, mais sur le retour progressif du poète à des sentiments religieux qui, au temps de ses vagabondages avec Rimbaud, paraissaient bien morts en lui, du moins à lire ses lettres à Lepelletier. Cette littérature pieuse a plu au prisonnier. Elle n'eût pas suffi à le convertir, mais elle a certainement contribué à l'acheminer vers la conversion.

Une fois sorti de prison, Verlaine hésite, cherche sa voie, et finalement se décide à repartir pour l'Angleterre. Ce pays hospitalier va le ressaisir deux ans et faire de lui un professeur improvisé, mais consciencieux, à Stickney (Lincolnshire), puis à Bournemouth, et enfin à Lymington (ces deux dernières localités dans le sud de l'Angleterre, non loin de l'île de Wight).

C'est ici surtout que les persévérantes recherches de M. Underwood ont été couronnées de succès : il a trouvé (vers 1936), à Stickney, des personnes âgées qui avaient connu Verlaine une soixantaine d'années auparavant et conservaient de lui, comme professeur de dessin et de français, un souvenir précis. Plusieurs d'entre elles avaient également vu à Stickney la mère du poète, qui y avait séjourné plusieurs mois. Une autre avait reçu à Boston la visite du professeur et de sa mère. Une autre enfin avait reçu à Stickney des leçons particulières de Lucien Létinois en 1879 ! Du coup s'éclairait, pour M. Underwood, la période jusque-là si obscure qui a suivi le séjour de Verlaine à Rethel. Le poète, arrachant son élève Létinois à ses parents et à la culture de la terre, l'a emmené à Stickney, dans cette *Grammar School* où lui-même avait enseigné quatre ans plus tôt, et dont le directeur, M. Andrews, accueillit Létinois aussi cordialement qu'il avait reçu Verlaine. Mais l'expérience ne dura que jusqu'à Noël (1879) : le malheureux Létinois, jeune paysan transformé en « enseignant » par la grâce du poète, échoua dans cet essai, fit peut-être quelque sottise dans le pays... et à la fin de décembre, les deux amis rentrèrent en France.

Ces heureuses découvertes de M. Underwood jettent enfin la lumière sur les allusions contenues dans plusieurs poèmes du fameux « lamento » d'*Amour*, notamment dans les pièces VI et VIII. Celle-ci (« O l'odieuse obscurité ») perd désormais le sens symbolique — et diabolique — qu'on lui a trop longtemps prêté. En quoi le critique anglais a rendu service et aux interprètes de cette pièce et à la mémoire de Verlaine ; car certains biographes trouvaient le moyen de faire du poète, au vu de ces vers, un Tartuffe plus répugnant que celui de Molière ! Il faut renoncer à cette légende. M. Antoine Adam l'avait déjà rejetée, pour des raisons psychologiques ; les découvertes de M. Underwood mettent définitivement au point cette histoire.

Les diverses étapes des séjours de Verlaine en Angleterre ont donc été éclairées par des documents nouveaux et d'un grand prix. Ceci a permis à M. Underwood de montrer nettement tout ce qu'un livre comme *Sagesse* doit à l'influence anglaise. La Grande-Bretagne, en effet, pays de foi profonde et vivante, où Verlaine a connu et estimé aussi bien des anglicans que des catholiques et des presbytériens, a contribué à fortifier ses sentiments religieux, ainsi que le goût (acquis en prison, dans les lectures qu'il avait faites à Mons) de la discussion théologique. Toute une partie de *Sagesse* est sortie des méditations du poète devant la campagne anglaise ou la mer, et de ses entretiens avec les protestants de Stickney, les catholiques de Boston, les Jésuites de Bournemouth. Telle image qui revient souvent dans les vers de *Sagesse* est inspirée du fameux *Pilgrim's progress* de Bunyan ; telle page rappelle un verset de cet Hymn-Book dont les cantiques, entendus au temple de Stickney, enchantaient Verlaine par leur beauté simple et leur accent de ferveur ; telle strophe où notre poète évoque la Vierge Marie, la mer et les cathédrales, se souvient des *Sea Dreams* de Tennyson, etc.

Autre découverte : « Vers la fin de 1880 », un jeune Anglais, M. Souden, que Verlaine avait connu à Stickney, reçut du poète une offre singulière : celle de venir à Reims comme lecteur dans un collège libre où lui-même, Verlaine, exerçait alors les foncions de « vice-principal » (c'est-à-dire de

surveillant général). Certes, en l'absence du document authentique, — M. Underwood ne le donne pas, sans doute parce que M. Souden ne l'avait pas conservé et le citait de mémoire — nous n'accueillerons pas ces souvenirs sans quelque réserve. Ils sont pourtant vraisemblables : Verlaine a réellement passé quelque temps à Reims lors du volontariat de Lucien, qui commença en 1880, et il n'est pas du tout impossible qu'il ait accepté un poste de surveillant à Reims, cette année-là (pour rester près de son « fils »), comme il devait le faire par la suite à Boulogne. M. Underwood a donc raison de signaler ce témoignage, qui, s'il peut un jour être recoupé par d'autres documents, aura le premier jeté un peu de lumière sur une période mal connue de la vie du poète ; celle, pourtant, où il publiait *Sagesse*.

Dans la dernière partie de son livre, M. Underwood étudie les rapports que Verlaine eut avec les Anglais dans ses dernières années. Si les jeunes poètes français venaient volontiers voir l'auteur de *la Bonne Chanson* au café, à l'hôpital, ou dans un de ses nombreux logis successifs, les Anglais de passage à Paris ne s'en faisaient pas faute non plus. Arthur Symons, Havelock Ellis, William Rothenstein, conquis par cette personnalité peu commune ont invité Verlaine à venir faire des conférences à Londres, à Oxford, à Manchester (fin de 1893) ; à quoi le poète s'est prêté de bonne grâce : il s'agissait pour lui de revoir un pays qui lui laissait les meilleurs souvenirs... et de refaire ses finances, toujours mal en point. Ici encore, M. Underwood a trouvé des témoignages et des documents qui lui ont permis de nous faire revivre cette tournée de conférences. Elle fut bien réellement, pour Verlaine, agréable autant que lucrative, grâce à la gentillesse de Symons, d'Edmund Gosse et d'autres, qui firent de leur mieux pour l'entourer, le loger, le régaler, lui préparer un public, lui faciliter toutes choses.

Tout réconforté par cet ultime séjour en Grande-Bretagne, Verlaine écrira, une fois rentré à Paris, des articles et des poèmes destinés à des revues anglaises. C'est un des derniers plaisirs qu'il ait eus. Le critique étudie méthodiquement cette production nouvelle, et termine par les articles pleins de sympathie et de respect que publièrent les amis anglais de Verlaine à la nouvelle de sa mort.

Le considérable travail de M. Underwood est donc aussi complet, aussi consciencieux qu'il est possible. Il fait connaître un grand nombre de faits et de documents qui enrichiront la biographie de Verlaine et l'interprétation de son œuvre. Fait avec autant de goût que de science, il apporte la plus précieuse contribution à l'étude d'un poète si étrange et si attachant.

H. de Bouillane de Lacoste.

NOUVELLES DIVERSES

Correspondance pascalienne. — *Nous avons reçu la lettre suivante* :

« Monsieur le Directeur, ayant publié une édition du *Pari de Pascal*, assez peu conforme aux idées reçues sur le sujet, je me doutais bien qu'elle provoquerait des réactions plus ou moins vives de la part des critiques patentés. M. Jean Pommier a voulu combler mes vœux. Dans le numéro d'octobre-décembre 1956 de cette *Revue* il m'adresse des observations extrêmement sévères, dont je ne lui tiens pas rigueur, parce qu'elles expriment surtout des divergences d'opinion, et que lui-même ne paraît pas très sûr qu'elles soient fondées (p. 565 de l'article). Mais elles proviennent aussi, parfois, de certains malentendus, dont je suis en partie responsable, et que je voudrais préciser aussi brièvement que possible.

1. Tout d'abord un simple détail de transcription. Je n'ai nullement douté de la lecture « Pesons » (dans la phrase : « Pesons le gain et la perte » du § 13), et si j'ai fait suivre ce mot d'un point d'interrogation entre crochets, c'est parce qu'il y a sur le manuscrit un mot raturé illisible entre « Pesons » et « le » . Cet endroit du texte est d'ailleurs particulièrement embrouillé.

2. Pour l'établissement du texte, j'ai groupé sous la rubrique « Additions marginales » toutes les notes que Pascal a reléguées dans les marges de ses quatre pages. Le mot « additions » n'a aucune valeur explicative, mais je reconnais qu'il peut prêter à confusion, et que j'aurais mieux fait d'écrire « Notes marginales ».

D'autre part, j'ai été conduit à distinguer, dans le texte suivi, les *corrections* et les *additions*, Sans doute les corrections englobent les additions ; mais il y a des corrections *pures et simples*, qui remplacent des mots raturés, alors que les additions (sans ratures) ont été intercalées par l'auteur dans son premier jet, comme on le voit à divers indices (signes de renvoi, graphie, disposition des lignes). En tout cas les unes et les autres sont des données *de fait*, et je ne puis laisser dire qu'elles dépendent d'un « système » que j'aurais « inventé » (p. 563 de l'article). Tout au contraire c'est sur ces données, préalablement reconnues, que j'ai appuyé, sinon mon « système », du moins l'interprétation du texte que je propose.

3. Autre question de vocabulaire, celle-ci particulièrement importante, parce qu'elle concerne le sens du mot *Pari* lui-même. Suivant M. Pommier, j'aurais voulu soutenir la « gageure » suivante : « faire accepter du lecteur l'idée que *tout le contenu de ces quatre pages se rapporte au Pari* » (p. 564). — Mais ce n'est pas une gageure, c'est une définition. J'ai pris soin en effet d'avertir le lecteur que, *pour éviter toute équivoque*, je désignerais toujours par le mot *Pari* le contenu total des quatre pages, réservant l'expression *argument du pari* à la démonstration mathématique (p. 28, n. 3 de l'édition). Hélas ! l'avertissement n'a pas empêché l'équivoque, ce qui prouve que le mot *Pari*, pris dans ce sens, était mal choisi ; mais je n'en ai pas trouvé d'autre. Les pascalisants devraient bien adopter, une fois pour toutes,

un vocable clair et commode pour désigner ces quatre pages, qui *matériellement* forment un tout complet, et qui n'ont pas fini de faire parler d'elles.

Si nous appelons provisoirement « fragment P. » le contenu des quatre pages, alors je serai d'accord avec M. Pommier pour identifier *Pari* et *argument du pari*. Mais alors on ne me fera pas dire que tout le fragment P. se rapporte à l'argument du pari, ce qui serait, cette fois, plus qu'une gageure : une pure absurdité. Car le *tout* ne se réduit pas à la *partie*, ni la « nébuleuse » dont je parle à son noyau.

Qu'on me permette d'insister encore un peu sur ce point : il commande tout mon « système ». M. Pommier écrit qu'à partir du paragraphe 11 (de l'édition) « Pascal débouche sur un dilemme qui le mènera loin ». Rien de plus juste. Seulement, si j'ai la curiosité de savoir jusqu'où cette démarche a mené Pascal, c'est moi, paraît-il, qui vais trop loin. On m'apprend « qu'il ne suffit pas d'être pris dans un cadre (ces quatre pages) pour faire tableau », et que « l'unité de lieu n'impose pas aux êtres qui s'y rencontrent de se donner la main ». — Sans doute ; mais quand le cadre enferme plusieurs *esquisses*, j'ai bien le droit de me demander si, d'aventure, elles ne seraient pas *destinées* à un même tableau. Et l'unité de lieu ne manque pas d'intérêt quand elle est renforcée par l'unité d'action. Quelles sont donc, en définitive, les idées qui se bousculent dans ce fragment P. ? Existence de Dieu, immortalité de l'âme, utilité de la foi, moyens de l'acquérir, obstacles qui s'y opposent, valeur éminente de la religion chrétienne, tout cela éclairé par la raison et réchauffé par le cœur. — Est-ce que ces différentes idées n'ont pas un air de famille ?

Recevez, etc. — Georges Brunet. »

M. Brunet avait ainsi terminé son Avant-Propos : « *Le* Pari *n'ayant jamais été l'objet d'aucune recherche de ce genre, nous accueillerons avec reconnaissance toutes les observations qu'on jugera bon de nous adresser ». M. Brunet n'est point Archevêque de Grenade ; pourtant sa lettre, d'ailleurs excellemment écrite, respire autre chose que la reconnaissance. Me voici qualifié de critique patenté, et, comme tel, déclaré peu capable d'absorber cette prodigieuse révélation. C'est assez comique.*

Je suis au moins capable de reconnaître, pour le plaisir de M. B., que la polyvalence de ses petits caractères m'a trompé, et que j'ai donné au « [?] » *sa signification habituelle : j'ai cru qu'il affectait d'un doute la lecture du mot précédent ; j'aurais dû me souvenir qu'il représente, chez M. B., un mot illisible. Dans un « petit Cours » du Collège de France (*1955-1956*), j'ai tenté, avec quelques auditeurs d'élite, de préparer un Code qui réglementât l'usage en ces matières. Rien de plus difficile à établir et à faire adopter ; notre essai a été plutôt décevant. Ce qui arrangerait tout le monde dans un cas comme celui-ci, je le répète, ce serait un moyen de contrôle, une excellente photographie.*

Arrivons aux choses sérieuses. Il me serait difficile de retirer le nom de « système » à un exposé dont les parties sont tellement agencées. Difficile aussi de « laisser dire » que les « données de fait », comme M. B. les appelle avec raison, se suffisent toujours à elles-mêmes, en sorte qu'on peut les « reconnaître » avant toute « interprétation ». Ne sait-on pas les divergences de Strowski, de Tourneur, etc. ? M. B., à son tour, serait-il d'accord en tout point avec Jean Orcibal qui a consacré à ces pages bien des veilles (sa communication de novembre 1954 *aux « Journées Pascal » de Royaumont a été publiée dans les* Cahiers de Royaumont, Philosophie n° 1, 1956, *pp.* 159 *et suiv.*) ? *Sans me mettre au rang de ces pascalisants, il faut bien que je déclare mes doutes : sur maint passage dit « addition » ou « correction » (par ex. pp.* 57, 72), *j'aurais des questions à poser, si c'en était ici le lieu.*

Si je n'ai pas toujours bien compris les conventions typographiques de M. B., peut-être M. B., de son côté, se méprend-il un peu sur le sens de mes objections. Ce n'est pas l' « *air de famille* » *des idées énumérées* in fine *qui est en question ; mais leur lien avec le propre argument du pari. M. B. veut bien retirer le terme employé par lui, dont il reconnaît l'équivoque, pour ne pas dire l'impropriété. Je n'en prends pas grand avantage. Même s'il admet qu'à un moment Pascal soulève le soc et ne continue pas son sillon, je crains, d'après l'ensemble de sa lettre, que notre accord ne soit superficiel.*

Deux questions générales me préoccupent surtout : a) *celle du discontinu chez Pascal, mon opinion s'accommodant à merveille de la note sur l'utilité des réprimandes qui gênait si fort G. Michaut et pour laquelle M. B. propose la plus ingénieuse hypothèse du monde : vraie ou fausse, qui peut le dire ?* b) *celle de l'* « *air de famille* », *pour reprendre le mot employé par M. B. Avant de se prononcer sur telle* « *pensée* », *ne doit-on pas en sentir l'originalité, le distinct, l'aigu, sans l'amortir par le rapprochement d'un texte parent ? Les commentateurs de la Bible ou de Mallarmé qui s'appuient sur des Concordances risquent d'être trompés par l'identité du mot, s'ils méconnaissent la différence de couleur, de résonance qu'il tient de sa position dans chaque contexte. Ainsi en est-il, même pour des* « *pensées* » *à peu près contemporaines. L'esprit va si vite ! Déjà ce qu'il entend par l'expression de tout à l'heure se modifie, s'échappe du premier ensemble, s'apprête à entrer dans le second. Lui-même il a mûri en développant son idée ; il l'a derrière lui, et il regarde en avant.* — J. Pommier.

P. S. — *Que ma réserve soit fondée, quant au rapprochement de nos points de vue, ressort d'une nouvelle lettre de M. G. Brunet. Bien qu'il n'en demande pas l'insertion, comme il me dit d'en faire ce que je veux, j'en reproduirai ces deux paragraphes :* « *La question du* discontinu *chez Pascal est, en effet, capitale, et aussi assez délicate. Un torrent (force continue) entraîne bien des débris (matériaux discontinus). J'ai essayé de suivre le mouvement du torrent, d'autres s'attachent plutôt à l'examen des matériaux. Les deux méthodes sont légitimes et peuvent se compléter. Mais, comme dit Pascal, qui démêlera cet embrouillement ? — J'admire comme elle mérite la communication de M. Orcibal. Dans la discussion qui a suivi, je relève des remarques de M. Wahl et de M*me *Barnes (p. 191 et 193) qui me paraissent très judicieuses et qui apportent de l'eau à mon moulin* ».

Florian et Hugo, — On a pu lire dans notre dernier numéro (p. 301-302) une lettre de M. J.-B. Barrère et la réponse de M. Jean Dubu. M. Dubu nous avait précédemment adressé une réponse plus longue, qu'il a raccourcie à notre demande. Nous-mêmes, sans, il est vrai, en avertir M. Barrère ni indiquer la coupure, avons supprimé quelques lignes de sa lettre où il résumait l'apport de M. Koszul. M. Barrère estimant que sa pensée en a été altérée, nous nous faisons un devoir de publier, comme il nous y invite, ces quelques lignes qui se situaient, dans sa lettre, après la référence à *French Studies* et avant : « Un coup d'œil jeté », etc.

« *En fait, M. Koszul, en allant à l'essentiel, était mieux informé et plus précis. Outre le rapprochement des* « *quatre-vingts ans* », *il en proposait un plus convaincant, et qui a échappé à M. Dubu, entre le vers de Florian :* « *Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière* » *et le fameux vers de V. Hugo :* « *Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière* ». *Au surplus* [...], *il signalait un texte du* Conservateur littéraire *(XI*e *livr., mai 1820, éd. Marsan, II, I, 12), où Hugo faisait mention d'une autre* « *bergerade biblique* » *du même*

Florian, Eliezer et Nephtali. *La conjonction de cet écho direct avec l'allusion à une autre œuvre similaire de Florian permettait de penser que V. Hugo avait lu la* Ruth *de Florian, comme il est assez naturel pour l'œuvre d'un poète qui a été plusieurs fois rééditée dans la première moitié du XIX^e siècle.* »

La Rédaction de la *R.H.L.F.* considère, pour sa part, que cet échange de vue est terminé.

Au sujet de Van Lerberghe. — *Nous avons reçu la lettre suivante :*

« Monsieur le Directeur, permettez-moi de faire une remarque touchant le compte rendu de M. Marcel Raymond, si érudit pourtant. A propos des *Lettres à une jeune fille* de Van Lerberghe, il écrit (dans votre numéro de janvier-mars, p. 95) : « Un drame satyrique, *Pan*, dont rien, semble-t-il n'est resté. » Or j'ai le livre sous les yeux : *Pan, comédie satyrique en trois actes, en prose*, Paris, Mercure de France, 1906, 167 pages. L'ouvrage est signalé dans Thieme. Il n'est nullement orthodoxe, et c'est la raison pour laquelle la sœur du poète n'a pas autorisé sa réimpression. — Veuillez croire, etc... — J.-L. Schonberg. »

Centenaire de « Madame Bovary ». — Signalons l'intérêt particulier du *Bulletin n° 10* de la Société *Les Amis de Flaubert*. On y trouve notamment, à propos d'une récente Exposition Bovary à l'Hôtel-Dieu de Rouen, la nomenclature (p. 36-43) des documents imprimés ou manuscrits de G. Flaubert conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Studi Francesi. — Nous sommes heureux de saluer l'apparition du premier numéro (janvier-avril 1957) de la revue dirigée par le Professeur Franco Simone et consacrée à l'étude de la littérature française : *Studi Francesi*. M. René Rancœur portera, bien entendu, à la connaissance des lecteurs de la *R. H. L.* les titres des articles parus dans ce nouveau périodique, à qui nous souhaitons un plein succès.

Galerie des Hommes célèbres. — La *Galerie des Hommes célèbres*, publiée par Lucien Mazenod, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Les Philosophes célèbres*. M. Maurice Merleau-Ponty a assuré la direction de cet ouvrage qui comprend des monographies sur Montaigne, Descartes, Malebranche, Pascal, Condillac, Rousseau, Maine de Biran, Auguste Comte, Bergson, Alain, Sartre, etc. ..

« Études stendhaliennes » de François Michel. — Pour honorer la mémoire de François Michel mort en décembre dernier (nous publierons prochainement le dernier article qu'il avait préparé), ses amis ont décidé de réunir en un fort volume ses nombreuses et indispensables études stendhaliennes, dispersées dans les revues. Les souscriptions (3 000 F pour les exemplaires sur Lafuma ; 6 000 pour les Hollande) doivent être versées au plus tôt à Claude Pichois, 3, rue Pierre-Demours, Paris, XVII^e (C. C. P. PARIS 9511-76).

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

LE BULLETIN SIGNALÉTIQUE

Le Centre de Documentation du C. N. R. S. publie un « Bulletin signalétique » dans lequel sont signalés par de courts extraits classés par matières tous les travaux scientifiques, techniques et philosophi ques, publiés dans le monde entier.

3e partie (trimestrielle) :

Philosophie : France..... 2 700 F. — Étranger..... 3 200 F.
Sociologie : France..... 1 100 F. — Étranger..... 1 320 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, 5e, C. C.P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Directeur : JEANNE VIEILLARD.

BULLETIN D'INFORMATION DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Paraît une fois par an et est vendu au numéro : n° 1, 300 F ; n° 2, 400 F ; n° 3 460 F.

II. — OUVRAGES

COHEN (H.) et MEILLET (A.), *Les langues du Monde*, 2e édition, 6 400 F.

Cet ouvrage est mis en vente au Service des Publications du C. N. R. S. et à la librairie ancienne H. Champion. Les libraires sont priés d'adresser leurs commandes à la Librairie Champion.

HORN-MONVAL, *Bibliographie de la traduction française du théâtre étranger depuis les 500 dernières années* (en préparation).

PSICHARI-RENAN, *La Prière sur l'Acropole et ses mystères*, 900 F.

Collection : « Le Chœur des Muses » (Directeur : J. JACQUOT).

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 1 600 F.
2. *La Musique instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), 1 800 F.
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (en préparation).
4. *Edipo Tiranno*, traduit de Sophocle par Orsato Giustiniani, avec une étude et des documents sur sa représentation au Théâtre Olimpico de Vicence en 1585 (en préparation).

Collection d'esthétique.

1. *Les Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile), 1 300 F.
2. *Visages et perspectives de l'Art moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des communications faites aux entretiens d'Arras (20-22 juin 1955) (en préparation).

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'HISTOIRE DES TEXTES

Mlle Pellegrin, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile crème) 2 400 F.

Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, 900 F.

Vajda, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

Vajda, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, 2 400 F.

Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (en préparation).

Les Cahiers de Paul Valéry.

Ces cahiers se présenteront sous la forme de 32 volumes d'environ 1 000 pages chacun, contenant la reproduction photographique du manuscrit et environ 80 aquarelles de l'auteur.

Une souscription limitée à 1 000 exemplaires numérotés est ouverte au prix de 140 000 F (volumes reliés) ou 154 000 F (volumes sous étuis).

III. — COLLOQUES INTERNATIONAUX

1. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* (Le colloque de Léonard de Vinci est en vente aux Presses Universitaires de France), 1 500 F.
2. *Les romans du Graal aux XIIe et XIIIe siècles*, 1 000 F.
3. *Nomenclature des écritures livresques du IXe au XVIe siècle*, 660 F.

Renseignements et vente au Service des Publications du Centre National de la Recherche Scientifique, 13, quai Anatole-France, Paris, VIIe, C. C. P. Paris 9061-11, Tél. INValides 45-95.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1957.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— Blavier (André). — Bibliographie des fous littéraires belges d'expression française. Supplément II. — *Bizarre*, nº 7, mars.

— Pierrot (Roger). — Répertoire des manuscrits littéraires français vendus de 1945 à 1954. XIXe siècle [G. de Nerval à Zola] — XXe siècle. — *RHLF*, octobre-décembre 1956 ; janvier-février 1957.

— Annuaire international des archives [établi par Robert-Henri Bautier]. — *Archivum*, 1955 [1956].

— Bibliographie des inventaires, répertoires et guides d'archives publiés depuis la parution du fascicule nº 16 de la *Gazette des Archives* (juillet 1954). — *La Gazette des Archives*, nº 19, janvier 1956.

— *Bulletin du Centre d'information de la recherche d'histoire de France* [§ VII. Histoire des lettres, des arts et des sciences. Travaux entrepris au cours du premier semestre 1956], nº 6, 1956.

Divers. — * Bodmer (Daniel). — Die granadinischen Romanzen in der europäischen Literatur [Les poèmes grenadins du romancero dans la littérature européenne]. Untersuchungen und Texte (Zürcher Beiträge zur vergleichenden Literaturgeschichte. Bd. V). — Zürich, Juris Verlag, 1955.

— * Jost (François). — La Suisse dans les lettres françaises au cours des âges. [B. de Muralt ; A. de Haller ; S. Gessner et le préromantisme ; J.-J. Rousseau agent de propagande suisse ; La physiognonomie de Lavater dans les lettres françaises ; Écrivains d'hier et d'aujourd'hui.] — Fribourg, Éd. Universitaires (Collectanea Friburgensis. Nouvelle série. Nº 33), 1956. [Voir C. R. de P. Zumthor, *MF*, février.]

— * Onelli (Onello). — Senso della letteratura francese. — Roma, Al Pescatore di Luna, 1956.

— * Belles-lettres de Lausanne. Livre d'or du 150e anniversaire. 1806-1956. Avant-propos de Pierre-J. Rosselet. [G. Rigassi : « Belles-lettres » et l'esprit romand.] — Lausanne, Impr. des Arts et métiers, 1956.

— * Dizionario letterario Bompiani degli autori di tutti i tempi e di tutte le letterature. Vol. I. A-F. — Milano, Valentino Bompiani editore, 1956.

— * Histoire des littératures. II. Littératures occidentales... volume publié sous la direction de Raymond Queneau (Encyclopédie de la Pléiade. 3). — Gallimard, 1956.

— Besnier (Ch.). — La géographie littéraire. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 octobre 1956.

— Dimaras (C. Th.). — Histoire de l'influence française en Grèce. — *La Revue française*, février.

— Girard (Marcel). — Les classes populaires dans les littératures du passé [La littérature peut-elle s'accorder avec la vérité sociale ?] — *Informations sociales*, janvier.

— Hélin (Maurice). — Les livres et leurs titres. — *Marche Romane*, septembre-décembre 1956.

— Kopa (Josef). — Les tendances réalistes dans l'histoire de la littérature française [en tchèque]. — *Casopis pro moderni filologii*, c. 1.

— Kim (Jean-Jacques). — La Bible et les écrivains contemporains [19e-20e siècles]. — *TR*, novembre 1956.

— Labignette (Capitaine). — Quelques gens de lettres qui furent gens d'épée [Vauvenargues. P.-L. Courier. Stendhal. A. de Vigny]. — *Revue historique de l'armée*, février.

— Pichois (Claude). — Des « impondérables » dans la création littéraire. — *MF*, avril.

— Pons (Roger). — C. R. de : Scrittori francesi. Collezione diretta da P. P. Trompeo (Roma, Signorelli). — *IL*, janvier-février.

— Voir : *Thèses*.

Baroque. — Pinatel (J.). — Du côté du baroque. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

— Rousset (Jean). — Le baroque. — [In] * Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures. Tome II... — Gallimard, 1956.

— Saccenti (Mario). — Il barocco e la morte : un tema del III Congresso internazionale di studi umanistici. — *Convivium*, gennaio-febbraio.

Critique. — Loranquin (Albert). — Échec à la littérature ou l'offensive des ratés. — *Le Bulletin des lettres*, 15 novembre 1956.

Enseignement. — * Musset (Lucien). — Le Lycée Malherbe. 1804-1954. Notice historique publiée à l'occasion du cent cinquantenaire. — Caen, Impr. Larose et Cie, 1956.

— Aumont (Bernadette B.). — L'histoire du manuel scolaire. — *Éducateurs*, novembre-décembre 1956.

— Clarac (Pierre). — La lecture expressive. — *EN*, 14 mars.

— Geslin (Lucien). — Réflexions canadiennes sur l'enseignement du français dans le temps présent. — *L'Enseignement chrétien*, janvier.

— Pellegrin (Élisabeth). — Le programme de l'école municipale de Riez en 1533. — *Provence historique* (Mélanges R. Busquet), décembre 1956.

— Peyre (Henri). — L'enseignement supérieur aux États-Unis et les études de français. — *Revue de l'enseignement supérieur*, no 4, 1956.

— Silver (Isidore). — Aperçu sur l'étude de la langue française aux États-Unis. — *Revue universitaire*, janvier-février.

Folklore. — * Delarue (Paul). — Le conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France et des pays de langue française d'Outremer. Canada, Louisiane, îlots français des États-Unis, Antilles françaises, Haïti, Ile Maurice, La Réunion. [Note liminaire de Georges-Henri Rivière]. Tome Ier. — Éd. Érasme, 1957.

— Delarue (P.). — Les caractères propres du conte populaire français [communication à la Société d'ethnographie française, 25 avril 1951]. — *La Pensée*, mars-avril.

Langue. — Antoine (Gérald). — Touriste, estivant, vacancier, etc. (Essai de géographie lexicologique). — *Le français moderne*, janvier.

— Bruneau (Charles). — Les noms propres « symboliques ». — *EN*, 7 mars.

— Champigny (Robert). — Le français comme langue poétique. — *FR*, January.

— Florenne (Yves). — Orthographe et liberté. — *Le Monde*, 19 février.

— Gilbert (Pierre). — Le vocabulaire de l'aéronautique. — *La Classe de français*, janvier-avril.

— Quemada (B.). — Index des datations nouvelles et des documents lexicographiques publiés dans *Le français moderne* de 1946 à 1956 (*suite*). — *Le français moderne*, janvier-avril.

— Sauvy (Alfred). — Pour une revanche de la langue française. — *L'Express*, 15 mars.

— Zumthor (P.). — Pour une histoire du vocabulaire français des idées. — *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 1956, H. 5-6.

Littérature d'outre-mer. — Eydoux (Henri-Paul). — Esquisse d'une géographie littéraire du Sahara. — *Eurafrique*, juillet 1956. [Voir aussi *Connaissance du monde*, 3e trimestre 1956.]

Littérature enfantine. — Berger (Marcel). — Regards sur la littérature de l'enfance. — *La Classe de français*, juillet-août 1956.

Littérature régionale. — * Bailet (Christiane). — Joseph-Rosalinde Raucher et le dialecte niçard (Travaux et mémoires de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence). — Aix-en-Provence, La Pensée universitaire, 1956.

— Berthaud (Pierre-Louis). — Quelques addenda à la « Bibliographie gasconne du Bordelais ». — *Annales de l'Institut d'études occitanes*, 1955-1956.

Nécrologies. — Cohen (G.). — K. R. Gallas, francisant et francophile (1868-1956). — *Le français moderne*, janvier.

— Marichal (Robert). — Abel Lefranc (1863-1952). — [In] * École pratique des Hautes Études. Section des sciences historiques et philologiques. Annuaire 1955-1956.

Poésie. — * Friedrich (Hugo). — Struktur der modernen Lyrik. — Hamburg, Rowohlt, 1956. [Voir : Edmond Dune, in *Critique*, avril.]

Roman. — * Georlette (R.). — Le Roman-feuilleton français. — L'auteur, av. Richard Neybergh, 207, Bruxelles II.

Théâtre. — * Souriau (Étienne). — Les Grands problèmes de l'esthétique théâtrale (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1956.

— Defradas (Jean). — D'Homère à J.-L. Barrault. Esquisse d'une histoire de l'Orestie [... De Sophocle à V. Hugo. Le XXe siècle]. — *IL*, janvier-février.

— Garapon (Robert). — Littérature dramatique et traditions de métier [L'emploi de la fantaisie verbale comme moyen comique dans le théâtre français de la fin du XIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle]. — *IL*, janvier-février.

— Rousset (Jean). — L'eau et les tritons dans les fêtes et ballets de cour. 1580-1640. — [In] * Les Fêtes de la Renaissance. — Paris, 1956.

— Voir : *Thèses.*

Thèmes littéraires. — Calvet (Mgr Jean). — L'enfant, thème littéraire. — *Aesculape*, janvier.

— Chaix-Ruy (J.). — Le démoniaque dans l'art, la poésie et la littérature [communication à la Société française d'esthétique, 16 juin 1956]. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1956.

XV^e SIÈCLE

Divers. — Seguin (Jean-Pierre). — L'information à la fin du xv^e siècle en France. Pièces d'actualité imprimées sous le règne de Charles VIII (1^re partie). — *Arts et traditions populaires*, octobre-décembre 1956.

Villon (F.). — Brunelli (Giuseppe A.). — Per un problema di cronologia su V. — *Studi francesi*, n° 1, gennaio-aprile.

XVI^e SIÈCLE

Divers. — * Les Fêtes de la Renaissance. Journées internationales d'études. Abbaye de Royaumont, 8-13 juillet 1955. Études réunies et présentées par Jean Jacquot. — Éd. du C.N.R.S., 1956.

— * Matricule de l'Université de médecine de Montpellier (1503-1599), publiée par Marcel Gouron (Travaux d'Humanisme et Renaissance. N° 25). — Genève, E. Droz, 1957.

— Beijer (Agne). — Visions célestes et infernales sur le théâtre du Moyen Age et de la Renaissance. — [In] * Les Fêtes de la Renaissance. — Paris, 1956.

— Brun (A.). — Au temps des guerres religieuses, les poètes reflets de l'esprit public [les poètes de Provence]. — *Provence historique* (Mélanges R. Busquet), décembre 1956.

— Lebègue (Raymond). — Les représentations dramatiques à la Cour des Valois. — [In] * Les Fêtes de la Renaissance. — Paris, 1956.

— Lebègue (R.). — C. R. de : R. Kelso, *Doctrine for the Lady of the Renaissance* (Urbana, 1956). — *RLC*, janvier-mars.

— Saulnier (V.-L.). — Sebillet, Du Bellay, Ronsard. L'entrée de Henri II à Paris et la révolution poétique de 1550 [bibliographie, note bibliographique sur Sebillet]. — [In] * Les Fêtes de la Renaissance. — Paris, 1956.

— Saulnier (V.-L.). — M. Scève, Estienne de Bourg et Tabourot. [I. Un texte d'E. Tabourot. — II. E. de B. et sa famille. — III. Le « Solium regis » et le mot de M. S.] — *BHR*, fasc. 2.

— Yates (Frances A.). — Poètes et artistes dans les entrées de Charles IX et de sa reine à Paris en 1571 [Ronsard, Jean Dorat]. — [In] * Les Fêtes de la Renaissance. — Paris, 1956.

Bibliophilie. Livre. — Voir : *Olivier (G.)*.

Berger (B.). — Saulnier (V.-L.). — Des vers inconnus de Bertrand B. et les relations du poète avec Dorat et Du Bellay. — *BHR*, fasc. 2.

Bourg (E. de). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Brach (P. de). — Voir : *Montaigne.*

Calvin (J.). — * J. C. — *Institution de la Religion chrestienne.* Livre I^er. Édition critique, avec introduction, notes et variantes, publiée par Jean-Daniel Benoit (Bibliothèque des textes philosophiques). — J. Vrin, 1957.

— Clive (H. P.). — The Calvinist attitude to music, and its literary aspects and sources (II). — *BHR*, fasc. 2.

Des Périers (B.). — * B. des P. — *Les Nouvelles récréations et joyeux devis*, illustrés par Peynet. Choix de textes et préface de Victor-Jacques Sirot (Le Club français du livre. Merveilles). — Club français du livre, 1955.

— Nurse (Peter H.). — Christian platonism in the poetry of B. des P. — *BHR*, fasc. 2.

Dorat (J.). — Voir : *XVI^e siècle. Divers*, *Berger (B.)*.

Du Bartas. — Voir : *Thèses*.

Du Bellay (**J.**). — Voir : *XVI^e siècle. Divers*, *Berger* (*B.*).

Labé (**L.**). — Giudici (Enzo). — Note e appunti in margine a Louise L. — *Studi francesi*, n° 1, gennaio-aprile.

Matthieu (**P.**). — Voir : *Montaigne*.

Montaigne. — Aymonier (Camille). — Un paradoxe de M. — *BAM*, n° 19, 1956.

— Dupuy (Aimé). — En marge des voyages de M., Chateaubriand et de Maupassant, ou quand les domestiques deviennent « secrétaires » [M. de M. disait...]. — *La Presse médicale*, 2 février.

— Keller (Abraham C.). — Historical and geographical perspective in the *Essays* of M. — *MP*, February.

— Keller (A. C.). — M. on the dignity of man. — *PMLA*, March.

— Kellermann (Frederick). — The *Essais* and Socrates. — *Symposium*, Fall, 1956.

— Lunel (Armand). — M. et les Juifs. — *BAM*, n° 19, 1956.

— Micha (A.). — Art et nature dans les *Essais*. — *BAM*, n° 19, 1956.

— Michel (Pierre). — M. et la poésie de Ronsard. — *L'École*, 6 avril.

— Nicolaï (Alexandre). — I. Germain-Gaston de Foix, marquis de Trans. — II. Un ami de M. : Pierre de Brach. — III. Un autre ami de M. : Arnaud Du Ferrier. — *BAM*, n° 19, 1956.

— Palassie (Georges). — Visite à M. — *BAM*, n° 19, 1956.

— Trinquet (Roger). — Le dernier message politique de M. — *MF*, avril.

— Trinquet (R.). — « M. ou la nature » d'après Sainte-Beuve. — *BAM*, n° 19, 1956.

— Trinquet (R.). — Pierre Matthieu, lecteur de Montaigne. — *BHR*, fasc. 2.

— Voir : *Thèses*.

Olivier (**G.**). — * Lehoux (Françoise). — Gaston O., aumônier du roi Henri II (1506 ?-1552). Bibliothèque parisienne et mobilier du XVI^e s. — Paris, l'auteur (54, rue Vaneau), 1957.

Pasquier (**E.**). — Lamalle (Edm.), S. J. — C. R. de : D. Thickett, *Bibliographie des œuvres d'E. P.* (Genève, 1956). — *Archivum historicum Societatis Iesu*, janvier-juin.

Rabelais. — * Françon (Marcel). — Autour de la Lettre de Gargantua à son fils (*Pantagruel*, 8). — Rochecorbon (I.-et-L.), Éd. Ch. Gay, 1957.

— Dontenville (Henri). — La question de Gargantua. Nouvel examen. — *Bulletin de la Société de mythologie française*, avril-septembre 1956.

— Escallier (Émile). — Un itinéraire alpin de R. Additif. — *Bulletin de la Société d'études historiques... des Hautes-Alpes*, 1956.

— Françon (Marcel). — Le « Monte Gargano » et Gargantua. — *Italica*, March.

— Telle (Émile V.). — A propos de la lettre de Gargantua à son fils (*Pantagruel*, chap. VIII). — *BHR*, fasc. 2.

Ronsard (**P. de**). — Rat (Maurice). — Y eut-il une seule « Genèvre » ou plusieurs ? — *FL*, 16 mars.

— Weber (Henri). — Les études sur R. — *IL*, janvier-février.

— Voir : *XVI^e siècle. Divers*, *Montaigne*.

Scève (**M.**). — Voir : *XVI^e siècle. Divers*.

Sebillet (**Th.**). — Voir : *XVI^e siècle. Divers*.

Tabourot (E.). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Trassebot (P.). — Mesuret (Robert). — Un humaniste encyclopédique : Peire T. — *BHR*, fasc. 2.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Auba (Jean). — Préciosité et libertinage. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, V.

— Peyre (Henri). — Le classicisme. — [In] * Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures. Tome II. — Gallimard, 1956.

— Pizzorusso (Arnaldo). — La concezione dell'arte narrativa nella seconda metà del Seicento francese. — *Studi mediolatini e volgari*, vol. III, 1956 [communiqué par l'auteur].

— Vier (Jacques). — Un brelan d'inconnus au XVII^e siècle : *L'Astrée*, H. d'Urfé. — Antoinette du Ligier de la Garde, dame Deshoulières. — Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Évremond. — *L'École*, 9 février.

— Voir : *Thèses.*

Jansénisme. — * Orcibal (Jean). — Port-Royal entre le miracle et l'obéissance. Flavie Passart et Angélique de Saint-Jean Arnauld d'Andilly (« Les Cahiers blancs »). — Desclée, de Brouwer, 1957.

Spiritualité. — Hesbert (Dom René-Jean). — Le chant de la prière de M. Olier, *O Jesu vivens in Maria*. — *Compagnie de Saint-Sulpice. Bulletin du Comité des études*, octobre-décembre 1956.

— Journal de M^me Françoise de La Châtre, édité et annoté par Dom Raymond Thibaut et Dom Yves Chaussy [Précédé de : Dom Y. Chaussy, F. de la Châtre, abbesse de Faremoutiers, de 1605 à 1643]. — Extr. de * Sainte Fare et Faremoutiers. — Abbaye de Faremoutiers (Seine-et-Marne), 1956.

— Orcibal (Jean). — [La pensée de Benoît de Canfeld. La doctrine du cardinal de Bérulle]. Résumé des cours à l'École des Hautes Études, 1955-1956. — [In] * École pratique des Hautes Études. Section des sciences religieuses. Annuaire 1956-1957.

Théâtre. — * *Les Ramoneurs*. Comédie anonyme en prose, éditée par Austin Gill (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1957.

Bayle (P.). — Casiglio (Antonio). — B. e Collier. — *Sophia*, gennaio-giugno.

Bossuet (J.-B.). — Le Brun (Jacques). — B. et les Psaumes [position de thèse]. — [In] * École pratique des Hautes Études. Section des sciences religieuses. Annuaire 1956-1957.

— Prieur (abbé Joseph). — Un aspect de l'art de B. La traduction des textes latins de l'Écriture ou des Pères. Présenté par Jean Bourguignon. — *Le français moderne*, janvier.

Corneille (P.). — * Dort (Bernard). — C. (« Les Grands dramaturges »). — L'Arche, 1957.

— Harvey (Lawrence E.). — The noble and the comic in C.'s *La Veuve*. — *Symposium*, Fall, 1956.

— Maurens (J.). — Pauline, amoureuse passionnée ou héroïne du devoir ? — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse.* Littératures, V.

— Voir : *Thèses.*

Descartes. — * Lefèvre (Roger). — L'humanisme de D. (Bibliothèque de philosophie scientifique). — Presses Universitaires, 1957.

— * Rodis-Lewis (Geneviève). — La morale de D. (« Initiation philosophique »). — Presses Universitaires, 1957.

— Alquié (Ferdinand). — Notes sur l'interprétation de D. par l'ordre des raisons. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-décembre.

— Mc Rae (Robert). — The unity of the sciences : Bacon, D. and Leibniz. — *JHI*, January.

— Rochot (Bernard). — A propos des Rose-Croix, de D. et des rêves de 1619. — *Revue de synthèse*, juillet-septembre 1956.

— Sacy (S. de). — D. : des *Regulae* aux *Cogitationes*, en remontant. — *MF*, avril.

— Weber (Jean-Paul). — Les *Méditations* de D. considérées en tant qu'œuvre d'art. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre.

Fénelon. — Vier (Jacques). — F. et son mystère. — *L'École*, 23 février.

— Voir : *Thèses.*

Foucher (l'abbé). — Popkin (Richard H.) — L'abbé F. et le problème des qualités premières. — *XVII^e siècle*, n° 33, décembre 1956.

Francois de Sales (S^t). — Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Études sur les rapports du naturel et du surnaturel dans l'œuvre de S^t F. de S. — *Ephemerides theologicae Lovanienses*, juillet-décembre 1956.

Furetière (A.). — Voir : *Thèses.*

La Bruyère. — Pinatel (Joseph). — La B. apologiste. — *L'École*, 23 mars.

— Pizzorusso (Arnaldo). — La poetica di La B. (I.). — *Studi francesi*, n° 1, gennaio-aprile.

La Fontaine. — * Couton (Georges). — La poétique de La F. Deux études : La F. et l'art des emblèmes. — Du pensum aux *Fables* (Publications de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, 2^e série, fasc. IV). — Presses Universitaires, 1957.

Le Maistre de Sacy. — Voir : *Thèses.*

Molière. — Caza (Marcel). — M. à Toulouse. — *L'Auta*, mars.

Pascal (B.). — * Simonetti (Maria). — Studi Pascaliani (Pubblicazioni dell'Istituto di filosofia dell'Università di Genova. 8). — Roma, Fratelli Bocca, 1957.

— Adam (Antoine). — Sur les *Pensées* de P. — *IL*, janvier-février.

— Auerbach (Eric). — La teoria politica di P. — *Studi francesi*, n° 1, gennaio-aprile.

— Blanchet (André). — P. est-il le précurseur de K. Marx ? — *Études*, mars.

— Borgerhoff (E. B. O.). — The reality of P. : the *Pensées* as rhetoric. — *The Sewanee Review*, January-March.

— Dorival (Bernard). — Recherches sur l'iconographie de P. (*suite*). — II. Le portrait de François II Quesnel. — *Revue des arts*, décembre 1956.

— Douillet (Jacques). — Desargues, P. et les raisins de Condrieu. Une « pensée » de P. où il est question de Condrieu. — *Bulletin de la Société des amis de Vienne*, 1951-1955 [1957].

— Fraisse (Simone). — Lucrèce et P. (commentaire du *De Rerum natura*, livre III). — *BGB*, Supplément *Lettres d'humanité*, décembre 1956.

— Gochberg (Herbert Sheldon). — P. in French literature and thought, 1850-1890 [Thèse Brown University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, 1956, n° 12.

— Massis (Henri). — Le tricentenaire des *Provinciales* de P. — *RDM*, 1er avril.

— Mauriac (Fr.). — Les dernières *Provinciales*. — *FL*, 16 mars.

— Pommier (Jean). — Le pari de P. et son texte [à propos du livre de G. Brunet]. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Weber (Henri). — Études pascaliennes. — *La Pensée*, janvier-février.

Perrault (Ch.). — * P.'s Tales of Mother Goose. The dedication manuscript of 1695 reproduced in collotype facsimile with introduction and critical text by Jacques Barchilon. — New York, The Pierpont Morgan Library, 1956, 2 vol. [Voir C. R. de Henri Peyre, in *The Papers of the Bibliographical Society in America*, 1st quarter ; *TLS*, 1st February.]

— Rat (Maurice). — *P. — Vie et langage*, mars.

Racine (J.). — * Dédéyan (Ch.). — La *Phèdre* de R. (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1956.

— * Hubert (J. D.). — Essai d'exégèse racinienne. Les secrets témoins. — A.-G. Nizet, 1957.

— * Schérer (Jacques). — R. : *Bajazet* (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1956.

— Fallois (B. de). — R. à perte de vue. — *RP*, février.

— Hannedouche (S.). — Le théâtre de R. et la destinée de l'âme. — *Triades*, automne 1956.

— Mauron (Ch.). — L'inconscient dans l'œuvre et la vie de R. *Andromaque*. — *Présence* (Genève), nº 1, hiver 1955-1956.

— Ozouf (Mona). — R. à la lumière du jansénisme. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 1er décembre 1956.

— Pinatel (Joseph). — La formule de la tragédie racinienne dans *Athalie*. — *L'École*, 9 mars.

— Voir : *Thèses*.

Retz (Cardinal de). — Voir : *Thèses*.

Rotrou (J.). — * R. — *Venceslas*. Tragi-comédie. Édition critique par W. Leiner (Publications de l'Université de la Sarre). — Sarrebrück, West-Ott-Verlag GMBH, 1957.

Saint-Evremond. — Garcin (Philippe). — La martingale de S.-E. — *Les Lettres nouvelles*, février.

Saint-Samson (J. de). — Janssen (Canisius), O. Carm. — L'oraison aspirative chez Jean de S.-S. — *Carmelus*, 1956, fasc. II.

Saint-Simon. — Engel (Claire-Éliane). — Les aventures d'un neveu de S.-S. — *La Revue française*, février.

Senault (le P.). — Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Réfutation et utilisation augustiniennes de Sénèque et du stoïcisme dans *L'homme criminel* (1664) et *L'homme chrétien* (1648) de l'Oratorien J.-F. S. — *Revue des études augustiniennes* (Mémorial G. Bardy **), 1956, nº 3-4.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — Bernal (J. D.). — Les rapports scientifiques entre la Grande-Bretagne et la France au XVIIIe siècle. — *RSH*, octobre-décembre 1956.

— Bonnard (Georges). — Edward Gibbon in Italy. 1764. — *Études de lettres. Bulletin de la société des études de lettres*, janvier.

— Bontoux (Françoise). — Paris janséniste au XVIIIe siècle. *Les Nouvelles*

ecclésiastiques. — Paris et Ile-de-France. Mémoires publiés par la Fédération des Sociétés archéologiques et historiques de Paris et de l'Ile-de-France, t. VII, 1955 [1956].

— Buranelli (Vincent). — Another look at the *Philosophes* [à propos de G. R. Havens, *The age of ideas*... New York, 1955]. Suivi de : George R. Havens, A reply to Dr. Buranelli. — *JHI*, January.

— Delumeau (Jean). — Les sciences de la vie au XVIII^e siècle (*suite et fin*). — *L'Information historique*, janvier-février.

— Luquet (Dr. G.). — La bibliothèque du dernier abbé de Vézelay : Louis-Marie le Bascle d'Argenteuil. — *Bulletin des Sociétés savantes de l'Yonne*, 1947-1952 [1955].

— Price (Kingsley B.). — Ernest Cassirer and the enlightenment. — *JHI*, January.

— Voir : *Thèses.*

Beaumarchais (P. C. de). — * Pollitzer (Marcel). — B., le père de Figaro. — La Colombe, 1957.

Boccage (M^me^ du). — Chessex (Jean-Charles). — M^me^ du B. ou la belle inconnue. — *FR*, February.

Chénier (A.). — Cherpack (Clifton). — The structure of C.'s *L'Invention.* — *PMLA*, March.

— Mason (Alan R.). — A. C. — *Contemporary Review*, July 1956.

Condillac. — Lefèvre (Roger). — Hommage à C. — *Cahiers d'histoire* publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble, 1956, n° 4.

Condorcet. — * Cento (Alberto). — C. e l'idea di progresso (« Saggi di cultura moderna ». XVII). — Firenze, Parenti, 1957.

Diderot (D.). — * D. D. — Correspondance. Recueillie, établie et annotée par Georges Roth. Tome III. — Éditions de Minuit, 1957.

— Dieckmann (Herbert). — D. et son lecteur. — *MF*, avril.

— Durkin (Thomas J.). — Three notes to D.'s aesthetic. — *Journal of aesthetics and art criticism*, March.

— Levaillant (Maurice). — La découverte de Tahiti et la philosophie du XVIII^e siècle [influence de la relation de Bougainville]. *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2^e^ semestre 1956. [Voir aussi Robert Laulan, in *MF*, mars.]

— Virolle (Roland). — Explication de texte : une lettre de D. [à Sophie Volland, 2 novembre 1759]. — *L'École*, 9 février.

— Wilson (Arthur M.). — C. R. de : D. D., *Correspondance.* Éd. G. Roth, tome I (Paris, 1955). — *MLN*, January.

— Voir : *Thèses.*

Encyclopédie. — Sibertin-Blanc (Claude). — Un nouvel exemplaire du prospectus de l'*E.* [Carpentras, Bibliothèque Inguimbertine, M. 378.] — *Bulletin des bibliothèques de France*, janvier.

Feller (F.-X. de). — Sprunck (Alphonse). — Un écrivain luxembourgeois de langue française au XVIII^e siècle : François-Xavier de F. — *Les Pages de la S.E.L.F.* (Société des écrivains luxembourgeois de langue française), 1956.

Florian (J.-P. de). — * J.-P. de F. — Lettres au marquis de F. Préface et notes de Alfred Dupont [1779 à 1793]. — Gallimard, 1956.

— Thiébaut (Marcel). — F. — *RP*, avril.

Fontenelle. — Bertrand (Joseph). — F. ou M. Teste au XVII^e siècle. — *RGB*, février.

— Maurois (André). — Le double centenaire de F. — *RP*, avril.
— Van Eerde (John). — F.'s Reflections on language. — *The Modern Language Journal*, February.

Helvétius. — * Momdshjan (C. N.). — Die Philosophie des H. — Moskau, Verlag der Akademie der Wissenschaften der USSR, 1955.

Lavoisier. — Daumas (Maurice). — L. et ses historiens. — *Archives internationales d'histoire des sciences*, janvier-mars.
— Duveen (Denis I.) and Klickstein (Herbert S.). — A letter from Guyton de Morveau to Macquart relating to L.'s attack against the *phlogiston* theory (1778) ; with an account of de Morveau's conversion to L.'s doctrines in 1787. — *Osiris*, vol. XII, 1956.

Le Sage. — * Dédéyan (Charles). — A. R. L. : *Gil Blas* (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1956.

Marivaux. — Haac (Oscar A.). — M. and the human heart. — *The Emory University quarterly*, March 1956.
— Rousset (Jean). — M. et la structure du double registre. — *Studi francesi*, nº 1, gennaio-aprile.

Montesquieu. — Beregi (Théodore). — M. et la Hongrie. — *Revue politique et parlementaire*, avril.
— Roddier (H.). — C. R. de : *Catalogue de la bibliothèque de M.*, publié par L. Desgraves (Genève-Paris, 1954). — *RHLF*, janvier-mars.
— Shazmann (Paul-Émile). — Le premier tirage de *L'Esprit des loix*. — *Nachrichten. Nouvelles de l'Association des bibliothécaires suisses*, mai-juin 1953.
— Weil (Françoise). — Comment peut-on être Chinois ? — *Technique. Art. Science...*, janvier.

Raynal (l'abbé). — * Wolpe (Hans). — R. et sa machine de guerre. *L'Histoire des Deux Indes* et ses perfectionnements. — Librairie de Médicis, 1957.

Rivarol. — Lüthy (Herbert). — R^{s} Jünger-oder Jüngers R. ? [C. R. de : * E. J., *R.*, Frankfurt, V. Klostermann, 1956]. — *Der Monat*, Februar.

Rousseau (J.-J.). — * Healey (F. G.). — R. et Napoléon. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.
— Besnier (Ch.). — R. juge de Jean-Jacques et de l'*Émile*. — *Nouvelle revue pédagogique* (Paris), janvier.
— Lapassade (Georges). — L'œuvre de J.-J. R. : structure et unité. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-décembre 1956.
— Pire (G.). — R. expliqué par R. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier-mars.
— Politzer (Robert L.). — A detail in R.'s thought : language and perfectibility. — *MLN*, January.
— Voir : *Thèses*.

Sade (M^{is} de). — * M^{is} de S. — La marquise de Gange. Roman. — Pierre Amiot, 1957.

Voltaire. — * V's Correspondence. Edited by Th. Besterman. Vol. XIV : June 1744-1745. Letters 2777-3013. Pomps and vanities. — Vol. XV : 1746-1747. Letters 3014-3220. Gentleman and scholar. — Vol. XVI : 1748. Letters 3321-3336. The Court of Lorraine. — Vol. XVII : 1749. Letters 3337-3520. The End of Cirey. — Vol. XVIII : 1750. Letters 3521-3750. Farewell to Paris. — Vol. XIX : January-July 1751. Letters 3751-3946. Low finance.

— Vol. XX : August 1751-July 1752. Letters 3947-4341. Countess Bentinck. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1956-1957.

— * Dédéyan (Charles). — V. et la pensée anglaise (Les Cours de Sorbonne). — Centre de documentation universitaire, 1956.

— Alatri (Paolo). — Studi volteriani. — *Belfagor*, 31 marzo.

— Antoine (P. Louis). — V. et les « bavards ». — *Pédagogie*, mars.

— Candaux (Jean-Daniel). — Un buste de Houdon au Musée V. — *Les Musées de Genève*, février.

— Debien (Gabriel). — Un châtelleraudais à Ferney. 1776. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1956, 4e trimestre.

— Leigh (R. A.). — C. R. de : *V.'s Correspondence*. Ed. by Th. Besterman. Vol. XI-XVI (Genève, 1955-1956). — *MLR*, April. [Voir aussi : lettre de Th. B.]

— Matteucci (Nicola). — Studi su V. (1955-1956). — *Il Mulino*, febbraio.

— Mitford (Nancy). — A visit to V. in 1738. — *History today*, January.

— Richard (abbé Antoine). — V. bâtisseur d'église. — *Sacerdoce et poésie*, nos 29 à 32, août-septembre 1956 à février 1957.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Lettre de V. à J.-J. Rousseau (30 août 1755). — *L'École*, 23 février.

— Wade (Ira O.). — A manuscript of V.'s *Candide*. — *Proecedings of the American philosophical society*, February.

— Letters of V. [C. R. de : *V.'s Correspondence*, Vol. XIV-XX.] — *TLS*, 29th March.

— Voir : *Thèses*.

XIXe SIÈCLE

Divers. — Christophe (Louis-A.). — Deux voyageurs suisses dans l'Égypte d'il y a cent ans. [La comtesse de Gasparin et Charles Didier ; à propos de la seconde édition de : * J.-M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*. — Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1956, 2 vol. — *La Revue du Caire*, mars.

— Voir : *Thèses*.

Bibliophilie. Livre. — * Van der Marck (J. H. M.). — Romantische Boekillustratie in België, van de *Voyage pittoresque au Royaume des Pays-Bas*, 1822, tot « La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs », 1869. — Roermond, J. J. Romen en Zonen, 1956.

— G. d. l. C. — Jean-Népomucène-Auguste Pichauld, comte de Fortsas, et Renier Chalon. — *Le Livre et l'estampe*, janvier.

Naturalisme. — López (Luis Alberti). — La medicina experimental y el naturalismo literario. — *Archivo ibero-americano de historia de la medicina*, fasc. I.

Réalisme. — Picon (G.). — Le réalisme. — [In] * Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures. Tome II... — Gallimard, 1956.

Romantisme. — Picon (G.). — Le romantisme. — [In] * Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures. Tome II... — Gallimard, 1956.

Symbolisme. — * Chiari (J.). — Symbolism from Poe to Mallarmé. — London, Rockliff, 1956.

— Christophe (Lucien). — Ombres et lumières de symbolisme. — *RGB*, mars.

Théâtre. — Voir : *Thèses*.

About (E.). — Calame (Alexandre). — Une source d'Edmond A [pour le *Nez d'un notaire* : l'abbé Laurent Bordelon, « Diversitez curieuses », Ams-

terdam, 1699]. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, 1956, fasc. I.

Agoult (C^tesse d'). — Gugenheim (Susanna). — Hortense Allart de Méritens et Daniel Stern, comtesse d'A. — *LM*, novembre-dicembre 1956.

Allart (H.). — Voir : *Agoult* (*C^tesse d'*).

Amiel (H.-F.-A.). — Journal intime d'A. (pages inédites, 1852), présenté par Léon Bopp. — *RP*, février.

Ampère (J.-J.). — Voir : *Thèses*.

Aubanel (Th.). — Voir : *Mistral* (*Fréd.*).

Balzac (H. de). — * Hunt (Herbert J.). — H. de B. : a biography. — London, Athlone Press, 1957. [Voir : *TLS*, 5th April.]

— Bérard (Suzanne). — A propos des *Chouans*. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Blanchard (Camille). — B. en Dauphiné et *Le Médecin de campagne*. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Conner (Wayne). — La composition de *La Fille aux yeux d'or*. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Françon (Marcel). — Sur le vocabulaire de B. — *Le français moderne*, janvier.

— Le Yaouanc (Moïse). — Autour de *Louis Lambert*. — Note sur le titre de *La Comédie humaine*. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Moore (W. G.). — Vers une édition critique de *César Birotteau*. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Niceforo (Alfredo). — Le descrizioni del volto e della persona nell' opera di H. de B. — *Rivista di antropologia* (Roma, Istituto italiano di antropologia, Città Universitaria), 1955. [Communiqué par M^me E. Genet-Varcin.]

— Pichois (Claude). — Deux hypothèses sur *Ferragus*. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Pommier (Jean). — B. et Musset. — B. et Hugo. — B. et... lui-même. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Initiation au journalisme par B. [*Illusions perdues*, éd. Nelson, tome I, p. 449-451]. — *L'École*, 23 mars.

— Zulli (Floyd), Jr. — Italy and *La Comédie humaine*. — *Italica*, March.

— Voir : *Vigny* (*A. de*).

Barbey d'Aurevilly (J. et L.). — * Saint-Sauveur le Vicomte. Inauguration du nouveau Musée B. d'A. Journée du 22 avril 1956. — Rennes, Impr. bretonne, 1956.

— Simon (chanoine G. A.). — Une lettre inédite de Léon B. d'A. [août-ou septembre ?-1836]. — *Sacerdoce et poésie*, n° 32, février.

— Voir : *Thèses*.

Barbier (Aug.). — Cogniot (Georges). — A. B., poète interdit. Pour le cent-vingtième anniversaire de *Lazare*. — *La Pensée*, janvier-février.

Baudelaire (Ch.). — * L'œuvre de B. Extraits présentés par Jean Le Solleuz (« Classiques France »). — Hachette, 1956.

— * Grava (Arnolds). — L'aspect métaphysique du mal dans l'œuvre de Ch. B. et d'E. Allan Poe. — Lincoln, University of Nebraska Press, 1956. [Voir C. R. de W. T. Bandy, in *RR*, April.]

— Antoine (Gérald) et Pichois (Claude). — Sainte-Beuve juge de Stendhal et de B. — *RSH*, janvier-mars.

— Austin (Lloyd James). — B. et l'énergie spirituelle. — *RSH*, janvier-mars.

— Badesco (Luc). — B. et la revue *Jean Raisin*. La première publication du *Vin des chiffonniers*. Appendice : Pierre Bry, pseud. littéraire de J. Bry aîné. — *RSH*, janvier-mars.

— Bandy (W. T.). — Edgar Poe et la dédicace des *Fleurs du mal*. — *RSH*, janvier-mars.

— Bousquet (Joe). — Lettre sur B., publiée par Georges Blin [16 avril 1940]. — *RSH*, janvier-mars.

— Chisco (Paul de). — Les croyants en face de B. : B. chrétien ? — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, janvier.

— Crépet (Jacques) et Pichois (Claude). — La mort de « La Belle aux cheveux d'or ». — *MF*, mars.

— Flottes (Pierre). — Les deux procès des *Fleurs du Mal* .— *RSH*, janvier-mars.

— Fongaro (Antoine). — Sources de B. — *RSH*, janvier-mars.

— Lindberger (Örjan). — De l'architecture dans *Les Fleurs du Mal*. — *Studia neophilologica*, 1956, nº 2.

— Marek (Joseph C.). — B. et le symbolisme féminin. — *La Revue de l'Université Laval*, février.

— Mauriac (François). — Il y a cent ans. *Les Fleurs du Mal*. — *FL*, 16 février.

— Pichois (Claude). — C. R. de : L. de Sugar, *B. et R. M. Rilke* (Paris, 1954). — *RHLF*, janvier-mars.

— Ruff (Marcel A.). — B. et le problème de la forme [suivi du texte intégral de la lettre de B. à Alphonse de Calonne, 8 janvier 1859]. — *RSH*, janvier-mars.

— Weinberg (Kurt). — Heine, B., Mallarmé : atavism and urbanity. — *The Western Review*, Winter, 1957.

— Voir : *Thèses*, *Barrès* (*M.*).

Becque (**H.**). — Pellegrini (Alessandro). — H. B. e la commedia di carattere. — *Siculorum Gymnasium* (Studi in onore di Salvatore Santangelo), luglio-dicembre 1955.

Bloy (**L.**). — * L. B. — Journal. Tome I, 1892-1894 [*Le Mendiant ingrat*, t. I et II ; *Mon Journal*, t. I et II]. Préface et notes de J. Bollery. — Mercure de France, 1957.

— * Barbeau (Raymond). — L. B. Un prophète luciférien (« Les Essais chez Montaigne »). — Aubier, 1957.

— Sanuy (Ignacio María). — Cartas entre L. B. y Ricardo Viñes. — *Papeles son armadans*, junio de 1956.

Bouilhet (**L.**). — Voir : *Flaubert* (*G.*).

Boylesve (**R.**). — * Ménard (Jean). — L'œuvre de B. — A.-G. Nizet, 1956.

Bry aîné (**J.**). — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Buies (**A.**). — Voir : *Thèses*.

Chateaubriand. — * C. — Pages sur l'Italie. Commentaire et notes par J.-M. Gautier, avec la collaboration de A. Fongaro (« Scrittori francesi »). — Roma, A. Signorelli, 1956.

— Billy (André). — C. ou l'impuissance du cœur. — *RP*, avril.

— Chadbourne (Richard M.). — The *Génie du christianisme* revisited. — *RR*, February.

— Dupuy (Aimé). — Julien « domestique et compagnon » de C. — *La Presse médicale*, 9 février.

— Laulan (Robert). — La part de l'humour dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. — *MF*, avril.

— Ce qui s'est dit à l'Abbaye-aux-Bois, le 19 juin 1833, entre C., Mme Récamier et leurs amis. Propos recueillis par le comte Anatole de Montesquiou-Fezensac. — *FL*, 16 février.

Clogenson (J.). — Voir : *Flaubert (G.)*.

Constant (B.). — Bay (Paul). — Lettres romandes. B. C. (*suite*). — *Le Thyrse*, février, mai.

— Pellegrini (Carlo). — B. C. : dall' autobiografia al romanzo. — *RLMC*, luglio-dicembre 1956.

Cousin (V.). — Piovani (Pietro). — C. R. de : S. Mastellone, *V. Cousin e il Risorgimento italiano* (Firenze, 1955). — *Giornale critico della filosofia italiana*, gennaio-marzo.

Didier (Ch.). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Dumas (A.) père. — * Maurois (A.). — Les trois Dumas. — Hachette, 1957. [Voir : E. Henriot, *Le Monde*, 10 avril.]

— Emerit (Marcel). — Un collaborateur d'A. D. Ducouret Abd El Hamid. — *Les Cahiers de Tunisie*, 2e trimestre 1956.

Dumas (A.) fils. — Voir : *Dumas (A.) père.*

Duval (A.). — Voir : *Thèses.*

Flaubert (G.). — * Bart (Benjamin F.). — F.'s landscape description. — Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1956.

— * Thorlby (Anthony). — G. F. and the art of realism (« Studies in modern European literature and thought »). — London, Bowes and Bowes, 1957.

— Besnier (Ch.). — « Madame Bovary, c'est moi... ». — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 novembre 1956.

— Cigada (Sergio). — Uno scritto autobiografico di F. : *Quidquid volueris* (le origini del capitolo ottavo di *Madame Bovary*). — *Aevum*, settembre-dicembre 1956.

— Dumesnil (René). — Le centenaire de *Madame Bovary*. — *Le Monde*, 6 février.

— Dupuy (Aimé). — Pour le centenaire de *Madame Bovary*. — *La Presse médicale*, 3 avril.

— Durry (Marie-Jeanne). — Madame Bovary. — *MF*, avril.

— Guillemin (Henri). — F. adolescent, avant Rimbaud, a vécu sa *Saison en enfer*. — *FL*, 23 mars.

— Hamelin (Jacques). — G. F. et ses juges. — *La Vie judiciaire*, 11-16 février.

— Jacobs (Alph. F. J.). — F. et G. Sand (documents inédits : lettres de G. S. ; billet de F., extraits des *Agendas* inédits de G. S.). — *RHLF*, janvier-mars.

— Jakovsky (Anatole). — G. F. ne faisait fumer que ses personnages favoris. — *Revue des Tabacs*, printemps 1956.

— Lambert (Pierre). — F. et Huysmans au château de Barbe-Bleue. — *Le Bayou*, no 68, hiver 1956.

— Le problème de Mme Bovary [conférence de M. G. Laplane]. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, no 94, décembre 1956.

— Letellier (L.). — Lettres inédites de F. et de Bouilhet à Jean Clogenson. — *RHLF*, janvier-mars.

— Levaillant (Maurice). — Le centenaire de *Madame Bovary*. Poésie et réalisme. — *RDM*, 15 avril.

— Mason (Germaine-Marie). — L'exploitation artistique d'une source lyrique chez F. — *RHLF*, janvier-mars.

— Shaw (Marjorie). — Further notes on F.'s realism. — *MLR*, April.

— Teller (Louis). — Fontane in F^s Fusstapfen. — *RLV*, n° 2.

— Todd (Olivier). — No orchids for *Madame Bovary*. — *The Listener*, 7th February.

— Vial (André). — De *Volupté* à *L'Éducation sentimentale*. Vie et avatars de thèmes romanesques. — *RHLF*, janvier-juin.

— West (C. B.). — G. F. et Harriet Collier. Première rencontre à Trouville (documents inédits). — *RHLF*, janvier-mars.

— Voir : *Thèses*.

Fourier (**Ch.**). — Poulat (Émile). — Le séjour de F. en Bugey (1816-1821). Suivi de : Ch. F. — Note remise à l'Académie de Belley, 28 mai 1820. — Sur l'une des entraves à surmonter [inédit, A. N., 10 AS XIV, pièce 97]. — *Le Bugey*, novembre 1956.

France (**A.**). — Theisen (Joseph). — A. F. Widerspruch und Wahrheit in seinem Leben und Werk. — *Antares*, Februar.

Fromentin (**E.**). — Voir : *Thèses*.

Gasparin (**C^tesse de**). — Voir : *XIX^e siècle. Divers*.

Geffroy (**G.**). — * Bibliothèque nationale. G. G. et l'art moderne. Exposition, janvier-2 mars. [G. G. « témoin de son temps », par Julien Cain. — G. G., critique d'art, 1885-1926, par Jean Vallery-Radot]. — Bibliothèque nationale, 1957.

— Mazauric (Lucie). — G. G. et l'art moderne à la Bibliothéque nationale. — *MF*, mars.

Gilkin (**I.**). — Delmelle (Joseph). — Iwan G. — *Le Thyrse*, février, mars.

Gobineau (**Cte A. de**). — Mourre (Michel). — Lointain G. ? I. Le paradoxe du racisme. II. Des « fils de rois » à l' « ouvrier ». — *Nouveau Régime*, 28 décembre 1956, 11 janvier 1957.

— Voir : *Valéry* (*P.*).

Goncourt (**E. et J. de**). — Bauër (G.). — Quarante ans après : le *Journal* inédit des G. — *EN*, 7 février.

Gourmont (**R. de**). — Burne (Glenn Stephen). — R. de G., literary critic [Thèse University of Washington, 1956]. — *Dissertation abstracts*, 1956, n° 11.

Guérin (**M. de**). — Bémol (Maurice). — L'image psychologique, la théorie des correspondances et la notion de symbole chez M. de G. — *Annales Universitatis saraviensis. Philosophie-lettres*, 1956, fasc. I.

Hugo (**V.**). — * V. H. — *Claude Gueux*. Édition critique présentée par P. Savey-Casard. — Presses Universitaires, 1957.

— * Flottes (Pierre). — L'éveil de V. H. 1802-1822 (Coll. « Vocations »). — Gallimard, 1957.

— * Glauser (Alfred). — H. et la poésie pure. — Genève, Droz ; Paris, Minard, 1957.

— * Savey-Casard (P.). — Le crime et la peine dans l'œuvre de V. H. — Presses Universitaires, 1957.

— Bach (Max). — H.'s interest in social problems. — *MLN*, January.

— Dufour (Louis). — V. H. et la météorologie. — *La Météorologie*, nº 34, 1954.

— Imbourg (Pierre). — 180 000 frs pour une lettre d'amour de V. H. [à Juliette Drouet, 2 août 1834]. — *NL*, 7 février.

— Levaillant (Maurice). — Le centenaire des *Contemplations*. — *RHLF*, octobre-décembre 1956.

— Mousset (Albert). — V. H. et Juliette Drouet ou les amoureux distraits. — *Le Monde*, 8 février.

— Pons (Roger). — L'étude littéraire. Théorie et exemple : *Booz endormi*. — *IL*, janvier-février.

— Temple Patterson (H.). — Apparition de Shakespeare dans *Notre-Dame de Paris*. — *Vie et langage*, mars.

— Valogne (Catherine). — Les neuf lettres d'amour de V. H. à J. Drouet. — *LF*, 14-27 février.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Huysmans (**J.-K.**). — * J.-K. H. — Lettres inédites à Camille Lemonnier, publiées et annotées par Gustave Vanwelkenhuyzen (« Textes littéraires français ». 73). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.

— * Chastel (Guy). — J.-K. H. et ses amis. — B. Grasset, 1957.

Ivoi (**P. d'**). — Siclier (Jacques). — Centenaire de P. d'I. — *Bizarre*, nº 7, mars.

Lacordaire (**le P. H.-D.**). — Ridel (Jean). — L. et Mme Swetchine. Essai de psychologie. — *Annales de Bourgogne*, janvier-juin 1956. [Tiré à part, chez l'auteur, Châteaugiron (Ille-et-Vilaine).]

Laforgue (**J.**) — Voir : *Thèses*.

Lamartine (**A. de**). — Gaulmier (Jean). — Sur un thème obsédant de L. : la chevelure. — *MF*, mars.

— Guillemin (Henri). — M. di L. — *TR*, avril.

— Lombard (Charles M.). — The evolution of critical opinion on the ordination scene in *Jocelyn*. — *Symposium*, Fall, 1956.

— Pighi (Laura). — Appunti de Giosue Carducci per un corso sul L. — *Studi francesi*, nº 1, gennaio-aprile.

Lamennais (**F. de**). — Gambaro (A.). — Il L. a Torino e suo incontro con il Rosmini. — *Il Saggiatore*, 1956, nº 6.

— Gaulmier (Jean). — Note sur l'apologétique mennaisienne et l'Orient. — [In] * Institut français de Damas. Mélanges Louis Massignon, tome II. — Damas, 1957.

Lamothe-Langon (**E.-L.**). — Switzer (Richard). — E.-L. de L. and the development of the « roman de mœurs ». — *Symposium*, Fall, 1956.

Leconte de Lisle. — Cellier (L.). — C. R. de : P. Flottes, L. de L. *L'homme et l'œuvre* (Paris, 1954). — *RHLF*, janvier-mars.

— François (Carlo R.). — L. de L. et le paradis perdu. — *FR*, February.

Le Guyader (**Fr.**). — Vazel (Édouard). — Faiblesses et mérites de Frédéric Le G. (*fin*). — *Les Cahiers de l'Iroise*, octobre-décembre 1956.

Lemonnier (**C.**). — Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Littré (E.). — Bruneau (Ch.). — L. et son « Dictionnaire de la langue française ». — *Médecine de France*, nº 81.

— Vallery-Radot (Pierre). — L., ancien interne des hôpitaux de Paris (1801-1881). — *Médecine de France*, nº 81.

Loti (P.). — P. L. — Journal intime inédit [10e partie : Le Palais des ancêtres. — 11e partie : Le Temple de la pensée abstraite]. — *Cahiers P. L.*, nº 18, décembre 1956 ; nº 19, mars 1957.

— Borgeaud (Henri). — L'élection de P. L. à l'Académie française. — *Cahiers P. L.*, nº 18.

— Bourriau (Dr Raymond). — P. L. et La Roche-Courboin. — *Cahiers P. L.*, nº 19.

— Mus (Paul). — Le « cas L. » et la déshumanisation colonialiste (I). — *Cahiers P. L.*, nº 19.

— Sperco (Willy). — Le cinquantenaire des *Désenchantées*. — *Cahiers P. L.*, nº 18.

— Valence (Odette). — Une amie de P. L. « C. L. nº 44 ». — *Cahiers P. L.*, nº 19.

— Vulliez (Albert). — Le caveau de la gloire [livret de P. L. à l'Administration de la Marine]. — *Cahiers P. L.*, nº 18.

— La correspondance P. L. — Ludovic Halévy (1883-1907), annotée par le Dr Bourriau (*suite*). — *Cahiers P. L.*, nos 18 et 19.

Maeterlinck (M.). — Renard (Raymond). — M. M. et l'Italie. — II. L'influence. — *RLV*, nos 1-3.

Magnin (Ch.). — Aquarone (J.-B.). — Charles M. (1793-1862) : considérations autour de deux traductions françaises des *Lusiades*. — *Bulletin des études portugaises et de l'Institut français au Portugal*, 1955-1956.

Maine de Biran. — Voir : *Thèses*.

Maistre (J. de). — * J. de M. — Textes choisis et présentés par E. M. Cioran. — Monaco, Éd. du Rocher, 1957.

— Voir : *Thèses*.

Mallarmé (S.). — * Nardis (Luigi de). — M. in Italia (Pubblicazioni della Scuola di filologia moderna dell'Università di Roma. Vol. IV). — Milano-Roma-Napoli-Città di Castello, Soc. editrice Dante Alighieri, 1957. [Communiqué par A. Pizzorusso.]

— * Schérer (Jacques). — Le « Livre » de M. Préface d'Henri Mondor. — Gallimard, 1957.

— Aigrisse (Gilberte). — A propos d'une psychanalyse de M. [Cf. H. Mondor, *M. lycéen* ; A. Ayda, *Le drame intérieur de M. ou l'origine des symboles mallarméens*]. — *Action et Pensée*, décembre 1956.

— Beauverd (Jean). — L'herbier de des Esseintes. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, V.

— Goffin (Robert). — Propos sur M. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1956, nº 4.

— Hellens (Franz). — S. M. et l'éditeur Deman. — *Synthèses*, mars.

— Lebois (André). — Station Littré !... M. continue. — *Revue de la Méditerranée*, novembre-décembre 1956.

— Nardis (L. de). — Il sonetto della Sibilla. — *LM*, settembre-ottobre 1956.

— Voir : *Thèses*, *Beaudelaire*.

Maupassant (G. de). — * The complete short stories of G. de M. Ed. by A. Artinian. — New York, Hanover House, Garden City, 1955.

— Delaisement (Gérard). — *Bel-Ami* et la société « fin de siècle ». — *Technique. Art. Science...*, janvier.

— Delaisement (G.). — En tournant les pages de quelques textes inédits de G. de M. [articles et lettres non recueillis en volume]. — *Le Bel Ami*, nº 5-6, mars.

— Delaisement (G.). — M. et la tentation du théâtre. — *Le Bel-Ami*, nº 5-6, mars.

— Dupuy (Aimé). — « Monsieur de M., mon excellent maître ». — *La Presse médicale*, 9 février.

— Voir : *Thèses.*

Mérimée (P.). — Gabba (Emilio). — Prospero M. storico di Roma. — *Rivista storica italiana*, 1956, fasc. IV.

— Henriot (Émile). — La correspondance de M. — *Le Monde*, 6 février.

Michelet (J.). — * J. M. — *La Sorcière.* Édition originale avec notes et variantes, par Lucien Refort. Tome II (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1957.

Mistral (Fr.). — * Fr. M. — *Mirèio.* Morceaux choisis. Introduction et notes critiques de Charles Rostaing. Notice biographique de René Jouveau (« Les Classiques provençaux ». Nº 1). — Saint-Rémy-de-Provence, « Lou prouvençau a l'escolo », 1956.

— Caillet (Robert). — Roussel et le Félibrige [lettres de M., Aubanel, Bonaparte-Wyse, L. Roumieux]. — *Arts et livres de Provence. Bulletin*, nº 30, janvier.

— Dumas (René). — Carducci, M. et l'*Escourregudo pèr l'Itàli.* — *Revue des études italiennes*, avril-septembre 1956.

— Souvenirs sur le Félibrige. Extraits inédits des « Cahiers intimes » du Dr Tony Grangier. — *Reflets méditerranéens*, nº 11, avril-mai 1956.

Moréas (J.). — Voir : *Thèses.*

Murger (H.). — Rosenbaum (Sidonia C.). — Darío, M. y *La vie de Bohême.* — *Revista hispánica moderna*, abril 1956.

Musset (A. de). — Brisson (Pierre). — Oui, fidèle à M. — *FL*, 9 mars.

— Hédouville (Marthe de). — Le centenaire d'Alfred de M. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

— Mauriac (François). — Fidèle à M. ? — *FL*, 2 mars.

— Morgulis (Grégoire). — M. et Casanova. — *Revue des études italiennes*, avril-septembre 1956.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Classicisme, romantisme et fantaisie chez M. [« Sur trois marches de marbre rose »]. — *L'Ecole*, 6 avril.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Napoléon Ier. — Pearce Williams (L.). — Science, education and N. I. — *Isis*, December 1956.

— Voir : *Rousseau* (*J.-J.*).

Natanson (les frères). — Vaillant (Annette). — Livret de famille [Alex, Thadée et Alfred N. et *La Revue blanche*]. — *L'Œil*, nº 24, Noël 1956.

Nerval (G. de). — * Gaulmier (Jean). — G. de N. et les *Filles du feu.* — A.-G. Nizet, 1957.

— Pholien (Georges). — Lecture de G. de N. *El Desdichado.* — *Marche Romane*, septembre-décembre 1956.

— Richer (Jean). — Une signature inconnue de G. de N. : Bachaumont [six « Courriers de Paris » publiés de juin à septembre 1852, in *Mercure de*

France, revue universelle de la littérature et des beaux arts]. — *Monde nouveau*, février-mars.

— Vallery-Radot (Pierre). — G. de N. par lui-même (1808-1855), d'après *Aurélia* et quelques-unes de ses lettres. — *La Presse médicale*, 16 mars.

Pixérécourt (R. G. de). — Bonnaventure (Laurent). — P. — *JG*, 19-20 janvier.

Planche (G.). — * Regard (Maurice). — L'adversaire des romantiques : Gustave P. 1808-1857. Étude historique et critique. Tome I. — Nouvelles Éditions Latines, 1957.

Prévost-Paradol (P.). — Pichois (Claude) et Guiral (Pierre). — Une lettre inédite de P. P. [à Alphonse de Calonne, 23 mai 1856]. — *Arts et livres de Provence. Bulletin*, nº 30, janvier.

Proudhon (P.-J.). — Voir : *Thèses*.

Quinet (E.). — Pellegrini (Carlo). — Una lettere inedita del Q. al Sismondi [2 mars 1828, Bibl. communale di Pescia]. — *Studi francesi*, nº 1, gennaio-aprile.

Renan (E.). — Psichari (Henriette). — Berthelot et R. : un demi-siècle d'amitié. — *Le Monde*, 19 mars.

Renard (J.). — * J. R. — Lettres inédites, recueillies et annotées par Léon Guichard. — Gallimard, 1957.

— J. R. — Chroniquettes, présentées par Léon Guichard [publiées dans *Le Cri de Paris*, 6 novembre 1898-26 février 1899]. — *Les Lettres nouvelles*, avril.

— Ambrière (Francis). — Le théâtre de J. R. — *Les Annales*, avril.

— Graaf (Daniel A. de). — R. a-t-il séjourné à Scarborough ? — *RLC*, janvier-mars.

— Voir : *Thèses*.

Reynaud (J.). — *Voir* : *Thèses*.

Rimbaud (A.). — Massey (Irving). — Form and content in a R. poem [« Honte »]. — *RR*, February.

— Rogissart (Jean). — Charleville, reliquaire de R. — *LF*, 28 février-6 mars.

— St.-Aubyn (F. C.). — R. : the doctor's dilemma. — *MLN*, February.

— Virolle (Roland). — Explication de texte : R. (*Ophélie*, VII-12 et 17-32). — *L'École*, 9 mars.

— Weinberg (Bernard). — *Le Bateau Ivre*, or the limits of symbolism. — *FR*, March.

— Voir : *Valéry* (*P.*).

Rod (Ed.). — Krafft (Agénor). — Les rom ans judiciaires d'Édouard R — *La Vie judiciaire*, 25-30 mars.

Rollinat (M.). — Chantrier (Albert). — R. musicien et son « écrivain ». — *Bulletin de la Société « Les amis de M. R. »*, mars 1956.

— Lubin (Georges). — Quelques lettres inédites de M. R. à G. Sand [extraits, Bibliothèque historique de la Villè de Paris]. — *Bulletin...*, mars 1956.

— Ponroy (A.). — Histoire de mon premier déjeuner avec M. R. — *Bulletin...*, mars 1956.

— Vinchon (Émile). — L'illustration des *Névroses*. — *Bulletin...*, mars 1956.

— Vinchon (Émile). — M. R. et Claude Monet. — *Bulletin...*, mars 1956.

Sainte-Beuve. — * S.-B. — Correspondance générale, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome VII. 1847-1849. — Toulouse, Privat ; Paris, Didier, 1957.

— Bonnerot (Jean). — Les amitiés suisses de S.-B. [Charles Monnard et Marc Monnier]. — *RLC*, janvier-mars.

— Bonnerot (Jean). — S.-B. à la Cour du Commerce. — *MF*, mars.

— Henriot (Émile). — La correspondance de S.-B. — *Le Monde*, 20 février.

— Voir : *Baudelaire*, *Montaigne*, *Vigny* (*A. de*).

Salvandy (**N.-A. de**). — Voir : *Thèses*.

Sand (**G.**). — Blazy (Charles). — G. S. et la poste [extrait d'une lettre inédite au directeur des Postes de l'Indre, 17 juillet 1869]. — *Revue des P.T.T. de France*, septembre-octobre 1956.

— Bowes (Miriam). — An unpublished letter of G. S. [18 janvier 1844, avant la publication de *L'Éclaireur de l'Indre*]. — *FR*, February.

— Poli (Annarosa). — Un inedito di G. S. : l'Agenda-Memento 1855. Impressioni italiane negli appunti della romanziera con altri numerosi inediti (II). — *LM*, settembre-ottobre 1956.

— Voir : *Flaubert* (*G.*), *Rollinat* (*M.*).

Sardou (**V.**). — Harris (Truett Wilson). — V. S. in the modern theater. [Thèse Brown University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, 1956, nº 12.

Staël (**Mme de**). — Lang (André). — L'extraordinaire histoire du mariage de Germaine Necker et d'Éric Stael de Holstein. 1778-1786. — *Les Œuvres libres*, août 1956.

— Rat (Maurice). — Que nous apprendraient, sur leur amitié, les lettres encore inédites de Mme Récamier et de Mme de S. ? — *FL*, 23 février.

Stendhal. — * S. — *De l'Amour*. Édition établie et commentée par Henri Martineau. — Le Divan, 1957.

— * S. — Romanzi e racconti. A cura di P. P. Trompeo e V. del Litto. — Firenze, Sansoni, 1956, 2 vol.

— * Dédéyan (Ch.). — S. et les *Chroniques italiennes* (« Études de littérature comparée ». Nº 32). — Didier, 1957.

— Alciatore (Jules C.). — S., Hobbes, le courage et la colère. — *FR*, January.

— Cordié (Carlo). — C. R. de : S., *Rome, Naples et Florence...*, éd. H. Martineau (Paris, 1956). — *Studi francesi*, nº 1, gennaio-aprile.

— Martineau (H.). — Comment S. a écrit son livre *De l'Amour*. — *Les Cahiers de l'Ouest*, janvier-février.

— [Les acquisitions de manuscrits de S. par la Bibliothèque municipale de Grenoble, en 1956 : *Histoire de la peinture en Italie*, 139 lettres de S. à Adolphe de Mareste, 1811-1837 ; éd. originale de la *Vie de Rossini* annotée par S.] — *Bulletin des bibliothèques de France*, décembre 1956.

— Voir : *Thèses*, *Baudelaire*

Thierry (**Aug.**). — * Institut de France. Célébration du centenaire de la mort d'Aug. Th., aux Archives de France, à Paris, le 7 juin 1956. Discours prononcés par ... F.-A. Buisson et ... R. Fawtier... — Firmin-Didot, 1956.

— Besnier (Ch.). — Les grandes leçons d'A. T. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 février.

Thiers (Ad.). — Rubertis (Achille de). — La fortuna di alcuni storici francesi nella Toscana granducale. II. Ad. T. et Félix Bodin. — *Revue des études italiennes*, avril-septembre 1956.

Tocqueville (A. de). — Mayer (J.-P.). — Les voyages de T. et la genèse de sa sociologie politique. — *NRF*, février.

— Meyers (Marvin). — The basic democrat : a version of T. — *Political Science Quarterly*, March.

— Sylvain (frère Robert). — Relations d'A. de T. avec les catholiques américains. — *La Revue de l'Université Laval*, février.

Töpffer (R.). — Gautier (Léopold). — T. et ses illustrateurs parisiens. — *JG*, 9-10 mars.

Van Lerberghe (Ch.). — Hommage à Ch. Van L. [discours de H. Davignon, H. Clouard]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1956, nº 4.

Verhaeren (E.). — * Mansell Jones (P.). — V. (« Studies in modern European literature and thought »). — London, Bowes and Bowes, 1957.

Verlaine (P.). — H. G. — Lettres de P. V. à Cazals [communiquées par G. Zayed]. — *NRF*, avril.

— Bauer (Constantin). — P. V. : Poèmes saturniens. — *Die Neueren Sprachen*, H. 3.

— Niess (Robert J.). — Five manuscript poems of P. V. [Harvard Houghton Library, coll. Mme Raphaël Salem]. — *Symposium*, Fall, 1956.

— Raylambert (Jeannine). — Marie-aux-Fleurs. — *Société historique du Raincy et du pays d'Aulnoye. Bulletin*, nº 24, janvier.

— Vallery-Radot (Pierre). — V. à l'hôpital, d'après sa correspondance. — *La Presse médicale*, 11 juillet 1956.

Verne (J.). — Peyre (Sully-André). — Une énigme de J. V. — *Marsyas*, janvier-février.

Vigny (A. de). — Bonnerot (Jean). — Deux documents sur A. de V. [coll. Lovenjoul, D 608, fol. 103-104, lettre de Guillaume Pauthier à Sainte-Beuve, texte intégral ; lettre de S.-B. à Antoine Claveau, octobre (?) 1866]. — *MF*, mars.

— Cesare (Raffaele de). — A. de V. e Honoré de Balzac (Note complementari). — Estratto da : *Studi Urbinati*, 1956, nº 1-2.

Villiers de l'Isle-Adam. — Doyon (René-Louis). — Le bestiaire de V. de l'I.-A. dans ses contes, sa vie, ses imitateurs. Un conte parlé inconnu. — *Les Livrets du mandarin*, automne 1956.

Zola (E.). — Mendès-France (P.), Ternois (René). — Discours au pèlerinage de Médan [30 septembre 1956]. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 6, 1956.

— George (A. J.). — Some unpublished correspondence of E. Z. [avec les Houssaye]. — *Symposium*, Fall, 1956.

— Kesten (Hermann). — Ein geniales Pedant : E. Z. — *Antares*, Februar.

— Le Blond-Zola (Denise). — E. Z. et l'amour des bêtes. — *Les Cahiers naturalistes*, nº 6, 1956.

— Matthews (J. H.). — Z.'s *Le Rêve* as an experimental novel. — *MLR*, April.

— Menichelli (Gian Carlo). — E. Z. e la cultura francese. — *Nuova Antologia*, dicembre 1956.

— Saurel (Louis). — Cinéma et littérature : E. Z. — *Larousse mensuel*, mars.

XX^e SIÈCLE

Divers. — Assirelli (Ione). — Caratteri e miti della poesia contemporanea. — *LM*, novembre-décembre 1956.

— Lebois (André). — Transfiguration du réel dans nos lettres d'aujourd'hui (promenade anthologique). — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, V.

— Loranquin (Albert). — Retour au poème. — *Le Bulletin des lettres*, 15 février.

— Picon (Gaëtan). — Le style de la nouvelle littérature. — Le style de la nouvelle poésie. — [In] * Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures. Tome II... — Gallimard, 1956.

— Voir : *Thèses.*

Bibliophilie. Livre. — Voir : *Baillon* (*A.*).

Journaux. Mémoires. — * Denis (Maurice). — Journal. Tome I. 1884-1904. — La Colombe, 1957.

— * Simone (M^me^). — Sous de nouveaux soleils. — Plon, 1957.

— Henriot (Émile). — On n'est pas perdu sur la terre. [Amis disparus : Mes Tharaud. — L. Latzarus. — Léo Larguier.] — *RDM*, 1^er^, 15 février, 1^er^ mars.

Surréalisme. — Brun (Jean). — Philosophie du surréalisme. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-décembre 1956.

— Matagne (Robert). — Les archives du surréalisme [d'après le catalogue de la vente de la bibliothèque de René Gaffé, 26-27 avril 1956]. — *Les Pages de la S. E. L. F.* (Société des écrivains luxembourgeois de langue française), IV, 1956.

Théâtre. — Bretty (Béatrice). — Souvenirs sur la Comédie-Française à l'époque d'Émile Fabre .— *RDM*, 1^er^ mars.

— Voir : *Thèses.*

Alain. — * A. — Textes retrouvés. Dix « propos » [publiés dans *L'Émancipation*, de 1924 à 1927]. — *Association des amis d'Alain. Bulletin*, n° 4, décembre 1956.

— Palaux (D^r^ L.). — A. au Pouldu. — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.

Alain-Fournier. — * Vallotton (Henri). — A.-F. ou la pureté retrouvée. (Coll. « Au Carrefour des lettres »). — Nouvelles Éditions Debresse, 1957.

Apollinaire (G.). — Fongaro (Antoine). — « Cors de chasse ». — *Studi francesi*, n° 1, gennaio-aprile.

— Lacôte (René). — Toujours A. [à propos de l'édition de la « Pléiade »]. — *LF*, 7-13 mars.

— Peyrefitte (Jean). — G. A. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 janvier.

— Rat (Maurice). — Les moyens de culture et d'enseignement. G. A. « Et des chansons pour les sirènes... ». — *EN*, 21 février.

— Voir : *Thèses.*

Artaud (A.). — Ménard (René). — A. A. et la condition poétique. — *Critique*, avril.

Audoux (M.). — Billy (André). — Vingt ans après : Marguerite A. — *FL*, 9 février.

Baillon (A.). — Colin (Georges). — A. B. et le fonds Robert Hankart... [Bibliothèque royale de Belgique]. — *Le Livre et l'estampe*, nº 9, janvier.

Barrès (M.). — Baudelaire vu par B. [Texte inédit, 1887]. — *NL*, 7 mars.
— M. B. devant son dernier portrait (lettres inédites à Victor Giraud, présentées par Pierre Moreau). — *TR* [nº spécial], mars.
— Amadou (Robert). — B. et l'occultisme. — *TR*.
— Anglade (Jean). — B., d'Annunzio et l'universel. — *TR*.
— Audibert (Raoul). — Idéologies et paysages passionnés. — *TR*.
— Barbier (J.). — *La Colline inspirée*. — *TR*.
— Berl (Emmanuel). — Avec B. — *TR*.
— Blanc-Péridier (Adrienne). — Le mystère de B. — *TR*.
— Chaigne (Louis). — Notre initiateur. — *TR*.
— Chevalier (Jacques). — Mes rencontres avec M. B. — *TR*.
— Clouard (Henri). — De l'homme libre à l'homme bloqué. — *TR*.
— Doresse (Jean). — B. et l'Orient. — *TR*.
— Gaxotte (Pierre). — B. et l'enracinement. — *TR*, avril.
— Germain (André). — Le drame barrésien. — *TR*.
— Gillouin (René). — B. toujours présent. — *TR*.
— Girardet (Raoul). — Un tournant du nationalisme français. — *TR*.
— Gouhier (Henri). — Du culte du moi à la vie de l'âme. — *TR*.
— Guitton (Jean). — La religion de *La Colline inspirée*. — *TR*.
— Henriot (Émile). — Les *Cahiers* de M. B. — *TR*.
— Lettre de [Marcel Jouhandeau à P. Sipriot], 27 janvier 1957. — *TR*.
— Lacretelle (Jacques de). — Le dernier *Cahier* de M. B. — *FL*, 23 février.
— Le Breton Grandmaison. — Inédits barrésiens (Une visite à Ph. B.). — *TR*.
— Loewel (Pierre). — Chez M. B. [publié dans *L'Éclair*, 19 juillet 1922]. — *TR*.
— Lucas-Dubreton (J.). — Notes sur M. B. — *TR*.
— Massis (Henri). — Dans le grand cabinet de Neuilly. — *TR*.
— Massis (Henri). — Sur une lettre inédite de M. B. à Ch. Maurras, 29 novembre 1913. [Voir A. Blanc-Péridier, in *TR*]. — *Aspects de la France*, 1er mars.
— Poulet (Robert). — B. écrivain d'avant-garde. — *TR*.
— Quémeneur (Pierre). — B. et le mirage grec. — *TR*.
— Rostand (Claude). — B. et la musique. — *TR*.
— Sipriot (Pierre). — Le traditionalisme. — *TR*.
— Thérive (André). — B. styliste. — *TR*.
— Tronquart (Georges). — De *La Colline inspirée* à l'auteur de *Colline*. — *TR*.
— Vandromme (Pol). — La postérité de B. — *TR*.
— Voir : *Thèses*, *Du Bos* (*Ch.*).

Bataille (H.). — Voir : *Thèses*.

Benda (J.). — * Niess (Robert J.). — J. B. — Ann Arbor, University of Michigan Press, 1956.
— Étiemble. — J. B. ou Petit exercice pour un enterré vif. — *Évidences*, nº 63, mars.

Bernanos (G.). — * G. B. — *M. Ouine*, notes et variantes. Supplément à l'édition du Club des libraires de France [publié par A. Béguin]. — Club des libraires de France, (1955).
— G. B. — Textes inédits : *Les Grands cimetières sous la lune* [pages inédites et étude des manuscrits.] — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 30, février.

— G. B. — *Les Respectueux* [pages inédites retrouvées dans un manuscrit des *Grands cimetières sous la lune*, mai-juin 1937 ; texte publié aussi dans le *Bulletin* nº 30 de la Société des amis de G. B.] — *Esprit*, mars.

— G. B. — Sermon de l'agnostique. Texte inédit [Ms. des *Grands cimetières...*, publié aussi in *Bulletin...*, nº 30]. — *Pensée française. Fédération*, 15 mars.

— Estang (Luc). — B. et la vocation patriotique. — *Cahiers universitaires catholiques*, avril.

— Jamet (Henry). — La vraie figure de G. B. — *Le Courrier de l'Ouest* (Angers), 12 mars.

Bourget (P.). — Markow-Totevy (Georges). — En marge d'*Outre-mer* de P. B. — *RLC*, janvier-mars.

Bousquet (Joe). — Voir : *Baudelaire (Ch.)*.

Claudel (P.). — * Van Hoorn (H. J. W.), O. F. M. — Poésie et mystique. P. C., poète chrétien. — Genève, E. Droz, 1957.

— P. C. — L'avion [*Contacts et circonstances*]. Texte expliqué et commenté. — *La Classe de français*, janvier-février.

— Bernárdez (Francisco Luis). — Impresión de C. — *Sur*, mayo-junio de 1955.

— Guillemin (Henri). — La « conversion » de P. C. — *Les Études classiques*, janvier.

— Meyer (Agnès). — Entretiens avec C. [d'après *Out of these roots*, volume publié aux États-Unis avant la mort de P. C.]. — *Le Monde*, 3 avril.

— Strauss (Walter A.). — A poet in the theater : P. C. — *The Emory University Quarterly*, December 1956.

— Voir : *Thèses*.

Colette. — Kies (Albert) et Pichois (Claude). — Un oncle de C., Eugène Landoy, journaliste franco-belge. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1956, nº 4.

— Robinet (René). — L'ascendance champenoise et ardennaise de C. — *Études ardennaises*, avril.

— Touquoy (Henri). — D'après son origine et son parler : C. était giennoise. — *Bulletin folklorique d'Ile-de-France* [d'après le *Journal de Gien*, 21 juin 1956], octobre-décembre 1956.

Curel (Fr. de.) — Voir : *Thèses*.

Daudet (L.). — Voir : *Thèses*.

Daumal (R.). — D. et Gilbert-Lecomte. Correspondance. — *NRF*, février.

Dubech (L.). — Sabatier (Pierre). — En évoquant le souvenir de L. D. — *Le Cerf-Volant*, octobre 1956.

Du Bos (Ch.). — * Ch. Du B. — Byron et le besoin de la fatalité. Essai. [Nouvelle édition.] — Buchet-Chastel, Corrêa, 1957.

— * Inédits de Ch. Du B. [Trois versions d'un projet d'autobiographie : « Sondages », octobre 1923 ; « Introspection », novembre 1923 ; « Introspection », version définitive, publiée in *Revue des Jeunes*, août 1947, et *Liberté de l'esprit*, janvier 1950. — Sur Henry James.] — *Cahiers Ch. Du B.*, nº 1, décembre 1956.

— Ch. Du B. — Six lettres inédites [à Jacques Rivière, 2 juillet 1921 ; à M. Barrès, 29 juillet 1922 ; à M. Proust, 2 août, 27 septembre 1922 ; à P. Valéry, (août 1922 ?), 27 janvier 1925]. — *Cahiers Ch. Du B.*, nº 1.

— Garric (Robert). — Ch. Du B. ou « la lecture créatrice ». — *Cahiers Ch. Du B.*, nº 1.
— Marcel (Gabriel). — Hommage à Ch. Du B. — *Cahiers Ch. Du B.*, nº 1.

Eternod (Ch. d'). — Borgeaud (M.-A.). — Souvenirs de Ch. d'E. — *Les Musées de Genève*, mars.

Flament (A.). — Rivollet (André). — Albert F. — *RP*, avril.

Gide (A.). — * Cour d'appel de Rouen. Audience solennelle de rentrée du 16 septembre 1955. Discours... prononcé par M. le conseiller Tanchot. A. G. et la Cour d'assises. — Rouen, Impr. H. Poullard, 1956.
— Martin (Claude). — Une conclusion aux *Faux-Monnayeurs*. — *Le Bulletin des lettres*, 15 mars.
— Voir : *Thèses*.

Giraudoux (J.). — * Le Sage (Laurent). — L'œuvre de J. G. Essai de bibliographie chronologique. — A.-G. Nizet, 1957.
— Kemp (Robert). — G. en péril. — *Le Monde*, 28 février.
— Walter Müller (Franz). — Die dramatische Theorie J. G.' — *Die Neueren Sprachen*, H. 2.
— J. G. mis en accusation [par André Beucler, Maurice Clavel, Jean Dutourd, Claude Sainval]. — *Arts*, 13-19 février.
— Voir : *Thèses*.

Guillaumin (E.). — E. G. — Pendant l'averse [« récit » inédit]. — *Notre Bourbonnais*, 1er trimestre.

Hazard (P.). — Voir : *Thèses*.

Herriot (Ed.). — Henriot (Émile). — Éd. H. L'écrivain et l'historien. — *Le Monde*, 28 mars.

Jammes (Fr.). — * Parent (Monique). — Rythme et versification dans la poésie de F. J. (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg). — Les Belles lettres, 1957.
— Voir : *Thèses*.

Larbaud (V.). — V. L. — Souvenir de Gabriel Miro [inédit]. — *NRF*, mars.
— Alter (André). — V. L. — *Larousse mensuel*, avril.
— M. A. [Arland]. — V. L. — *NRF*, mars.
— Auclair (Marcelle), Jourdain (Francis). — Souvenirs sur V. L. — *LF*, 14-20 février.
— Bauër (Gérard). — Amants, heureux amants... Adieu à Barnabooth. — *Le Figaro*, 4 février.
— Borgeaud (Georges). — La mort de V. L. — *GL*, 9-10 février.
— Comnène (Marie-Anne). — Chez V. L. — *LF*, 7-13 février.
— E. — Ricordo di V. L. — *L'Osservatore Romano*, 22 marzo.
— Forstetter (Michel). — Hommage à V. L. — *Réforme*, 16 février.
— Guitard-Auviste (Ginette). — Dernière visite à V. L. — *NL*, 7 février.
— Haloche (Maurice). — V. L. est décédé. — *Le Thyrse*, 1er mars.
— Henriot (Émile). — V. L. — *Le Monde*, 5 février.
— Jans (Adrien). — V. L. et les universelles connivences. — *RGB*, février.
— R. L. [Lacôte]. — La vie et l'œuvre de V. L. — *LF*, 7-13 février.
— Lalou (René) et Bastide (François-Régis). — *Barnabooth* s'en va. — *NL*, 7 février.
— Magny (Olivier de). — V. L. ou la réussite secrète. — *France-Observateur*, 14 mars.

— Mallet (Robert). — Portrait-souvenir de V. L. — *FL*, 9 février.
— Martin du Gard (Maurice). — Pages de journal : V. L. tel que je l'ai connu. — *Arts*, 13-19 février.
— Martin du Gard (Maurice). — V. L. — *RDM*, 1er avril.
— Morand (Paul). — V. L. un paradis perdu [suivi d'un extrait d'une lettre de P. M.]. — *Arts*, 13-19 février.
— Mucci (Renato). — V. L. — *La Fiera letteraria*, 24 febbraio.
— Nimier (Roger). — V. L. « petit précieux à demi oublié ». Suivi d'une lettre inédite de V. L., 4 octobre 1908. — *Bulletin de Paris*, 7 février.
— Rocher (Louis). — Un traducteur original, V. L. — *EN*, 28 février.
— Thiébaut (Marcel). — V. L. — *RP*, mars.
— Œuvres de V. L. Bibliographie établie par Claude Barmann. — B, novembre 1956.
— Adieu à V. L. [avec un texte inédit]. — B, mars.

Lenormand (H.-R.). — Voir : *Thèses.*

Lotte (J.). — Voir *Péguy (Ch.).*

Magallon (X. de). — Escallier (Émile). — Souvenirs sur Xavier de M. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, février.

Malègue (J.). — * Michaël (Elizabeth). — J. M. Sa vie. Son œuvre. Préface de Jacques Madaule. — Spes, 1957.

Maurras (Ch.). — * Léon S. Roudiez. — M. jusqu'à l'*Action française*. — Éd. André Bonne, 1957.
— Voir : *Barrès (M.).*

Morice (Ch.). — Borbas (Laszlo). — A propos of an unpublished letter of Charles M. [4 septembre 1905]. — *FR*, December 1956.

Mugnier (Chanoine). — * Bibesco (Princesse). — La vie d'une amitié. Ma correspondance avec l'abbé Mugnier (1911-1944). Tome III (1931-1944). — Plon, 1957.

Muselli (V.). — V. M. — Un Noël inédit. — *NL*, 20 décembre 1956.

Péguy (Ch.). — * Ch. P. — Œuvres en prose. 1909-1914. [A nos amis, à nos abonnés.] — [Nous sommes des vaincus.] — Clio. — [Véronique]. — Notre jeunesse. — V. M., comte Hugo. — Un nouveau théologien, M. F. Laudet. — L'Argent. — L'Argent suite. — Note conjointe sur V. Hugo. — Note conjointe sur M. Descartes]. Avant-propos, chronologie, notes, bibliographie et index par Marcel Péguy (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1957.
— * Ch. P. — Notes politiques et sociales. Avant-propos par André Boisserie (« Cahiers de l'Amitié Ch. P. » XI). — Paris, 1957 [articles de P. dans *La Revue blanche*].
— Béguin (Albert). — P. et la critique [lettre de Ch. P. à Guy Lavaud, 3 mai 1910]. — *MF*, février.
— Guyon (Bernard). — P. et R. Rolland. Mesure d'une amitié. — *LR*, février, mai.
— Onimus (Jean). — Le patriotisme de P. — *Cahiers universitaires catholiques*, mars.
— Lettres de dom Louis Baillet à Joseph Lotte, présentées par C.-Th. Quoniam [notice de A. Martin]. — *ACP*, nº 54, septembre 1956.
— Voir : *Thèses.*

Pergaud (L.). — Voir : *Thèses.*

Proust (M.). — * Guichard (Léon). — Introduction à la lecture de P. [1re édition, Le Caire, 1942]. — Nizet, 1956.

— * Louria (Yvette). — La convergence stylistique chez P. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1957.

— * Strauss (Walter A.). — P. and literature : the novelist as critic. — Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1957.

— Bailey (Ninette). — Les modalités du temps et la notion de l'acte libre : un aspect négligé de la pensée proustienne. — *FS*, January.

— Duchesne-Guillemin (Jacques). — M. P. retrouvé. — *Synthèses*, mars.

— Ferré (André). — Georges Colomb, dit Christophe et M. P. — *EN*, 17 janvier.

— Ferré (A.). — C. R. de : J. Nathan, *Citations, références et allusions de P. dans « A la recherche du temps perdu »* (Paris, 1953). — *RHLF*, janvier-mars.

— Grubbs (Henry A.). — Two treatments of a subject : P.'s « la regarder dormir » and Valéry's *La Dormeuse*. — *PMLA*, December 1956.

— Pomeau (René). — *Jean Santeuil* et le temps retrouvé. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, V.

— Salvan (Albert J.). — Recent posthumous P. publications. — *The American Society Legion of honor magazine*, Winter 1956-1957.

— Switzer (Richard). — The « madeleine » and the « biscotte ». — *FR*, February.

— Voir : *Du Bos (Ch.)*.

Psichari (E.). — Young (William John), C. S. B. — Les mystiques de P. — *La Revue de l'Université Laval*, juin 1956.

Radiguet (R.). — * R. R. — La Règle du jeu. Préface de Jean Cocteau. — Monaco, Éd. du Rocher, 1957.

— The art of R. [C. R. de : K. Goesch, *R.*, Paris, 1955]. — *TLS*, 14 th December 1956.

— Voir : *Thèses*.

Ramuz (C.-F.). — * Ch.-F. R. — Lettres. 1900-1918. Textes de Ernest Ansermet, Adrien Bovy et Gonzague de Reynold. [Avertissement de Mme Buchet-R. Lettres de R. à A. Bovy, Robert de Traz, R. Rolland, A. Cingria, Mme Éd. Rod, etc.]. — Lausanne, Éditions Clairefontaine, 1956. [Voir Alexis François, « Le secret de R. », *JG*, 29-30 décembre 1956.]

— * Cingria (Hélène). — R., notre parrain. — Bienne, Boillat, 1956.

— Dumay (Raymond). — R., écrivain suisse. [Suivi de : C.-F. R., « Il faisait un ciel bas... »]. — *Médecine de France*, nº 78, 1956.

Rivière (J.). — Voir : *Du Bos (Ch.)*.

Rolland (R.). — * R. R. — Retour au Palais Farnèse. Choix de lettres de R. R. à sa mère. 1890-1891. Publié par Marie Romain-Rolland. Introduction de Sofia Bartolini Guerrieri-Gonzaga (« Cahiers R. R. ». 8). — A. Michel, 1956.

— Bonnerot (Jean). — C. R. de : W. T. Starr, *A critical bibliography of the published writings of R. R.* (Evanston, 1950). — *RHLF*, juillet-septembre.

— Marotti (Guido). — R. R. e l'Italia del « primo dopo-guerra » [cinque lettere rollandiane e la traduzione italiana del *Clerambault*]. — *Cenobio*, gennaio-febbraio.

— Roos (Jacques). — R. R. et Gœthe (d'après quelques documents inédits). — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, avril.

— Roos (J.). — R. R. et Spinoza. — *RLC*, janvier-mars.
— Simon (Pierre-Henri). — La rencontre de R. R. — [In] * G. de Reynold et son œuvre. — Fribourg, Éditions Universitaires, 1955.
— Starr (William T.). — R. R. and H. G. Wells. — *FR*, January.
— Starr (W. T.). — C. R. de : S. Gugenheim, *R. R. e l'Italia* (Milano, 1956). — *Italica*, March.
— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletins*, nº 37, septembre ; nº 38, décembre 1956.
— Voir : *Péguy* (*Ch.*), *Ramuz* (*C.-F.*).

Toulet (**P.-J.**). — P.-J. T. — Pages inédites ou oubliées... D'Espagne. — *Le Divan*, janvier-mars.
— Cassagnau (M.). — Ressouvenirs de lectures anglaises dans l'œuvre de T. — *RLC*, octobre-décembre 1956.

Valéry (**P.**). — *. P. V. — *Agathe* [Dessins de l'auteur]. Publié par Mme Agathe Rouart-Valéry. — Impr. de A. Tallone, 1956. [Voir A. Rousseaux, *L'Agathe* de P. V., *FL*, 16 février ; Émilie Noulet, *Agathe*, in *Les Lettres nouvelles*, avril, et in *Synthèses*, avril.]
— * P. V. — *Narcisse*. Narcisse parle. Fragments du Narcisse. Cantate du Narcisse. [Présenté par Henri Mondor]. — Paris, M. Darantière, 1956.
— * P. V. — La serpiente y la Parca joven. [Traducción de Juan Ortega Costa]. — Madrid, Ed. Rialp, 1956. [Voir : M. Fernández Almagro, « P. V. en España ». — *La Vanguardia*, 3 de octubre de 1956.]
— * P. V. — Cahiers. Tome I (1894-1900). Préface de Louis de Broglie. — Éd. du C. N. R. S., 1957. [Voir : E. Henriot, *Le Monde*, 13 mars.]
— * Got (Maurice). — Sur une œuvre de P. V. Assomption de l'espace. A propos de l'*Ame et la danse*. — Le Cercle du livre, 1956.
— Une lettre inédite de P. V. [au Dr Schuermans, 28 décembre 1924]. — *Le Livre et l'estampe*, nº 9, janvier.
— Trois lettres de P. V. [à G. Maurevert]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1956.
— Arrighi (Paul). — P. V. et la Corse (avec des documents inédits). — *RHLF*, juillet-septembre 1956.
— Auradon (Pierre). — Sète et le cimetière marin. — *Revue du Touring Club de France*, mars.
— Charney (Hanna Kurz). — Le scepticisme de V. [Thèse Columbia University, 1956]. — *Dissertation abstracts*, 1956, nº 6.
— Gaxotte (Pierre). — V. chez Gobineau. — *FL*, 19 janvier.
— Goffin (Marie-Louise). — P. V. selon lui-même. — *Synthèses*, novembre-décembre 1956.
— Hardy (Joseph). — P. V. et le grec. — *Le Flambeau*, mai-juin 1956.
— Lawler (J. R.). — The technique of V.'s *Orphée*. — *A. U. M. L. A.*, October 1956.
— Mondor (Henri). — P. V. et *Le Bateau ivre*. — *RP*, février.
— Tabernig (Elsa). — P. V. y la inspiración poética. — *Cultura universitaria* (Caracas), septiembre-octubre de 1956.
— Yamata (Kikou). — V. intime. — *Présence*, nº 1, hiver 1955-1956.
— Voir : *Thèses*, *Du Bos* (*Ch.*), *Proust* (*M.*).

Vanzype (**G.**). — Davignon (Henri). — Notice sur Gustave V. [bibliographie de G. V. par J.-M. Culot.] — *Annuaire de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1957.

Vercel (**R.**). — Bourget-Pailleron (Robert). — Mon ami Roger V. [1894-1956]. — *NL*, 28 février.
— Gavoty (André). — R. V. — *RDM*, 15 mars.

Revues nouvelles. — *Cahiers Charles Du Bos*, nº 1, décembre 1956. Publiés par la Société des amis de Ch. Du Bos, 24, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine (Seine).

— *Présence* et *Revue de Suisse*. Genève, 24, quai des Bergues. Nº 1, hiver 1955-1956.

— *Studi francesi*. Nº 1, gennaio-aprile 1957. — Direzione : Corso Stati Uniti, 39, Torino. — Amministrazione : Corso Regina Margherita, 176, Torino (712).

THÈSES [1]

DIVERS

— Mazaleyrat (Jean). — Le rythme de l'alexandrin moderne. Son évolution de V. Hugo aux poètes contemporains. — Lettres, Paris, 1954.

— Seaver (Richard Woodward). — Le monologue intérieur dans le roman moderne. — Univ. Paris, 1954.

— Stratford (Philip Coate). — Le non-conformisme catholique dans le roman moderne français et anglais (quelques exemples caractéristiques). — Univ. Paris, 1954.

Théâtre. — Forsyth (Elliott Christopher). — La vengeance dans la tragédie française de Jodelle à Corneille (1553-1640). — Univ. Paris, 1954.

XVIe SIÈCLE

Du Bartas. — Chadwick (Charles). — Inspiration chrétienne et goûts profanes dans l'œuvre de Du B. — Univ. Paris, 1954.

Montaigne. — Littaye (Paul). — Connaissance de M. — Univ. Montpellier, 1955.

— Ponsolle (J.-Aug.). — L'originalité de M. dans le chapitre des *Essais* : De l'institution des enfants. — Univ. Toulouse, 1954.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — Leblanc (Paulette). — Un genre lyrique au XVIIe siècle. Les paraphrases françaises des Psaumes. — Lettres Paris, 1954.

Corneille (P.). — P. C., *L'Illusion comique*, comédie, publiée d'après la première édition (1639), avec les variantes, par Robert Garapon. — Lettres (compl.), Paris, 1955.

Fénelon. — Goré (Jeanne-Lydie). — L'itinéraire de F. : humanisme et spiritualité. — Lettres, Paris, 1955.

Furetière. — Doss (Saneya). — Lexique du *Roman bourgeois* de F. — Univ., Paris, 1954.

Le Maistre de Sacy. — Delassault (Geneviève). — Le M. de S. et son temps. — Choix de lettres inédites de Louis-Isaac Le M. de S. — Lettres, Lille, 1955.

Retz (Cardinal de). — Watts (Derek Arthur). — Le cardinal de R. moraliste. — Univ. Paris, 1954.

1. Thèses des Universités françaises soutenues en 1954 et 1955 et non encore publiées.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — Trenard (Louis). — La société lyonnaise pendant la crise révolutionnaire. De l'*Encyclopédie* au préromantisme. — Lettres, Lyon, 1955.

Diderot (D.). — Willard (Nedd). — Le génie et la folie dans les œuvres de D. et de ses contemporains. — Univ. Paris, 1955.

Rousseau (J.-J.). — Voir : *Proudhon (P.-J.).*

Voltaire. — Conlon (P.-M.). — V., homme de lettres (1728-1750). — Univ. Paris, 1954.

XIX^e SIÈCLE

Divers. — Abdel-Aziz (Anwar). — G. Moreau dans la littérature française. — Lettres (compl.), Paris, 1954.

— Fledman (David). — La revue symboliste *La Plume.* 1889-1899. — Univ. Paris, 1954.

— Jackson (Arthur Basil). — *La Revue blanche* (1891-1903). Ses origines et son influence. Suivi d'une bibliographie complète de la *Revue blanche.* — Univ. Paris, 1955.

— Raeders (Georges). — Les origines du romantisme brésilien [les influences françaises]. — Lettres, Paris, 1954.

Théâtre. — Vala (Fatollah). — La Comédie bourgeoise en France et en Angleterre et ses thèmes communs de 1820 à 1850. — Univ. Paris, 1955.

Ampère (J.-J.). — Tissot (Louis). — J.-J. A., l'homme et le voyageur. — Correspondance inédite de J.-J. A. et Jules Mohl. — Lettres, Paris, 1955.

Barbey d'Aurevilly. — Just (Frank P.). — Satanisme et surnaturalisme dans l'œuvre romanesque de B. d'A. — Univ. Paris, 1954.

Baudelaire. — Barbieri (Hugues). — Richard Wagner et B. L'article de l'*Art romantique* ou l'harmonie des correspondances. — Univ. Toulouse, 1955.

Buies (A.). — Lamontagne (Léopold). — Un écrivain français canadien : Arthur B. — Univ. Paris, 1955.

Duval (A.). — Harper (W. Flemmett). — Alexandre D. (1767-1842) et l'évolution de son théâtre. — Univ. Paris, 1954.

Flaubert (G.). — Cannon (Joyce Hancock). — F., critique littéraire. — Univ. Paris, 1955.

Fromentin (E.). — Morcos (Fouad). — F. et l'Afrique (Algérie, Égypte). — Univ. Paris, 1954.

Laforgue (J.). — Abdel-Aziz (Anwar). — L'esthétique de J. L. — Lettres, Paris, 1954.

Maine de Biran. — Echeverria (José Rafael). — Projet d'édition d'un inédit de M. de B., le *Mémoire de Berlin*, 1807. — Lettres (compl.), Paris, 1955.

Maistre (J. de). — Triomphe (Robert). — A la découverte de J. de M. — Lettres, Paris, 1955.

Mallarmé (S.). — Bird (Edward Arthur). — La pensée littéraire de S. M. — Univ. Paris, 1955.

— Hayman (David). — J. Joyce et S. M. Une étude d'influence. — Univ. Paris, 1955.
— Thompson (Mariana). — M. et ses amis britanniques. — Univ. Paris, 1954.

Maupassant (G. de). — Delaisement (Gérard). — Genèse, originalité et destinée de *Bel Ami*. — Lettres, Lille, 1954.

Moréas (J.). — Thompson (Peter Edmund). — L'évolution des thèmes poétiques dans l'œuvre de J. M. — Univ. Paris, 1954.

Proudhon (P.-J.). — Louys (Édouard). — P. et l'idée de progrès social ou unité de la pensée proudhonienne. — P.-J. P. et J.-J. Rousseau. — Lettres, Paris, 1955.

Renard (J.). — Thomas (Kathleen Stella). — La vie terrienne et villageoise dans l'œuvre de J. R. — Univ. Paris, 1955.

Reynaud (J.). — Griffiths (David Albert). — La vie et l'œuvre de Jean R. (1806-1863) d'après sa correspondance inédite. — Univ. Paris, 1955.

Salvandy (N.-A. de). — Trenard (Louis). — S., grand maître de l'Université (1795-1856). — Lettres (compl.), Lyon, 1955.

Stendhal. — Houldsworth (Peter Brian). — Les romans de S. au xx[e] siècle en France. — Univ. Paris, 1954.

XX[e] SIÈCLE

Divers. — Lin Hsin Ching (M[lle]). — Le genre de la biographie littéraire dans la littérature européenne de l'entre-deux guerres. — Univ. Paris, 1955.

Théâtre. — Tenzer (Anita). — Les stéréotypes dans le théâtre français du xx[e] siècle. — Univ. Paris, 1954.

Apollinaire (G.). — Lawler (James Ronald). — Style et poétique chez G. A. — Univ. Paris, 1954.

Barrès (M.). — Barbier (Abbé Joseph). — Les sources de la *Colline inspirée* de M. B. — Lettres (compl.), Nancy, 1955.
— Mc Shine (John Orville). — M. B. journaliste. — Univ. Paris, 1955.

Bataille (H.). — Morcos (Gamila). — La psychologie dramatique des personnages féminins dans le théâtre d'H. B. (1896-1914). — Univ. Paris, 1954.

Claudel (P.). — Roberto (Eugène). — La cosmogonie de C. d'après son théâtre. — *L'Endormie*, de P. C., vue et commentée par E. R. — Lettres, Aix-Marseille, 1955.

Curel (Fr. de). — Braunstein (Édith). — F. de C. et le théâtre d'idées. — Univ. Paris, 1954.

Daudet (L.). — Gouraige (Ghislain). — L. D. romancier. — Lettres, Paris, 1954.

Gide (A.). — Sullivan (Margaret Mae). — A. G., critique littéraire. — Univ. Paris, 1954.

Giraudoux (J.). — Herbert (Alan). — Les sources françaises de l'œuvre de J. G. — Univ. Paris, 1954.

Hazard (**P.**). — Spina (Sixte Antoine). — P. H. et l'Italie. — Univ. Paris, 1955.

Jammes (**Fr.**). — Parent (Monique). — F. J. Étude de langue et de style. — Lettres, Paris, 1954.

Lenormand (**H.-R.**). — Hernried (Doris Elénor). — L'expérience et l'univers de H.-R. L. — Univ. Paris, 1954.

Péguy (**Ch.**). — Barbier (Abbé Joseph). — Le vocabulaire, la syntaxe et le style des poèmes réguliers de Ch. P. — Lettres, Nancy, 1955.

Pergaud (**L.**). — Macbeath (George Boyd). — La vie et l'œuvre de L. P. — Univ. Paris, 1955.

Radiguet (**R.**). — Clerc (Bernard). — L'amour dans l'œuvre de R. R. — Univ. Dijon, 1954.

Valéry (**P.**). — Ince (Walter Newcombe). — Inspiration et technique de P. V. — Univ. Paris, 1955.

René RANCŒUR.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.*— Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G. MIGNOT

Imp. en France à l'imprimerie WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-Les-Corbeil en août 1957.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. Dépot Légal effectué dans le 3e trimestre 1957.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie ARMAND COLIN : n° 1804.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imp. WILLAUME-EGRET : n° 1063.